N° 652 36ᵉ Année. Tome CLXXXII 15 Aout 1925

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1ᵉʳ et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

...ranger...... 4 fr. 50

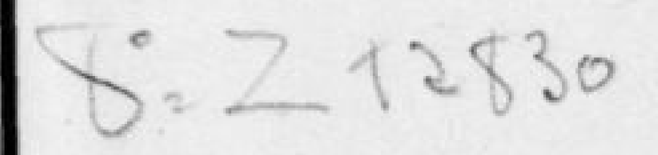
...ONDÉ, XXVI

PARIS-VIᵉ

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-DEUXIÈME

15 Août — 15 Septembre 1925



5 Août — 15 Septembre 1925 Tome CLXXXII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXV

LE PLURALISME INTÉGRAL

—

A Paul Langevin
en profonde admiration.

I

Toute connaissance est impossible si nous ne pouvons recourir à des comparaisons ou des mesures qui mettent à la fois en lumière la ressemblance et la différence des choses. La ressemblance totale, de même que l'absence complète de ressemblance, supprimerait toute existence définie et, *a fortiori*, toute discrimination : dans le premier cas, c'est l'homogène, l'unité absolue, une manière de néant ; dans le second, c'est un chaos inextricable.

Cependant, depuis qu'il y a un savoir, l'homme cherche à rattacher le complexe au relativement simple, et ce processus n'est pas seulement utile, il est inévitable.

Il semble se retrouver dans toutes les démarches de la vie, qu'il s'agisse de réactions propres aux organismes les plus primitifs ou d'actes qui se décèlent seulement chez les êtres dits supérieurs. La plus rudimentaire cellule n'absorbe pas tels quels les éléments de l'ambiance : un choix est nécessaire.

Tout ce que nous faisons, hommes ou bêtes, comporte des choix : impossible d'agir si l'on ne rejette des sollicitations en nombre plus ou moins considérable, si l'on ne simplifie, pour son compte, certaines conditions du milieu.

La conscience du choix peut être nulle : elle l'est dans le plus grand nombre des démarches de l'homme et des animaux. Nous sommes préparés par notre organisation à une abstraction continue de ce qui n'intéresse pas immédiatement nos besoins, nos appétits, nos désirs, etc. Bien plus, nous ne percevons qu'une infime fraction de la complexité des choses, en sorte qu'une multitude d'événements ne nous sont pas immédiatement perceptibles, telle la translation terrestre et ses accélérations, tels les mouvements innombrables des particules qui composent les corps, telles les évolutions de notre propre organisme : c'est par voie indirecte que nous avons quelque connaissance de tout cela.

Un accroissement de la distance simplifiera considérablement l'aspect des phénomènes : vue de loin, une forêt n'est plus qu'une tache verte, uniforme ou peu s'en faut, un astre à la surface tourmentée devient un disque bien plane, aux contours réguliers ; parfois un éclairage insuffisant, ou même un éclairage trop intense, aboutissent à des effets comparables.

En outre, notre organisme comporte des « pré-abstractions » dues à l'organisation de nos sens : l'œil ne « prend » que la lumière, l'ouïe ne saisit que les sons, l'odorat ne perçoit que les odeurs, etc., etc.

Notre intelligence précise et subtilise les simplifications qui ont rendu l'existence possible et qui, par développement, la rendent de moins en moins incommode. Qu'il s'agisse du savoir mystique, qu'il s'agisse du savoir positif, nous voyons nos ancêtres s'efforcer à des classements qui visent des unifications toujours plus précises.

Un temps vient où l'on s'efforce de tout rattacher à une vérité première : ce sera un Dieu créateur dont toute chose émane, ce sera une unité inexprimable d'où tout dérive.

Nous n'avons à nous occuper ici que de l'unité scientifique.

Dans son livre profond sur l'Espace et le Temps, Emile

Borel écrit : « la science a toujours cherché à donner une explication, ou plutôt une description du monde, au moyen du plus petit nombre d'éléments simples ; le XIXe siècle aura été le siècle des explications mécaniques ; le XXe siècle sera peut-être le siècle des explications géométriques. Cette tendance de la science est-elle légitime ? Ne repose-t-elle pas sur un postulat indémontrable, celui de la simplicité du monde ? Et si ce postulat est faux, n'est-ce pas faire fausse route et s'éloigner de la vérité au lieu de s'en rapprocher, que de chercher à ramener les uns aux autres des phénomènes irréductiblement distincts ? »

M. Borel, sans se prononcer en faveur ni du monisme ni du pluralisme, conclut à la légitimité, à l'utilité (et en somme à la nécessité) des simplifications. C'est selon nous incontestable, mais comme nous le verrons par la suite, la simplification n'est qu'un des aspects de la méthode scientifique : *réduite à elle-même*, elle cesse d'être explicative, et son pouvoir descriptif tend à devenir nul. Elle nous donne, avant tout, *une prise puissante sur l'univers.*

Quoi qu'il en soit, l'espoir d'un groupe de théoriciens d'avant-garde est de substituer aux explications mécaniques, jugées encore trop complexes, des explications purement géométriques. Tel grand savant espère trouver ainsi cette clef du monde qui permettra, au moins théoriquement, d'expliquer tous les phénomènes.

En même temps que s'est poursuivi un travail opiniâtre de simplification, l'observation et l'expérience ont révélé de mieux en mieux la prodigieuse complication de l'univers. Ce qui paraissait relativement simple se décompose en éléments divers ; ce qui semblait continu se montre, finalement, discontinu ; de surcroît, tout change, tout est mobile, depuis les mondes jusqu'aux plus infimes particules, et les mouvements apparaissent indéfiniment variés.

Il n'existe pas un astre identique à un autre astre, pas un coin de la terre qui soit à l'exacte image d'un autre coin,

pas un fleuve, ni une rivière, ni un ruisseau qni ne diffère de tous les fleuves, de toutes les rivières, de tous les ruisseaux, par le parcours, par le débit, par la vitesse du courant, pas un arbre ni même une feuille entièrement semblables à un autre arbre ni à une autre feuille; pas un animal pas un humain qui soient l'exact équivalent d'un autre humain et d'un autre animal ; et pénétrant jusqu'aux assises de la matière-énergie, de savants physiciens nous proposent de croire que les atomes forment une série d'agrégats différents : bien plus, ils montrent que tels éléments peuvent comporter le mélange de plusieurs isotopes. Enfin, le plus simple des atomes, l'atome d'hydrogène, se composerait de deux corpuscules, l'électron et le proton, le premier chargé ou composé d'électricité négative, le second chargé ou composé d'électricité positive, l'électron tournant avec une vélocité prodigieuse autour du proton, et les masses des deux corpuscules différant considérablement entre elles, alors que les charges électriques, de signes contraires, seraient équivalentes. L'atome d'hydrogène serait ainsi beaucoup plus complexe que l'atome primitif imaginé jadis par Prout.

Non seulement tous les mouvements diffèrent entre eux de vitesse (et à coup sûr de forme) mais aucune forme d'énergie ne se décèle sans une différence et toute manifestation de l'énergie exprime le changement.

C'est en généralisant les conclusions de Sadi Carnot qu'on est arrivé à poser qu'un travail quelconque est corrélatif à une différence plus ou moins complexe : différence de température, de pression, de potentiel, etc.

A notre plan d'existence, il suffit le plus souvent d'une uniformité apparente, statistique, pour qu'aucun travail constatable ne se produise : si nous ne disposons pas d'une différence de température, aucune machine thermique ne fonctionne. Toutefois une température fixe recouvre normalement des différences nombreuses ; pour en tirer parti,

il faudrait vivre sur le plan des particules infinitésimales. Ce n'est que dans un monde parfaitement homogène qu'il ne se passerait rien, le mouvement le plus simple exigeant déjà une différenciation.

En somme, à toutes les grandeurs spatiales, l'univers exprime une diversité et une discontinuité innombrables. Non seulement rien n'est absolument semblable à rien, mais une même forme d'existence subit de perpétuelles modifications : nulle part, il ne peut exister un parcours rigoureusement droit, non plus qu'un parcours comportant une courbe homogène ; un rayon lumineux implique des vibrations d'ordres très divers, de l'infra rouge à l'ultra violet et sa vitesse globale n'est même vraisemblablement qu'une vitesse de statistique...

Pour le moniste moderne, il s'agit de réduire cet univers si varié à une simplicité géométrique. Mais la simplicité géométrique exprime encore des différences ; elle n'est pas rigoureusement *une* : seul l'homogène, où la géométrie même ne saurait plus s'accrocher, constituerait une unité intégrale.

Parce que rien ne peut se produire spontanément dans l'homogène intégral, le bon Spencer recourait à une incidence qui devait, par des retentissements innombrables, faire un monde varié. Mais cette incidence même impliquerait déjà une différenciation primordiale, ou bien elle relèverait d'un mystérieux créationisme qui se dérobe à tout entendement : le créationisme, d'ailleurs, en supposant la soudaine variation d'un monde jusque-là invariable, suppose un principe de variété latente émanée du principe créateur : mais quel sens peut bien avoir une variété latente dans un ensemble intégralement homogène ? (1)

Si pourtant, par un acte de foi, on admettait l'incidence,

(1) Ou alors le principe créateur serait situé en dehors de l'univers et toutefois capable d'agir sur lui. On voit sans peine les nuées métaphysico-religieuses où l'on se perd.

on se trouverait devant un problème indéfiniment subtil et en somme insoluble. Nous ne pouvons pas suivre les retentissements de l'incidence. Il nous apparaît cependant qu'elle ne différencierait l'univers qu'en proportion de sa propre hétérogénéité. Encore faut-il que nous admettions dans l'homogène des possibilités de transmission, d'interaction, dont la conception seule est déjà complexe. A les supposer réalisables, les retentissements n'auraient-ils pas plutôt tendance à s'uniformiser dans un univers *dont l'essence serait l'uniforme* ?

Au total, l'hypothèse, chimérique dans son principe, demeure chimérique dans son développement. Herbert Spencer a implicitement introduit dans un univers homogène les modalités de l'univers différencié. Naïve, sa tentative fut intéressante et utile, moins par elle-même peut-être que par les critiques ingénieuses qu'elle suscita : et il eut le courage d'aborder franchement un problème que tant d'autres enveloppent de la brume des logomachies.

En somme, on aboutit toujours à une différenciation originelle : l'unité proposée n'est jamais qu'une unité fort relative. Que sera cette unité ? La thèse dominante considère d'une part une existence étendue, homogène : dans cette étendue, ce qui doit constituer les atomes impliquerait des nœuds de condensation ou des lieux de différenciation quelconque...

On n'affirmera rien, provisoirement, quant à la genèse d'un monde ainsi diversifié, on pourra même postuler que la diversification a toujours existé. Nous nous trouverions donc à l'origine devant l'immensité homogène et devant des îlots infinitésimaux.

Maintenant, que sont ces îlots ? Les constituants les plus simples des corps que nous croyons connaître sont l'électron et le proton (2). C'est d'eux que nous essayerions de tirer l'univers actuel. Ils expriment déjà deux manières d'ê-

(2) Ou nucléon.

tre de l'existence matérielle (ou électrique ou électro-matérielle, ou énergétique, etc.) Tout proton est-il identique à tout autre proton et tout électron à tout autre électron ? Alors, noyées dans un monde homogène, leurs formations ne seront-elles pas identiques aussi ? On le suppose lorsqu'on pose l'identité des atomes d'hydrogène dont ils sont les constituants.

Mais nous sommes descendus vers l'atome d'hydrogène, vers l'électron et vers le proton à travers un monde très différencié. Puisque, jusqu'alors, tout diffère, pourquoi supposer que l'atome d'hydrogène échappe à cette règle si universelle ? Pourquoi supposer que ses constituants y échappent? C'est d'eux que dériverait tout ce qui, dans notre monde, exemplifie la différence. Comment a-t-elle pu naître, cette différence, si, jusqu'alors, électrons, protons, atomes primitifs ont pu y échapper ? Par suite d'inégalités dans la distribution des corpuscules ? Mais pourquoi des corpuscules identiques seraient-ils inégalement distribués dans un milieu homogène ? Cette distribution est par elle-même une différenciation, et une différenciation innombrable comme le montre l'innombrable variété des agglomérations. Elle détruit d'emblée la vision d'un milieu uniforme, et laisse entrevoir des différences fondamentales... et de surcroît, elle n'explique pas mieux l'évolution que l'incidence spencérienne ; elle n'explique pas les interventions et les localisations énergétiques.

Que nous ne découvrions pas (pas encore) de différences entre deux atomes d'hydrogène, entre deux protons ou deux électrons, quoi d'étonnant, puisque nous ne pouvons préciser les dissemblances de maints ovules de mammifères appartenant à des espèces différentes ? Qu'est-ce qui indique que tels ovules humains doivent donner des individus que nous estimons fort dissemblables ? Niera-t-on ici d'importantes dissimilitudes initiales, inaccessibles encore à notre observation directe ?

De même, dans un ordre plus rudimentaire, les protons,

les électrons et les atomes primitifs qu'ils forment, comportent sans doute des différences qu'exemplifient la série des atomes complexes et le monde varié où nous vivons. Il est au reste assez probable que les atomes d'hydrogène non agglomérés encore en atomes plus lourds étaient à l'origine, *au moins en grande partie*, les moins combinables.

Comment, d'ailleurs, les atomes d'hydrogène ont-ils généré des atomes plus lourds ? Soumis aux expériences de nos laboratoires, ces atomes ne manifestent aucune tendance à se combiner pour produire des atomes d'Hélium. Nous postulons l'intervention d'énergies primitives énormes *et très diversement réparties*, puisque nébuleuses, étoiles, soleils, présentent une variété indéfinie par la grandeur, par la dissémination dans l'espace, par la durée, etc., et tout cela suppose une répartition fort diverse des éléments primitifs, soit, en fin de compte, la différenciation innombrable du milieu où ils s'agglomérèrent.

Quoi qu'il en soit, les protons, les électrons, ou l'atome qu'ils constituent, auraient jailli d'un monde homogène où s'y trouveraient depuis l'origine. Dans le premier cas, l'homogène se serait transformé en hétérogène, ce qui suppose un principe de différenciation inimaginable dans l'homogène.

Dans le second cas, l'univers aurait été différencié dès le principe, et, la différenciation une fois admise, on ne voit plus pourquoi elle se limiterait à l'existence de protons, d'électrons, ou d'atomes primitifs, *tous identiques* (3).

En résumé, on peut s'abstenir de toute hypothèse sur l'univers interstellaire et interatomique, mais à ceux qui postulent son homogénéité, il est permis de répondre que leur thèse apparaît moins logique que la thèse de la complexité. D'autant moins logique que,— il faut bien le répé-

(3) Est-il utile de faire remarquer que l'univers actuel, avec ses atomes, ses étoiles, ses nébuleuses, ne saurait plus être simple nulle part, que déjà le phénomène gravitif, le passage d'ondes innombrables, lui imposent des déformations incessantes ?

ter, — l'indifférencié n'est pas même un concept surabstrait, c'est un concept absolument négatif, qui abolit toute formule, tout nombre, toute apparence de notion, un néant conceptuel : si l'on tente une définition quelconque, on substitue immédiatement le différencié à l'uniforme.

C'est ici le lieu de nous arrêter un moment sur la signification et la portée des symboles scientifiques. Comme je l'écrivais ailleurs : « On sait que les signes par lesquels nous exprimons abréviativement notre savoir ont subi une longue évolution avant d'être réduits à la simplicité, on pourrait dire à l'impersonnalité, qu'ils ont atteinte de nos jours. Sous leur forme primitive, les signes étaient un produit plus direct des représentations fournies par nos sens. Nos signes scientifiques actuels décèlent rarement un trait de la représentation ; le plus souvent, ils pourraient être remplacés par d'autres signes, choisis au hasard. Certains marquent le terme extrême de la notation symbolique : un mot, un chiffre, non seulement n'ont plus aucune ressemblance directe avec ce qu'ils « signifient », mais tout autre mot, tout autre chiffre, ou tout assemblage de sons, tout tracé quelconque pourraient remplir leur office. Pourtant, on opère sur ces mots et plus encore sur ces chiffres, comme sur des réalités; mots et chiffres peuvent aboutir à des produits complexes qui évoluent parallèlement aux représentations directes et qui nous donnent, *dans des limites convenues*, un résultat conforme à celui qu'aurait donné l'opération faite avec des objets. Plus la science progresse et plus se multiplient non seulement les signes indirects, mais les signes de ces signes, et des signes à une nouvelle puissance pour figurer des produits complexes devenus des unités d'un genre supérieur de symbolisme.

Pour se servir avec rapidité d'un signe, il est nécessaire de n'en retenir momentanément qu'un sens restreint. Ainsi, dans une statistique, le mot enfant pourra être dépouillé de presque toutes ses qualités. Mais c'est qu'alors, on ne con-

sidère plus de l'enfant qu'un ou deux aspects, et ce sont ces aspects qui forment le véritable objet de la statistique, non pas l'enfaut tel quel ; en d'autres termes, la connaissance objective de l'enfant n'est retenue par la statistique que dans des limites préalablement déterminées. Un chiffre fait partie de signes qui expriment déjà des concepts extrêmement simplifiés ; si l'on essayait de réduire sa signification, le résidu serait nul.

Un signe doit avoir un sens constant. Une erreur dans la signification, une abstraction de la « part de signification » inhérente à la fonction actuelle d'un symbole rend les opérations tout à fait aléatoires. Dans un travail d'arithmétique simple, on se sert avec certitude des chiffres, parce que, au préalable, ces chiffres et leur mode d'emploi ont été rigoureusement prédéterminés. Le travail millénaire que représente une arithmétique m'assure, si je tiens à user seulement des opérations pratiques, que les résultats seront conformes au but que je poursuis. Mais si je veux posséder la science de l'arithmétique et résoudre des problèmes un peu complexes, je dois m'assimiler par un travail préparatoire des notions plus explicites. Quelqu'un qui ne serait pas en état de concevoir les notions fondamentales de l'arithmétique ne pourrait se livrer qu'à quelques opérations automatiques, et ce serait ces opérations automatique qui constitueraient toute sa science. C'est ainsi, dans un domaine plus concret, qu'on peut ignorer le mécanisme d'une automobile et cependant s'en servir en virtuose : il serait même très embarrassant d'avoir à songer au mécanisme pendant la manœuvre; mais la science relative à l'automobile se réduit alors à certains organes externes de la machine ; elle ne préjuge rien de plus.

De même, la structure intime de l'aliment n'a pas besoin d'être connue de l'animal pour qu'il en use : il suffit qu'il le reconnaisse à quelque signe accessoire ; il suffit aussi de quelque indice indirect pour qu'il rejette une plante ou un fruit vénéneux. De même encore un carnassier pourra faire

de telle habitude d'une proie la base de son mode de chasse, sans qu'il s'y rattache une connaissance plus approfondie.

« L'utilisation automatique des symboles n'est qu'un fait « d'expérience », tout comme l'utilisation des habitudes d'une proie ou des organes superficiels d'une machine. Mais une science n'est une science qu'à la condition de contenir explicitement les notions abrégées par les signes ; une science est une pénible accumulation de faits analytiques et synthétiques qui doivent toujours pouvoir être remis en évidence.

On a mal regardé ou on s'est laissé égarer par les « lunettes vertes » d'un système si l'on ne remarque pas que la multiplication des symboles a pour contre partie une expérimentation, une observation croissantes, une mise en contact de plus en plus minutieuse avec la nature. Le propre de notre science est de ne négliger aucun genre d'expérience et de pousser chaque expérience aussi loin que possible. Il serait presque ridicule d'insister sur l'immense travail matériel de nos savants, sur la fiévreuse activité des laboratoires de physique, de chimie, de biologie, sur les recherches incessantes de l'astronome, du géologue, du paléontologiste, etc., et aussi sur l'immense production industrielle qui en découle. Si les symboles s'engendraient simplement les uns les autres, nous serions vite arrivés soit à la stérilité, soit au verbalisme. Leur génération n'est féconde que parce qu'elle est intimement liée à un continuel retour vers les choses.

On conçoit aussi que dans le maniement, comme dans la connaissance des signes, il faille grandement tenir compte du facteur social. La science organisée admet chez les individus un coefficient d'ignorance partielle, par rapport à certaines notions, qui n'empêche pas un travail utile sur ces notions. L'individu reçoit la garantie que tel problème est résolu de telle façon et qu'on peut en conséquence partir de la solution, sans avoir à la vérifier. Cette méthode permet des incursions plus rapides et moins lassantes dans les territoires inconnus; mais elle ne diminue en rien l'obliga-

tion pour la science d'avoir des symboles nettement définis et puissamment rattachés aux faits d'expérience et d'observation. L'individu peut ne bien connaître que le fragment de notion qu'il manie, mais pour que ses travaux soient féconds, il faut qu'ils soient réintégrés dans l'ensemble : sinon la science tout entière ne tarderait pas à sombrer dans le vide.

En somme, signes, symboles, définitions abstraites accroissent puissamment notre « prise » sur l'univers, mais n'expliquent qu'à la condition de recourir au complexe. L'explication scientifique implique deux processus également indispensables : le passage du complexe au relativement simple, en s'efforçant de pousser la simplification aussi loin que possible ; le passage du relativement simple au complexe. C'est bien ainsi, d'ailleurs, que progresse la science, — d'une part des abstractions successives aboutissant à la plus grande uniformité possible, d'autre part, des expériences incessantes accroissant la masse des notions concrètes. On ne peut retrouver le complexe qu'en recourant au complexe. Une formule simple perdrait toute signification si l'on OUBLIAIT le complexe dont elle est issue.

Aussi y a-t-il des degrés innombrables dans la connaissance des choses, de même qu'il y a des degrés infinis dans la manière de s'en servir. Un employé qui n'a reçu qu'une instruction rudimentaire est capable d'utiliser certaines formules dont le sens réel lui échappe, à la manière dont un artisan peut faire fonctionner une machine dont il ignore le mécanisme. Un mathématicien maniera des formules physico-chimiques, tout en étant incapable de réaliser les expériences dont elles sont l'expression. Nous en sommes tous là ; nous possédons une foule de notions incomplètes, mais suffisantes pour l'usage que nous voulons en faire. Le milieu social où nous naissons et où nous vivons possède dans ses archives une inépuisable masse de notions que nous prenons toutes faites. Le spécialiste le plus savant n'a

pas refait, même sommairement, les expériences qui ont créé le savoir restreint dont il intègre une partie plus ou moins symbolique. Nous nous en rapportons à nos semblables et aux livres,— nous leur faisons confiance, nous avons la foi.

Ainsi, les processus scientifiques enclosent toujours le complexe. En passant du complexe au simple, nous opérons des soustractions ; en repassant du simple au complexe, nous reprenons ce que nous avions écarté. C'est en apparence seulement que, du simple, nous extrayons le complexe : nous nous bornons en fait à rajouter celui-ci, ce qui serait impossible si nous ne le retrouvions pas dans l'ambiance *ni dans nous-mêmes*.

Pour mieux illustrer notre thèse, prenons quelques exemples de simplification automatique, encore très concrète, et quelques exemples d'abstraction ultime.

Grâce au thermomètre à mercure, à alcool, etc., une lecture linéaire suffit à nous renseigner sur les variations de la température. Cet instrument semblera, pour l'ignorant, révéler un phénomène à la vérité variable, mais uniforme dans sa variation. Cependant les cinétistes, (et en fait l'ensemble du monde savant) affirment que le processus si simple du thermomètre recouvre une immense diversité de mouvements *en tous sens*.

Une rayure tracée sur un disque phonographique représente des chants, des musiques, des discours, des bruits divers. La rayure est irrégulière à la vérité, elle comporte même des variations continues, mais elle permet la réalisation de phénomènes fort compliqués — ni plus ni moins que la reproduction approximative des ondes qui ont servi à la former. Un homme qui en ignorerait la genèse n'y comprendrait rien. Pour percevoir la signification de la rayure, il faut au préalable avoir quelques notions d'acoustique et connaître au moins une fraction des expériences

préliminaires qui permirent l'invention du phonographe.

D'autre part, la rayure ondulée n'est *qu'un* des moyens nécessaires pour imiter la réalité dont elle est issue : au total, il faut recourir, inversement, au processus dont la rayure est issue — ajuster la rayure à un mécanisme délicat, pointe, diaphragme, appareil moteur fonctionnant à une vitesse déterminée, etc.

Le téléphone aussi peut être cité comme un exemple de simplification, suivi d'un retour à la complexité originelle, mais il est un peu moins démonstratif ; en effet, nous n'obtenons plus une ligne immobile, mais des courants alternatifs, le long d'un fil, substitués à d'amples ondes sonores : pour reproduire fidèlement celles-ci, il faut recourir à un appareil de même nature que celui qui a d'abord recueilli les sons.

Si l'on passe du concret à l'abstrait, on poussera les réductions jusqu'aux symboles mathématiques le plus « dénudés ».

Le nombre réalise, depuis longtemps, une abstraction qui n'est point dépassée. Un homme borné sait ce qu'on veut dire lorsqu'on lui parle de dix bœufs, de dix poires, d'un kilogramme de pain, etc. Mais ces unités sont approximatives, comme le serait toute autre unité. Ce sont des variables : bœuf, poire, pain, subissent des changements perpétuels. En vain tentons-nous d'obtenir artificiellement une unité strictement comparable à elle-même, d'un moment ou d'un lieu, à un autre moment et à un autre lieu. Il y a toujours quelques différences. Si les nombres s'appliquent partout, s'ils nous permettent de réussir les évaluations les plus subtiles, toutefois, ces évaluations ne s'appliquent jamais absolument à un objet et elles devraient subir en outre des corrections incessantes, pour conserver le même degré d'approximation...

Applicables partout, les nombres ne sont donc jamais intégralement applicables — mais ils suffisent à nos besoins,

ils nous permettent de réussir dans les entreprises intellectuelles ou pratiques les plus délicates.

Les symboles géométriques sont justiciables des mêmes observations. Les formes dont ils sont la représentation parfois réduite jusqu'à confiner au néant, sont des variables indéfinies. Une figure géométrique parfaite ne se rencontre nulle part dans la nature ; quant à des plans et des lignes, personne ne leur attribue proprement l'existence : ce sont des résidus de fictions, auxquels nous ajoutons mentalement une part de réalité.

Une ligne est supposée continue, ce qui va à l'encontre de toute existence ; on lui accorde une seule dimension, ce qui l'annihile : pour la concevoir *positivement*, nous sommes contraints à lui rajouter une partie de ce que la définition négative lui enlève.

Et cependant, les lignes comme les nombres nous donnent une prise incomparable sur l'univers : nous les utilisons dans tous les districts de la science, de l'industrie, de l'action humaine. Aussi M. Emile Borel a-t-il pu écrire :

« On sait que pour définir une surface en coordonnées cartésiennes, il suffit de donner une équation :

$$f(x, y, z) = 0$$

entre les trois coordonnées rectangulaires x, y, z ; une telle équation peut, par un choix convenable de la fonction $f(x, y, z)$ représenter une surface absolument quelconque, de la *forme* aussi étrange et aussi complexe que l'on veut, etc. Elle peut donc, si l'on se place au point de vue de la *forme*, représenter l'univers tout entier... dans l'hypothèse où tous les mouvements pourraient être arrêtés brusquement et le monde rester absolument immobile. »

Ce passage est irréprochable au point de vue où se place le grand mathématicien qu'est M. Borel. Mais il faut d'emblée admettre une série d'absolus dont aucun ne correspond à la nature des choses : coordonnées absolues, surfaces absolues, relations absolues.

En somme, la proposition de M. Borel implique qu'une surface *continue et immobile* peut être tracée à l'aide d'un nombre indéfini de points, et toutefois des points géométriques ne sauraient tracer une surface continue, même en recourant à l'infini — aucune série de points ne pouvant, par définition, remplir le plus petit espace.

« Et si, avec M. Emile Borel, écrivais-je ailleurs (4), l'on propose la description de la Vénus de Milo, à l'aide de coordonnées, on conçoit que toutes ces distances qui vont s'allongeant et se raccourcissant à l'infini, donnent une image bien plus compliquée que la succession telle quelle de la surface de Vénus.

« Si, en réalité, il est impossible de constituer positivement une surface comme celle de la Vénus, avec des points ni avec des lignes géométriques, nous réussirions à l'aide d'un nombre limité d'éléments, de points *concrets* (5) que nous relierions *concrètement*.

« Avec quelques millions de points *concrets*, on arriverait à une approximation supérieure à celle qu'atteignent les meilleurs praticiens, seulement le choix de ces points serait arbitraire. Un système de points $P, P_1, P_2, P_3, \ldots P_4$ donnerait une Vénus de Milo parfaitement satisfaisante, mais pas plus satisfaisante que celle que nous obtiendrions avec n'importe quel autre système de points. Donc, en sortant de l'abstraction pure, on pourrait construire d'excellentes Vénus de Milo en s'aidant d'une multitude illimitée de systèmes de points *concrets*. Et notons que, vu l'insuffisance de notre perception, il serait inutile que les points des divers systèmes eussent des dispositions comparables. Pourvu que les distances fussent assez petites, l'œil n'apercevrait aucune différence. »

Mais d'ailleurs, la surface continue que nous avons envisagée n'existe pas. Une figure concrète quelconque est

(4) *Relativisme, monisme et pluralisme.*

(5) Dans l'espèce, entendez par points concrets les plus petites traces visibles à l'œil nu ou au microscope.

indéfiniment discontinue ; les intervalles entre ses constituants infinitésimaux sont démesurément plus étendus que les constituants eux-mêmes. Ces constituants se meuvent perpétuellement : s'ils étaient à notre taille, ils formeraient *une surface* (???) composée d'innombrables blocs séparés les uns des autres par des espaces énormes, et gravitant, tournoyant, rebondissant sans cesse. Comment appliquer à ce chaos de variables un système réel de coordonnées ?

En résumé, la signification positive de $f(x, y, z)$ est très réduite, et pourtant $f(x, y, z)$ constitue une méthode descriptive extrêmement précieuse, qui nous permet des approximations sans lesquelles nous n'aurions pu réaliser de merveilleuses et indispensables mesures. C'est que, dans d'innombrables cas, la mobilité et la discontinuité des phénomènes n'ont aucun intérêt pratique pour les hommes, encore que la science moderne intègre autant que possible la mobilité et la discontinuité dans ses calculs. Ainsi les néo-relativistes, dont nous ne discutons pas ici les mérites, tout en s'efforçant de nous donner une description aussi géométrique que possible des phénomènes, nous contraignent toutefois à envisager un Temps-Espace prodigieusement variable.

Avant eux, un corps en mouvement relatif par rapport à nous, ou à d'autres observateurs, conservait, dans nos calculs, la même étendue que s'il avait été relativement immobile. D'autre part, les temps de divers systèmes en translation les uns par rapport aux autres se ramenaient, croyait-on, à un commun dénominateur.

Des légions de vulgarisateurs ont appris *grosso modo* au public qu'un corps — astre, train, bolide — en mouvement par rapport à nous, nous paraîtra raccourci dans la direction du mouvement, d'autant plus que le mouvement sera plus rapide.

D'ailleurs, si ce corps était habité par des observateurs (pour lesquels nous serions en mouvement relatif) c'est le lieu que nous occupons qui leur paraîtrait se contracter.

D'autre part, les temps ne seraient pas les mêmes pour nous et les observateurs de l'autre système. Ils estimeraient que *nos* événements s'accomplissent moins vite que nous ne le croyons, d'après nos horloges, et de notre côté nous estimerions que leurs événements durent plus longtemps qu'ils ne le croient.

Supposons des myriades d'aviateurs circulant au-dessus de Paris à toutes les vitesses imaginables et dans toutes les directions. Tous *devraient* voir, dans le sens de leur translation, Paris raccourci proportionnellement à un coefficient $\sqrt{1-\frac{v^2}{c^2}}$, où v représente la vitesse de chaque aviateur. Comme ils vont dans tous les sens, cette contraction irait pour les uns du Nord au Sud, pour les autres de l'Est à l'Ouest ; pour d'autres du N.-E. au S.-O., du N.-O. au S.-E., et ainsi de suite, indéfiniment.

Par ailleurs, supposons un autobus allant de Saint-Germain-des-Prés à Montmartre : les aviateurs compteront tous, ou presque tous, un temps différent pour la durée du trajet de l'autobus. Le chronomètre d'un observateur, immobile par rapport à Paris, démentirait les assertions horaires de tous les aviateurs et donnerait même d'autres indications que le chronomètre d'un voyageur de l'autobus.

On voit quelle image variable le néo-relativisme donne d'un univers parcouru par des mobiles innombrables aux accélérations innombrables (6).

Cette variété s'accroît, démesurément, si l'on se rappelle que toutes les dimensions et toutes les durées évaluables, sont des dimensions et des temps *statistiques* : un temps global, une étendue globale, dissimulent *un nombre indéfini de temps et d'espaces infinitésimaux*. Imaginez ce que peuvent être des coordonnées sans cesse déformées, des « pieuvres de pieuvres » de référence, si j'ose ainsi dire : au fond, rien qu'un résidu de l'imagination humaine

(6) Image plus variable encore si du relativisme restreint on passe au relativisme généralisé.

perdu dans la discontinuité incalculable de l'Espace-Temps.

Au reste, la simple considération d'une vitesse variable suffit à dépasser notre pouvoir discriminatif. Si déjà le mouvement relatif est inconcevable, combien plus l'est une vitesse qui change continuellement, ainsi que dans le cas de la chute des corps ou des translations planétaires.

Dans une formule comme $\sqrt{1 - \frac{v^2}{c^2}}$, v est variable de système en système, et, de plus, variable pour chaque système *réel* !

L'examen de la formule générale, $dx^2 + dy^2, + dz^2 - c^2\, dt^2 = ds^2$, par laquelle on nous propose une espèce d'unification du temps et de l'espace, ne peut que renforcer les considérations précédentes.

En posant qu'on considérera ct comme une 4e dimension (imaginaire) de l'Espace-Temps, on atténue *symboliquement* la dualité de l'espace et du temps ; un artifice permet même, en apparence, d'aller un peu plus loin en « positivant » $c^2\, dt^2$, et cet artifice offre des avantages aux calculateurs. Mais conceptuellement, rien n'est changé. On est toujours contraint d'envisager la coexistence et le changement, abstractions dont l'Espace et le Temps ne sont que les sur-abstractions : x, y, z, etc., enveloppent une continuelle métamorphose, ce sont les symboles évanescents d'une incessante mobilité. Imaginaire dans le monde newtonien, un système de coordonnées devient sur-imaginaire dans le monde einsténien où l'on envisage, avec plus de netteté, le déplacement perpétuel des constituants universels, et les calculs différents des observateurs.

En vain, il faut bien le répéter, se réfugie-t-on dans l'infinitésimal : les signes par lesquels on chercherait à représenter la situation réciproque des atomes apparaîtraient bien plus inconstants encore que dans notre plan et dans le plan astral.

Si l'on complète les théories néo-relativistes par la théorie des quanta, le sentiment de la pluralité va s'accroître encore. L'hypothèse de Planck en effet nous contraint à envisager une discontinuité de l'énergie qui eût profondément choqué les savants officiels de l'autre siècle. De même que les corps, l'énergie serait divisible en éléments distincts : elle ne se transmettrait que par grains.

Envisageons les ondes créées par l'agitation atomique : cette agitation est perpétuelle (du moins on le croit présentement) : autour des noyaux, les électrons décrivent des trajectoires, comparables, mais imparfaitement, aux mouvements des planètes ; un même électron peut décrire des trajectoires d'une amplitude très inégale ; c'est *grosso modo* comme si la terre pouvait, selon les circonstances, outre sa trajectoire actuelle, décrire, d'autres trajectoires proches des trajectoires de Mars ou de Vénus.

Tant que rien ne change dans la marche de l'électron, tant qu'il suit une trajectoire normale, *il ne transmet aucune énergie*. Pour qu'il en transmette, il faut qu'il soit au préalable sorti de ses gonds (7).

En somme la discontinuité de l'énergie proprement dite vient compliquer la discontinuité corpusculaire : les énergétistes intégraux voient là une raison de plus pour éliminer le concept de matière ou de substance au profit du concept d'énergie. Mais ce concept se perd dans un *formless mist* intellectuel, si on ne le doue au moins de deux aspects. Dans le cas de la forme d'énergie qui nous semble la plus simple, ces deux aspects sont la coexistence et le changement qui, sous leur forme surabstraite, deviennent l'Espace et le Temps. Nous avons vu qu'on essaie de les confondre dans un concept d'Espace-Temps, mais nous n'en sommes pas moins contraints d'envisager, en même temps que le changement perpétuel, quelque chose qui change, sinon toute base de calcul s'effondre : comment imaginer, par

(7) Nous revenons plus loin sur la théorie des quanta.

exemple, un déplacement qui ne correspondrait pas à quelque chose qui se déplace ? Ce qui se déplace, serait-ce un déplacement ou un complexus de déplacements ? Mais pour chaque changement particulier d'un tel complexus, la difficulté renaît. C'est bien ce qui avait déterminé un Ostwald et ses disciples à repousser l'idée que toute énergie n'est qu'une modalité du mouvement et à créer des énergies parfois bien singulières et mystérieuses.

Essayons de conclure. Si l'on pousse à la limite le concept d'unité, on arrive nécessairement à l'indifférencié absolu, l'homogène, où rien ne se passe, où tout est continu, et qui, pour notre discrimination, est à peu près synonyme du néant.

Nous tirons le concept d'unité, par éliminations successives, des analogies, des ressemblances innombrables qui éclatent dans l'univers perceptible ; mais ni l'analogie ni la ressemblance ne sont des identités.

La ressemblance n'est qu'une différence atténuée : il y a une infinité de ressemblances de toutes sortes qui diffèrent de groupe en groupe dans notre univers, partout varié et partout variable. L'unité absolue supprimerait à la fois ressemblance et différence : elle ne saurait se définir que par voie prohibitive ; elle nous donne un concept négatif.

Il n'en va pas moins que la science a de tout temps cherché le maximum de simplification ; mais, d'autre part, elle va se diversifiant sans cesse : l'intuition et l'imagination humaines, fonctions de la complexité universelle, ont su varier indéfiniment même les sciences abstraites : les mathématiques prévoient un monde d'approximations, elles s'appliquent, lorsqu'il le faut, à toutes les relativités, elles rattachent aux probabilités, faites d'éléments très divers, des calculs rigoureux.

On a abandonné l'atome simple, indestructible, immuable, pour un atome complexe indéfiniment mouvant. La masse est devenue une variable. Les masses des atomes composés

ne sont pas des multiples exacts de la masse de l'atome d'hydrogène. La théorie des isotopes, simplificatrice d'une part, nous fait envisager, d'autre part, des éléments chimiques comportant un mélange d'atomes divers : sous une même dénomination, les isotopes forment ainsi des groupes différenciés, alors que naguère on imaginait l'identité.

Ainsi, dans les domaines les mieux soumis à ce que nous appelons les lois, et qui ne sont que des résidus statistiques, on est de plus en plus conduit à introduire des évaluations variées. Demain, on reconnaîtra que les sommations de quantités dites égales sont en définitive la totalisation de qualités dont la ressemblance est extrême.

Il serait certes absurde d'employer des formules compliquées lorsque des formules simples suffisent, mais on ne cessera de chercher des formules de plus en plus délicates, adaptables à l'indéfinie variété des choses.

Et l'on n'oubliera pas que toute formule complexe ou simple n'est qu'un aspect vague et très réduit du savoir.

Les intelligences religieuses — elles sont assez nombreuses parmi les grands savants — ou croiront en un Dieu, nécessairement complexe en essence, — ou chercheront une connaissance intégrale, contenue dans quelques formules, ou plutôt dans une seule formule fondamentale : elles ne veulent pas renoncer à l'espoir de forger en quelque sorte une clef de l'univers.

Et elles s'efforceront toujours de supprimer ce « donné » dont M. André Metz (dans un article sur M. Meyerson) parle en ces termes :

... de plus, au sein de cette géométrie dans *l'hyperespace* (la géométrie néo-relativiste) qui par elle-même renferme du donné, il y a quelque chose qu'on ne peut déduire, qui est fondamentalement *donné* aussi, c'est la diversité des éléments qui s'y trouvent (électrons, éther) avec la diversité de la disposition initiale de ces éléments : à tel point qu'on doit, dans cette théorie, distinguer *l'essence de l'existence*, la première étant déduite des lois fon-

damentales, alors que cette opération est impossible pour la seconde (8).

M. André Metz ajoute plus loin :

Ils (les savants) croient souvent rechercher uniquement les rapports entre les phénomènes (des rapports sans supports suivant la formule positiviste), alors qu'en réalité ils recherchent *l'identité*.

Ce qui le montre bien, c'est le succès incontesté auprès des savants et du public *des principes de conservation* (conservation de la matière, de la force vive, de l'énergie) étayés tout d'abord sur des preuves expérimentales extrêmement faibles, ou même énoncés avant toute espèce de vérification. Ce qui le montre aussi, c'est, en sens inverse, la difficulté que l'on a toujours éprouvée à admettre les énoncés de lois qui ne se plient pas à ce schéma, comme le *principe de Carnot*, qui montre dans l'Univers un devenir irréversible, un *irrationnel*, au sens de M. Meyerson. Certes, il faut bien que la déduction se heurte quelque part à des irrationnels (elle en rencontre d'ailleurs bien souvent d'imprévus, témoin les *quanta* d'énergie), mais ces irrationnels, elle cherche à les expliquer à leur tour, à les reculer par conséquent, jusqu'à les réduire en termes d'espace, but ultime que se proposait le « mécanisme » cartésien. La science n'arrive pas à ce but, et même elle inclut dans ses explications toujours plus d' « irrationnels » (9). Mais la tendance dans ce sens existe depuis que la science est née, et c'est dans les théories récentes qu'elle se manifeste de la façon la plus éclatante.

C'est bien notre avis, exprimé maintes fois depuis une trentaine d'années. Mais la tendance au monisme ne saurait à l'époque actuelle être enrayée. Par plus d'un côté, elle est salutaire, elle donne un élan continu aux essais indispensables de simplification.

Ce qu'elle pourrait avoir de stérilisant est compensé par l'expérimentation, base essentielle de la science qui, nous ramenant toujours vers le « donné » complexe, force le

(8) Les lois fondamentales, au reste, nous apparaissent comme des résidus de *donnés* : elles somment simplement les ressemblances les plus rudimentaires, qu'elles « homogénisent » en passant à la limite.

(9) Cette observation est capitale.

plus fervent des monistes à se plier au double courant du complexe au relativement simple, du relativement simple au complexe qui, de tout temps, maintint la vision pluraliste.

Au surplus, invinciblement, les vues pluralistes s'opposeront aux vues monistiques ; leur échec relatif aux XIXe et XXe siècles, vient surtout de ce qu'elles ne furent pas intégrales : les pluralismes se présentèrent communément comme des collections de monismes ; ils englobèrent des catégories unitaires, isolées les unes des autres.

Le pluralisme intégral n'établit plus ces cloisons étanches ; des ressemblances innombrables, l'interaction jamais parfaite, mais jamais défaillante, constituent un univers connaissable, au sens restreint de l'infirme discrimination humaine.

Les lois, toutes d'origine statistique, toutes ressortissant à des inégalités partielles qu'on totalise comme si c'étaient des égalités, peuvent atteindre l'approximation la plus subtile, grâce à la petite fraction d'existence qu'elles retiennent, grâce encore aux éliminations que notre organisation, et en particulier nos sens, comportent et qui non seulement nous permettent, mais encore nous imposent des perceptions globales : que deviendrions-nous si la complexité nous apparaissait sous toutes ses formes, continuellement, si nous ne voyions que des collections d'atomes dansants, des surfaces si troubles et si discontinues, que l'idée de surface ne pourrait naître, des trajectoires compliquées de milliards de trajectoires infinitésimales ? A mesure que nous aurons une conscience plus nette de la possibilité de nous retrouver dans le complexe, de le sommer, de le considérer *provisoirement* comme simple, le pluralisme nous deviendra plus familier, les aspirations monistes nous paraîtront moins nécessaires.

Cependant, le pluralisme intégral rebutera toujours ceux qui ne peuvent se résigner à connaître très peu de chose dans l'énormité et la variété du monde. L'espoir d'une

science absolue a hanté et continue à hanter de grands esprits, anthropocentristes sans le savoir. Cet univers dont ils occupent un point perdu dans la nuit éternelle, ils voudraient au moins le comprendre, le réduire aux conceptions de leur intelligence, mais comme disait Henri Poincaré : « Notre infirmité est trop grande ! »

J'avoue que l'univers me paraîtrait peu de chose, malgré son immensité, s'il pouvait être décrit ou expliqué à l'aide de quelques pauvres symboles. J'imagine que, comparativement à la réalité totale, nos acquêts sont aussi infimes que la terre comparativement à l'ensemble des astres et des nébuleuses.

II

AU DELA DE NOTRE UNIVERS

L'au-delà de notre univers comporte ensemble les immensités interstellaires et les étendues qui séparent les atomes, etc. Ce domaine est prodigieusement plus vaste que le domaine de ce qu'on a si longtemps appelé le monde matériel.

De nombreuses hypothèses ont été faites sur sa nature, tant par les savants les plus positivistes que par les autres ou par les métaphysiciens. Au dix-neuvième siècle, sous le nom d'Ether, on lui attribuait le plus souvent une composition homogène (10), une élasticité parfaite ou presque parfaite, une très faible densité : mais d'aucuns faisaient remarquer que la transmission des vibrations transversales lui conféraient les propriétés d'un corps très dense. Tels, comme Lodge, admettent que sa densité devait être de l'ordre des atomes — ou des sous-atomes, c'est-à-dire énorme.

Puisque nous ne savons plus au juste comment désigner l'existence naguère dite matérielle, nous proposerons de choisir un terme nouveau. Nous nommerons *Nébula* l'en-

(10) Pas absolument, puisque, en général, on le supposait discontinu, composé de particules infinitésimales et doué de diverses propriétés.

semble de NOTRE univers — soit nos planètes, notre soleil, les étoiles, les nébuleuses et les agrégats plus faibles répandus dans l'espace — comètes, aérolithes, poussières cosmiques, atomes et électrons isolés, etc. Cette dénomination ne préjugeant rien quant à la nature de l'ex-matière, chacun pourra l'adapter à sa conception : la Nébula sera, au gré du lecteur, Matière, Substance, Energie pure, Substance-Energie ou Matière-Energie, Electricité, Substance-Electricité, etc., etc.

On dénommera Nébules les constituants infinitésimaux de la Nébula (atomes, électrons, sous-électrons, etc.).

L'état nébulaire s'opposera à un ensemble d'existences qu'on peut continuer à nommer l'Ether, mais qu'on va s'efforcer de définir autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Parfaitement homogène, l'Ether devrait être continu, la plus légère discontinuité décelant déjà un degré de différenciation : alors, une transmission quelconque d'énergie devient inconcevable, car toute transmission, se faisant de proche en proche, crée des variations successives : en particulier, les radiations émises par les étoiles déterminent des trillions de variations par seconde dans le milieu transmetteur. Et si l'on voit bien que les seules radiations émises par la Nébula suffiraient à compromettre l'homogénéité parfaite de l'Ether, on ne conçoit guère comment un milieu parfaitement homogène, c'est-à-dire *parfaitement continu*, pourrait transmettre quelque chose ; on voit moins encore comment une différenciation s'y serait introduite spontanément.

D'ailleurs, que signifie la présence d'une Nébula, avec ses nébuleuses, ses étoiles, ses planètes ? Est-ce un univers né indépendamment du reste de l'Existence ? Mais nous constatons qu'il communique pleinement avec l'Ether, tant par les perturbations lumineuses que par les perturbations gravifiques. Aussi bien, on ne compte plus les savants théoriciens qui firent de la Matière une modalité de l'Ether.

Dès lors, l'homogénéité de l'Ether n'a plus qu'un sens

restreint et vague. Il paraît plus normal de croire que le milieu où a pu jaillir un univers varié et variable est lui-même varié et variable. La richesse phénoménale de la Nébula, au lieu de nous suggérer le pseudo-néant qu'est l'homogène, devrait nous suggérer la richesse phénoménale de l'Ether. Et puisque l'étendue de la Nébula est minuscule par rapport à l'étendue de l'Ether, nous supposerons sans absurdité que la phénoménogénie nébulaire doit être une fraction minime de la phénoménogénie éthérique.

Le concept d'éther homogène conduit naturellement au concept d'éther immobile, autour duquel on a multiplié les suggestions et les conjectures. Pour les uns, l'Ether ne serait qu'un simple agent de transmission. D'autres lui attribuèrent l'origine de notre énergie, ou tout au moins lui concédèrent des énergies propres, tout en supposant que ses mouvements sont limités à des rotations, à des vibrations qui ne déterminent aucun déplacement. Mais les rotations et les vibrations étant tout de même des déplacements localisés, il n'y a pas de raison pour que l'Ether s'en tienne là. Dans l'ignorance profonde où nous sommes, l'immobilité de l'Ether n'est qu'un postulat arbitraire ; aucune raison valable ne nous contraint à l'admettre, et c'est bien plutôt le déplacement qui apparaîtrait conforme à notre faible expérience : pourquoi en effet une Nébula indéfiniment mobile nous porterait-elle à imaginer un Univers indéfiniment immobile ?

Cependant, dira-t-on, comment expliquer la transmission des ondes dans un milieu agité ? Et comment expliquer la relativité des mouvements ? Un milieu éthérique qui se déplacerait en tous sens, innombrablement, où tout se *compenserait*, équivaudrait à peu près, *pour nous*, à un milieu immobile et relativement homogène. Le mouvement perpétuel et désordonné des molécules de notre atmosphère empêche-t-il le son de se propager régulièrement ?

Si la plupart des savants, à une époque encore récente,

mais que les théories nouvelles font paraître lointaine, croyaient à l'extrême raréfaction de l'Ether, c'est qu'ils basaient avant tout leur estimation sur l'impondérabilité des milieux interstellaires et interatomiques. Cette extrême raréfaction faisait assez souvent assimiler l'Ether à une manière de néant : ne dit-on pas encore, par routine : « la vitesse de la lumière *dans le vide* ? » En tout cas, la *quantité d'existence* de l'univers apparaissait très réduite par rapport à son étendue. Si d'ailleurs on tire cette conclusion de l'impondérabilité de l'éther, on voit bien que, supposée *absolue*, cette impondérabilité nous mènerait à admettre une étendue vraiment vide, un néant avec des dimensions. L'impondérabilité de l'éther peut avoir plus d'une signification, comme quelques théoriciens l'ont entrevu : nous y reviendrons.

En tout cas, nous postulons que la *quantité d'existence, pour une même étendue*, doit être *grosso modo* la même pour l'Ether et pour la Nébula. Or, l'étendue de la Nébula est de l'ordre du trillionnième de trillionnième de l'étendue accessible à nos lunettes. Même *dans* l'intérieur d'un astre comme le soleil, la part d'espace des nébules, par rapport à l'éther, est de l'ordre du milliardième (11) ainsi que cela résulterait des dimensions réelles d'un atome d'hydrogène, abstraction faite de la sphère de protection.

Au total, le postulat que nous proposons attribuerait à l'Ether des trillions de trillions de fois plus d'existences qu'à la Nébula : par rapport à l'ensemble des existences éthériques, l'ensemble de notre cosmos serait très inférieur à ce qu'est une fourmi par rapport à tous les hommes qui vivent sur la terre ; la Nébula constituerait simplement une des innombrables formations de l'Ether, univers perdu parmi des univers sans nombre, que nous appellerons des Nubès. Pour que ces Nubès puissent coexister, nous devons

(11) Ces chiffres sont au reste trop faibles, beaucoup trop faibles : on estime, par exemple, que si on pouvait strictement juxtaposer des atomes d'or, un décimètre cube d'or pèserait 600 milliards de kilogrammes. Or, l'atome d'or pourrait encore être comprimé : c'est un composé de protons et d'électrons.

supposer qu'elles comportent des constituants infinitésimaux.

Les constituants d'une Nubès sont-ils sans influence sur les constituants d'autres Nubès ? Autrement dit, y a-t-il ou n'y a-t-il pas interaction entre les Univers ? Il semble qu'il faille conclure en faveur de l'interaction, puisque enfin nous voyons les ondes lumineuses et la déformation gravifique se répandre à travers l'espace, donc à travers les Nubès.

Si la théorie des quanta est juste, il se peut que les transmissions soient « triées », et il n'est pas absurde de penser qu'un triage implique une différenciation éthérique. On s'étonnera moins, après cela, que des perturbations interstellaires et interatomiques nous demeurent étrangères : elles seraient compensées, pour nous, par la diversité des constituants. Ou bien leur influence s'exercerait d'une manière qui exigerait un outillage encore incréé, pour être mise en lumière. Que d'immobilités sont devenues mobiles pour les contemporains ; que de radiations hier insoupçonnées ont apparu, à la lumière d'expériences jadis impossibles ; récemment encore, n'ignorions-nous pas totalement les rayons X et la radioactivité ? Qui sait si la collaboration de l'éther ne passe pas inaperçue en raison de sa constance même ! Les mouvements provoqués par la déformation gravitive ou par les phénomènes électro-magnétiques ne décèlent-ils pas l'interaction Nébula-Ether ?

Bien d'autres questions se posent, auxquelles nous sommes encore impuissants à faire aucune réponse valable. Nous inclinons à admettre une interaction continue, dont les modalités trop subtiles ne nous révèlent que des résultantes attribuées unilatéralement à la Nébula.

On entrevoit par ailleurs que des différences très marquées entre les Nubès (différences qui assurent à chaque système son individualité) empêchent certains ordres de transmissions : pourquoi n'existerait-il pas, par exemple, des formes d'énergie incompatibles avec toutes nos formes d'énergie ?

Les Nébules constituantes de la Nébula furent peut-être « spécifiques » de toute éternité: elles ne se seraient jamais formées aux dépens des autres Nubès. Plutôt serait-on enclin à admettre qu'elles sont des produits d'évolution.

Pourquoi l'invariabilité apparente des électrons et des protons aurait-elle une signification qui ne se retrouve nulle part dans notre monde, puisque déjà la radioactivité nous met en présence de la transformation des atomes lourds ? Rien n'est sans doute stable, nulle part, — ni l'astre, ni l'individu biologique, ni les corpuscules infinitésimaux. Nées dans des conditions disparues depuis des temps incalculables, nos Nébules finiraient par se transformer et participeraient à d'inimaginables formations d'univers. Ainsi la Nébula mourrait jusque dans ses constituants, mais non sans avoir préparé de nouvelles existences : auparavant, elle aurait épuisé des combinaisons nombreuses, elle aurait passé par des métamorphoses qui laisseraient ses nébules à peu près inaltérées.

Ce sont là des rêves de rêves, mais ne valent-ils pas le rêve d'une immobilité *essentielle*, et d'une homogénéité que démentent la variété des choses et leur changement perpétuel ? Question de durée!

Nous sommes enclin, disions-nous plus haut, à imaginer que les relations des Nébules et de l'Ether sont fort étroites : la transmission quasi parfaite des radiations lumineuses semble nous l'annoncer, et de même le fait que les atomes projetés les uns vers les autres ne se heurtent pas directement à *l'état normal* : le contact est empêché par une zone de protection « nécessairement éthérique : c'est du coup attribuer un rôle important à l'éther dans les événements du sous-sol.

Nous avons vu, d'autre part, l'Ether refuser de transmettre les radiations de certaines fréquences, en sorte qu'à son rôle d'agent transmetteur, il joindrait peut-être un rôle d'agent de sélection, agissant ainsi diversement sur l'évo-

lution de la Nébula, chose inconcevable si on pose l'Ether indifférencié.

Notons que la transmission comme la non-transmission sont en apparence intégrales : ou bien les radiations sont complètement retenues (répercutées, réfléchies ?) ou bien, dans les milieux interstellaires, les ondes conservent une constance telle qu'on a pu admettre qu'elles ne subissent aucune dégradation.

Il est pourtant loisible de croire à une absorption, si faible que rien ne nous permet de la constater présentement, et d'imaginer quelque chose d'analogue pour les perturbations gravifiques. En sorte que, même si la Nébula se disséminait à l'infini, nous n'aurions à envisager aucune des hypothèses émises sur la concentration d'énergies démesurées : tout rayon finirait par s'éteindre, il n'y faudrait qu'une distance suffisante. Mais on admettra difficilement que la Nébula s'étende sans limites. Infime partie de l'existence, pourquoi se répandrait-elle ainsi ?

III

RÉSUMÉ

On a souvent postulé, jadis, l'Espace vide, c'est-à-dire le néant avec des dimensions. Au dix-neuvième siècle a triomphé l'hypothèse d'un Ether extrêmement raréfié et homogène, dans lequel les astres et les atomes occupaient une étendue infime. Cette conception pauvre, en réduisant la diversité de l'univers au monde dit matériel, encourageait les rêves des esprits enclins à chercher une manière de clef de l'Univers, clef qui livrerait toutes les énigmes de l'existence à l'infirme créature humaine.

Déjà, cependant, en raisonnant sur les propriétés que suppose la transmission de la lumière, on entrevoyait que la raréfaction de l'Ether pouvait n'être qu'une hypothèse gratuite. Certains lui attribuaient une densité relativement considérable.

La richesse du monde connu, plutôt que de nous faire voir une espèce de néant étendu dans l'immense monde interstellaire, devrait nous incliner à y supposer une variété analogue à celle du monde observable, et une densité égale à celle des constituants de nos atomes d'hydrogène.

Dans l'intérieur d'un astre, comme le soleil par exemple, la quantité d'éléments dits éthériques vaudrait des milliards de fois celle de l'astre. Quant aux étendues interstellaires, leur quantité d'existence serait des trillions de trillions de fois (12) plus considérable que la « quantité d'existence » des nébuleuses, des astres, des poussières cosmiques, etc.

Il paraît vraisemblable que la diversité de cette existence démesurée est aussi grande statistiquement, pour des étendues équivalentes, que la diversité de notre univers. Il y aurait par suite un nombre indéfini d'univers coexistant avec le nôtre. Appelons Nébula tout ce qui constitue notre monde astral et corpusculaire, appelons Nubès d'autres mondes coexistants. Aux éléments infinitésimaux de la Nebula, — les Nébules — correspondront les éléments infinitésimaux des Nubès. Ceux-ci, incomparablement plus nombreux, envelopperont ceux-là de toutes parts, même dans l'intérieur des astres, et formeront seuls, à quelques poussières près, les étendues interstellaires. On pourra imaginer un nombre prodigieux d'univers là où l'on postule généralement une existence homogène. Par leur diversité indéfinie, les constituants universels établissent, autour des nébules, un milieu où tout se compense, et par là même nous semble statistiquement uniforme.

L'inter-influence de la Nébula et des Nubès est constante, mais nous ne saisissons que les phénomènes « nébularisés ». Encore faut-il que ces phénomènes soient à la mesure de notre durée humaine : les évolutions trop vastes nous échappent : que pourrions-nous savoir de très lentes transformations, qui se réaliseraient pendant des milliards de millénaires ?

(12) Peut-être des décillions de fois !

L'inter-influence ne nous décèle encore aucun entraînement sensible de l'immense monde éthérique par les masses infimes de la Nébula : ainsi la gravitation ne nous est sensible qu'entre les Nébules, encore que le milieu y joue à coup sûr un rôle essentiel, que déjà le néo-relativisme suggère. Partie minuscule de l'univers intégral, la Nébula s'y dilue à peu près comme quelques granules de sel se dilueraient dans l'Océan Pacifique. Née de ce milieu démesuré, elle s'y évanouira après des temps si longs que, pour nos faibles imaginations, ils équivalent l'Eternité...

Le rêve des Monistes, repris de siècle en siècle, de plus en plus assujetti à des surabstractions qui confinent au néant, nous propose un univers très pauvre, où la presque totalité de l'étendue, conçue comme homogène, devient un succédané du Néant. Pour le moniste, un trillionième de trillionième de ce qu'on dénomme l'Espace révèle seul une existence variée : toute l'autre existence constitue on ne sait quoi d'indiciblement monotone, qu'il est presque absurde de nommer encore une existence. C'est un rien phénoménal, où aucune évolution ne devrait jamais se produire et où notre univers, immense en soi, mais minuscule dans l'étendue du Tout, apparaîtrait comme une miraculeuse anomalie.

L'existence perceptible nous porte à nier qu'un ensemble aussi indigent puisse comporter la présence d'éléments variés et variables ; nous étendons à l'univers total la diversité qu'on découvre dans l'univers partiel, et nous aboutissons à la conception d'un Tout indéfiniment plus riche et plus complexe que le Tout unitaire.

Ce rêve n'est-il pas plus logique que le rêve monistique ? Ne semble-t-il pas normal de déduire la complexité générale de la complexité accessible, au lieu de se perdre dans la surabstraction ?

Pour le logicien comme pour l'observateur, n'est-il pas plus vraisemblable que l'Existence inconnue soit innom-

brable, diverse et changeante, plutôt que d'être désertique, homogène et immuable ?

Que l'infirme mentalité humaine puisse se figurer un univers plus riche que l'univers véritable, voilà qui paraît dérisoire !

Or, si la formidable Existence stellaire, si même la seule Existence terrestre, minérale, végétale, animale, accablent notre imagination, si nous sommes incapables d'en connaître plus d'une faible partie, rien n'apparaîtrait plus facile que d'enrichir par la pensée le néant que serait un Ether homogène, — néant qui pourtant constituerait presque le Tout de l'Existence

J.-H. ROSNY AÎNÉ.

LE CAMP DU DRAP D'OR

CHRONIQUE DE FRANCE EN CINQ ACTES

—

PERSONNAGES

LOUIS XII, roi de France.
HENRI VIII, roi d'Angleterre, second roi de la branche des Tudor.
FRANÇOIS D'ANGOULÊME, puis FRANÇOIS Ier.
CHARLES DE BOURBON, plus tard connétable.
GUILLAUME DE BONNIVET, ami et courtisan de François d'Angoulême.
ROBERT DE LA MARCK, sire de FLEURANGE, surnommé l'Aventureux, ami et courtisan de François d'Angoulême.
BRANDON, duc DE SUFFOLK, ambassadeur d'Angleterre, amant, puis époux de Marie d'Angleterre, reine de France, à la mort de Louis XII.
MONSIEUR DE GRIGNAUX, chambellan et chevalier d'honneur de la feue reine Anne de Bretagne, partisan tantôt de Louise de Savoie, tantôt de la vieille princesse Anne de Beaujeu.
LOUIS DE LA TRÉMOUILLE, maréchal et familier de Louis XII.
LE SIRE DE LA PALISSE, maréchal.
TRIVULCE, maréchal.
LE CHEVALIER BAYARD, sire DU TERRAIL.
LE DUC D'ALENÇON.
LE DUC DE VENDOME.
LE COMTE DE LAUTREC.
LE PRÉSIDENT DUPRAT, plus tard Chancelier.
MILORD GRAY, marquis DE DORSET, haut seigneur de la cour d'Henri VIII.
LE CARDINAL WOLSEY, premier ministre d'Henri VIII.
TRIBOULET, bouffon de Louis XII, puis de François Ier.
LE MAITRE DU JEU DE L'ARC.
LE PAGE DE L'AVENTUREUX.
LE PAGE de la reine Marie.
UN PAGE aux armes des Tudor.
LE CHEF DES OUVRIERS.

LES CINQ OUVRIERS TAPISSIERS ET CHARPENTIERS.

MARIE D'ANGLETERRE, sœur d'Henri VIII, fiancée, puis épouse du roi Louis XII, plus tard femme de Suffolk.

LOUISE DE SAVOIE, mère de François d'Angoulême.

ANNE DE BEAUJEU, fille de Louis XI, autrefois régente du Royaume, mère adoptive et belle-mère de Charles de Bourbon.

MARGUERITE, duchesse d'Alençon, sœur de François, qui sera plus tard Marguerite de Navarre.

CLAUDE DE FRANCE, épouse de François et fille de Louis XII, reine de France au cinquième acte.

ANNE DE BOLEYN, première fille d'honneur anglaise de la reine Marie, et qui sera plus tard reine d'Angleterre et la seconde épouse d'Henri VIII.

CATHERINE D'ARAGON, reine d'Angleterre, première femme d'Henri VIII.

MADAME D'AUMONT, dame d'honneur de la reine Marie.

MADAME DE CHATEAUBRIANT.

SEIGNEURS FRANÇAIS et ANGLAIS, DAMES FRANÇAISES et ANGLAISES, PAGES, ÉCUYERS, VALETS, DEUX HÉRAUTS, CRIEURS FUNÉRAIRES, PORTEURS DE LITIÈRES, LANSQUENETS, TROUPES ANGLAISES et FRANÇAISES, BOUFFONS aux armes des Tudor, UN PAYSAN.

PREMIER ACTE

LA FIANCÉE

En 1514, sur la route d'Abbeville.

Une route défoncée par les pluies. Ciel où fuit la queue rousse d'un orage. Arc-en-ciel dans les lointains sur la vue cavalière d'Abbeville. Au dernier plan vers la droite, un char tout rempli de sacs de farine est embourbé. On ne voit que l'arrière du char, et point le paysan qui anime ses chevaux dans la coulisse. Poussant aux roues d'arrière, deux jeunes seigneurs (ils ont vingt ans), richement vêtus, aux grands chapeaux emplumaillés, les jambes guêtrées de cuir et de bronze, essayent de dégager la voiture. Ils besognent, s'empourprent et soufflent beaucoup. Leurs montures sont attachées à deux arbres d'un bosquet sur la gauche : on ne les voit pas, on les entend piaffer.

SCENE I

FRANÇOIS D'ANGOULEME, GUILLAUME DE BONNIVET :
Ils sont tous deux d'une haute stature.

FRANÇOIS D'ANGOULEME. — Après un nouvel effort, il se dresse et respire; à son compagnon qui en fait autant:

Volupté d'abord. Respire longuement. Et pousse à la roue!

GUILLAUME DE BONNIVET

Je respire. Je pousse. Aucune volupté!

Ils se remettent au fâcheux labeur, tandis que le paysan, toujours dans la coulisse, anime ses bêtes de grands « Ho ! hi ! ho ! » et de « Hue ! ».

FRANÇOIS

Eh! va, mon Guillaume. Ce char de croquant ne peut rester ici. Heu!... la farine est lourde cette année.

BONNIVET

Et il y en a!

FRANÇOIS

Et il en faut, pour donner à goinfrer aux trois cents Anglais d'Henri VIII.

BONNIVET

S'ils sont tous aussi gros que lui!

FRANÇOIS

Et aux quatre cents Picards, Normands, Suisses, lansquenets de mon cousin Louis XII.

BONNIVET

Qui ne sont tous maigres comme l'est ce roi transparent.

FRANÇOIS

Va!... Resouffle et pousse, et pousse encore! Avec ou sans...

BONNIVET

Quoi?...

FRANÇOIS

Volupté.

BONNIVET. — Il glisse dans la boue et, levant en l'air deux mains fâchées, abandonne.

Monsieur d'Angoulême, vous êtes sans frein.

FRANÇOIS

Monsieur de Bonnivet, vous êtes paresseux. — A moi donc, et seul!

Le char, désembourbé, s'ébranle et disparaît. On entend un « Merci-dà, messeigneurs! » dans la coulisse et le vif piétinement des chevaux qui partent.

BONNIVET, jouant l'émerveillé.

Ils galopent? Ils s'envolent maintenant?... Bravo, François!

FRANÇOIS

Bonjour, voiture! Elle sera dans Abbeville avant nous. (*Au paysan.*) Hé là, retiens tes chevaux, toi! (*A Bonnivet.*) Que nous nous ressemblions de visage et de cœur, chacun le dit, mon Guillaume, j'y veux croire; mais ce n'est en herculéennes vertus.

BONNIVET

Voire.

FRANÇOIS

Aux jeux amoureux, donc?

BONNIVET

Sans doute.

FRANÇOIS

A la balle, à la paume, aux coups d'épée, à la chasse?

BONNIVET

Je vous y équipolle depuis nos sorties de pages.

FRANÇOIS

Aux tournois? à la guerre?

BONNIVET

Aux tournois, à la guerre.

FRANÇOIS

Et, donc, au pousse-voiture?

BONNIVET

Non. Vous y êtes plus fort que moi, comme au dauphinage.

FRANÇOIS

Que veux-tu dire?

BONNIVET

François, vous régnerez! François, tu règnes déjà.

FRANÇOIS

Sur qui?

BONNIVET

Les belles.

FRANÇOIS

Nomme.

BONNIVET

Louise, Marguerite et Claude.

FRANÇOIS

Hein?

BONNIVET

Ta mère, ta sœur et ta femme.

FRANÇOIS

Insolent! (*Donnant une bourriaude à Bonnivet.*) Et ma maîtresse?

BONNIVET

Qui?... dame de Châteaubriant?

FRANÇOIS

Elle-même.

BONNIVET

Elle vous aime?

FRANÇOIS

Madame de Châteaubriant elle-même.

BONNIVET

Celle-là règne sur vous.

FRANÇOIS

Peuh! nous verrons, Bonnivet. (*Un grondement de la terre au ciel se fait entendre.*) Tonnerre ou canon?

BONNIVET

Canon. Abbeville déjà chante pour le beau mariage de la sœur d'Henri VIII et de notre roi Louis XII.

FRANÇOIS

Oui, et voilà ce chemin, rendez-vous des amours, où curieux follement...

BONNIVET

Bêtement...

FRANÇOIS

De connaître avant tous une fiancée royale, mouillés plus que des poissons...

BONNIVET

Crottés comme des barbets...

FRANÇOIS

Nez, mains, pieds gelés...

BONNIVET

L'éternuance en tête... atch'...! — non, mais ça viendra...

FRANÇOIS

Nous les avons tous devancés : le roi Louis XII, mon cher vieux cousin, brillant comme un papegai qui se fiance à la lune...

BONNIVET

Madame votre mère...

FRANÇOIS

Notre bigle et bègue chancelier...

BONNIVET

Madame votre sœur...

FRANÇOIS

Le fin La Trémouille, le gros La Palisse...

BONNIVET

Madame votre épouse...

FRANÇOIS

Et ce morne et gras contempteur de nos jeunesses folles, monsieur de Grignaux, toujours la bouche embrouillée de Pâques-Dieu!... »

BONNIVET

... le confident apoplectique de votre chère maman...

FRANÇOIS

... par surcroît, chevalier d'honneur de la feue reine! geôlier d'honneur, bientôt, de la nouvelle!

BONNIVET

Tu oublies : malin comme un singe retourné.

FRANÇOIS

Bah! bah! et nous oublions le futur connétable.

BONNIVET

Connétable, monsieur de Bourbon? ah! il ne l'est encore. (*Se passant la main aux narines.*) J'ai la goutte au nez.

FRANÇOIS

Par les trompettes d'Agnadel et de Ravennes! écoute, il le sera — ma mère aidant, qui le tient haut en son âme.

BONNIVET

Austère dame chérit austère homme.

FRANÇOIS

C'est du latin?

BONNIVET

Du hollandais.

FRANÇOIS

Brr! du flamand! ça me glace.

BONNIVET

Que vous glace plutôt la devise en bon français de cet ambitieux pâle comme la mort : « J'ai hâte. » De nuit, de jour, sa figure inerte et blanche me fait peur.

FRANÇOIS

Toi qui n'as peur de rien.

BONNIVET

Si! d'un rhume. Pour cette cause et bien d'autres, je le hais fort.

FRANÇOIS, distrait.

Le rhume?

BONNIVET

Ton futur connétable, sinon plus... Chéri de madame Louise de Savoie, fils adoptif et gendre — infernalement aimé! — d'une vieille sorcière née d'un Louis XI, Anne de Beaujeu, il a beau jeu. Cette Mélusine de soixante printemps aurait encore sa baguette magique, le sceptre de la régence, qu'elle en ferait, du beau taciturne, le plus puissant seigneur du monde entier. Au moins elle le tenterait! Connétable? Charles de Bourbon?

ah! bien oui. Qu'est-il au-dessus de connétable? Un roi. Elle le ferait roi. Plus haut que roi, dit-on? Un empereur. Elle le ferait empereur. Plus haut qu'empereur? Un dieu. Elle le ferait dieu. Mais je rêve... Non, je bavarde et le rêveur est devant moi qui ne m'écoute pas.

FRANÇOIS, *rêveur, en effet.*

C'est vrai qu'il a pour devise : « J'ai hâte »... Eh! Bonnivet, hâte de quoi?

BONNIVET

De vous supplanter au trône avant même que vous régniez.

FRANÇOIS

Lui! roi! Ma mère ne l'aiderait!

BONNIVET

Non! mais la vieille sorcière...

FRANÇOIS

Je le tuerais de cette main!

BONNIVET, *se tournant brusquement vers la coulisse.*

Monsieur de Bourbon!... Le voilà!

FRANÇOIS

Hein? Que dis-tu?... Où donc!(*Bonnivet rit aux éclats.*) Une farce?

BONNIVET

Une épreuve.

FRANÇOIS

Ai-je tremblé?

BONNIVET

Point! je le reconnais. (*Les échos renvoient le son d'un cor.*) Mais si, le voilà, et tout de bon!

FRANÇOIS

J'entends son cor en effet... Au loin, dans la vallée...

BONNIVET

Et ce galop?

FRANÇOIS

Le tonnerre.

BONNIVET

Non!

FRANÇOIS

Vois ce grand nuage noir.

BONNIVET

Saint Crespin!... du coup le voilà!

Débusquant par la droite, Charles de Bourbon sur un cheval noir, casqué de bronze noir et sous une armure noire, passe dans le fond de la scène au galop de sa bête. Il ne salue point. Il ne se retourne pas.

FRANÇOIS, riant.

Ai-je tremblé? (*Un silence.*) Mais d'où vient ce fantôme?

BONNIVET

Des portes de la ville ou du cortège anglais.

FRANÇOIS

Il retourne au roi.

BONNIVET, criant.

Au roi!... le sorcier à gueule noire!

FRANÇOIS

Blanche.

BONNIVET

Noire! casquée!

FRANÇOIS

Folies d'ailleurs que tout cela! Mon cousin de Bourbon n'est pas si méchant prince. (*Dans un charmant sourire hypocrite.*) L'honneur, je le jure...

BONNIVET

Je vous entends venir! votre mère aussi le jure... l'imprudente amoureuse!...

FRANÇOIS

Oh! mais, veux-tu bien te taire, toi!

BONNIVET

L'honneur donc?

FRANÇOIS

... revêt son âme toute guerrière.

BONNIVET

Atchi!...

FRANÇOIS

A tes souhaits! bien que tu m'arroses. Voilà donc le chemin pluvieux où nous les devançâmes — car peut-on appeler une route ce gouffre aquatique et boueux — enfin dépouillé de voitures champêtres. (*Il regarde au loin vers la ville.*) Croquants et marchands sur les places, autour des fontaines, disposent venaison, légumes, pacotilles. Dix mille têtes bouffonnes aux creux noirs des fenêtres espèrent les trompettes du cortège royal. Abbeville est fleuri d'étendards, et les cloches du beffroi, la robe dansante, — écoute! — sonnent, resonnent au son du canon. Tout est en liesse dans les nues, même cette queue d'orage entortillée de foudre et qui menace encore.

BONNIVET

Nenni! Voyez l'arc-en-ciel, gentil lien de fiançailles entre la Terre et Phœbus.

FRANÇOIS

Et nous, Guillot, nous allons entre boue et tonnerre...

BONNIVET

Mais sous l'arc-en-ciel!

FRANÇOIS

... fort mal accueillir ici, hors la ville, devant que nous l'y menions épouser le roi, cette Marie d'Angleterre, sœur du gros néronien.

BONNIVET

Le gros néronien?

FRANÇOIS

Henri VIII.

BONNIVET

Ah! bien dit. Mais lui, du moins, nous ne le verrons pas.

FRANÇOIS

Tant mieux.

BONNIVET

Emmitouflé des brouillards de sa Tamise, il rêve, pour s'y chauffer, que Londres brûle.

FRANÇOIS

Tant mieux. Or ça, quel âge?

BONNIVET

Vingt-cinq ans.

FRANÇOIS

Mais non!... pas le gros néronien, sa joliette sœur.

BONNIVET

Seize — et la plus agaçante frimousse de la chrétienté.

FRANÇOIS

Quinze, mon Guillaume, et déjà fournie d'un amant!

BONNIVET

Qui l'accompagne.

FRANÇOIS

Ce chevalier Brandon!...

BONNIVET

Ce duc de Suffolk!...

FRANÇOIS

L'audacieux! Je lui en ferai voir. Tu lui en feras voir. Nous lui en ferons voir. Autant pour l'honneur du roi...

BONNIVET

... que pour notre plaisir. Mais gare aux flèches du sagittaire!

FRANÇOIS

L'archer anglais?

BONNIVET

Non, pas Henri VIII! L'Amour.

FRANÇOIS

Du moins, Pâques-Dieu! comme dirait monsieur de Grignaux, sauvons le roi d'un ridicule immense. (*Il soupire.*) Enfin, quel âge?

BONNIVET

Vingt-cinq ans.

FRANÇOIS

Qui?

BONNIVET

Le duc de Suffolk.

FRANÇOIS

Mais non! Le roi mon cousin. Ah! Bonnivet, non pas un an après la mort de sa vieille dévote, Anne de Bretagne, il se remarie.

BONNIVET

Avant sa propre mort, il veut goûter du bon.

FRANÇOIS

Quel âge?

BONNIVET

Fureteur! vous le savez! Cinquante-deux ans.

FRANÇOIS

Pauvre mon cousin. (*Il soupire encore.*) L'Amour est cruel.

BONNIVET

Le roi ne *la* connaît.

FRANÇOIS

D'autant plus cruel dans ses méchancetés sera le cruel Amour. (*Il soupire plus fort.*) Quinze! et cinquante-deux!

BONNIVET

Soixante-sept.

FRANÇOIS

Imbécile!

BONNIVET

François, vous régnerez! François, tu règnes déjà! Si tant est qu'un enfant mâle, un vrai petit dauphin celui-là... ne vous subtilise la couronne.

FRANÇOIS

A cinquante-deux ans!

BONNIVET

Non, le poupard n'aura, lui, qu'une seconde. Il naît, il est roi.

FRANÇOIS

Sentencieux bavard! et sot comme l'apophtegme! (*A l'oreille de Bonnivet.*) Ignores-tu que notre vieux roi de France...

BONNIVET

Joue aux quilles avec les dames? Il baisse en effet.

FRANÇOIS, dans un souffle.

Ni aux quilles, ni aux boules... Il ne joue plus...

BONNIVET

Bon, vous ne croyez aux miracles.

FRANÇOIS

Jamais trop. En ce cas, non.

BONNIVET

S'il priait sainte Anne...

FRANÇOIS

Hé?

BONNIVET

Faut-il moins qu'une âme toute céleste, et l'âme d'une Anne par exemple, pour enfanter des miracles si aimables ?... Or donc, oui, s'il priait sainte Anne, par l'entremise d'une autre Anne...

FRANÇOIS

Sainte Anne et par une autre Anne! Quel est ce vendeur d'ânes? Tout à l'heure Anne de Beaujeu, maintenant...

BONNIVET

Enfin, écoutez-moi! s'il priait sa dernière, défunte et très dévote épouse, Anne de Bretagne, pour qu'elle prie sainte Anne de prier le Seigneur qu'il veuille le mettre un soir en gaillardise...

FRANÇOIS

Elle est bien trop jalouse, voire du haut des cieux! Tu m'as fait peur.

BONNIVET

Qui n'invente point ne mérite pas le titre de grand homme. Vous, dormez tranquille...

FRANÇOIS

Oui, grand ânier. Ça! que fait La Marck?

BONNIVET

Ce cher petit Fleurange, notre Aventureux? Plus outre encore devant nous, par une curiosité malsaine, vous l'envoyâtes jusqu'à l'errante fiancée.

FRANÇOIS

Il devait revenir chargé de nouvelles.

BONNIVET

Le beau petit camarade d'enfance, eh! eh! on ne saurait s'en passer?

FRANÇOIS

Non plus que de toi, méchante peste!

BONNIVET

Et votre futur amiral, c'est promis.

FRANÇOIS

Grand ânier de France plutôt!

BONNIVET

Nenni, j'aurai vos navires.

FRANÇOIS

D'abord, soyons roi.

BONNIVET

Le cruel Amour fera cela pour nous. (*Entre du côté gauche, suivi d'un page qui tient deux chevaux à la bride, Robert de la Marck, seigneur de Fleurange, et surnommé l'Aventureux.*) Tiens, le cher petit Fleurange!

SCENE II

Les Mêmes, FLEURANGE L'AVENTUREUX, son Page.

FRANÇOIS

Eh! l'Aventureux, devrons-nous bientôt héler notre sire?

FLEURANGE L'AVENTUREUX

Cet arc-en-ciel n'aura perdu ses couleurs que la plus

divine princesse du monde, entourée de gros Anglais, vous fera dans la mémoire une soleilleuse entrée.

FRANÇOIS

Ton page, vite, à Bourbon, à La Trémouille! Qu'ils nous envoient charpentiers et tapissiers. Nous faut une passerelle dans cette boue. Et que se hâte le cortège royal.

L'AVENTUREUX, au page.

Va!

LE PAGE

Votre cheval, monseigneur?

FRANÇOIS

Attache-le près des nôtres, à ce bouquet d'arbres. (*Le page, ayant attaché le cheval de Fleurange, monte le sien et sort par la droite. Les trois chevaux dans le bosquet resteront invisibles. François à l'Aventureux* :) Est-elle donc si belle?

L'AVENTUREUX

Toute clarté!

FRANÇOIS

Ses yeux?

L'AVENTUREUX

Je n'en pus soutenir l'éclat.

FRANÇOIS

Enfin, tu l'as regardée!

L'AVENTUREUX

Humblement de votre part, je la saluai de ces quatre vers bien royaux...

FRANÇOIS

Mon œuvre, et que tu lui chantas. (*A Bonnivet.*) J'en fis la musique.

BONNIVET

Il pleut depuis ce temps.

L'AVENTUREUX

Je ne les lui chantai. Ma voix enchifrenée...

BONNIVET

Alors il y a de l'espoir.

L'AVENTUREUX

Mais de quel cœur je les lui déclamai! Vous fûtes un devin. En effet, elle ne peut être comparée à nulle de nos belles gauloises, hors, il est vrai, dame de Châteaubriant.

FRANÇOIS

Flatteur!

BONNIVET

Ces vers?

L'AVENTUREUX

A ce royaume dépité
Qui ne trouve reine en sa terre,
Est-ce qu'un ange de clarté
Viendrait du ciel ou d'Angleterre?

BONNIVET

Je vote pour un *m* de plus à Marot.

FRANÇOIS

Un *m*?

BONNIVET

Au prix de ce quatrain ses vers ne sont que de marmot.

FRANÇOIS

Trop flatteur!

L'AVENTUREUX

Et deux grandes roses rouges semblèrent monter du cœur de la belle à ses joues, quand nous lui tendîmes cet hommage écrit de votre main...

BONNIVET

Angoulême, tu rougis!

L'AVENTUREUX

... et que nous lui présentâmes vos vœux.

FRANÇOIS

N'oubliant point ceux du roi.

L'AVENTUREUX

Si fait! Je ne la saluai que de votre part. Vous ne m'aviez point ordonné...

FRANÇOIS

Courtisan! Et, dis-moi, le Suffolk... entendit ma romance?

BONNIVET

Il en suffoqua, j'en jurerais.

L'AVENTUREUX

Non pas, mais il reçut le billet des mains de la très belle.

Bonnivet pouffe de rire.

FRANÇOIS

Je n'aime point cela.

L'AVENTUREUX

N'est-il son page et secrétaire?

FRANÇOIS

Cornes du diable! un page de vingt-cinq ans!

BONNIVET

Mais un bien jeune secrétaire...

L'AVENTUREUX

En outre, ambassadeur du roi Henri.

BONNIVET

Bon, il cumule.

FRANÇOIS

Je n'aime point cela! (*Frappant du pied.*) Il ne restera longtemps debout.

L'AVENTUREUX

Nous sommes habiles en crocs-en-jambes.

FRANÇOIS

Sur vous je me repose.

BONNIVET

Et s'il préfère être couché?

Tous rient.

L'AVENTUREUX

J'entends les trompettes de monseigneur Louis...

FRANÇOIS, *riant encore.*

L'Aventureux! je me sens plus joyeux et plus aise

qu'on ne me vit depuis beau temps, car je suis sûr, ou l'on m'a fort menti, que le roi...

Il lui parle à l'oreille.

BONNIVET

Dis-le tout haut!

FRANÇOIS

Le page?...

BONNIVET

Il est maintenant sous le nez d'un Bourbon.

FRANÇOIS, continuant de parler à l'oreille de l'Aventureux. Celui-ci ne bouge.

Eh bien, je te l'ai dit. N'as-tu pas entendu?

L'AVENTUREUX, jouant le ravissement.

Ce m'est encore un vrai délice. Toutefois, monseigneur...

FRANÇOIS

Hein?

L'AVENTUREUX

S'il priait sainte Anne...

FRANÇOIS

Encore un marchand d'ânes!

L'AVENTUREUX, à Bonnivet.

Eh! tu lui as conté?

BONNIVET

Farce éventée, mon cher.

FRANÇOIS

Bah! vous m'en trouverez d'autres.

BONNIVET

En est-ce une dans mes oreilles? j'entends les trompettes d'Angleterre.

Entrent des ouvriers portant sur leur dos quelques longues planches et des tapis.

SCENE III

Les Mêmes, LES OUVRIERS, puis un PAGE aux armes d'Angleterre et MILORD GRAY, marquis de Dorset.

FRANÇOIS

Et voici nos hommes. Toi, Bonnivet, sois leur conseil.

Invente-nous un galant parquet de trois longueurs de cheval et six largeurs de renard. Cela suffira. Il n'en faut plus pour ce qui n'est pas le résidu.

BONNIVET

Je ne suis inventif.

FRANÇOIS

Pardon! Qui n'invente point ne mérite pas le titre de grand homme. Et tu l'es — selon toi du moins.

BONNIVET, imitant la voix d'Angoulême.

Trop flatteur!

Sous les ordres de Bonnivet, les ouvriers établissent une sorte de passerelle ou parquet, au milieu de la scène, et sur une assez faible portion de la terre mouillée; ils y étendent bientôt des tapis.

L'AVENTUREUX, à François d'Angoulême.

Ça, monseigneur, elle n'est accompagnée d'autant de résidus que vous le pensez. Je vous assure qu'elle ne vient pas en dame de petite étoffe. Bien au contraire, la précèdent, la suivent ou l'adextrent maints gros personnages; entre autres, et que vous verrez, milord Cumberland, milord marquis de Dorset, le duc de Suffolk...

FRANÇOIS, sombrement.

Celui-là, je le jure, eût mieux fait de rester en ses brouillards.

L'AVENTUREUX

Ce bon vieux prince aux poils d'argent, duc de Norfolk, et sa non moins bonne vieille duchesse, les très spéciaux mentors et conducteurs de notre reine, enfin grande quantité de damoiselles, parmi lesquelles certaine petite Anne de Boleyn, sa première suivante, un bijou fin et qu'elle adore.

FRANÇOIS

Encore une Anne. Eh! mais, celles-là resteront dans les chariots.

L'AVENTUREUX

Plus deux cents archers.

FRANÇOIS

Et ceux-là dans la boue. Aventureux, comment voyage notre belle Marie?

L'AVENTUREUX

Ne vous l'ai-je dit? A la pucelle Jeanne.

FRANÇOIS

Hein?

L'AVENTUREUX

Sur une haquenée blanche.

BONNIVET, se retournant.

Oh! mais alors, à quoi bon ce parquet?

FRANÇOIS

Pour les pieds trotte-menu de la pluie, Bonnivet! (*Il étend le bras et ouvre la main.*) Déjà l'arc-en-ciel nous tombe en fines gouttes et le diable remue des nuages.

On entend gronder et se rapprocher le tonnerre. Entre un page aux armes des Tudor.

LE PAGE ANGLAIS, aux ouvriers.

Milord Gray, marquis de Dorset, ne peut-il parler à quelque éminence?

Un ouvrier désigne Bonnivet.

BONNIVET, qui vient d'entendre.

Eh! quoi, vient-on d'Angleterre nous aider à poser ce tapis? C'est courtoisie et justice. Prenez ce bout, jeune homme.

Rire des ouvriers.

LE PAGE

Milord Gray...

BONNIVET

... marquis du Corset — je ne suis pas sourd — nous veut venir aider à la pose des tapis. Fort bien, nous l'attendons. Courtoisie vaut courtoisie.

LE PAGE, effaré.

Monseigneur, je vous dis que milord Gray...

BONNIVET

Je ne suis pas votre seigneur. S'il veut l'être, adressez-vous à celui-ci.

Le page se dirige vers François d'Angoulême.

FRANÇOIS

Que nous veut milord Gray?

LE PAGE

Audience, monseigneur. — Mais le voici!

Entre milord Gray, qui, descendu de cheval dans la coulisse, franchit lestement et à la dégoûté plusieurs flaques d'eau et saute à pieds joints sur l'œuvre des ouvriers.

BONNIVET

Sur mon tapis!

MILORD GRAY

Ne puis-je ici parler à quelqu'un de race?

FRANÇOIS

Veuillez nous approcher, milord.

MILORD GRAY

Dans ce limon jaunâtre?... (*Insolemment.*) Et qui sommes-nous?

FRANÇOIS

François, duc de Valois, comte d'Angoulême et par la grâce de notre sire et cousin le roi Louis XII, François, duc de Bretagne.

MILORD GRAY, avançant précipitamment.

Monsieur le dauphin!

FRANÇOIS

Non pas, milord, — mais je vous pardonne...

BONNIVET

Nous pardonnons. Et n'oubliez pas son plus merveilleux titre : gendre du roi! (*Il saisit un marteau avec lequel il enfonce trois clous en répétant* :) Gendre du roi! gendre du roi! gendre du roi!

L'AVENTUREUX

Allons, Bonnivet.

BONNIVET

C'est de l'histoire.

FRANÇOIS, à milord Gray.

Auriez-vous, de notre gracieuse souveraine, quelque

royal désir à nous transmettre? Courez de ce pas, milord, courez lui dire que je suis son féal et son obéissant.

MILORD GRAY

Tout d'abord, monseigneur...

FRANÇOIS

C'est juste, parlez.

MILORD GRAY

It rains, sir...

FRANÇOIS

Hein?

MILORD GRAY

Monseigneur, il pleut.

FRANÇOIS

Il ne fallait venir d'Angleterre pour me l'apprendre.

MILORD GRAY

Et tout ce jour il a plu beaucoup.

FRANÇOIS

Cela aussi, je le sais. Ne pleut-il pas en votre pays?

MILORD GRAY

Moins inopinément.

FRANÇOIS

Oui, car il y pleut toujours. Enfin, milord,je vous prête une oreille attentive... Elle attend.

MILORD GRAY, embarrassé.

Monseigneur, milord duc de Norfolk a jugé qu'il était bon, vu le froid au pied général et pour éviter, sous l'orage, une rencontre oiseuse aux conciliabules enrhumés, de faire s'incliner un peu notre cortège et nos troupes vers les murailles de cette cité, bref, d'entrer incontinent — au moins le plus vite possible — dans Abbeville où se doit faire le mariage de Monseigneur Louis avec la sœur de notre souverain.

FRANÇOIS

Quoi! sans avertir le nôtre?

MILORD GRAY

Ce que je fais en ce moment... ne pourrait-il servir...

FRANÇOIS

Je ne suis le roi.

MILORD GRAY, plongeant un beau salut.

Monseigneur, patientez, car vous le serez un jour.

FRANÇOIS, souriant.

Milord...

MILORD GRAY

Et déjà recevez pour une telle insigne qualité, bien que future, le salut de mon prince votre frère...

BONNIVET

... futur!

FRANÇOIS

Chut! — Et c'est lui, c'est mon frère, enfin mon... c'est votre maître qui vous a prié...

MILORD GRAY, voulant s'agenouiller.

De vous aborder ainsi — très expressément. Il est votre seigneur lige.

FRANÇOIS, le relevant.

Pas dans la boue, milord! — Eh! quoi, si j'ose comprendre, il n'a point trop forgé d'espoir sur un dauphin nanti des vertus et beauté de son aimable sœur?

MILORD GRAY

Il n'y songe.

FRANÇOIS

Mais il la donne au roi!

MILORD GRAY

Comment vous la donner? En outre, ce qu'il en fit, *yes*!... pardon, *sir*!... oui! je le dis en toute franchise, était pour mettre en grommelis et bonne rage messieurs d'Espagne qui le trompèrent. Ainsi notre Marie ne fut-elle plus fiancée à ce long mentonnier, louche et cagnard Charles de Castille, il est vrai gros possesseur et sans doute empereur...

BONNIVET, se roulant sur les tapis.

... futur!

MILORD GRAY

... futur des Allemagnes. Oh! à moins que...

BONNIVET, posant une planche.

... nous ne lui donnions de la traverse.

MILORD GRAY, lorgnant Bonnivet.

Très politique, ce seigneur.

FRANÇOIS

Un grand homme. — Serait-ce encore pour quoi, dans si peu d'espérance de voir issir une souche royale de Madame sa sœur, mon frère et cousin Henri VIII nous détacha, comme son ambassadeur ordinaire, milord de Suffolk — car, à ce que j'en pus savoir, il ne veut point de mal à la sœur de son maître?

MILORD GRAY

Voyez-y grande preuve en effet de son loyal détachement.

FRANÇOIS, à part, se tournant vers l'Aventureux.

Ouais! que penser?

L'AVENTUREUX, bas. (Le sire de Bonnivet l'observe du coin de l'œil.)

Je n'ai de siège pour m'asseoir. Et j'ai bien failli tomber à la renverse.

Bonnivet se roule aux tapis.

FRANÇOIS, à milord Gray.

Voilà du moins, très cher milord Gray, qui me donne bon présage — si onques je règne un jour — de pouvoir suivre avec mon... avec mon frère...

MILORD GRAY

Vous pouvez le dire!

FRANÇOIS

... une politique bien cordiale, exacte, franche, honnête, publique, ma foi! et je dirai de tout repos.

BONNIVET, donnant du marteau.

De tout repos!...

MILORD GRAY

Oui, franche, oui, loyale, comme elle le fut toujours de nous, Anglais. (*François recule.*) N'est-ce la bonne manière?

BONNIVET, qui s'est accroupetonné sur un coin de tapis; à l'Aventureux et jouant l'émerveillement.

Si tu ne l'es assis, toi, — regarde — moi je le suis. Mes jambes se cotonnent de tendresse, mon cœur itou, je vais pleurer.

MILORD GRAY

Qu'a donc ce seigneur?

FRANÇOIS

Il est ému.

BONNIVET, reniflant de fausses larmes et se frappant la poitrine.

Ces gens-là, mon doux cœur, n'ont jamais flambé Jeanne d'Arc, ce n'est pas vrai! ils n'ont pas coupé la France en quatre, ce n'est pas vrai! ne nous ont pas rognés, hognés, surcognés, ce n'est pas vrai, brûlés, pillés, ce n'est pas vrai, pendant cent ans, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai! pas vrai! Comment l'oses-tu donc penser, mon doux cœur? *Mea culpa*! vieille Angleterre. Vieille Angleterre, pardon!

FRANÇOIS, devant le sombre étonnement de milord Gray.

Il est ému, que voulez-vous, très ému. (*A l'Aventureux.*) Soigne-le. (*A milord Gray.*) Mais enfin notre roi sera fort marri...

BONNIVET, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! la bonne farce du mari marri!

MILORD GRAY

L'indésirable seigneur!

FRANÇOIS

Tais-toi! — Que lui dirai-je qui ne lui soit à douleur pour excuser un peu cette fâcheuse absence?

MILORD GRAY

Que promptement il verra sa fiancée dans la ville.

FRANÇOIS, se mettant à rire.

Oh! oui, promptement. Il en est même, attendant le... vous savez bien le... (*riant sur l'oreille de milord Gray*) à perdre le boire et le manger.

MILORD GRAY

Nous le guérirons de ce mal.

FRANÇOIS

Mais pour l'instant, une raison prise dans l'instant, cela vaudrait mieux.

MILORD GRAY

Eh bien, dites-lui, Monseigneur, que sa gentille Marie, sujette au rhume, enrhumée déjà...

BONNIVET

... courbée d'un éternel éternuement britannique!...

MILORD GRAY, sèchement.

... non pas, mais français!... craint les très froides ondées de la très chère France.

FRANÇOIS

Bien, cela peut aller.

MILORD GRAY, renchérissant.

Et qu'elle tousse, ah!... qu'elle tousse à lui en déchirer le cœur.

FRANÇOIS

Cela est-il vrai?

MILORD GRAY

Non pas.

L'AVENTUREUX

Franchise.

On entend les trompettes royales toutes proches.

BONNIVET, se levant.

Les très froides ondées de la très chère France! Voyez-vous ça! Et leur brouillard, là-bas, est-il chauffé? (*Rire énorme des ouvriers. A ceux-ci* :) Allons, canaille! hors ces tapis!

L'AVENTUREUX

Tenez-vous là, derrière, s'il vous plaît de voir un roi de France...

BONNIVET

Et un mari marri!

FRANÇOIS, à milord Gray.

Voici le roi. (*Lui tournant le dos.*) Milord, vous lui direz toutes ces belles choses à lui-même.

MILORD GRAY, vivement, à Bonnivet et à l'Aventureux.

Aidez-moi, sir... et vous, sir... Mon mauvais français...

BONNIVET

Ah! oui, milord, nous allons vous aider. Vous allez voir comment.

L'AVENTUREUX

Nous allons bien vous aider.

Il s'entretient en riant avec Bonnivet comme pour préparer une farce.

Entrent de l'autre côté du tapis, au fond de la scène, précédées de quelques lansquenets, trois grandes litières de parade et richement ouvragées, portées à bras par des valets. Dans la première on aperçoit le visage quelque peu jaunet de Madame Claude de France, fille du roi Louis XII et femme de François d'Angoulême. Madame Louise de Savoie, mère de François, penche son beau visage austère, mais fatigué, blanc comme un blanc marbre, à la portière de la seconde. Madame Marguerite, sœur de François, est assise dans la dernière. Son visage, une rose, est mi-souriant, mi-grave. Trois dames leur font vis-à-vis.

SCENE IV

Les Mêmes, CLAUDE DE FRANCE, LOUISE DE SAVOIE, MARGUERITE, duchesse d'Alençon (la future Marguerite de Navarre), trois DAMES, les lansquenets du cortège; quelques instants après, LE ROI LOUIS XII, CHARLES DE BOURBON, LA TREMOUILLE, LA PALISSE, VENDOME, ALENÇON, LE PRESIDENT DUPRAT, MONSIEUR DE GRIGNAUX, chambellan et chevalier d'honneur de la feue reine, ample et grave personnage, à l'énorme face rouge et rusée, piquée d'yeux verts, DU TERRAIL et d'autres SEIGNEURS.

L'AVENTUREUX, à milord Gray.

Or voici Mesdames.

BONNIVET, au même.

Claude, Louise, Marguerite. Les dignes épouse, mère et sœur de Monsieur. (*Lord Gray s'incline. Bonnivet se tournant vers l'Aventureux.*) A toi l'éternue! à moi la toux.

L'AVENTUREUX

Non, je préfère la toux.

BONNIVET

A moi l'éternue!

Les porteurs se sont arrêtés, laissant descendre leur fardeau jusqu'à terre. François d'Angoulême, au centre du tapis, fait un bel et triple salut vers les dames, qui, penchées vers lui, siègent en leur litière.

MADAME CLAUDE, à François.

Prîtes-vous bien, mon cher époux, de ces pilules si chèrement idoines à contredire votre fièvre? Il n'est de meilleure panacée en ce monde.

FRANÇOIS

Bonnivet, Madame, en fit gros abus, tellement que toute la nuit, il ne cessa d'aller au retrait.

BONNIVET

Atchi!...

L'Aventureux tousse éperdument.

MADAME LOUISE, à François.

Eûtes-vous soin, mon fils, de chausser doubles bas? Ceux mêmes — ils sont de grosse laine — que je vous envoyai. Qui s'enrhume se déplume et fait si bien que l'on l'inhume.

FRANÇOIS

Bonne mère, l'Aventureux à qui vous les confiâtes oublia fort de me les remettre. Il les a dû laisser, le paillard! chez sa mie.

BONNIVET

Atchi! atchi!...

L'Aventureux tousse plus fort.

MADAME MARGUERITE, à François.

Songeâtes-vous, mon frère, aux admonestations de

monsieur Luther? Bien consciente et sage vie propose-t-il aux trop enclins à la superstition.

FRANÇOIS, désolé.

Margot! Margot! ma sœur, ô ma perle des perles... Bonnivet et l'Aventureux s'en furent hier chez notre luthier. Non pas encore est finie la viole d'amour que vous recevrez de nos mains fraternelles.

BONNIVET

Atchi! atchi! atchi!...

La toux de l'Aventureux devient non moins que foudre. — Soudain, au milieu des clairons claironnants et des trompettes sonnantes — (et d'Abbeville on tire le canon) — le roi Louis XII fait son entrée. Il est à pied, entouré de Charles de Bourbon, du président Duprat, de La Trémouille, La Palisse, Vendôme, Alençon, Grignaux, du Terrail et suivi d'autres seigneurs et de pages.

LOUIS XII, à La Trémouille.

La Trémouille, faites-nous taire ces musiques. (*A Charles de Bourbon.*) Bourbon, que l'on agite nos enseignes : faites-nous taire ce canon. (*A François.*) Angoulême, faites-nous taire vos amis. (*Silence d'un instant.*) Madame d'Angleterre, notre gracieuse fiancée, ne nous a pas rejoint encore? Le vent est de la mer. Elle eut grand courage de traverser notre pluie et nos bourrasques. (*François lui désigne et lui nomme milord Gray.*) Milord Gray, sans doute, vient nous annoncer sa venue.

MILORD GRAY

Monseigneur, oserai-je...

Eternuement et toux des deux complices.

LOUIS XII

Elle prit chariot, je pense...

BONNIVET

Une haquenée, atchi!... le damné rhume... nous l'apporte.

LOUIS XII

Ah! mon Dieu! Angoulême, que dit ce Bonnivet?

FRANÇOIS

L'illustre vérité, sire.

LOUIS XII

Mon Dieu! mon Dieu! Le soleil, ami de la jeunesse, ne nous a point favorisé. La journée commença très belle. Et je me sentais, ce matin, plus guilleret que merle dans l'aurore.

Un long murmure flatteur parmi les assistants.

MILORD GRAY, voulant faire l'empressé.

D'un rossignol, Monseigneur, tient votre douce causerie, et Madame d'Angleterre certainement goûterait...

BONNIVET

Atchi !... que c'est galant!

Toux de l'Aventureux.

LOUIS XII, rudement, à Milord Gray.

Mais elle n'est point là!

MILORD GRAY

Monseigneur, milord de Norfolk et la duchesse sa femme qui sont gardiens de notre dame Marie...

LOUIS XII

Ne le suis-je à présent?

MILORD GRAY

... n'ont pas désiré plus longtemps exposer aux intempéries des charmes vous appartenant.

LOUIS XII

Que me dites-vous là?

MILORD GRAY, n'osant plus rien dire.

Monseigneur...

LOUIS XII

Enfin, parlez! (*Eternuements et toux incoercibles des deux compères.*) Mais qu'ont-ils, ceux-là?... Fleurange, Bonnivet, nos oreilles ne sont à pourfendre.

BONNIVET

Sire, atchi! vos amis d'Angleterre — demandez à monsieur (*désigant milord Gray*), il est core plus enrhumé

que nous — (*bas à milord Gray*) éternuez, nous vous aidons — demandez-lui quel affreux ravage a fait dans leur rang, et qui nous gagne, qui envahit votre royaume, l' « influence » britannique amenée en France par leurs bateaux, sur les ponts, dans les voiles, zéphyrs éternuants ou cargaisons de brouillards; et de leurs nez, de leurs bouches, de leurs poches mêmes on voit issir démons catarrheux et pneumoniques démones... Angoulême, souffle-moi, j'ai perdu ma phrase...

FRANÇOIS

Ton rhume est de brume.

LOUIS XII

Je n'aime ces plaisanteries!

BONNIVET

Ce n'est plaisanterie, et Madame d'Angleterre — demandez à monsieur (*bas*) éternuez donc! — Madame d'Angleterre...

LOUIS XII

Ah! ça!

L'AVENTUREUX, reprenant.

... toute chétive, monseigneur, courbée en deux par une toux opiniâtre, dut renoncer à cette entrevue champêtre pour ne vous accueillir de ses bras fleuris qu'en la bonne ville...

BONNIVET

... d'Abbeville, atchi!...

LOUIS XII

Ah! mon Dieu!

BONNIVET

Que dit Fleurange? courbée en deux... courbée en quatre! et se baissant, se relevant, se rebaissant jusques au sol pour de furieux éternuements olympiques...

LOUIS XII

Grand Dieu, serait-ce possible!

BONNIVET, bas à milord Gray.

Eternuez!

L'AVENTUREUX, de même.

Toussez! (*A voix claire.*) Et tant que ses médecins, nombreux médecins, jurent à la prochaine congestion de ses bronches...

BONNIVET

... et à l'énervement de tout son être pour se terminer en hurtibilis effroyable vers la finale convulsion. Atchi! Et c'est la mort.

LOUIS XII, affolé.

Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

BONNIVET, à milord Gray.

Eternuerez-vous?

L'AVENTUREUX

Tousserez-vous?

Milord Gray se défend d'éternuer et de tousser. Soudain il éternue.

BONNIVET

J'ai gagné!

MILORD GRAY

Oui, mais... moi, c'est pour de bon.

Rire général, sauf de quelques graves personnages.

MADAME LOUISE DE SAVOIE

Que veulent dire ces folies?

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Ce sont écoliers qu'il faudra punir!

LOUIS XII

De qui se moque-t-on?

CHARLES DE BOURBON

Oui, de qui se moque-t-on? Je ne souffrirai pas!...

FRANÇOIS

Mon cousin de Bourbon, laissez donc souffrir ces messieurs...

On entend dans la coulisse des galops de chevaux, puis une jeune voix de femme crier: « Monsieur de Suffolk, vous ne me rattraperez plus! » Etonnement de tous. Entre, sur sa jument blanche et qui fait des courbettes ou, gracieuse et vive, se cabre, Marie d'Angle-

terre, amazone hardie, tout de blanc vêtue, chapeau blanc à la cavalière. Promptement descendu de son cheval, le duc de Suffolk, une main crispée aux naseaux de la jument, l'autre à la bride, maîtrise autant qu'il peut le coursier allègre de la future souveraine.

SCENE V

Les Mêmes, MARIE D'ANGLETERRE, le DUC DE SUFFOLK.

LES TROIS DAMES, CLAUDE, LOUISE ET MARGUERITE

Ciel! — Madame Marie! — Marie d'Angleterre...

LOUIS XII, en bonne joie et se précipitant.

Ah! ah! êtes-vous guérie, ma petite reine?

MARIE D'ANGLETERRE

Guérie? Je n'ai jamais été malade. Prisonnière, c'est tout. Mais je me suis échappée! (*A sa jument.*) Pstt! Azincourette! allons, tenez-vous, ma belle. Salut de mon frère à toute la France!

DUC DE SUFFOLK, à voix presque inentendue.

Marie, je vous supplie...

MARIE D'ANGLETERRE

Bonjour, monsieur le roi! Mesdames! Oh! je veux descendre. Qui est ce joli prince? Angoulême, sans doute...

Elle désigne Bonnivet.

BONNIVET, soupirant.

Non, le voilà. (*Gravement à l'Aventureux qui tousse comme un démon.*) Tais-toi! C'est fini.

MARIE D'ANGLETERRE, avisant François.

Oh! plus joli prince encore... Et votre catherine — c'est bien ainsi que vous dites?...

FRANÇOIS

Quatrain, madame.

MARIE D'ANGLETERRE

Délicieux! Milord de Suffolk, laissez-moi courir.

SUFFOLK, bas.

Marie...

MARIE D'ANGLETERRE

Vous m'énervez. — J'irai saluer mon gentil roi, saluer

ces dames, saluer toute la noble compagnie (*elle saute à terre et court en piquant le pas*), mais à jambe d'alouette (*puis elle prolonge un beau salut devant le roi*) et révérence d'hermine. Monseigneur...

LOUIS XII, dans le ravissement.

Elle est divine. Trois fois divine. (*Galamment il lui baise l'une et l'autre main, hésite, et lui saisissant la nuque, ne se défend plus de la baiser au front. Un silence charmé dans toute l'assistance.*) Hermine..., alouette... non pas! mais...

BONNIVET, à part.

Une chatte.

LOUIS XII

... un ange... (*Le bras vers les dames* :) Madame Claude, madame Louise, madame Marguerite, voyez-ci notre infini bonheur.

MARIE D'ANGLETERRE, battant des mains et courant successivement aux trois litières.

Bonjour, ma cousine! Bonjour, ma cousine! Bonjour, ma cousine!

Elle a fait une espiègle révérence devant Madame Claude, une respectueuse devant Madame Louise, et s'en va bonnement embrasser Madame Marguerite. A cet instant, éclate un coup de tonnerre et d'un ciel couleur de plomb choit une averse de grêle qui se déchaine en trombe. Affolement général.

LES SEIGNEURS

La grêle!

BONNIVET

L'Aventureux nous a menti!... Il avait chanté.

LOUIS XII

Vite! messieurs, dans Abbeville!

CHARLES DE BOURBON, aux porteurs de litières.

Rebroussez chemin!

Fouettée par la grêle, Marie d'Angleterre tourne sur elle-même. Le duc de Suffolk se précipite vers elle, l'emporte dans ses bras et court aux chevaux. Le roi, pourpre de colère, hausse des mains fébriles.

FRANÇOIS D'ANGOULEME, arrachant Marie au seigneur anglais.

Occupez-vous des chevaux!

Il l'emporte à son tour dans ses bras et court vers la litière de Marguerite.

MARIE D'ANGLETERRE, énamourée.

Ah! le gentil, l'aimable prince!

François lui fait donner place auprès de sa sœur, tandis que les lansquenets et les porteurs s'entrebousculent, les premiers voulant reprendre la tête, les autres dégageant le cul des litières enfoncées dans la boue. Ce qui demande quelque peu de temps.

CHARLES DE BOURBON, renouvelant son ordre, mais à tous.

Rebroussez chemin! (*Aux seigneurs.*) Prenez par les faubourgs Saint-Etienne.

VENDOME

Bon! de quel côté?

CHARLES DE BOURBON, une main large ouverte, indiquant un point vague de l'espace.

Là!

D'ALENÇON

Quoi! en arrière? Suis-je fol?

LA PALISSE

Est-ce plus court?

CHARLES DE BOURBON

Non, monsieur de La Palisse, non, monsieur d'Alençon. Mais la route est moins défoncée. Allons, allons, messieurs! aux chevaux!

Sort Charles de Bourbon, accompagné de Suffolk traînant la haquenée et son cheval et jetant des regards inquiets sur la litière de Marguerite. Ils sont suivis de milord Gray et de tous les seigneurs français (moins La Trémouille et du Terrail, et hors le roi, Monsieur de Grignaux, François, l'Aventureux et Bonnivet), tandis que Marie, s'inclinant à la portière, envoie un baiser vers François, puis se met à rire aux éclats. — Sortent les litières de Madame Claude et de Madame Marguerite. Celle de Madame Louise demeure, sur son ordre.

LOUIS XII, à l'un des deux seigneurs.

Eh! bien, La Trémouille, ils me laissent là?

LA TREMOUILLE

Venez, monseigneur. Messire du Terrail et moi vous conduirons.

LOUIS XII, affolé.

Et ma femme! écoutez! écoutez ces rires...

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Un instant, sire. L'averse ralentit.

LOUIS XII

Que me voulez-vous, monsieur de Grignaux?

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Rappelez-nous de sa province, faites-nous venir à la cour, Pâques-Dieu! pour mater le fol cerveau de Madame votre nouvelle reine, la vieille fée Anne de Beaujeu.

LOUIS XII

Comment! que dites-vous?... la fille de Louis XI?

MONSIEUR DE GRIGNAUX

La fille de Louis XI lui sera mieux que chaînes.

Et cependant que François d'Angoulême fait un nouveau grand salut de son chapeau tourné en aspersoir vers Marie d'Angleterre, Louis XII furieux et les deux seigneurs disparaissent. Monsieur de Grignaux se retourne, appelé par Louise de Savoie.

LOUISE DE SAVOIE

Monsieur de Grignaux. (*A ses porteurs.*) Restez là!

FRANÇOIS, à Bonnivet et l'Aventureux.

Mon cheval!

L'AVENTUREUX, à son page.

Détache-le, toi! Et les nôtres.

La grêle se résout en pluie légère.

BONNIVET chante aussi fort qu'il peut, en gambadant.

Il pleut, il mouille.
C'est la fête à la Trémouille.

Sortent, derrière le page, l'Aventureux et Bonnivet se rigolant. François d'Angoulême s'attarde en un dernier salut.

LOUISE DE SAVOIE, penchée à la portière.

Monsieur de Grignaux! (*Celui-ci vient près.*) Attardez plus encore ce salueur de beauté nouvelle et faites-lui

nos remontrances... Mais, dites-moi! Quelle pensée eûtes-vous de conseiller si fort à mon cousin Louis le rappel de cette Beaujeu? Mon fils et moi, nous n'avons de plus grande ennemie.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Vous agirez derrière elle, qui sera votre masque.

La litière de Madame Louise disparaît enfin, suivie de plusieurs lansquenets. Au ciel se peint une embellie.

SCENE VI

FRANÇOIS D'ANGOULEME, MONSIEUR DE GRIGNAUX et les OUVRIERS au fond de la scène.

MONSIEUR DE GRIGNAUX, allant tout de suite vers le prince qui salue maintenant le chapeau dressé.

Comment, Pâques-Dieu! que voulez-vous faire? Ne voyez-vous pas que cette dame anglaise, qui est fine et caute, vous veut attirer en elle... pour ce que vous savez.

FRANÇOIS

Il pleut.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Et si elle vient à nous émettre un fils, vous voilà encore simple comte d'Angoulême et jamais roi de France, Pâques-Dieu, comme vous l'espérez.

FRANÇOIS

Il pleut, je vous le jure.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Le roi son époux est vieux et ne lui saurait faire... hum!... ce que vous savez. Et vous, Pâques-Dieu! vous approcherez si bien d'elle, que vous qui êtes chaud, elle de même, Pâques-Dieu! elle prendra comme à la glu.

FRANÇOIS

Il pleut, vous dis-je. Hé là! mon cheval!

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Elle vous fera un marmot et vous voilà bien.

FRANÇOIS, distraitement.

Un Marot?

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Un marmot! deux peut-être.

FRANÇOIS, appelant.

Bonnivet! un marmot! non! mon cheval! Il pleut!...

MONSIEUR DE GRIGNAUX, le retenant par la manche.

Hé! Pâques-Dieu! jamais femme habile ne mourut sans héritier. Cependant ne l'aidez point.

BONNIVET, dans la coulisse.

Le voilà, ton cheval! Mais pourquoi l'appelles-tu marmot?

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Après, vous pourrez bien dire: Adieu, ma part du royaume de France. Or, n'est-ce pas, songez-y. Dame Louise de Savoie, votre auguste mère...

FRANÇOIS

It rains, milord. Bonsoir!

Il sort.

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Pâques-Dieu!

Tout le long de ce dialogue, les ouvriers se sont mis au travail du roulement des tapis.

UN OUVRIER

Heu! malheur! des loques!...

UN AUTRE

Partageons-nous ces tapis... Ce ne sont que ruines.

LE CHEF DES OUVRIERS

Eh! non! je suis votre chef. A moi les tapis!

MONSIEUR DE GRIGNAUX

Non point. Roulez-moi toutes ces étoffes et, le beau temps venu, me les déroulerez, me les sècherez et me les apporterez — noces de Monseigneur conclues et terminées — en mon hôtel, à Paris. J'en ferai quantité de bonnes œuvres (*en sortant*) oui, Pâques-Dieu!

LE CHEF DES OUVRIERS

L'avare.

UN OUVRIER

Oh! le vilain chambellan!

UN AUTRE

Ce Grignaux, c'est un grigou.

LE CHEF DES OUVRIERS

Bien sûr, il en cachera ses parquets troués de vermine.

UN OUVRIER

Mais toi, qu'en voulais-tu faire?

LE CHEF DES OUVRIERS

Des couvertures pour mes cages à lapins.

Long silence. Un arc-en-ciel sort des nuages. On entend les grenouilles chanter dans les prés.

UN OUVRIER, se mettant à rire.

Le seigneur Bonnivet, oh! oh! est un plaisant...

Il chante.

Il pleut, il mouille,
C'est la fête à la Trémouille.

LE CHEF DES OUVRIERS

La Trémouille? Peuh! As-tu vu, au moins, le seigneur du Terrail?

L'OUVRIER, très ému.

Qui? le chevalier Bayard?... Non...

LE CHEF DES OUVRIERS

Ah!... C'était le dernier de la troupe.

RIDEAU

PAUL FORT.

(*A suivre.*)

LE CONTINENT NOCTURNE

—

A Louis F.rnez.

J'ai trop attendu. Suis-je devenu
Mon aïeul
Entre mes quatre murs, seul ?
Ah ! tu ne pousses plus ton cri, mon aïeul, tu le penses
Pour mieux l'entendre.

Qu'ils soient bien morts les oiseaux-mouches de l'espoir !
Eteints leurs chers petits frissons qui brillent...
Qu'allons-nous voir dans l'obscur et le noir
Où survit triomphant un vieux désir imputrescible,
Il commence à jouir :

Une ombre abonde et se prolonge, un continent se développe
Selon ses rivages secrets, la nuit, aux antipodes.

J'ai posé mon pied nu sur le silence
D'une langue immense de sable tendre,
Chaud comme la cendre.
Un inconnu vient m'y surprendre : un papillon !
Un grand frère volant de ver-luisant... des ailes
Qui s'éteignent
Puis rebrûlent, jouant avec les constellations...

Il descend, il me frôle, il s'éloigne

Jusqu'à ce que ma course angoissée te rejoigne
Parmi les vagues profondeurs de charmes
Où les fleurs et les fruits, les hommes et les femmes

D'une essence nocturne, et jaloux de leur âme
Tant elle se voile, s'entre-savourent.

Le mystère est de plus en plus grave, dessous
Les chuchotements de velours...
On y rêve la crainte aiguë d'une caresse,
La peur de l'invisible geste,
Et dans un trouble contenu, comme au bord de l'amour.

Depuis longtemps j'écoutais bruire, presque frémir
Une pirogue
Sur un flot rapide et fragile.
La pirogue s'est endormie
Et deux êtres se sont évanouis.

Un homme, une femme,
Ou deux hommes,
Ou deux femmes,
D'une indéfinissable
Beauté. Rien n'est vrai, tout est vraisemblable...

ANDRÉ BAINE.

L'ART GREC ET LE SPIRITUALISME HÉBREU

A PROPOS DE LA PEINTURE JUIVE

—

Il n'aurait qu'à ouvrir les yeux, le petit enfant juif, qu'à s'avancer sur le pas de la porte, pour contempler la montagne qui s'abaisse, chargée des dernières forêts, et la splendeur de la plaine qui s'étend à l'infini. Mais les yeux sont fermés, les oreilles sont sourdes. Ah ! ce n'est pas en vain qu'il est écrit dans le Talmud : « Celui qui se détourne de l'étude de la loi pour dire : Que cet arbre est joli ! Comme ce sillon est bien tracé ! Celui-là a mérité la mort. »

J. et J. THARAUD : *A l'ombre de la Croix*, p. 141.

« Il se manifeste présentement, chez les intellectuels juifs, une telle ferveur, un tel renouveau de foi et de joie qu'ils répandent leur bonheur sur toutes les prédilections de leur esprit. A la lumière rallumée du vieux ciel et du vieux foyer, non seulement ils exaltent ceux des leurs qui, de tous côtés, brillent dans les arts, mais ils recherchent chez les écrivains et les artistes catholiques les ascendances ayant pu déposer dans leurs œuvres une parcelle de la manne d'Israël (1). »

L'étude publiée par M. Vanderpyl dans le *Mercure de France* du 15 juillet pourrait se résumer parfaitement dans cette déclaration de la *Revue Juive*, organe de la Renaissance d'Israël. Les peintres juifs pullulent, comme les écrivains, les philosophes et les savants. Mais ont-ils l'originalité et le génie de ces derniers ? Existe-t-il une peinture juive ? M. Vanderpyl n'hésite pas à répondre négati-

(1) H. Hertz : *Revue Juive*, 15 mai 1925, p. 303.

vement. De tout temps, les Hébreux ont ignoré les arts plastiques, et la floraison des tableaux juifs dans les salons d'après guerre est un phénomène pour le moins bizarre. Non contents d'inonder le marché de leurs œuvres, ils ont cherché à judaïser les maîtres d'autrefois ; ainsi Rembrandt van Rijn! Mais cet intérêt manifesté par les juifs d'aujourd'hui pour la peinture s'explique facilement, pense M. Vanderpyl, par des raisons d'opportunisme et de simple intérêt matériel. On trouvera peut-être cette interprétation un peu superficielle; cependant la conclusion est inattaquable: « Le talent de coloriste n'est pas venu au peuple élu comme, au temps biblique, la manne dans le désert. »

§

Le débat mérite d'être élargi. Ce n'est pas seulement le sens de la couleur qui manque aux Juifs, c'est surtout le sens de la forme. Le génie plastique a toujours fait défaut à la race juive. A tel point qu'il est paradoxal de demander s'il existe un art juif. Personne ne s'est avisé d'en parler. Pourtant, les critiques sont généreux et n'hésitent pas à reconnaître un art original chez les peuples les plus rudimentaires: Sioux, Esquimaux, Nègres et Patagons. Israël est bien la seule race au monde qui n'ait laissé aucune trace d'une activité artistique quelconque dans le domaine plastique.

Vous oubliez le Tabernacle, dira-t-on, et les édifices de Salomon! Le livre de l'Exode (XXXI, 1-6) mentionne les noms de Béseléel de Juda et de Ooliab de Dan, qui furent chargés des travaux d'art du Tabernacle.

Jahvé dit à Moïse : « Je les ai remplis de l'esprit de Dieu, de sagesse, d'intelligence et de savoir pour toutes sortes d'ouvrages: pour combiner et travailler l'or, l'argent et l'airain, pour graver et enchaîner les pierres, pour tailler le bois et exécuter toutes sortes de travaux.

Mais voici le commentaire que les historiens donnent de ce texte :

Il est probable que ni le Judaïte, ni le Danite ne travaillèrent de leurs mains aux objets dont la tradition leur faisait honneur ; il leur aurait fallu exceller dans trop d'arts différents... Ils furent sans doute chargés de diriger des artistes et des ouvriers égyptiens (Exode XXXVI, 2-8) bien autrement habiles et exercés que les Hébreux, mais dont le nom et la nationalité devaient disparaître pour ne pas laisser croire que des objets sacrés sortaient de mains impures. Plus tard, on usa d'une fiction semblable pour attribuer au fils d'une femme israélite, en réalité à un Phénicien, les deux colonnes de bronze et les objets de métal qui ornaient le temple de Salomon (I, Rois VII, 13 ss) (2).

Les Hébreux, à vrai dire, ne furent pas seuls dépourvus de tout art plastique. Toute la race sémitique accuse le même défaut. Il serait facile de le montrer. Citons seulement ce passage des *Visions solaires* de Constantin Balmont :

L'art arabe n'existe pas. C'est une forme dégénérée de l'art égyptien. Comment les enfants de l'Islam seraient-ils des créatures habiles, quand l'Islam lui-même signifie la docilité et l'absence d'images créées ? Les architectes des premières mosquées furent des Egyptiens ou des Grecs d'Alexandrie. L'historien musulman Ibn-Khaldoum lui-même déclare : « Lorsque les Arabes viennent peupler un pays quelconque, ils ont recours aux étrangers pour bâtir. L'Arabe, dit l'auteur d'un ouvrage sur l'art égyptien, l'Arabe est avide, illogique et ignorant, réfractaire à tout ce qui est idée, art, littérature, science, philosophie. Haroun-al-Raschid est une exception. Il s'entourait de poètes, d'historiens, d'artistes, mais ceux ci lui servaient d'astrologues et de bouffons (3). »

Cependant ce sont les Hébreux qui ont cultivé le plus fidèlement leur défiance naturelle contre tous les arts plastiques. Tandis que les Arabes se laissaient influencer par les nations qu'ils avaient soumises, les Hébreux ont constamment maudit les civilisations qui les avaient vaincus. Leur nationalisme farouche a fait d'eux une race à part dont les

(2) M. Dieulafoy : *Le Roi David*, Paris, Hachette, 1897, p. 333.
(3) C. Balmont : *Visions solaires*, Paris, Bossard, 1923, p. 146.

habitudes ancestrales se sont fortifiées toujours plus et dont le caractère n'a jamais changé. Réfractaires aux arts plastiques, les Juifs l'ont été au x[e] siècle, sous le règne glorieux de Salomon, comme aux siècles de la Renaissance italienne et flamande. Dieu sait pourtant combien il y avait de juifs dans les Ghettos d'Italie ou d'Amsterdam. Le Musée du Louvre ne possède aucune œuvre importante signée d'un Juif. On a le droit de s'étonner en voyant d'innombrables peintres israélites accrocher leurs toiles dans les salons contemporains. Mais ce n'est qu'une illusion : il n'y a pas d'art juif. Cela est d'autant plus frappant que les Juifs sont de grands et d'avides collectionneurs. Ils sont les maîtres du marché des œuvres d'art. Mais jamais ils n'en ont créé une seule. En art, Israël ne manque ni d'esprit ni de goût, mais il n'a jamais eu le moindre génie créateur.

§

L'étude impartiale de la littérature hébraïque justifie pleinement cette affirmation. Les Hébreux ont ignoré les genres littéraires qui révèlent le goût de la forme, le sens du pittoresque et du concret. Ils n'ont cultivé que la poésie lyrique, la sentence morale et l'histoire édifiante. Tout ce qui est description leur est inconnu : il n'y a pas au monde de littérature moins plastique que la littérature hébraïque.

On a mis du temps d'ailleurs à s'en apercevoir. Chateaubriand ne dit-il pas que

> les tableaux répandus dans la Bible peuvent servir à prouver que la poésie descriptive est née, parmi nous, du Christianisme. Job, les Prophètes, l'Ecclésiastique, et surtout les Psaumes, sont remplis de descriptions magnifiques... Horace et Pindare sont restés bien loin de cette poésie (4).

Sans rabaisser la force et la beauté de la littérature biblique, on est obligé de reconnaître l'imprécision et la

(4) *Génie du Christianisme*, Partie II, Livre V, chap. III.

difficulté de ses rares descriptions, qu'il est impossible de comparer aux innombrables descriptions grecques, si nettes, claires et achevées.

Quelqu'un qui n'aurait jamais vu un cheval, un crocodile et un hippopotame ne pourrait s'en faire une idée d'après les descriptions de Job. Si on a tant hésité pour savoir quels animaux étaient désignés sous le nom de Béhémoth et de Léviathan, c'est que la description n'en est pas claire. Elle dit la terreur qu'inspirent ces animaux, leur force, leur ardeur et leur étrangeté. Mais rien ne décrit leur aspect, leurs proportions et leurs attitudes. Il en est de même de toutes les descriptions hébraïques : elles défient toute représentation picturale. « Seul, Michel-Ange, dit Renan, fut capable de concevoir sous forme visuelle les théophanies des Hébreux. » Ces descriptions si maladroites montrent l'incapacité des Juifs à décrire sobrement et clairement les objets les plus élémentaires. Aussi se sont-ils détournés complètement de la description et se sont-ils limités aux genres lyriques et moraux, formes littéraires mieux adaptées au génie propre de leur race. C'est ce qu'a montré magistralement M. A. Causse, professeur à l'Université de Strasbourg, dans une analyse de la poésie lyrique hébraïque, publiée dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, sous le titre : « Sentiment de la nature et symbolisme chez les lyriques hébreux » (5).

L'absence de descriptions dans la littérature hébraïque est parallèle à l'absence des arts plastiques en Israël. C'est un seul et même phénomène dont il nous faut maintenant rechercher l'origine.

§

Comment expliquer que jamais les arts plastiques ne parvinrent à se développer en Israël, même aux plus bel-

(5) Octobre 1921. Voir également : A. Causse : *Les origines de la Poésie hébraïque*, ibidem, octobre 1924.

les époques de sa vie nationale ? L'Histoire et la Psychologie d'Israël nous donneront peut-être la solution de ce problème.

D'abord, évitons les confusions. Il ne faut pas croire que le second commandement du Décalogue explique le moins du monde l'absence de la gravure, de la peinture et de la sculpture en Israël. Nous lisons dans l'Exode, chapitre XX,4 :

Tu ne te feras pas d'images taillées, ni aucune représentation des choses qui sont là-haut dans les cieux, ici-bas sur la terre ou dans les eaux sous la terre.

Mais n'oublions pas que ce texte, emprunté à la source élohiste, date, au moins dans sa forme actuelle, du VIIIe siècle, c'est-à-dire de deux siècles après Salomon. La meilleure preuve de cette date tardive se trouve dans les descriptions bibliques du Tabernacle et du Temple. Le premier était armé de « séries de rameaux d'amandier avec bouton et fleur ». Dans son Temple, Salomon « fit sculpter des « Keroubim », des palmiers et des « fleurs épanouies ». (I Rois, VI-VII.) Ces quelques motifs décoratifs ne sont pas de simples arabesques : ce sont bien des « représentations d'objets ». La loi qui proscrit les arts plastiques est postérieure au Temple de Salomon : sans cela elle aurait été observée là en tout premier lieu.

Mais remarquons la pauvreté de ces ornements. N'est-ce pas la preuve du manque d'imagination artistique des Hébreux ? Bien plus, l'exégèse de ce texte indique même l'origine étrangère de cette décoration : le mot « Keroubim », que nos versions traduisent par « chérubins », ne désigne pas des anges joufflus et roses. Le mot et la chose viennent d'Assyrie : les Keroubim sont ces taureaux ailés si caractéristiques de l'art assyrien. Incapables de créer, les Hébreux ornèrent leur Temple des figures mythologiques des temples de Ninive !

Après Salomon, cet emprunt devint si fréquent que des protestations s'élevèrent de toutes parts. Les femmes étran-

gères des rois d'Israël ou de Juda apportèrent avec elles leurs idoles, leur luxe et leurs parures. A Samarie surtout, les arts étrangers se développèrent avec les cultes idolâtres et les mœurs dissolues importés de l'Orient. On comprend alors pourquoi, chez les défenseurs des traditions séculaires israélites, chez les apôtres du nationalisme théocratique et du monothéisme, l'Art devint synonyme de corruption, de sacrilège et d'idolâtrie. Le polythéisme a toujours encouragé les arts plastiques : la représentation des divinités et l'ornementation de leurs sanctuaires étaient le principal but de leur activité. Aussi est-il naturel que l'art devînt pour les monothéistes pieux d'Israël le fondement même de l'idolâtrie. De plus, l'origine étrangère de ces industries de luxe ajouta à l'exécration que nourrissait contre elles tout bon Juif. C'est ainsi que se forma cette doctrine iconoclaste des prophètes, négation absolue de tout art plastique, qui se formula dans le Décalogue et acquit rapidement force de loi. Tous les prophètes de l'époque classique, tous les prêtres de l'époque sacerdotale défendirent âprement contre les influences étrangères cet idéal spiritualiste à outrance, que ne connut aucun autre peuple de l'Antiquité. C'est le triomphe du Prophétisme et du Spiritualisme monothéiste qui consacra cette hostilité farouche d'Israël contre tout art matériel et plastique. Lorsque le Code sacerdotal devint la Thorah, la Loi sacrée et définitive d'Israël, le mépris de l'art fut un devoir religieux et patriotique, une obligation morale et nationale.

La destinée d'Israël ne fit qu'accentuer cet ostracisme imposé au Juif par la patrie, la religion et la morale. Mahomet reçut d'Israël, avec le monothéisme, la haine contre l'art. On connaît son zèle iconoclaste. Mais les Juifs conservèrent mieux que les Arabes cette tradition héritée des écoles prophétiques du IXe siècle. Ils oublièrent vite la date récente de cette innovation et mirent cette ordonnance sous l'autorité de Moïse. Bien plus, ils en affirmè-

rent le caractère surnaturel et révélé. Jahvé lui-même avait donné ce commandemènt à son peuple sur le Sinaï : « Tu n'auras pas d'autre Dieu devant ma face. Tu ne te feras aucune image taillée, ni aucune représentation des choses... » Ces deux commandements n'en font qu'un. Placée dans la loi avant les devoirs moraux et sociaux, la haine des arts plastiques, suppôts de l'idolâtrie, est bien le premier devoir de l'Israélite.

§

Cependant, cette interdiction absolue de dessiner, de peindre et de sculpter ne date que de bien longtemps après Moïse. Les ornements du Temple de Salomon en font foi. On a vu quelles circonstances historiques en déterminèrent la promulgation. Mais il y a des raisons psychologiques plus profondes, qui en assurèrent le triomphe et en expliquent l'origine.

Loin d'être une loi imposée à la nature, le second commandement du Décalogue apparaît au contraire comme l'expression légalisée d'une incapacité foncière de la nature hébraïque à représenter les formes et les couleurs, incapacité qui se retrouve d'ailleurs chez tous les Sémites. Les lois ont toujours leur origine dans la société, et non la société dans les lois. Les prophètes, en condamnant les arts comme l'idolâtrie, ne rencontrèrent jamais la moindre opposition en Israël. Incapables par leur nature même de rivaliser avec les artistes étrangers, les Israélites renoncèrent facilement à orner leurs édifices des sculptures et des peintures que leurs ennemis aimaient tant. Les législateurs hébreux érigèrent en devoir religieux et moral une tendance naturelle et spontanée de la mentalité sémitique. La Loi ne fit que consacrer et sanctionner un état de fait.

Essayons d'en donner la preuve par une analyse sommaire du caractère hébreu.

On connaît les admirables pages où Renan compare la Grèce et la Palestine, la sérénité grecque et la profondeur

sémitique. Il insiste souvent sur le rôle fondamental des conditions locales de climat, de situation géographique, etc., dans la formation du caractère particulier des grandes races humaines. Il montre, par exemple, comment le désert, par son accablante et morne uniformité, détermina cette tendance spiritualiste et monothéiste des peuplades sémitiques. Bien qu'il ait abusé de cette explication, elle n'en garde pas moins sa valeur. Les Grecs et les Sémites ont reçu en grande partie de ces influences locales un tempérament opposé, qui se manifeste dans toute leur vie nationale et dans toutes leurs œuvres littéraires. Le contraste entre les formes gracieuses et paisibles du paysage grec et l'uniformité du sol palestinien se retrouve identique entre le caractère serein des Grecs et l'âme profonde des Sémites.

Ces deux peuples illustrent parfaitement la distinction entre « extravertis » et « introvertis », sur laquelle la psychologie du caractère base ses classifications. Ils sont dans l'antiquité les représentants les plus typiques de ces deux mentalités opposées, qui se retrouvent dans toute l'histoire des races comme dans celle des individus : la mentalité classique, objective, où la raison prime le sentiment, et la mentalité romantique, subjective, où la sensibilité prime l'intelligence.

De ces deux attitudes fondamentales du caractère découlent toutes les différences de style et d'expression des Grecs et des Hébreux. L'art de chacune de ces nations sera marqué de l'empreinte de leur génie particulier. Autant le premier sera impersonnel, objectif, autant le second sera subjectif et personnel.

L'art impersonnel, dit G. Lanson, est celui qui subordonne le mieux l'élément personnel à l'expression d'une réalité extérieure ou d'une vérité abstraite : il est essentiellement pittoresque et philosophique. L'art personnel est celui où se réduit au minimum le souci de réalité et de vérité et qui laisse le plus libre essor à la personnalité intime : il est essentiellement poétique.

Il n'est pas possible de définir mieux le caractère parti-

culier et opposé de l'art grec et de l'art sémitique. Les Grecs sont les maîtres de l'art impersonnel, tandis que les Sémites ne connurent que l'art personnel. C'est pourquoi seules la musique et la poésie se développèrent chez eux.

La destinée du peuple hébreu, faite de souffrances et d'humiliations, l'a comme replié sur lui-même et a renforcé cette tendance individualiste et subjective qu'il tenait de son origine sémitique. Renan dit des Sémites :

Chez aucune autre race les passions égoïstes n'ont eu plus de développement ; la vie arabe n'est qu'une succession de haines et de vengeances.

La poésie sera le reflet de cette vie passionnée : elle est aussi peu objective que possible. Renan dit de la poésie anté-islamique des Moallakas :

Elle est sans doute la plus subjective de toutes les poésies, les poèmes de cette sorte n'ayant aucun sujet déterminé et étant l'expression de la personnalité du poète, si bien qu'on ne peut les désigner que par le nom de leur auteur : Moallaka d'Antar, etc. (6).

Tout le lyrisme sémitique est marqué d'un sceau de gravité, de profondeur et de mélancolie, qui le distingue du génie grec, où, excepté Eschyle, n'apparaît que légèreté, harmonie et beauté formelle. La poésie hébraïque ne connaît que deux genres : le « machal », formule d'une expérience morale, et le « schîr », expression lyrique d'un sentiment. Ces deux genres sont de ceux où la personnalité intime s'exprime le plus librement. Or, dans de tels genres, la forme matérielle des choses n'a aucune importance. C'est pourquoi la littérature hébraïque ignore la description, qui est dans la poésie ce que la peinture et la sculpture sont dans les arts. Chez les Grecs, au contraire, les genres objectifs, descriptifs, formels, abondent. La différence profonde qui sépare le génie grec du génie hébreu et sémitique explique déjà la destinée opposée des arts plastiques en Grèce et en Israël.

(6) E. Renan : *Histoire des langues sémitiques*, p. 4 et 11.

§

A cette tendance subjective du caractère sémitique s'ajoute cet étonnant spiritualisme qui donne un cachet si spécial à toute sa littérature.

Aux récits les plus surprenants, aux spectacles les plus capables de le frapper, l'Arabe n'oppose qu'une réflexion : « Dieu est puissant » (7) !

Seule la littérature sémitique connaît un raisonnement comme celui du Psaume VIII :

Quand je contemple tes cieux, ouvrages de tes mains,
La lune et les étoiles que tu as créées, je m'écrie :
Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui,
Et le fils de l'homme pour que tu en prennes soin ?

De telles associations d'idées, qui auraient paru audacieuses à la logique des Grecs, sont constantes dans la poésie hébraïque. Par une tendance naturelle, le poète délaisse l'apparence extérieure des choses et cherche en elles la manifestation d'une réalité supérieure, qui seule lui importe. L'homme est un être spirituel : son aspect physique n'intéresse pas. Seul son être moral vaut la peine d'être observé. Il en est de même de tous les objets sensibles. Tout est transposé sur le plan moral. De là vient l'impossibilité de représenter par le dessin les scènes de la Bible en se basant sur les indications des auteurs. On est étonné de voir l'invraisemblance des images des vieilles Bibles illustrées. Cela vient en partie de l'embarras des artistes, obligés de donner une forme à des personnages et à des scènes qu'ils ne pouvaient concevoir clairement à cause du défaut plastique des descriptions bibliques.

Le Spiritualisme est à l'origine du symbolisme dans lequel sombra la littérature hébraïque. A mesure que les coups du sort s'acharnèrent sur le peuple d'Israël, son spiritualisme s'exagéra. Dans toute chose visible, on chercha une réalité invisible. Les prophètes se mirent à parler

(7) E. Renan, *loc. cit.*, p. 10.

en énigmes et en paraboles. Ils découvrirent une signification symbolique dans les moindres objets et les moindres événements. Ce fut l'Apocalypse : les descriptions devinrent de plus en plus incohérentes. Voici ce que dit Renan de l'apocalyptien :

Sa Jérusalem céleste est gauche, puérile, impossible, en contradiction avec toutes les règles de l'architecture, qui sont celles de la raison... C'est le crayon grossier d'un enfant traçant avec un outil qu'il ne sait point manier le dessin d'une ville qu'il n'a point vue (8).

Assurément, la littérature biblique classique n'est pas aussi étrange et confuse. Il est certain que c'est l'influence babylonienne qui suscita le développement de l'Apocalypse, lors de l'exil. Mais les Hébreux avaient déjà en germe cette tendance au symbolisme et au merveilleux. L'audace des images de Job et du Cantique en donne la preuve. C'est ce symbolisme, exagération du spiritualisme sémitique, qui est la cause de ce défaut étrange qu'a l'œil des Orientaux d'altérer les images des choses, défaut qui fait que toutes les représentations figurées sorties de leurs mains paraissent fantastiques et dénuées d'esprit de vie (9) ».

Nous sommes loin de la mesure et du goût des Grecs. Chateaubriand a beau dire : la description et les arts plastiques sont étrangers à la nature hébraïque.

Les défauts d'un tel genre, dit Renan de l'Apocalypse, sont sensibles, et on essayerait vainement de se les dissimuler. Des couleurs dures et tranchées, une absence complète de tout sentiment plastique, l'harmonie sacrifiée au symbolisme, quelque chose de cru, de sec et d'inorganique font de l'Apocalyse le parfait antipode du chef-d'œuvre grec, dont le type est la beauté vivante du corps de l'homme ou de la femme (10).

§

Pas plus que les arts descriptifs, les sciences descriptives

(8) E. Renan : *L'Antéchrist*, pp. 473-479.
(9) E. Renan : *L'Antéchrist*, p. 378.
(10) *Ibidem*, p. 473.

ne se développèrent en Israël. Il est dit dans le premier livre des Rois (IV, 33) que

Salomon disserta sous tous les arbres, depuis le cèdre qui croît sur le Liban jusqu'à l'hysope qui sort des murailles, et qu'il traita des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des poissons.

Mais l'idée d'une science descriptive de la nature paraît à Renan si étrangère à l'esprit sémitique, qu'il interpréta ce passage comme suit :

J'aime mieux croire, dit-il, qu'il s'agit de modalités, tirées des animaux et des plantes, analogues à celles que nous lisons dans les Proverbes (XXX) et à celles du « Physiologus », qui furent si populaires au moyen âge (11).

Cette interprétation ingénieuse est assez vraisemblable. En tout cas, nulle part nous ne voyons en Israël trace d'une science descriptive, semblable à celle qui vit le jour en Grèce.

§

On voit combien est général ce trait particulier de l'esprit sémitique, cette absence de curiosité à l'égard des objets matériels et cette incapacité de se les représenter sous leur aspect formel, dans leur contour, leur relief et leur proportion exacte. Ce trait de caractère s'explique, nous l'avons vu, par la tendance générale du tempérament sémitique, subjectif, spiritualiste et symboliste. Les Hébreux n'ont jamais su décrire, peindre ou sculpter. Le sens de la forme et de la couleur leur a toujours fait défaut. Mais, si les Hébreux ne nous ont pas laissé les chefs-d'œuvre de l'art grec, ils ont donné au monde quelque chose de plus impérissable encore que la révélation de la beauté classique. L'historien de l'art serait injuste en l'oubliant. Si, comme le disait l'ami de Renan, « la vérité des Dieux était en proportion de la beauté solide des temples qu'on leur a élevés » (12), le Dieu d'Israël n'aurait pas survécu à

(11) E. Renan : *Histoire des langues sémitiques*, p. 129.
(12) E. Renan : *Prière sur l'Acropole*.

Pallas Athéné. Les temples de Salomon et de Zorobabel, malgré toutes leurs richesses, ne peuvent être comparés au Parthénon, miracle grec.

Mais la sereine beauté des Propylées n'a jamais attiré sur l'Acropole les foules passionnées que le temple de Jérusalem attirait sur la colline de Sion. La prière de Renan sur l'Acropole, pompeuse et vaine, a toute la superficialité de la religion grecque. Un autre esprit anime les psaumes des pèlerinage, que les Juifs chantaient en montant sur la colline bien-aimée de Jérusalem. Les Grecs n'ont jamais su élever leur religion au-dessus du matérialisme idolâtre et païen. Ce sont les Juifs qui leur ont appris l'universalisme et le monothéisme.

Dans la destinée contraire des Grecs et des Hébreux apparaît l'éternel conflit de l'art et de la religion. L'art est matière, la religion est esprit. Aucune conciliation n'est possible. L'art chrétien est un non-sens et un sacrilège. C'est une des innombrables survivances du paganisme dans la synthèse catholique. Le protestantisme, dont on raille l' « effrayante pauvreté d'art », doit ce défaut à son spiritualisme, comme autrefois le judaïsme. Mais en cela, n'est-il pas infiniment plus près de la vraie tradition chrétienne, issue du prophétisme hébreu ?

A quelque chose malheur est bon. Le matérialisme hellène ouvrait à l'art une voie royale, mais il empêchait les Grecs d'atteindre aux sublimes intuitions morales et religieuses, que le spiritualisme hébreu, hostile aux arts, mit au cœur des Prophètes d'Israël.

PIERRE JACCARD.

L'IDÉE DE « FAUST »

—

I. — La faillite de la critique allemande

Quand on songe aux innombrables lecteurs que charmèrent les aventures de Werther, de Wilhelm Meister et de Faust, ainsi qu'aux proportions gigantesques de la littérature qui, sous forme d'études et de commentaires, s'est formée, depuis un siècle, autour de l'œuvre de Gœthe, il est permis de se demander si jamais écrivain fut mieux étudié, mieux approfondi, mieux compris que celui-là.

Cependant il faut en prendre notre parti : la critique de l'œuvre de Gœthe est à refaire ; l'interprétation de la tragédie de *Faust* est à recommencer.

Ou plutôt : LA CRITIQUE DE L'ŒUVRE DE GŒTHE EST A REFAIRE PARCE QUE L'INTERPRÉTATION DE LA TRAGÉDIE DE « FAUST » EST A RECOMMENCER.

Nous sommes en présence de l'erreur la plus étrange qu'ait à enregistrer l'histoire littéraire. Cette erreur est imputable en premier lieu, il est vrai, aux savants d'outre-Rhin. Gœthe s'en défiait à juste titre : ils ont manqué, en l'occasion, aux principes élémentaires de la raison et du bon sens. Mais il faut bien reconnaître que les germanisants français, qui se sont contentés d'emboîter respectueusement le pas à leurs collègues d'Allemagne, n'ont pas fait preuve du flair et de la finesse qu'on était en droit d'attendre de leur notoriété.

S'il y a quelque chose d'étonnant, en effet, dans la question de *Faust*, c'est la résignation avec laquelle la critique s'est accommodée de l'énigme prétendue que ses premiers interprètes ont cru y voir.

Je causais un jour — il y a de cela une vingtaine d'années — avec le professeur Schwerin, de l'Université de Münster en Westphalie. En lui parlant des auteurs allemands que j'étais en train d'étudier, je lui manifestai l'intention de me mettre aussi à la lecture du second *Faust*. « Ne perdez pas votre temps à cela, me dit-il; nous-mêmes, Allemands, nous n'y comprenons rien. »

Quelques années avant la guerre, j'eus avec Erich Schmidt, le grand pontife de la critique faustienne, une conversation tout aussi significative. C'était à la suite d'une conférence que j'avais donnée, dans un théâtre de Berlin, sur l'interprétation de *la Nuit classique de Walpurgis* du second *Faust*. Il en avait eu connaissance par les journaux. Je lui donnai quelques explications complémentaires, et, comme les idées que j'émettais étaient en contradiction avec les siennes, je m'attendais à une riposte vigoureuse. Il resta quelques instants silencieux et visiblement contrarié; puis, d'un geste qui lui était familier, il passa à plusieurs reprises la main sur sa chevelure et me regarda en s'efforçant de rire. « Vous voyez cela dans *Faust*? me dit-il. Vous avez peut-être raison. Après tout, on peut y voir tout ce qu'on veut. » Cette réponse me cloua la bouche. Erich Schmidt mourut, d'ailleurs, quelque temps après. J'ai toujours regretté que le chagrin qu'il éprouva de cette malheureuse affaire eût attristé ses derniers jours.

Admirer sans chercher à comprendre, tel semble avoir été le mot d'ordre transmis, à propos de l'œuvre de Gœthe, par l'exégèse officielle allemande, et répété, avec plus ou moins de conviction, par la critique étrangère. Autant valait dire : *Credo quia absurdum*.

Je n'ai pu me résoudre, pour ma part, à faire abnégation à ce point de mon propre jugement. Déjà, en 1911, dans un article intitulé *Homonculus, symbole de l'idée de Faust*, que publia le *Berliner Tageblatt*, je racontai comment la simple lecture du poème, faite sans le secours d'aucun commentaire, m'avait amené à des conclusions

toutes différentes de celles que l'on avait acceptées jusqu'alors.

II. — Les représentations de Max Reinhardt

C'était au lendemain des représentations du second *Faust* qui avaient été organisées au *Deutsches Theater* par Max Reinhardt avec tout l'éclat qui caractérise la mise en scène de cet incomparable régisseur. Le succès n'avait pas répondu au fracas de la propagande. La presse prodiguait les éloges coutumiers sur la richesse du décor et la variété des tableaux, mais le public, qui s'était vu convié à un spectacle sensationnel, le public, visiblement, ne comprenait pas. C'est que, sur la foi des commentateurs allemands, Max Reinhardt avait fait de larges coupures dans la tragédie. En supprimant les parties que la critique s'accordait à considérer comme inutiles, et en coupant, taillant et recousant, tant bien que mal, il était arrivé à ne donner qu'une succession de scènes disparates, qui laissaient le spectateur à la fois ébahi et déconcerté. J'assistais à la première représentation, qui fut un événement très berlinois. Les membres de la famille impériale, le chancelier Bethmann-Hollweg, les plus hautes personnalités politiques et militaires emplissaient les loges. A chaque baisser de rideau, le Kronprinz donnait lui-même le signal des applaudissements, mais la vigueur de la claque ne parvenait pas à cacher le désarroi du parterre.

Pour moi, ma conviction était faite. La gaffe monumentale de la critique allemande venait de porter ses fruits. Au grand scandale de quelques feuilles francophobes, comme la *Morgenpost*, je reprochai publiquement au directeur du *Deutsches Theater* les mutilations dont la tragédie de Gœthe avait été l'objet, et je soutins que les parties du drame qu'il avait éliminées étaient justement les parties essentielles, celles qui étaient capables d'éclairer le formidable ensemble créé par le poète. Les grands journaux de Berlin : le *Berliner Tageblatt*, la *Gazette de Voss*, le *Cour-*

rier de la Bourse, enregistrèrent mes déclarations, et la *Volkszeitung* écrivait :

Quand un Français attaque avec une pareille violence des idées si fortement ancrées dans la critique allemande, il y a lieu de se demander si la critique allemande ne ferait pas bien de procéder à une revision de ses idées.

Quelque temps après, j'allai même jusqu'à lancer dans la *Gazette de Cologne* un défi en règle aux commentateurs de Faust.

S'il en est un seul, disais-je, qui ose soutenir encore, comme on l'a fait jusqu'ici, que l'épisode géologique, au second acte, est superflu, qu'il le dise ! Je suis prêt à me mesurer avec lui.

Le défi ne fut pas relevé.

Les choses en étaient là lorsque la guerre survint. La question de *Faust*, comme tant d'autres, fut remise à plus tard.

III. — La Nuit classique de Walpurgis.

Je dois dire que, lorsque j'affirmai pour la première fois, en Allemagne, que c'était dans la *Nuit classique de Walpurgis* qu'il fallait chercher la clef du poème faustien, j'étais loin de me douter que les *Années de voyage* fourniraient à ma thèse une éclatante confirmation. L'ouvrage que j'ai publié aux Presses universitaires: *Faust II. La folle Nuit de Walpurgis*, a établi, il me semble, de façon définitive, que ce roman fut composé par Gœthe pour servir de commentaire à l'épisode central du second *Faust*. C'est cet épisode, appelé improprement jusqu'ici *l'épisode géologique* et qu'il faut nommer *l'épisode cosmogonique*, qui a dérouté les commentateurs et causé le désarroi de la critique allemande. C'est son obscurité apparente qui a voilé le sens de tout le poème. Rien d'étonnant, puisque LA TRAGÉDIE DE « FAUST » REPRÉSENTE LA LUTTE ÉTERNELLE DES TÉNÈBRES ET DE LA LUMIÈRE, ET QUE L'ÉPISODE COSMOGONIQUE NOUS FAIT ASSISTER, A L'ORIGINE DES AGES, A LA NAIS-

7

SANCE DE LA LUMIÈRE, QUI JAILLIT DES PROFONDEURS DE LA NUIT-MÈRE.

L'erreur de la critique allemande s'explique, d'ailleurs, jusqu'à un certain point, par le caractère singulier de cette nuit de Walpurgis, où les événements se déroulent à reculons. La randonnée de Méphistophélès, depuis qu'il s'éloigne des Sphinx, jusqu'au moment où, perdu entre les blocs de granit, il entend l'appel d'Oréas, n'est rien moins qu'une course vertigineuse à travers le temps et l'espace. Dans cette course, il revit toute l'histoire de la terre et du monde, comme nous la revivrions nous-mêmes, si un appareil cinématographique avait pris toutes les phases de l'évolution de notre planète, depuis la nébuleuse jusqu'à l'apparition de l'homme sur la terre, et que le film se déroulât en sens contraire sous nos yeux.

Cette scène est sans exemple dans le théâtre antique ou moderne. C'est parce qu'elle déconcerte à la lecture que les commentateurs en ont jugé la représentation inutile, alors que la représentation seule pouvait en révéler l'importance. Je n'ai pu moi-même me rendre compte de sa signification qu'en remplaçant les personnages par des figurines en carton que je faisais évoluer sur ma table de travail, devenue pour la circonstance une plaine de Pharsale, où s'ébattaient, montés sur un bouchon, tous les êtres fabuleux de la Grèce antique : sphinx, griffons, sirènes, fourmis, grues, pygmées, dactyles, lamies, tritons, néréides, en compagnie de Bougie-Homonculus, Calendrier-Faust et Cendrier-Méphisto.

IV. — L'antre des Mères

C'est ainsi que je suis arrivé à la conviction que la caverne de la Phorkyade, où a lieu l'union de Méphistophélès, fils du chaos, avec la triple Phorkys, fille du chaos, est réellement la base sur laquelle repose tout l'édifice, comme Gœthe l'a d'ailleurs indiqué dans les *Années d'apprentis-*

sage, en nous révélant que Mignon est le fruit du mariage incestueux de frère Augustin avec sa sœur Sperata. Cette pierre que les commentateurs ont rejetée, j'en fais la pierre angulaire, et le Temple s'élève de lui-même, imposant, majestueux, éternel, comme l'univers qu'il représente.

LE SECOND « FAUST » EST, EN EFFET, LE DRAME DE LA CRÉATION, DEPUIS L'ORIGINE DES TEMPS JUSQU'A LA FIN DES AGES. Il va de la cellule primitive, le nain Homonculus (représentée aussi par la naine Mélusine des *Années de voyage*), jusqu'à l'épanouissement le plus complet de la forme humaine en la personne de *Mater gloriosa* (l'Ottilie des *Affinités électives*), et nous mène des horreurs du chaos primitif aux splendeurs du Paradis. C'est l'œuvre la plus gigantesque que le génie d'un poète dramatique ait jamais conçue, car **ELLE EMBRASSE L'ÉTERNITÉ DES SIÈCLES ET L'INFINI DES MONDES.**

Les proportions gigantesques du drame de Gœthe ont échappé à la critique, qui n'a vu dans le second *Faust* que des tableaux isolés de l'époque mythologique, du moyen âge et des temps modernes. Mais l'erreur principale des commentateurs réside dans leur incompréhension absolue du dénouement.

La conversion de Méphistophélès, qui passe du néant à l'être et des ténèbres à la lumière, l'Esprit du Mal se tournant définitivement vers le Bien, Faust II prenant la place de Faust I[er], et, de même que l'hermaphrodite Homonculus devient, par une suite de métamorphoses, Vénus Ourania, le Jour éternel succédant à l'éternelle Nuit, voilà le fait capital qui a malheureusement échappé à tous les interprètes de Gœthe. Gérard de Nerval seul l'avait entrevu. Je suis le premier à l'avoir établi d'après les données mêmes de la tragédie. Celle-ci apparaît, par suite, comme la mise en scène de l'idée qui est à la base de la doctrine de Zoroastre et de toutes les religions de l'Occident : la lutte des ténèbres et de la lumière, d'Ahriman et d'Ormuzd, se terminant par le triomphe définitif de la lumière : Ahriman-Méphisto non

pas anéanti, mais converti au bien, et le monde entier devenu l'immense empire de la clarté éternelle et du bonheur parfait.

V. — La Grande Lacune.

Cette idée du Zend, sur laquelle Gœthe a particulièrement attiré l'attention dans les notes qui accompagnent le *Divan*, éclaire les recoins les plus obscurs de la tragédie de *Faust*. Elle montre, en particulier, la liaison étroite qui existe entre le premier et le second *Faust* et révèle l'unité de conception, qui a présidé à cette œuvre immense, en projetant une vive clarté sur LE PASSAGE DANS LEQUEL SE TROUVE GRAVÉE AU BURIN L'IDÉE DE TOUT LE DRAME. Ce passage est celui que l'on a surnommé « la Grande Lacune », dans le premier *Faust*, vaste fragment de 1163 vers, qui va de la sortie de Wagner à la fin du second dialogue de Faust avec Méphisto, et qui comprend la tentative de suicide, la promenade de Pâques, l'exégèse biblique, la conjuration du barbet et le pacte avec le démon. Gœthe le composa en dernier lieu, lorsque le plan de l'œuvre fut définitivement établi. C'est là qu'est exposée l'idée du poème : elle apparaît avec une netteté remarquable dans les premières paroles de Méphistophélès.

— Qui es-tu ? lui demande Faust.

— Une partie de la force qui veut toujours le mal et qui crée toujours le bien.

— Quel est le sens de cette énigme ?

— Je suis l'esprit qui toujours nie. Et cela avec raison, car tout ce qui existe mérite de périr. Voilà pourquoi il vaudrait mieux que rien n'existât. Ainsi donc tout ce que vous nommez péché, destruction, mal en un mot, est mon véritable élément.

— Tu te nommes une partie, et tu te tiens cependant entier devant moi.

— C'est une modeste vérité que je te dis à toi, bien que l'homme, ce petit monde de fous, se tienne généralement pour un entier. JE SUIS UNE PARTIE DE LA PARTIE QUI, A L'ORIGINE, ÉTAIT LE TOUT, UNE PARTIE DES TÉNÈBRES QUI ENFANTÈRENT LA LU-

MIÈRE, L'ORGUEILLEUSE LUMIÈRE QUI DISPUTE MAINTENANT A LA MÈRE NUIT SON ANTIQUE SUPRÉMATIE ET L'ESPACE. Cependant elle n'y réussit pas, car, malgré tout, elle reste enchaînée aux corps. Les corps la réflètent et elle les embellit, mais ils l'arrêtent aussi dans sa course. Aussi, je l'espère, avant peu de temps, elle périra de même avec eux.

Le but de Méphistophélès est donc nettement marqué. Il s'agit pour lui d'arriver à la disparition de la Lumière par l'anéantissement des corps qui en font le jeu. Qu'il y réussisse, c'est une autre affaire. Il avoue avec amertume ses insuccès.

Franchement je n'avance guère. Ce qui s'oppose au néant, ce quelque chose, ce monde grossier, quoi que j'entreprenne, je ne sais comment en venir à bout. MALGRÉ VAGUES, TEMPÊTES, TREMBLEMENTS ET INCENDIES, IL RESTE TOUJOURS, EN FIN DE COMPTE, LES EAUX ET LA TERRE. QUANT A L'ENGEANCE MAUDITE DES ANIMAUX ET DE L'HOMME, POUR CELLE-LA IL N'Y A RIEN A FAIRE. COMBIEN N'EN AI-JE PAS DÉJA ENTERRÉS ! ET TOUJOURS CIRCULE UN SANG FRAIS ET NOUVEAU ! ET CELA CONTINUE SANS INTERRUPTION ; C'EST A EN DEVENIR FOU. DE L'AIR, DE L'EAU, COMME DE LA TERRE, S'ÉCHAPPENT DES MILLIERS DE GERMES DANS LE SEC, L'HUMIDE, LE CHAUD, LE FROID. Si je ne m'étais pas réservé la flamme. il ne me resterait plus rien qui fût à moi.

Ouvrez maintenant le second *Faust*. Voyez, au deuxième acte, la lumière qui jaillit, à la prière d'Anaxagore, des profondeurs de la nuit ; au troisième acte, cette vie intense qui circule à travers les plaines et les monts d'Arcadie, et, malgré le cataclysme de l'inondation provoquée, au quatrième acte, par le génie infernal de Méphisto, contemplez, au cinquième acte, le spectacle grandiose que présente la terre refoulant peu à peu l'onde dévastatrice, pour offrir un séjour paradisiaque à des millions d'êtres humains. Peut-on méconnaître le lien étroit qui unit les deux parties du drame ? Peut-on nier l'idée qui en est la base ?

VI. — L'énigme du monde : l'Amour créateur

Enfin cette idée seule résout le problème qui est à l'origine de la tragédie. Qu'on se rappelle l'angoisse morale du vieux docteur Faust dans cette nuit douloureuse qui précéda la fête de Pâques. Il a tout étudié : philosophie, jurisprudence, médecine, théologie, et il se rend compte avec amertume que, depuis plus de dix ans, il ne fait que mener ses élèves par le bout du nez et se payer lui-même de mots creux, sans être capable d'enseigner rien de sérieux et de solide, puisque nous ne pouvons rien savoir. Aussi s'est-il adonné à la magie, dans l'espoir de percer les mystères qui lui échappent, « DE CONNAITRE CE QUI MAINTIENT LE MONDE DANS SA CONTEXTURE INTIME, ET DE CONTEMPLER LA SOURCE DE TOUTE FORCE AGISSANTE ».

Pénétrer le grand secret de la nature, soulever le voile dont elle entoure ses mystérieuses opérations, voilà donc la préoccupation primordiale de *Faust*. Voilà le problème qui forme le fond du drame. A ce problème il faut une solution. Or, de même que l'univers célèbre la gloire de son auteur, tout le second *Faust* chante un hymne de louange à la puissance de l'Amour, créateur et conservateur de toutes choses. Et la réponse définitive sera donnée par les saints anachorètes dans le ciel :

De même que l'abîme rocheux à mes pieds repose pesamment sur un abîme profond, de même que mille ruisseaux s'élancent en jet vers la chute effroyable des flots écumeux, de même que le tronc, mû par sa force d'impulsion propre, s'élève de lui-même rigide dans les airs, AINSI C'EST L'AMOUR TOUT PUISSANT, QUI FORME TOUT ET CONSERVE TOUT.

Cette conclusion sera aussi celle du Conte, le commentaire faustien par excellence : « L'AMOUR NE DOMINE PAS, MAIS IL FORME, CE QUI EST BIEN PLUS ».

Ainsi se trouve confirmée l'assertion de Gœthe, qui n'a cessé de répéter — et cela jusqu'au seuil de la tombe — que l'idée-mère de la tragédie de *Faust* n'avait pas varié

dans son esprit depuis le moment où elle y germa. Le 17 mars 1832, cinq jours avant sa mort, il écrivait encore à Guillaume de Humboldt :

Voici tantôt plus de soixante ans que la conception de *Faust* m'est venue en pleine jeunesse, parfaitement nette, distincte, toutes les scènes se déroulant devant mes yeux dans leur ordre de succession. Le plan, depuis ce jour, ne m'a plus quitté, et, suivant cette idée, je la reprenais en détail et j'en composais les morceaux qui, dans le moment, m'intéressaient davantage.

VII. —. Un nouveau champ pour la critique

La critique a essayé de mettre en doute cette affirmation de Gœthe. « Le poète, dit-elle, a pu se faire illusion. Il y a de si profondes divergences entre les différents épisodes dont se compose chaque partie, qu'il est difficile de croire à l'unité de leur conception. »

J'estime, au contraire, comme je l'ai avancé dans la *Nouvelle Revue critique* (15 janvier 1925) que *Faust* constitue dans la vie de Goethe non seulement le fait capital, mais le fait unique — le fait unique en ce sens que toutes ses autres œuvres s'y rattachent par un lien visible qu'il est aisé de suivre, et ne font que marquer les différentes étapes de sa création. Je l'ai déjà démontré pour les *Années de voyage de Wilhelm Meister*, qui donnent le commentaire de la *Nuit classique de Walpurgis*. Mais il en est de même pour les autres ouvrages : tragédies, romans et poèmes. Ils renferment tous un aspect de l'idée de *Faust* et représentent une phase spéciale de sa genèse.

C'est ainsi que *les Oracles de Bakis* ont attiré mon attention sur les mots *Zehn* et *Zähne*, qui m'ont permis de résoudre l'énigme de la sorcière. La danse des œufs de Mignon, dans les *Années d'apprentissage*, m'a mis sur le chemin de la monade primitive représentée par Homonculus. Les *Confessions d'une belle âme* m'ont révélé la valeur des quatre mots de l'exégèse biblique : Verbe, Idée, Force,

Acte, et les *Mémoires* celle des chiffres écrits en romain. Les *Affinités électives* m'ont donné la signification des tableaux de la Mascarade ; *Satyros*, *le Père Brey*, *les Excités* ont évoqué le rôle des divinités phallégétiques représentées par les Cabires ; *le grand Cophte*, *la Flûte enchantée* (2e *partie*) m'ont rappelé les mystères égyptiens et dionysiaques et montré la route à travers la nuit de Walpurgis ; *le Divan* m'a conduit à Zoroastre et à l'idée du Zend-Avesta ; *le Caprice de l'Amoureux*, *la Fiancée rapiécée* et le *Conte* m'ont indiqué le lien (*das Band*) qui existe entre toutes les œuvres de Gœthe, comme entre toutes celles de la création.

C'est un champ sans limites qui s'ouvre à l'exégèse. La critique littéraire n'a rien vu de pareil jusqu'à ce jour.

§

Le publiciste connu en Allemagne sous les initiales « B. E. E. » a écrit récemment (26 mai 1925), dans la *Neue Wiesbadener Zeitung*, un article très documenté sur le débat qui s'est engagé entre M. Léon Mis, professeur à l'Université de Lille, et moi, à propos de la nouvelle interprétation que j'ai donnée de *Faust*. Tout en se défendant de vouloir prendre parti dans la question, « B. E. E. » concluait en disant :

Nous devons mentionner cette tentative originale et audacieuse pour résoudre le problème de *Faust*. C'est là une explication à laquelle Friedrich Lienhardt — dont l'introduction à la tragédie de *Faust* est reconnue la meilleure — n'a pas pensé. Et, peut-être... en fin de compte nous arrivera-t il pour Gœthe, à nous, Allemands, ce qui est arrivé aux Anglais pour Shakespeare.

A la suite de cet article, j'ai adressé à la *Neue Wiesbadener Zeitung* les lignes suivantes qui ont paru dans le numéro du 14 juin :

Monsieur le Rédacteur,

Il me serait agréable de ramener, une fois pour toutes, la question au point le plus simple.

On a écrit environ 20.000 volumes sur le *Faust* de Goethe.

Les 20 000 considèrent la *Table de multiplication de la Sorcière* comme le comble de la déraison. Je soutiens au contraire que c'est dans la grandiose déraison de la *Cuisine de la Sorcière* qu'est contenu le dernier mot de la vérité. Et voici comment :

La Sorcière dit :

De un, fais dix :
Laisse marcher *deux*,
Fais *trois* semblable,
Te voilà riche.

L'explication de ces paroles nous est donnée par Hélène elle-même, dans le second *Faust* :

L'Amour, pour rendre heureux les hommes,
Rapproche un noble *deux*
Mais, pour mettre le comble à leur ravissement,
Il forme un précieux *Trois*.

Ou bien j'ai raison et les 20.000 se trompent, ou les 20.000 ont raison et c'est moi qui me trouverais dans l'erreur. Mais, considérant ce dernier cas comme à peu près exclu, *j'invite toute la critique faustienne à discuter avec moi la signification du signe cabirique que voici :*

LE « UN » ROMAIN !

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'hommage de mon plus profond respect.

Paris, le 8 juin.

J'attends, avec sérénité, la réponse de la critique allemande.

PIERRE MASCLAUX
Ancien chargé de cours à l'Université de Berlin.

ALBERT SAMAIN FONCTIONNAIRE

—

En 1883, intervient dans la vie d'Albert Samain un fait qui produit, au milieu des jours d'une tonalité jusqu'alors banalement uniforme, grise et plate, une sorte de brusque éclaircie : son entrée à la Préfecture de la Seine. Événement capital de toutes manières.

On a écrit et répété que le jeune homme devait cet emploi administratif à l'appui d'Octave Feuillet. C'est une légende et il est difficile de tuer les légendes. Je maintiens (1) que le romancier d'*Un jeune homme pauvre* ne fut, à l'endroit de Samain en trois ou quatre circonstances, rien de plus qu'un auteur en vue amusé par une lettre spirituelle et qui en témoigna d'une façon délicate son plaisir. Mais il ne descendit jamais, car il ne fut pas sollicité en ce sens, dans les détails de la vie privée d'un correspondant occasionnel. Entre eux, les rapports demeurèrent obligatoirement rares et distants. Albert Samain chercha lui-même la voie qu'il jugeait bonne à son dessein de conquérir sur la besogne quotidienne et fastidieuse quelques heures de loisir à consacrer à la Muse. Il fit comme tant d'autres. Le 5 mars 1883, il prit part à un concours organisé pour le recrutement des expéditionnaires de la ville de Paris (2). Il le fit, à l'insu de ses patrons, de sa mère elle-même, tant il redoutait un échec pouvant compromettre la situation peu reluisante qui était

(1) Cf. *Albert Samain, sa vie, son œuvre*, Paris, Mercure de France, édit., page 35, (nouvelle édition).

(2) Il avait d'abord espéré entrer dans un Ministère, ainsi qu'il apparaît dans une lettre du 7 janvier 1883, adressée à M. Georg Salomonsohn et il ajoute : « Je vais faire ce que je vous ai dit, je vais essayer de la Préfecture. C'est ma dernière planche et elle ne me fait pas l'effet d'être bien solide. »

la sienne dans la maison de courtage, huiles et sucres, des frères Gustave et Camille De Bayser.

Samain passa son examen dans des conditions particulièrement pénibles. Il n'y avait point de feu dans la salle et, étant de nature frileuse, il y grelotta. L'imprudent d'ailleurs, trop émotionné pour déjeuner comme d'habitude, avait omis d'emporter quelques victuailles. Avant la fin de la séance, il avait l'estomac aux talons. Ses idées s'en trouvèrent peut-être clarifiées. Il n'était pas trop rassuré pourtant sur l'issue des épreuves ; pendant près d'un mois, il attendit le résultat dans une fiévreuse anxiété. Un imprimé enfin l'avisa sans plus qu'il était admis.

Mais la joie d'avoir réussi fut aussitôt empoisonnée par une autre inquiétude. Non sans raison, il se disait que la Préfecture de la Seine ayant la direction du personnel de toutes les mairies parisiennes, un débutant avait des chances d'être envoyé en quelque arrondissement excentrique et de s'y morfondre derrière un guichet d'état civil, voire de la taxe des chiens.

Un propos qui lui fut, vers ce temps-là, rapporté raffermit heureusement ses espoirs mal assis. Un de ses collègues, M. Conscience, qui était aussi un compatriote, ayant rencontré, ce hasard ! un employé de la Préfecture (soupçonnait-il quelque chose, M. Conscience ?) avait incidemment jeté le nom de Samain dans la conversation. L'autre aussitôt avait dressé l'oreille : « Samain ? Albert Samain ? Attendez donc ! Il est candidat ? Mais, oui. C'est celui qui a fait une composition de style tellement réussie qu'on ne parle plus que de cela chez nous. »

Ces paroles flatteuses furent, sans intention du tiers, encourageantes. Samain réfléchit qu'on aurait des égards, sans nul doute, pour l'auteur d'une page si remarquée. Et, moins troublé, il attendit. Quinze jours encore. Il ne s'était pas trompé. Une lettre arriva, confirmant le laconique avis et qui mandait Samain à la Préfecture pour le lendemain. Dire qu'il dormit bien, cette nuit-là, serait exagéré.

Il se leva, la tête un peu lourde. Il n'était pas du tout à son aise, un moment après, alors qu'il cherchait, parmi d'interminables couloirs, le bureau indiqué sur la convocation. Là, il fut reçu par un fonctionnaire d'une extrême courtoisie, très vieille école, très distingué, au beau nom de roman du XVIIIe siècle, M. de Saint-Preux. L'homme avait un abord très sympathique, des gestes onctueux, une voix aux inflexions insinuantes et douces.

— Voilà, fit-il, on vous offre, au Bureau de l'Enseignement, une place exceptionnelle pour un simple expéditionnaire. Nous avons songé à vous, étant donné la valeur de votre composition. Mais cet emploi réclame beaucoup de doigté, beaucoup de délicatesse, de correction et de tenue. Pour tout dire, il s'agit de parler à des jeunes filles.

Le visage du grand amoureux timide qu'était Samain s'empourpra de satisfaction intime et de confusion. Le contentement secret fut tari net cependant à la question suivante :

— Pouvez-vous entrer tout de suite ?

Tout de suite ! Et les patrons qui n'étaient pas prévenus ! La situation devenait embarrassante. Samain l'expliqua en quelques phrases craintives à M. de Saint-Preux, en insistant pour différer au moins jusqu'au 1er juillet. M. de Saint-Preux acquiesça.

Restait à affronter un quart d'heure critique : celui de la démission. Comment allait-on prendre la chose chez les frères De Bayser ? Le jeune homme s'arma d'énergie et s'en fut droit au cabinet directorial. Par chance, des deux associés c'est M. Camille, le plus accommodant, qui se trouvait là. Il observa que son employé avait marqué de la méfiance en cachant ses projets. Samain toutefois eut l'impression que l'événement n'était pas inattendu. M. Conscience avait dû bavarder. Du moins, tomba-t-on d'accord pour fixer le départ au 1er juillet, un dimanche.

Le lendemain, l'expéditionnaire prenait ses nouvelles fonctions : « Son bureau, 3e bureau de la direction de l'En-

seignement, dans l'attente d'une installation définitive, était alors aux Tuileries, au pavillon de Flore. Et ce nom seul l'enchantait, non moins que le parterre sur lequel s'ouvrait sa fenêtre et qui s'appelait *Jardin de l'Infante* (3). »

Il ne fallut pas longtemps à Samain pour se rendre compte qu'il évoluait dans une ambiance plus intellectuelle et plus bienveillante que celle qu'il venait de quitter. Il en assurait, moins d'un mois après, M. Georg Salomonsohn :

Les chefs, mandait-il, sont très gentils, les collègues bien élevés, les rapports de bureau comportent une cordialité de bon ton à mon goût, la clientèle est suffisamment gracieuse et le travail suffisamment insuffisant (4).

Dans ces conditions, il ne tarde pas à être rompu aux habitudes administratives :

Elles n'ont pas été d'ailleurs bien dures à prendre, surtout pour quelqu'un qui sortait d'où vous savez. Entrer à onze heures au lieu de neuf et sortir à cinq heures au lieu de huit, constitue un de ces changements auxquels on se fait avec la plus grande facilité (5)...

Et voilà que commence une vie ponctuelle et quiète sans aventure et sans secousse de grand garçon méthodique et rangé, qui vit beaucoup plus dans le rêve que dans l'action. Aussi, deux ans plus tard, à constater la stagnation, puis le marasme des affaires qui suivit l'exposition de 1879 et qui jeta sans situation un tas de jeunes gens au pavé, Samain renouvellera l'affirmation de son contentement d'avoir un poste de tout repos et comme fait à souhait pour une nature un peu passive et encline à la nonchalance :

Je ne puis que me féliciter de la bonne chance que j'ai eue d'entrer à la Préfecture de la Seine. Là, au moins, je n'ai pas à craindre tous ces aléas des employés de commerce et, si ma place n'est pas des plus brillantes, au moins j'en jouis en toute sécurité. Je vois de plus en plus chaque jour que c'était cela qui me con-

(3) Léon Riotor : *Albert Samain*, « Nos Poètes », 15 août 1924.
(4) Lettre du 2 août 1883..
(5) 8 janvier 1883, dit le manuscrit. C'est 1884 qu'il faut lire.

venait et, avec une philosophie qui n'est pas sans mérite, je me déclare *heureux*... (6)[C'est Samain qui souligne.]

Ses chefs immédiats se nommaient MM. Ferdinand-Henri Wolff et Eudes. Le premier, de quelques années seulement plus âgé que son collaborateur (7), était un parfait honnête homme dans la meilleure acception du mot. D'abord un peu indifférent peut-être aux qualités de son subordonné, il devint par la suite très fier de posséder parmi le personnel de son service un poète célèbre.

Le sous-chef, M. Eudes, souffreteux et asthmatique, volontairement effacé, ne frayait avec quiconque. Il finit économe à l'Ecole Jean-Baptiste Say.

Les collègues de la pièce 9, où Samain avait sa table, vivaient en excellente intelligence. C'étaient Henry Juge, qui avait des lettres et du savoir, un homme à la serviette toujours bourrée de livres et de papiers et qui, dès cette époque, méditait les histoires enfantines qu'il publia sous le pseudonyme de Silva Consul ; Henri Germain, graveur en disponibilité avant que de devenir un feuilletoniste populaire en vogue ; MM. Desmaisons et Dennery, qui se contentaient de lire des romans, sans en écrire.

Dans des bureaux voisins, il y avait encore des poètes ou des prosateurs de bonne volonté, comme M. Bleusez qui occupait ses loisirs à élaborer une terrible littérature dramatique ; M. Niepce, un descendant de l'inventeur de la photographie ; Dominique, Lauvergeat, etc...

Plus tard, vers 1890, vint s'adjoindre à ceux-là Jehan Rictus, sous son véritable nom de Gabriel Randon, et qui déjà ahurissait ses camarades par ses attitudes paradoxales, la truculence hardie de ses opinions littéraires et la somptuosité de ses costumes (8). Plus tard encore, en 1892,

(6) Lettre à M. Georg Salomonsohn, 23 octobre 1885.

(7) Né le 19 juillet 1852, il avait débuté comme rédacteur en 1879.

(8) Jehan Rictus était commis auxiliaire. « Mon élégance était très réelle, dit-il, car on avait des tailleurs à crédit, puisqu'on était des fonctionnaires aux appointements réguliers... J'avais été tellement misérable et privé de vêtements que je prenais ma revanche... »

entra en fonctions M. Alcide Roman, déjà versé dans une sérieuse érudition et qui deviendra bientôt un intime de Samain. Par la suite, en 1893, Samain retrouve à la Préfecture de la Seine Léon Riotor qu'il connaissait déjà pour l'avoir rencontré, des années auparavant, dans un entresol fumeux, fameux et littéraire, le café Corazza, rue Saint-Honoré.

M. Riotor savait Samain poète et il avait imprimé de lui, dès 1883, dans une petite feuille, *Le Réveil*, quelques-uns des premiers vers du poète, en particulier ce sonnet parnassien, *Les Dompteuses*, qui n'a pas été réuni dans les œuvres publiées depuis. Il n'y a pas à le regretter d'ailleurs.

LES DOMPTEUSES

Depuis que Dieu d'un peu d'argile a fait la femme,
Les Titans, les Héros, les grands Césars toujours
Ont vu l'ardente fleur des fatales amours
Fendre, en germant, le roc énorme de leur âme.

Héraklès accroupi tient la quenouille infâme.
Samson à Dalila livre ses cheveux lourds
Et, devant Cléopâtre aux longs yeux de velours,
Antoine anéanti perd un monde et se pâme !

Dans les cœurs effrénés des destructeurs de villes
Se lèvent vaguement des lumières d'idylles;
Les petits doigts rosés courbent les grands héros.

Et toujours dans l'histoire où des gloires s'entassent
Effrayants, mais soumis, tous ces grands lions passent
Portant une enfant blonde et frêle sur leur dos.

Il y aurait fort à redire sur cette pièce où s'avère au moins une insolite pauvreté de vocabulaire. Dans quatorze vers, deux fois le mot *toujours*, deux fois le substantif *héros* et trois fois l'épithète *grand*, c'est peut-être plus de répétitions qu'il ne convient, même en admettant les variantes trouvées dans un manuscrit : *s'espacent* au lieu de *s'entassent* et ce tercet remplaçant le premier :

Dans leur cœur forcené de destructeurs de villes
Rugissent vaguement de farouches idylles:
L'amour est colossal dans les géants lourdauds,

On peut, sans irrévérence, qualifier le morceau de péché de jeunesse, mais certes péché véniel. Samain était loin d'avoir atteint sa maîtrise (9).

Fort raisonnablement, Samain aurait pu occuper ses loisirs, quand chômait la besogne administrative, à corriger et amender ses poèmes. Il n'en faisait rien, parce que son inspiration requérait le silence et la solitude. Au bureau, il n'était pas dans l'atmosphère favorable.

Là, tout le monde tuait le temps à dessinailler, par émulation avec Henri Germain, sans doute, qui avait la hantise de sa profession antérieure. Germain exécutait des croquis, des caricatures, des scènes polissonnes, Samain s'exerçait dans le portrait. Il s'aventurait parfois, lui aussi, dans quelques compositions libertines ou humoristiques. M. Dennery, plus modeste, copiait des paysages au crayon de couleur. Quant à Henry Juge, il avait pour spécialité de souligner de légendes spirituelles et pimentées les intentions des artistes.

Les plus lestes de ces images classées à part dans un car-

(9) Je dois à la vérité de dire qu'il s'essaya à parfaire ce sonnet dont il avait senti les imperfections. Quelques dix années après, la pièce fit partie d'un choix de poèmes envoyés à un concours de l'Académie Florimontane, à Annecy, et elle avait supporté de nouveaux remaniements.

La voici, telle qu'elle se lit aux archives de la Compagnie :

LES DOMPTEUSES

Depuis que Dieu d'un peu d'argile a fait la femme,
Les Titans, les Héros, les grands Césars, toujours,
Ont vu la rouge fleur des fatales amours
Fendre en germant le roc orgueilleux de leur âme.

Samson livre sa tête à Dalila qui ment ;
Heraklès accroupi tient la quenouille infâme ;
Antoine anéanti perd un monde et se pâme
Et la Reine aux yeux longs sourit insolemment.

Dans le Cœur forcené des destructeurs de villes,
Tourne, cheveux au vent, l'essaim blond des Idylles
Dont le rire a chez eux de terribles échos.

Et, toujours, dans l'histoire où leurs gloires s'entassent,
Effrayants, mais soumis, tous les grands lions passent
Avec une enfant blanche et frêle sur leur dos.

Ce texte m'a été obligeamment communiqué par M. Marc Le Roux, secrétaire perpétuel de l'Académie savoyarde.

tonnage constituaient le Musée secret. On les venait voir, en grand mystère, des bureaux voisins. Encore fallait-il, pour être admis à feuilleter ce dossier, montrer patte blanche et payer le droit de regard, une taxe de vingt-cinq centimes qui était versée à la cagnotte et alimentait la caisse pour l'organisation d'un dîner mensuel des quatre délinquants.

On ne s'ennuyait pas chez les expéditionnaires. Le papier au timbre du 3e bureau en voyait de vertes et de salées. Les dessins provoquaient des récits épicés et des réparties gauloises. Chacun y allait de son anecdote et on se « dilatait la rate », en vrais rabelaisiens. « C'était le bon temps alors, m'a confié un des survivants de cette époque héroïque de l'administration. On n'avait vraiment à faire que pendant deux ou trois mois par an, vers la période des examens, en juillet et novembre. A ce moment-là, on s'organisait et on en abattait de l'ouvrage, Samain surtout. Comme il n'y avait pas une minute à perdre, on préférait une vacation unique à la journée ordinaire. On déjeûnait, deux par deux, derrière un paravent qui nous isolait du public et où on ne se faisait pas faute de plaisanter et rire. »

Henry Juge, qui était un flâneur, arrivait à des heures invraisemblables. Quant à Samain, il était fort ponctuel, mais il ne se privait pas, à la belle saison, de s'en aller respirer dehors parmi les ruines pittoresques des Tuileries. Leur spectacle contemplé et médité a eu plus qu'on ne croit d'influence pour stimuler son rêve et aider à l'épanouissement de sa poésie. Son imagination, sollicitée par d'humbles réalités, n'avait qu'à se laisser emporter sur la croupe du grand cheval ailé, à crinière d'or, la chimère vagabonde. Et tous deux parcouraient, enivrés, les siècles et l'espace.

Je tiens à ce propos de M. Dennery une anecdote typique. Un jour, le chef de bureau réclame l'expéditionnaire à qui, maintes fois, il arrivait de faire fonctions de rédacteur. Samain vient de sortir. On croit à une absence de quelques minutes et on patiente. Une heure passe. Samain ne repa-

raît pas. On le cherche. On interroge. Point de Samain. M. Dennery tout à coup s'avise de perquisitionner dans les jardins, et de pousser plus loin que le Carrousel. Il bat les petits sentiers où un clair soleil invite à la promenade ; il fouille les décombres et finit par trouver Samain étendu à plat ventre parmi les herbes hautes, un livre à côté de lui. Il ne dort pas, il rêve : « Quel dommage, soupire-t-il, de me déranger ainsi ! Je me croyais en Grèce ! »

Un vase sculpté, de forme antique, sous ses yeux, survivant des désastres, ajoutait à l'illusion.

§

Une belle entente régnait parmi le quatuor du bureau. On travaillait en commun. On collationnait de concert. On sortait ensemble pour déambuler par les rues. On se divertissait de compagnie et on parlait longtemps après, entre les cartons verts, des menues équipées.

Pendant que Juge accomplissait son service militaire, ses camarades lui firent tenir la chronique hebdomadaire de la direction, sous forme d'un journal illustré, *Le Tuyau*, qui réjouissait fort, là-bas, le mess des officiers. Samain n'était pas le dernier à y apporter sa contribution, vers et prose. « Il était si drôle, si drôle quand il voulait, assure admirativement M. Dennery. » Car, non seulement Samain savait rire, mais il savait se faire aimer. J'ai retenu les mots par lesquels M. Dennery appréciait ce collègue sans morgue, et c'est, sous sa forme un peu ingénue, un beau brevet de conduite qui est ainsi décerné à Samain : « Grand cœur, grand caractère, homme consciencieux, un type extraordinaire ! » Aussi ne faut-il point s'étonner qu'en 1890, lorsque M. Dennery se maria, il choisissait Samain pour l'un des garçons d'honneur. Déjà le bureau au complet avait assisté aux noces de Juge quelques années plus tôt. Et quand un fils vint au monde, c'est Samain qui fut requis comme parrain. Et il s'acquitta, en conscience, paraît-il, de sa paternité spirituelle.

J'ai raconté ailleurs (10) l'aventure sentimentale qui mit un moment en pénible rivalité Albert Samain et Henry Juge. L'amoureuse (11), cause du conflit, disparue, l'amitié des deux jeunes gens ne connut plus de nuages. Samain y demeura obstinément fidèle, même après les frasques qui valurent à son collègue d'être révoqué. Obstinément et généreusement. Juge qui avait épousé la fille d'un marchand de vin, pour oublier ses déceptions et noyer ses ennuis conjugaux, se mit à boire. Il finit par s'enivrer régulièrement comme un prince polonais. Il y dépensa son avoir, ruina sa malheureuse mère qui déchut de la boutique achalandée de fleuriste qu'elle tenait, avenue des Gobelins, au rang de bouquetière des rues. Il advint qu'aux veilles des fêtes, le fils intempérant venait emprunter à Samain les 50 francs nécessaires à l'achat des quelques bottes de fleurs qu'il fallait, pour vivre, détailler le lendemain. Samain prêtait. A fonds perdus le plus souvent. Il avançait même encore la pièce d'argent quémandée, lorsque Juge, réduit aux expédients, arrivait, titubant, solliciter le poète à la sortie de l'Hôtel de Ville.

On a écrit (12) que, pour se distraire au bureau, Samain élevait un rat blanc dans un carton vert. La bête apprivoisée trottinait sur les dossiers, se cachait dans la manche de son maître, rentrait dans son casier sur un signe. Point que je sache. L'histoire est amusante. Je n'en ai toutefois reçu de personne confirmation. Le rat ni ses gentillesses ne me paraissent cadrer avec les goûts d'Albert Samain.

Avait-il du temps de reste ? Il dessinait. Il ornementait de majuscules fleuries, de superbes lettres moulées, de caractères en plusieurs encres, aux pleins et déliés soigneux, ses dossiers. Rarement, il rêvassait. Mais il lui arrivait de lire un chapitre de quelque auteur préféré, un ancien sou-

(10) *Revue Hebdomadaire*, 18 août 1903 : *Une aventure sentimentale d'A. Samain.*

(11) Elle se nommait Mlle P... devenue par son mariage Mme Ch.. , elle existe toujours,

(12) Robert Kemp : *L'Ami du Lettré*, Paris, Crès, édit., 1924.

vent. Pas dans le texte assurément ; ses études classiques n'avaient pas été suffisamment poussées pour le lui permettre. Cependant, il gardait un choix de bons ouvrages à sa portée, par exemple, pour *l'Iliade* et *l'Odyssée* à quoi il trouvait agrément, la traduction de Viguet, version moyenne entre les grâces surannées de Bitaubé ou de Dugas-Montbel et l'excessive et rauque fantaisie littérale des translations de Leconte de Lisle.

Les *Histoires* d'Hérodote le passionnèrent ensuite. Un moment, il pensa même y découvrir un sujet de drame qui eût valu mieux que cette *Madeleine* projetée en collaboration avec Henry Juge et pour laquelle les deux auteurs envisageaient la Comédie-Française. Pas moins !

Il lisait attentivement, plume en main, heureux d'une trouvaille de pensée ou de forme qu'il se plaisait à noter et à communiquer, à l'occasion, à un collègue. C'est ainsi qu'il aimait à citer deux vers du *Petit Savoyard* en faveur desquels il pardonnait beaucoup à Guiraud :

Avec leurs grands sommets, leurs neiges éternelles,
Par un beau jour d'été que les Alpes sont belles !

Et chez Voltaire, cet admirable prosateur si mauvais poète, et dans une de ses mauvaises œuvres, il n'avait point omis de souligner ce passage délicieux :

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée,
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers (13).

§

Entre temps, la Direction de l'Enseignement avait émigré de son installation provisoire des Tuileries à l'entresol de l'annexe Lobau, derrière l'Hôtel de Ville. Entre temps aussi, Albert Samain avait collaboré au *Chat Noir*, au *Scapin*, au *Mercure de France* dont il était un des fondateurs, à la *Revue Hebdomadaire*. On le savait poète.

(13) La *Henriade*, chant IX.

Mais la publication d'*Au Jardin de l'Infante* produisit tout naturellement à la Préfecture de la Seine une petite rumeur et un mouvement de compréhensible curiosité autour de l'expéditionnaire volontairement effacé qu'il continuait d'être.

Certains n'avaient, dans son entourage, prêté jusque-là qu'une attention médiocre à ce poète qui n'imposait pas, tout allant, ses productions vantées chez les gens compétents. Les mêmes personnes le considérèrent avec moins de hautaine condescendance et une révérence secrètement accrue, dès que la critique eut souligné la valeur de l'œuvre.

D'autres, qui n'avaient point attendu cette affirmation de l'opinion publique ou la consécration d'une récompense académique pour se sentir attirés vers ce modeste, se comprirent en ce moment plus honorés de l'avoir pour camarade. De ceux-là un rédacteur d'un bureau voisin, quoique dans un service différent : M. Alcide Roman.

Il est piquant de connaître l'impression laissée par Albert Samain sur son collègue, à peu près à cette époque des premiers succès littéraires. Cette impression, je l'ai lue consignée, d'une encre pâlie, sur une page d'un vieil agenda, à la date du 29 janvier 1894. Et voici ce portrait d'après nature et qui est resté à l'état d'ébauche. M. Roman écrivait :

Albert Samain est de taille plutôt élevée, brun, à cheveux lisses, la mâchoire est forte, les yeux sont clairs, gris bleu, et scrutateurs à travers le lorgnon. La barbe est rasée soigneusement ; une moustache un peu dure tombant assez bas, qui m'a fait penser, avec la forte mâchoire, à ces portraits des rois d'Espagne, par Vélasquez ; légèrement voûté, à cause de sa myopie.

Mise sobre, correcte et soignée, rien qui attire, ni la cravate, ni la fantaisie dans la toilette. Il doit remplir certainement ses devoirs d'employé avec conscience et ponctualité. L'aspect est sympathique, la voix agréable : beaucoup de courtoisie. En somme, l'épithète qui lui convient, si elle n'était banale, est celle de *distingué*.

L'auteur de ces lignes est aujourd'hui un témoin précieux

à consulter sur la vie de Samain fonctionnaire, à l'heure précisément où s'affirmait la notoriété du poète. Car M. Alcide Roman a catalogué dans sa mémoire bien des souvenirs de ces temps déjà lointains et conservé dans sa bibliothèque les moindres reliques rappelant de cordiales relations dont il tire légitime fierté.

M. Alcide Roman m'a montré un exemplaire de la première édition d'*Au Jardin de l'Infante* où s'atteste le commencement d'une sympathie qui devait prendre assez vite le caractère d'une véritable intimité. Le livre porte simplement, sur la feuille de garde, ces mots : *A Alcide Roman, Albert Samain*. On jugerait la dédicace par trop sèche et dépouillée d'une arrière-pensée d'effusion, si un blanc ménagé entre le nom du bénéficiaire et la signature ne laissait supposer la formule incomplète. Effectivement, elle l'est ; une anecdote explique pourquoi.

A la prière de M. Roman, Samain pensait inscrire là quelques vers opportuns ou significatifs de sa manière. Ne les trouvant pas au pied levé et voulant faire son choix sans précipitation, il remit à plus tard ce soin. Un extrait du sonnet *La Vie* :

L'Art seul, rare et désert magicien des moelles,

pour lequel il avait des préférences, lui parut convenir à souhait. Il s'en fut donc au bureau d'en face prendre l'avis de l'intéressé. M. Roman était absent. Le lendemain, M. Roman avait emporté le volume chez lui. On remit si bien de jour en jour et de semaine en semaine que le temps passa et qu'on finit, de part et d'autre, par oublier tout à fait.

D'autres dédicaces pourtant sont là qui racontent et précisent l'accord des sentiments et l'harmonie des pensées entre les deux collègues et qui témoignent que Samain n'ignorait pas combien son ami était curieux de tout ce qu'il publiait. Sur le n° 228 de la *Revue Hebdomadaire* du 3 octobre 1896, en tête des strophes *Les Monts*, l'auteur écrit : « A mon cher Alcide Roman, avec mon amitié. A. S. ». Un fascicule de la *Revue des Deux Mondes* du

15 janvier suivant porte, au même destinataire, de nouveaux poèmes parus, avec cette mention manuscrite :

« A Alcide Roman, son ami, Albert Samain, 18 janvier 1897 (Caserne Lobau). »

Le 29 mai de la même année, *La Revue Hebdomadaire* publie dans le n° 26 : *Soir sur la plaine, Le Repos en Egypte, La Vache, Ville Morte, Matin sur le Port.* Entre le titre de la première pièce et le premier vers, ces trois mots : « Pour Alcide Roman », et l'ensemble est offert « à Mme Alcide Roman, en souvenir de bonnes soirées d'interminables bavardages à la table amie (juin 1897). »

Ces lignes n'ont pas besoin de longs commentaires. Elles en disent assez sur le caractère des excellents rapports qui n'avaient pas tardé à s'établir.

Paraissent encore, en fin d'année, premier décembre, *Elégies, Forêt, La Peau de Bête,* dans la *Revue des Deux Mondes.* Samain distrait un de ses justificatifs pour M. Roman et ajoute cette suscription : « A mon cher Roman, en témoignage de bonne et profonde amitié. »

En quelques rapides étapes, l'estime réciproque s'est muée en réelle affection. On en suit mieux la progression dans les lettres du poète. En 1894, Samain qui ne se donnait pas tout de go, appelait son collègue « Cher Monsieur » ; en 1897, il disait tout simplement « mon vieux ». Il ne se passait alors quasiment pas de jours qu'entre eux, soit dans le bureau de l'expéditionnaire, soit plutôt dans celui du rédacteur, il ne se tînt de longues conférences et, comme disait Samain, des dissertations à perte de vue *de omni re scibili....*

Toutefois, M. Roman avoue que la familiarité n'alla jamais jusqu'au tutoiement, ainsi qu'il advint, d'autre part, avec M. Louis Le Cardonnel. Le caractère de Samain ne s'y prêtait pas, il demeurait distant et cérémonieux, même avec ceux-là qui avaient conquis sans réserve son affection.

Un fils naît, cette année 1897, chez M. Roman. Samain accepte d'être le parrain. Il prénomma son filleul Olivier,

selon le désir de la famille. Mais, comme il avait une sorte de superstition à l'endroit de l'influence maligne des prénoms sur la destinée, il ne peut s'empêcher de remarquer; « Quel avenir sentimental les parents préparent quelquefois, sans y songer, à un enfant ! » *Olivier*, c'est le titre d'un poème de Coppée. Est-ce le rapprochement qui suggérait cette réflexion ?

Aux Flancs du Vase est à peine sorti des presses qu'un exemplaire du livre adresse « à Mme Alcide Roman ces petits poèmes dont elle pourra faire épeler quelques-uns à son petit Olivier », puis l'auteur ajoute, complétant la dédicace : « et à Alcide Roman fraternellement, Albert Samain (décembre 1898) ». Cette fois, au bas du feuillet, le poète a écrit en outre quelques vers inédits. Qu'ils le restent ! Je ne veux pas, en les citant ici, en déflorer le parfum cordial.

Olivier ayant été mis en nourrice à la campagne, Samain, pendant plus d'un an, ne connut guère son filleul que d'après des photographies d'amateur. Il découvrait au *Little Noll*, ainsi qu'il se plaisait à l'appeler, « une grâce jolie et délicate et déjà pensive un peu ». Il souhaitait parfois le retour du bébé auprès de ses parents, rue Boissonnade, voire insista-t-il, à l'occasion, pour hâter ce moment. Lorsque l'enfant fut chez les siens, les visites du parrain se firent plus fréquentes que par le passé.

Vers la fin de la journée, il n'était point rare que parvînt à Alcide Roman une fiche sur laquelle le poète avait griffonné au crayon : « Je passerai vous prendre tantôt, à six heures. »

Et le père et l'ami s'en allaient, devisant, embrasser les joues rondes et rosées du bambino et, plus tard, solliciter ses reparties. Chez ce Samain qu'on a tendance quelquefois à s'imaginer grimpé haut dans son rêve et juché au-dessus des contingences, c'est là un côté sentimental qu'il n'est point indifférent de souligner. Ne serait-ce pas d'avoir pénétré ainsi la vie de famille qui dicta au célibataire qu'il

était des poèmes tels que *Le Berceau*, cette figure de la présence auguste du bonheur ?

§

Une fois par semaine, le lundi, les deux amis se retrouvaient après dîner au café Guillaume-Tell, rue Saint-Martin, avec d'autres employés de tous grades de la Préfecture. Plusieurs avaient formé une sorte d'association sans statut ni programme, qui était un prétexte à rencontres entre gens de la même maison, plutôt qu'une occasion de s'inquiéter des intérêts corporatifs. Au contraire, dans ces réunions-là, évitait-on de parler de la besogne administrative. Non par dégoût ou mépris de l'occupation journalière, certes ; plutôt par besoin de détente. Si pourtant certains se laissaient aller à des récriminations contre les chefs ou le service, non seulement Samain n'approuvait pas, mais il s'ingéniait à chercher des excuses et des raisons indulgentes, atténuant les blâmes au lieu d'irriter les colères. Il s'efforçait de gagner les mécontents à son avis. Et souvent l'écoutait-on, car il prenait ascendant et autorité.

Contrairement à beaucoup de fonctionnaires de degré inférieur, Albert Samain ne se sentait pas humilié le moins du monde par cet emploi de commis expéditionnaire qui était et demeura le sien. Il trouvait même sa condition agréable par comparaison avec son passé ingrat de « saute-ruisseau », condamné à d'insipides besognes de comptabilités. Il ne lui venait pas d'insatiables ambitions de s'élever dans la hiérarchie administrative, ni d'amertume de n'y pouvoir parvenir. Après ses premiers succès littéraires, à l'instigation de ses collègues et dans l'espoir d'augmenter ses émoluments (ils étaient au début de 2.100 francs par an, 175 francs par mois, et montèrent en fin de carrière à 3.400 francs), il essaya pourtant, à deux ou trois reprises, de passer l'examen de rédacteur. Il peina sur le droit public et privé, sur les codes, les lois et règlements, négligeant la Muse, ainsi qu'il apparaît dans une lettre à François Coppée qui lui réclame des poèmes :

Ces temps-ci, avec cet examen de rédacteur que je prépare, je ne puis faire grand'chose ; les quelques vers que j'ai écrits, je les ai donnés au *Mercure* (14).

Mais la chance antérieure ne se renouvela point. Le 19 mars 1895, il est tout honteux d'avouer :

Mon cher maître, c'est une défaite que j'ai à vous annoncer. Hélas ! je m'y attendais trop, avec l'exécrable sujet qu'on nous avait donné ; néanmoins, je voulais espérer jusqu'à la fin...

L'échec prévu avait d'autre cause qu'une composition difficile. Samain ne savait s'appliquer aux matières rébarbatives imposées. Son imagination pour un rien trottait à travers la campagne. Une année, aux vacances, chez M. Bonheur, il voulut s'astreindre à une étude régulière du programme. Il prenait ses manuels, et, couché dans l'herbe de la pelouse, à l'écart de tous, il s'efforçait d'emmagasiner, dans son cerveau, les pages arides. Ah ! oui ! Un flûtis de loriot, un vol de corbeaux, un saut de grenouille, moins encore, une odeur de foin coupé, une rose défaillante et voilà l'esprit parti à la pretentaine. A Paris, ce n'était pas mieux ; les distractions étaient seulement d'un autre ordre. Impatients de liberté et d'espace, ses pensées et ses rêves, tout à coup, comme oiseaux en cage, par la porte ouverte prenaient l'envol :

D'un seul essor coupant l'azur à tire d'ailes,
Ils sont, là-bas, au bleu midi des hirondelles,
Et tout surgit, les beaux pays aux noms dorés,
Les nappes d'émeraude et les sables nacrés,
Et les lacs de cristal aux chastetés insignes,
Où vogue l'éternelle indolence des cygnes,
Et, là-bas, sous des ciels de fête étincelants,
Paresseuses, dans leurs robes de marbres blancs
Que la mer vient broder d'écumeuses dentelles,
Les Tarentes rêvant au bruit des tarentelles.

Or, pour qu'ainsi son rêve ailé se soit enfui,
Loin des codes abstrus, bardés de triple ennui,

(14) Lettre du 9 décembre 1894.

Il a suffi sans plus, sur le bureau sévère,
D'un brin de mimosa qui trempe dans un verre.

Ainsi, le candidat malchanceux se vengeait en sacrifiant à la poésie. Ces alexandrins sont quelconques, mais fit il pas mieux après tout que de se douloir?

Quoi qu'il en soit, au Guillaume-Tell, la soirée se passait le plus gaiement et le plus simplement du monde. Les amateurs de cartes s'attardaient en d'interminables parties de piquet. Les gens d'allure paisible maniaient les dominos. Le jeu de dames avait ses fervents. Un groupe bavardait actualité et politique. D'autres, non moins passionnés, préféraient, comme M. Roman et Samain, deviser philosophie ou esthétique, errer au hasard, à travers art, science et littérature, cela parmi la fumée bleue des pipes et des cigares.

En veine de causticité, Samain chinait un peu, pas trop fort, avec une politesse charitable, M. Desmaisons ou M. Dennery, que sa manie de décalquer les illustrés avait fait surnommer Plombagine, et qui aimait beaucoup Samain et à qui Samain d'ailleurs le rendait avec usure.

Ou bien, on évoquait d'anciens visages : ce pauvre Juge qui avait si mal tourné ; Henri Germain qui publiait, dans les journaux à fort tirage, *Détresse Maternelle* et *La belle Louison* ; Rictus-Randon, de qui l'*Ode à Attila*, au lyrisme anarchique, causait quelque émoi chez les auditeurs. Rictus n'avait fait que passer dans l'administration, mais Samain continuait de le rencontrer aux mardis du *Mercure de France*. Et Rictus avait pris son placide compatriote pour confident de ses équipées. Car il vivait, selon le mot de Nietzsche, dangereusement, par crainte de moisir dans la routine et de s'embourgeoiser. Il racontait volontiers ses aventures et bonnes fortunes, sur la Butte, au clair de lune. Et M. Roman et Samain alternaient à citer des anecdotes et des mots drôles de l'auteur des *Soliloques du Pauvre*. Ils rappelaient volontiers celui-ci à propos du style du poète que Rictus trouvait trop pompeux :

« Laissez donc, disait-il, votre Lamartine et votre Vi-

gny (15). Ecrivez vos vers comme vous établissez votre carnet de blanchisseuse ! » Samain n'avait garde.

Le personnel subalterne de l'Hôtel de Ville n'était point exclu de ces réunions. Samain surtout n'était pas homme à dédaigner huissiers, appariteurs, non plus que garçons de salle. Ceux-ci avaient, d'autre part, une confiance sans limite dans sa bonté, sa pondération, son savoir et son bon sens. Dans sa serviabilité aussi. Fallait-il adresser une pétition ou une requête à l'Administration ? C'est au poète que ces humbles avaient recours pour la rédiger ou la recopier. Il y apportait toute sa bienveillance et ses soins. Et on appréciait rudement sa belle, ferme et lisible écriture.

Car il se plaisait, en vrai fonctionnaire de la vieille école, celle d'avant les dactylographes et les « Underwoods », à calligraphier sa page et à prouver, de toutes façons, qu'il excellait à manier un porte-plume. Ses manuscrits, à main posée, causent aujourd'hui, à juste titre, l'admiration des amateurs d'autographes. Y en a-t-il de ces superbes autographes de Samain parmi les minutes et papiers poussié-

(15) La vénération de Samain pour Lamartine, Vigny et quelques autres grands romantiques a été affirmée publiquement par une sorte de manifeste aujourd'hui oublié et qu'il est piquant de remettre en mémoire. C'est une déclaration collective signée par Louis Le Cardonnel, Jean Carrère, Louis Denise, Julien Leclercq, Albert Samain et qui parut le 4 janvier 1892, dans *le Figaro*, sous la rubrique *Boite aux lettres*. Voici le morceau en entier :

« Monsieur le Rédacteur en chef,

« Le public doit être bien inquiet depuis hier matin. Grâce à la bienveillante intervention de M. Jules Huret, il se croit sans doute menacé d'une nouvelle école littéraire, *Les Poètes Français*, parmi lesquels on nous a rangés.

« Qu'il se rassure ! Nous serions désolés de prendre à notre tour le ridicule d'un cénacle et le titre même indique qu'il ne s'agit pas d'un groupe exclusif. La vérité est que, nous étant rencontrés quelques Français de naissance, nous avons trouvé tout naturel d'échanger nos communes idées. Nous avons osé nous avouer que nous avions un culte pour le grand dix-septième siècle et que nous admirions encore des oubliés comme Lamartine, Vigny et Musset. Et nous nous sommes aperçus, non sans sourire de cette tardive découverte, qu'elles n'étaient pas agonisantes, les vertus essentielles de notre race. Voilà pourquoi nous avons assumé timidement ce titre modeste de *Poètes Français*, ce qui, peut-être, à l'heure présente, ne manque pas d'une certaine originalité. »

3 janvier 1892.

Des cinq signataires, trois sont morts prématurément : d'abord Julien Leclercq, puis Samain, enfin Denise.

reux de l'hôtel de ville ! En seize ans de travail régulier, dame ! cela fait de la copie.

Samain était très exact aux rendez-vous hebdomadaires du Guillaume-Tell. Il ne s'y faisait point attendre, étant de nature ponctuelle. D'ailleurs, il n'avait qu'à descendre de son appartement au rez-de-chaussée, où se tenait l'assemblée. Il y fut fidèle jusqu'au bout. Plutôt que d'y manquer, il aurait renvoyé un confrère.

Quand, en avril 1900, il se décide à quitter Paris pour Lille, où habite sa sœur Mme Soulisse, il s'excuse ainsi près de M. Roman :

Mon départ a été décidé de façon si brusque que je n'ai pas trouvé le temps de vous laisser le petit mot vous évitant le dérangement de venir, ainsi que d'habitude, me trouver au café.

Et il entretient son collègue d'un projet :

de se mettre carrément au vert et de respirer du grand air pendant deux ou trois mois... Comme on me le dit autour de moi, si je suis vraiment fatigué, pourquoi tarder encore six mois ? Nous entrons dans la belle saison, c'est vrai, mais de cette belle saison, jouirai-je vraiment avec mes six heures mijotées dans la poussière d'un bureau plein de paperasses et de public ? Reste à savoir comment je ferai la chose administrativement et si je mettrai purement et simplement un remplaçant à ma place. Je verrai et prendrai les conseils compétents. Voilà les grandes lignes de la situation, mon cher vieux. Je crois que vous ne désapprouverez pas mon initiative, sachant depuis combien de temps je bats de l'aile...

Au reste, je vous verrai à Paris, dès mon retour, et nous causerons (16).

Ces avis précieux, c'est de son chef de bureau qu'il les sollicite. Il écrit à M. Ferdinand Wolff :

Je vous avais parlé d'un projet de tâter de l'Algérie, l'hiver prochain. Puisque je me sens réellement touché, pourquoi attendrais-je jusque-là ! N'est-ce pas votre avis ? Quelque chose, je vous l'avoue, m'a fait écarter longtemps cette solution. Je ne me

(16) Lettre à M. Alcide Roman, 8 avril 1900.

faisais pas à l'idée de manquer ma session, de ne pas être là pour mes examinateurs, mes convocations, mes feuilles de présence. Songez que voilà plus de quinze ans que je le fais. Et puis, quel embarras pour vous peut-être ! Mais j'ai pensé aussi qu'il règne entre nous, au bureau, un grand esprit d'entente mutuelle, Desmaisons, qui est déjà très au courant de mon service et qui est très habile employé, pourrait, je crois, assez facilement faire le nécessaire, pendant qu'on lui ferait ses dossiers(17).

On serait peut-être tenté de sourire ou de penser : « Le diplomate ! l'habile et intéressant plaidoyer ! » ou encore : le poète ironise ! — Point du tout. La vérité est que Samain avait pris réellement à cœur son infime labeur de gratte-papier.

Force de l'habitude. Eloigné du service, Albert Samain s'ennuyait du bureau. Il ne le cache point à son brave Dennery, sous une forme qu'il veut plaisante :

Comment allez vous ? vous. Nous voilà en examens, maintenant. Je pense à vous souvent, à la besogne pas beaucoup, écrit-il, le 1er juin 1900. Desmaisons va-t-il bien et son petit bonhomme ?... Panel aussi...

A son chef, il expose son plan :

Administrativement, voici quelle serait mon intention : demander un congé de santé de trois mois. Ne croyez-vous pas qu'étant donné mes services antérieurs, j'aurai quelque facilité pour l'obtenir ? S'il m'était refusé, alors, quoi qu'il m'en coutât, je prendrais un remplaçant...

N'est-ce point admirable de conscience professionnelle ? Or, les avis combinés de MM. Wolff, Roman et Dennery lui enseignèrent la bonne méthode à suivre. Albert Samain obtint ce congé sous la forme qu'il avait envisagée. M. Dennery avait procuration en mains pour émarger aux lieu et place du poète et donner décharge des honoraires de l'absent.

Comme mes appointements ne sont pas payés de façon normale, il n'y a pas de presse à vous donner de destination. Je me

(17) Lettre à M. F. Wolff, 13 avril 1900.— Publiée par M. Kemp.

demande si je ne dois pas envoyer une nouvelle autorisation. En ce cas, voudriez-vous, mande-t-il à son camarade (18), avoir la bonté de m'en rappeler la formule ? J'ai toujours peur d'une gaffe en ces matières.

En post-scriptum, il ajoute :

Je crois que je ferais bien d'écrire à Wolff, mais je ne saurais dire ce que cela me coûte et quelle paresse j'éprouve de ce côté...

Il s'y résigne pourtant. Après avoir observé qu'il lui est impossible de rentrer au 1er août, il continue :

C'était une belle illusion ! Je vais demander le renouvellement de mon congé. Appuyé par vous — comme vous avez bien voulu le faire pour le premier — je pense qu'il me sera possible de l'obtenir, ce qui me mènerait jusqu'en octobre. Après, je verrai. Je me tâterai. Je consulterai et je crois que c'est le conseil que vous-même me donneriez, je ferai, s'il le faut, les plus lourds sacrifices pour tâcher de me remettre définitivement à flot. Ah ! quelle triste chose d'être malade ! Toute une vie bouleversée !.. (19).

Une allusion ensuite aux questions de service :

Dennery m'écrit 3.538 aspirantes élémentaires, 550 supérieures, c'est joli !

Dennery, qui lui envoya aussi les potins de l'établissement dans de longues et pittoresques lettres, a encore annoncé que le congé serait vraisemblablement prorogé. Bonne nouvelle ! Et c'est lui qui indique comment rédiger la demande officielle et qui, du consentement de M. Wolff qui apostille favorablement la lettre au Préfet, va la remettre au Personnel. C'est lui qui reçoit les mensualités et fait parvenir les mandats.

La dernière lettre de Samain à ses collègues est datée du 12 juillet, une lettre très courte pour les tranquilliser sur son état de santé. L'écriture cependant y trahit une extrême fatigue.

Un mois après, c'était la fin. On était en pleine période

(18) Lettre à M. Dennery, 30 mai-1er juin 1900.
(19) Lettre du 7 juillet 1900, citée par M. Kemp.

de vacances. Ni Alcide Roman, ni Desmaisons, ni Dennery ne se trouvent à Paris. Panel, Lauvergeat, Richez et quelques autres assuraient l'intérim au bureau. Personne, pour si surprenante que paraisse la chose, ne fit vers le cercueil du poète l'offrande d'une gerbe de fleurs et d'un souvenir matériel à l'employé modèle et trop discret de la ville de Paris.

A quelque temps de là, au 3e bureau de l'Enseignement, comme un nouveau commis avait succédé à la table où s'asseyait Albert Samain, M. Alcide Roman ouvrit les tiroirs du poète. Il en inventoria pieusement le contenu. Outre quelques rubans, bouts de dentelles et violettes fanées de la romance, souvenirs de beaux jours et d'heures amoureuses, outre des papiers professionnels, des notes de lecture et un agenda, M. Roman trouva une vingtaine de poèmes élégiaques sous ce titre : *A Lika*.

Ces reliques furent remises à M. Raymond Bonheur. Les notes et divers manuscrits en prose allèrent grossir le dossier des nombreux inédits qui comptaient notamment le texte du *Chariot d'or* et une des trois versions du *Polyphème*. Quant aux poèmes d'amour, ils auraient, paraît-il, été détruits en partie, comme n'ajoutant rien à la gloire du disparu.

Ces vers condamnés étaient, m'a assuré quelqu'un qui a beaucoup connu l'auteur, adressés à une femme de théâtre, à propos de laquelle le poète se trouvait en rivalité passionnelle avec un de ses intimes. Si l'on se souvient de l'aventure de Mlle P..., la couventine, et d'Henry Juge, c'était décidément une fatalité dans la vie sentimentale de Samain de diriger sa tendresse vers des cœurs déjà pris ailleurs.

LÉON BOCQUET.

SE MARIER EN BOUC

—

La règle générale est qu'après le mariage, la jeune femme va s'installer et vivre dans la famille du mari, à moins que le jeune ménage ne possède, ou ne se construise, une maison à part. Ce dernier cas est au surplus assez rare en Savoie, où la vie en commun est plus commode pour les travaux des champs et plus rémunératrice.

Plus rare encore est le cas où c'est le nouvel époux qui va vivre avec les parents et dans la maison de sa jeune femme ; il se présente surtout si l'époux est un étranger au village, ou un ouvrier agricole du même village, ou d'une commune voisine, embauché par les parents de la fille. Cette forme exceptionnelle, qui dépend d'ordinaire de conditions individuelles, se rencontre dans maints pays ; l'exemple le plus connu est celui de Jacob, domestique de Laban, et qui épousa les deux filles de son patron. On nomme cette forme *parémie* ; l'ethnographe Kohler lui a consacré une brève étude (1). Elle est plus ou moins liée à cette forme d'union que Westermarck nomme « le mariage par service » ; il doute, d'ailleurs avec raison, qu'elle soit la survivance d'une période où l'homme allait normalement vivre dans la maison de la femme et des parents de celle-ci, théorie proposée par Maximof (2).

De toutes manières, en Savoie, l'anormalité dont il s'agit est mal accueillie, et stigmatisée par le peuple au moyen

(1) J. Kohler, dans la *Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft*, 1912 (tome XXVII), p. 465.

(2) E. Westermarck : *History of human Marriage*, 3e édit., London, 1921, t. II, p. 364 ; mais ni dans ce grand traité, ni dans ses *Cérémonies du mariage au Maroc*, Westermarck n'a étudié le cas qui nous intéresse ici, et qui nécessite un *renversement des cérémonies nuptiales.*

d'expressions spéciales qui sont intéressantes à cause de leur répartition géographique et de leur forme métaphorique, au surplus difficile à interpréter. Mon enquête porte sur plus de quatre cents communes ; il reste des vides, mais on peut déjà reconnaître plusieurs dominantes. On rencontre, en effet, au moins huit dénominations caractérisées qui sont imposées au jeune époux par ses concitoyens; mais la jeune femme n'est l'objet d'aucun surnom, ni d'aucune farce rituelle.

I

Etre marié en Bouc

Cette expression est signalée par le *Dictionnaire Savoyard* comme courante : 1° dans la région d'Annecy et à La Balme de Sillingy (3) ; 2° dans tout l'Albanais et à Rumilly (4). Les renseignements directs que j'ai reçus certifient encore son usage de nos jours à Quintal, Balmont, Viuz la-Chiésaz, Gruffy, Cuzy, Chainaz, Héry-sur-Alby, Alby, Marigny, Saint-Sylvestre, Chapéry et Massingy, localités toutes situées dans la même région ; puis, bien plus au nord, à Savigny, et vers l'est, assez loin, à Ugines et Outrechaise. Il y a donc des vides entre ces trois zones.

La formule patoise est : *marià in boçhè, è boçhè, en bocan* (5).

L'explication populaire donnée par le *Dictionnaire Savoyard* est « qu'on conduit la vache au taureau, mais le bouc à la chèvre ». Elle serait acceptable si, dans une autre région de la Savoie, on ne disait juste le contraire, en assimilant le nouvel époux à un veau ou à un taureau.

On ne me signale aucun rite spécial dans les communes énumérées.

(3) Constantin et Désormaux : *Dict. Sav.*, Paris et Annecy, 1902, p. 237, *s. v. jhindre*.

(4) *Ibidem*, p. 267, *s. v. marià*.

(5) Conformément à l'usage adopté par les linguistes, *çh* représente le *th* anglais dur et *jh* le *th* anglais doux.

II

Etre marié en Gindre

Cette expression est donnée par le *Dictionnaire Savoyard* comme usitée à Samoens (6); mais on me le signale en outre à Sixt, Verchais, les Gets, Morzine, Montriond, Saint-Jean-d'Aulps, Seytroux, La Baume, Bonnevaux, La Verne, La Forclaz, Chevenoz, Vinzier, Lugrin, Novel, Vacheresse, Abondance et Chatel, c'est-à-dire dans tout le Chablais oriental et la partie du Faucigny qui communique avec lui, mais ni dans le Chablais occidental (sauf au Villard-sur-Boëge), le Haut, le Moyen ni le Bas-Faucigny. La région délimitée est assez homogène.

La locution patoise est : *marià à jhindre.*

En étudiant les cérémonies du mariage en Savoie, j'avais traduit le mot savoyard *jhindre* par *gendre* ; M. Désormaux avait bien voulu à ce propos m'en donner l'étymologie : il vient nettement de *juniorem* (7). Mais alors se présentait une difficulté d'ordre sémantique : le nouvel époux n'est pas nécessairement le plus jeune fils, ou n'est pas situé dans sa nouvelle famille en dessous de ses beaux-frères, même plus jeunes que lui ; aucun document ne signale en Savoie des restes d'un « droit du juveigneur » (8). Bien que le français *gendre* soit apparenté à *jhindre* savoyard, je crois pourtant qu'il vaut mieux rapprocher le mot employé dans l'expression citée du français *gindre* ou *geindre*, garçon ou apprenti boulanger, qui pétrit le pain. On explique populairement ce mot en rappelant les gémissements et les ahans que le pétrisseur pousse au cours de son pénible travail ; la vraie étymologie est pourtant ici aussi *juniorem* : le *geindre* est *le plus jeune ouvrier.*

(6) *Ibidem, s. v. jhindre.*

(7) A. van Gennep: *En Savoie, Du Berceau à la Tombe*, Chambéry, 1916, p. 105, et pour la discussion de *jhindre, gendre*, p. 1[illegible]0, notes 1 et 2.

(8) Ou *maineté, ultimogeniture*, etc. ; pour une étude comparative étendue de ce droit, voir J.-G. Frazer: *Folklore in the old Testament*, Part. II, chapter II, *The heirship of Jacob.*

Or, ce sens serait applicable aussi au jeune homme qui vient vivre chez ses beaux-parents ; il est le plus jeune de la maison comme date d'embauche ; il travaille non pour lui-même, mais pour son beau-père ; on lui donne les travaux pénibles ; c'est bien le *geindre* (9). Cette explication me paraît d'autant mieux applicable au cas donné que les habitants de la zone ci-dessus délimitée émigrent depuis plusieurs siècles et ont toujours été adonnés aux gros travaux (terrassement, maçonnerie, travail de la pierre, boulangers, porteurs d'eau, coltineurs, etc.) dans les villes de France.

On ne me signale pas de rites spéciaux.

III

Etre marié en Loup

Cette expression m'est donnée seulement pour Bessans, Lanslevillard, Lanslebourg, Termignon et hypothétiquement Bonneval-sur-Arc. Pour la région entre Termignon et Montricher, je n'ai pu avoir que des renseignements négatifs ; il semble que le cas ne se présente pas, ou bien qu'il ne soit pas dénommé spécialement. Mais je n'ose rien affirmer.

A Bessans, les garçons du village font charivari jusqu'à ce que l'époux paye à boire.

Rien dans les mœurs du loup n'explique le choix des Hauts-Mauriennais pour désigner ainsi le jeune époux, sinon l'instinct, qu'il possède en commun avec les chiens et la plupart des animaux sauvages, de poursuivre longtemps la femelle au printemps. Mais dans ce cas, comment se fait-il que nulle part on ne dise « être marié en chien? »

(9) Le sort du jeune époux est considéré comme peu enviable, témoin ce dicton :

Al preu marià à jhindre
cé que marie on fousi (Samoens).

« Celui qui part comme conscrit est aussi à plaindre que celui qui est marié en gindre » ; cf. *Dict. Sav.*, p. 237 (littéralement : il est certes marié en gindre, celui qui épouse un fusil).

Est-ce parce que le loup s'installe dans la tanière de sa femelle dès que celle-ci a des petits ? Mais l'ours fait de même...

IV

Etre marié en Cul de Loup

Cette expression, liée verbalement à la précédente, est plus bizarre encore. Elle est bien certifiée pour toute la région de Bonneville, où je l'ai entendue moi-même (10) et notée à Bonneville, Ayse, Mont-Saxonnex, Brizon, Saint-Pierre-de-Rumilly et Amancy ; on me la signale encore à Passeirier, La Roche, Saint-Sixt et Saint-Laurent, hypothétiquement à la Côte d'Hyot et à Saint-Jean-de-Tholome. Elle est de plus en usage dans la région savoyarde du canton de Genève selon Duret (11) ; et on me la donne comme en usage plus au sud à Cruseilles, Chaumont et Savigny. Je n'ai pas confirmation de son existence dans la région intermédiaire.

Pas de cérémonies spéciales pour les formes III et IV ; mais il en existe peut-être, qui donneraient la clef de ces deux expressions (12). Les deux zones sont très éloignées l'une de l'autre.

On dit : *in cu d'leu, è cu dé leu, en cu de lo'i.*

On trouvera plus loin un essai d'explication linguistique de cette expression. Mais peut-être convient-il d'abord de rappeler quelques croyances populaires relatives au loup et à la louve. En Franche-Comté subsiste le proverbe : « Jamais loup ne vit son père », dit à propos des bâtards, qui ignorent le leur ; dans la même région, tout comme jadis en Béarn, on dit que « quand la louve est en chasse, tous les

(10) *Religions, mœurs et légendes*, t. III, Paris, 1911, p. 194, note ; *Du Berceau à la Tombe*, pp. 105 et 190.

(11) Duret et Koschwitz : *Grammaire savoyarde*, Berlin, 1893, p. 84.

(12) Ainsi dans le Mâconnais et la Bresse, la première entrevue des deux familles des futurs époux, et qui a pour objet de dresser une sorte d'inventaire des biens matériels et des qualités morales de ces deux familles, se nomme la *revue du loup* ; Jeanton : *Maç. tradit.*, fasc. IV, 1924, p. 24.

loups la suivent l'un derrière l'autre et qu'elle choisit le plus vilain et le plus fatigué de tous, qui est le premier qui a fait sa rencontre » (13). De cette croyance dérive l'expression *marcher à la queue-leu leu*.

On pourrait donc supposer qu'en disant d'un jeune homme qu'il se marie en *cul de loup*, on indique que c'est le plus vilain, le plus pauvre ou le plus mal tenu du village, celui dont les autres filles ne veulent pas, et que la fille qui le prend pour époux est telle que la louve, désireuse d'amour et prête à accepter le premier venu pour satisfaire son goût. Ces rapprochements sont, je le sais, peu probants, et il est inutile de citer encore d'autres croyances comme : voir le loup cause l'enrouement, ou, si c'est une fille, rend enceinte (14) ; prendre un loup, ou « mener » les loups a pour effet de les faire partir du pays ; conjurer les loups en leur jetant une omoplate de mouton ; crier haro au loup, etc. Rien de tout cela ne donne une indication, fût-ce légère, qui permette d'interpréter notre locution savoyarde.

V

Etre marié en Veau

Cette expression m'est certifiée tout le long de l'Arly et de l'Isère, sur les deux rives depuis Le Praz et Flumet jusqu'à Montmélian et Sainte-Hélène-du-Lac, exception faite de la zone de Saint-Pierre-d'Albigny, dont il sera parlé plus loin, dans laquelle cependant « être marié en Veau » se trouve à Frontenex. Le noyau de l'Isère se ramifie dans le canton de La Rochette (Presles, Le Verneil et La Trinité ; rien pour les autres communes) et dans la Basse Maurienne (Saint-Georges et Saint-Alban-des-Hurtières) ; il faudrait donc compléter l'enquête pour ces deux régions.

(13) Paul Sébillot, *Folklore de France*, t. III, p. 9-10.

(14) On dit en Savoie pour désigner une fille qui est enceinte qu' « elle a pété à vêpres », et de celle qui n'est plus vierge qu' « elle a vu péter le loup sur la pierre de bois » ; cf. *Dict. Sav.*, p. 312, s. v. *peta*.

Le mot employé. *mojhon,* ne laisse pas place au doute ; il s'agit bien d'un bouvillon de 6 à 18 mois ; à Césarches on dit *è mozan* ; à la Trinité, *en viò*, à Montmélian, *en vio*.

Celui qui se marie « en veau » est soumis à des farces. A Sainte-Hélène et à Notre-Dame-des-Millières, ses camarades apportent sur le passage de la noce et tendent au nouveau marié un sceau rempli de vin chaud où il faut qu'il boive. A Venthon, on éparpille des bottes de paille sur le passage du cortège. A Mercury, dans la nuit qui suit les noces, on met devant la porte un fagot de bois ; si le fagot disparaît, c'est signe que le veau est un « bon veau », qu'il « va bien travailler ». A Frontenex, si le marchand de bestiaux passe dans le village, on l'envoie vers la maison où l'homme vient de se marier en veau ; le marchand de bestiaux frappe et demande, en toute ingénuité, s'il n'y a pas de veau à vendre. A Bonvillard, autrefois on dressait sur le parcours de la noce une crèche flanquée, de chaque côté, d'un grand seau d'eau mêlée de son et devant la crèche un « fantôme », c'est-à-dire un mannequin représentant un veau en train de manger. La crèche remplie de paille et le seau d'eau se mettaient aussi à Queige, tandis qu'au Villard-sur-Doron on étend seulement de la paille devant la maison ; ces trois éléments se combinent de nos jours à Notre Dame-de-Bellecombe et se combinaient autrefois à Héry. A Césarches, on offre au marié une botte de foin ou une botte de fanes de pois.

VI

Etre marié en Queue de Veau

Apparentée à la précédente, cette expression est celle qui occupe le territoire le plus étendu : toute la Tarentaise, depuis Tours jusqu'à Val d'Isère, plus les vallées latérales, notamment celle de Bozel et celle des Belleville, avec descente sur la moyenne Maurienne, entre la Chambre et Montricher, et remontée dans toute la vallée des Arves

(mais je n'ai rien pour la vallée des Villards), soit plus de soixante communes, avec existence sporadique dans la vallée de l'Arly (au Praz et à Crest-Volland).

La forme patoise est : *en coi de vel* à Tignes, *en quoua del viau* à Montmagny (Saint-Marcel), *in kwa del vi* vers Moutiers, *in kwa d'mozon* dans la basse Tarentaise.

Aucune explication n'est donnée par les informateurs. De plus, nulle part en Tarentaise on ne fait de farces spéciales au jeune homme et qui seraient différentes des farces d'un mariage ordinaire. Ce n'est que pour Jarrier qu'on me signale les farces du seau et du fagot devant la maison de la jeune épouse, mais pour aucune autre commune de la Maurienne.

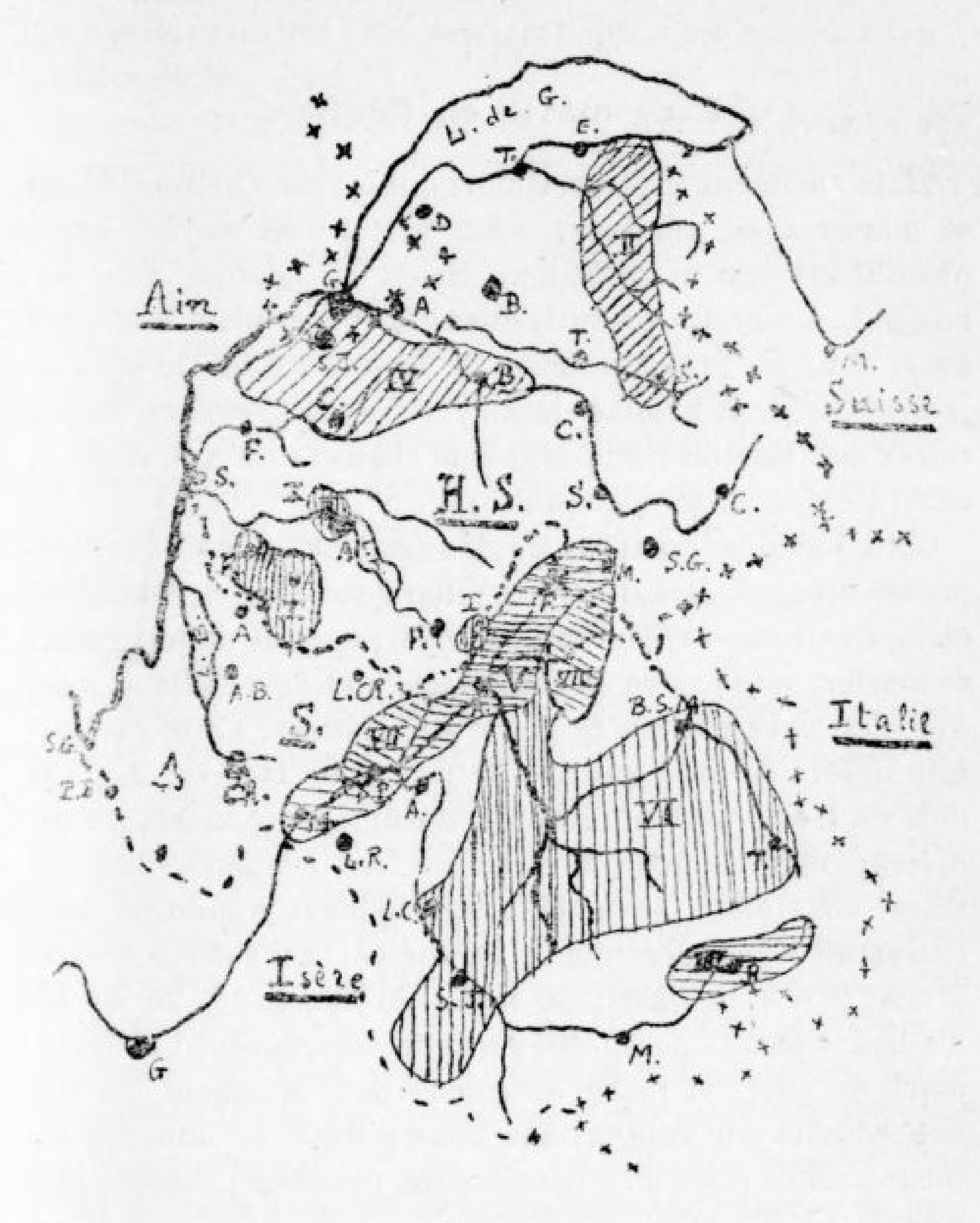
VII

Etre marié en Taureau

Plus intelligible semble l'expression employée dans une zone restreinte qui comprend Mercury, Plancherine, Cléry, Saint-Vital, Montailleur, Grésy-sur-Isère, Fréterive, Saint-Pierre d'Albigny et Sainte-Reine ; de plus, isolément, La Giettaz dans la haute vallée de l'Arly. Se marier en Taureau peut équivaloir à se marier en Bouc, puisque ce sont des animaux reproducteurs par excellence ; mais pourquoi ne se marie-t-on pas, dans ce cas, en bélier, ni en âne, ni en étalon ? A Montailleur et à Fréterive, on explique que, « si un homme s'est marié en taureau, c'est pour dire qu'il s'est vendu » ; pourtant il y a bien d'autres animaux qui « se vendent » au sens sexuel ici sous-entendu.

Nulle part dans cette zone on ne fait de farces au « taureau », sauf à Sainte-Reine où les garçons « suivent le cortège en faisant du bruit », ce qui équivaut au charivari qu'on fait aux veufs.

Le terme patois est partout *borâ*.



LÉGENDE

I. Se marier en Bouc.
II. — — Gindre.
III. — — Loup.
IV. — — Cul de Loup.
V. — — Veau.
VI. — — Queue de Veau.
VII. — — Taureau.
VIII. — — Génisse.

VIII

Etre marié en Génisse

Mais comment expliquer alors que le jeune homme puisse se marier « en génisse ? » Le mot patois *mojhe*, *moge*, prète il est vrai à confusion. Selon le *Dictionnaire Savoyard*, il signifie primitivement *génisse*, mais s'emploie aussi dans un grand nombre de localités dans le sens de *jeune fille*, tout comme le moyen français *mouge*, *moge*, relevé par Gaston Paris dans une chanson du XVe siècle et encore employé par Calvin (15).

Cette locution est en usage dans une petite zone qui comprend Arèches, Beaufort, Le Villard-sur-Doron, Hauteluce et Notre-Dame-de-Bellecombe. Elle pourrait donc signifier se marier, non pas en génisse, mais « en jeune fille », puisque c'est chez elle que le marié va s'établir. Cette explication diffère de celle que me propose Elie Halévy, à qui je dois un très grand nombre de documents folkloriques sur diverses régions de la Savoie : « C'est toujours, dit-il, la même métaphore [sexuelle] ; mais le féminin qu'on emploie ici semble impliquer que la femme est considérée comme jouant le rôle du mari, du mâle, du *mozon*. » Je ne nie d'ailleurs pas la possibilité de cette association d'idées ; le mari, en effet, va jouer, au moins théoriquement, un rôle subordonné par rapport à sa femme dans sa nouvelle demeure. Mais je préfère l'explication générale proposée plus loin.

Ni farces, ni cérémonies spéciales.

IX

Isolées se présentent pour le moment les expressions suivantes :

A Beaufort on dit aussi que le jeune homme « va s'éta-

(15) *Dict. Sav.*, p. 273, *s. v. mojhe*.

blir par terre » ; on peut supposer que c'est une allusion à la litière de la « génisse ».

De même aux Houches (et à ce qu'il semble dans les autres communes de la vallée de Chamonix), se marier ainsi, c'est « aller à la paille ».

A Saint-Alban des-Hurtières (Maurienne), on se marie soit « en Veau », soit « en Bœuf ».

Bocan, *Boçhè*, *Vio*, *Mozon*, précédés d'ordinaire de l'article, sont donnés comme surnom à l'homme qui vit chez ses beaux-parents (affirmé pour une trentaine de communes). On peut supposer que des surnoms de ce genre, donnés anciennement, sont le point de départ des noms de famille de ce type.

X

Comme le fait social, rituel et économique dont il est parlé ici est identique partout en Savoie, on ne laisse pas d'être surpris d'une telle abondance d'images pour l'exprimer. Si ces métaphores appartenaient toutes à une même catégorie, à celle des animaux reproducteurs par excellence comme le supposait Elie Halévy (16), tant sauvages que domestiques, on posséderait une solution à la fois unique et simple. Mais tel n'est pas le cas. Le « Cul de Loup » et la « Queue de Veau » ne présentent pas, dans le folklore international, une importance particulière ; ce ne sont pas des objets magiques; on ne les emploie pas dans les rites de fécondation ou de préservation. Il serait exagéré de leur chercher des parallèles dans l'emploi des queues chasse-mouches ou sacrées de l'Egypte ancienne ou de l'Inde.

Pour le « Cul de Loup » j'ai une solution à proposer, d'ordre linguistique. *En cul*, *à cul* signifie souvent en français, et peut-être en savoyard, *ce qui est derrière*, *ce qui est en arrière* ; *leu* est dans diverses régions de la Savoie

(16) « Taureau, veau, mozon sont des synonymes ; et le sens m'en apparaît clair. Le mari sera non pas le maître de la maison, mais une bête de somme, ou plutôt même un animal reproducteur au service de sa femme. »

un équivalent de *lou* (*les*, *eux*, *à eux*, *leurs*) ; d'autre part, la forme *Lou*, pour *Loup*, est bien plus employée que la forme *Leu*. Il peut donc y avoir eu confusion populaire entre ces formes. Si *leu* est ici le pronom, on traduirait *marià in cu d'leu* par « se marier au derrière d'eux, à leur derrière » ; le sens serait que le mari doit dans ces conditions suivre « au derrière » ses beaux-parents, leur obéir comme un animal domestique quelconque, comme un chien par exemple. De cette manière, l'expression analysée rentrerait sémantiquement dans la catégorie du *gindre*.

La « Queue de Veau » deviendrait ainsi intelligible par contre-coup; et les autres animaux domestiques choisis comme symboles ne représenteraient plus que l'obéissance passive. Le bouc, en effet, est un animal dangereux, mais qui reste toujours à l'attache ; le taureau lui-même, avec son anneau dans le nez, malgré sa force brutale, se laisse mener à volonté. Quant au veau, il est conduit au marché et à l'abattoir, tenu par la queue ; c'est un spectacle qui se voit souvent, que celui du paysan poussant sur la route, en lui tordant la queue, son veau récalcitrant ; de même la génisse, veau femelle. Mais non la vache, ni le bœuf, adultes.

On pourrait supposer, sans pour cela détruire cette explication, que le jeune mari trouve, en s'établissant ainsi, sa « litière » toute faite. Mais dans ce cas on l'aurait aussi comparé à l'âne ou au cheval, qui la trouvent mieux faite encore, ou au chien, qui trouve sa pâtée cuite. Il vaut donc mieux s'en tenir à l'idée générale indiquée. Si toutes ces expressions se rapportent uniquement au fait de la subordination économique et de l'obéissance en ménage, on comprend que les animaux domestiques trop forts ou trop indépendants, comme le porc, le chien, la vache, le bœuf, le cheval, l'âne, le mulet surtout, ne puissent être comparés au mari qui va vivre chez les parents de sa femme et travailler pour eux.

Je voudrais bien, en tout cas, compléter ma carte de ré-

partition (17) avant que ces expressions ne soient entièrement sorties de l'usage : la guerre a changé bien des choses, et par suite de la crise des logements, il n'est plus du tout honteux pour un jeune mari de loger chez ses beaux-parents ; au contraire, tout le monde l'envie, et le regarde comme un mortel aimé des dieux, autant, peut-être, que de sa femme.

A. VAN GENNEP.

(17) Je serais très reconnaissant aussi aux lecteurs de m'indiquer les locutions de même type en usage ailleurs qu'en Savoie. Je n'ai trouvé de parallèles aux faits savoyards ni en Dauphiné, ni en Lyonnais, ni en Bresse, ni en Suisse romande ; interrogées, des personnes de la Bretagne, de l'Auvergne, de la Flandre française, de la Lorraine, de l'Alsace m'ont affirmé que le mari qui va vivre chez sa femme n'est pas désigné par un surnom spécial. Cette coutume serait-elle donc *uniquement savoyarde* ?

DU VERT ET DU BLEU[1]

—

En mer.
10 août.

Matinée employée à nous baigner, à faire de la culture physique, régime excellent par cette température, pour maigrir rapidement et sans douleur.

La journée passe, nonchalante, joyeuse, à essayer des produits de beauté, à composer des parfums (aucun ne vaudra « la Nuit d'Algésiras »...), à traîner sur le pont, en costumes légers. J'ai aperçu Carthagène, bande corail vif sur montagne indigo, un voilier aux rondes voiles gonflées, pareil à un pigeon ébouriffé, des troupeaux de mouettes fatiguées, posées sur la crête des vagues comme de petits papiers jetés au vent, des dauphins qui jouaient à la course avec nous, si rapides que l'œil à peine a le temps de les entrevoir...

Puis, nous avons bavardé sous la lune, gentiment. Vous savez, Toffee, ce n'est plus à Rome, en grand apparat, que nous nous marions, c'est dans une petite église de campagne, sans personne.



En rade de Palma (Baléares).
11 août.

Vers 5 heures du matin : — Vite ! vite ! Lézard, venez voir l'île Iviza! A dire vrai, cette toute petite personne n'a rien de bien extraordinaire. Elle ne m'est qu'un prétexte de constater l'extrême limpidité de certains yeux d'eau verte à la lumière de l'aube.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 650 et 651.

A midi, nous mouillons dans la baie de Palma. Au-dessus de la mer s'étagent des rochers roses, des maisons aux jardins en terrasses. Au-dessus encore, la colline en forêts d'un vert profond est dominée par le château-fort de Bellver qui ne manque pas d'allure.

Il me tarde de voir les fameux jardins peints par Rusinol, allées d'ifs taillés, escaliers aux rampes de cyprès décorés de paons faisant la roue, bassins ombragés de lauriers-roses, labyrinthes conduisant à de mystérieux vergers... Mais la canicule nous empêche de descendre avant quatre heures. Une ridicule carriole d'osier surmontée d'un toit à galerie, une paire de chevaux qu'attend l'abattoir et un gros homme débraillé fumant un cigare malodorant, nous traînent à contre-cœur devant les *curiositadès* de la ville. Elles sont médiocres. Quelques patios humides et sombres, derrière de vieilles grilles tarabiscotées, l'église San-Francisco percée de meurtrières par où filtrent des rais dorés et où d'invisibles voix chantent des vêpres plaintives, des ruelles cahoteuses d'où nous délogeons des bonnes femmes assises au beau mitan, des hordes de chats pouilleux... c'est tout.

Voyons la campagne?

Par une route crémeuse de poussière ocrée, le long de rochers ocres, d'arbres ocres, en trois quarts d'heure monotones, nous arrivons à un bois de pins maritimes et rochers rouges, genre cap Martin (moins la mer) — puis, au Castello di Bellver, assez noble, avec une cour en arcades et un vieux puits. La vue est splendide. Chez moi, dans les Pyrénées, aussi!... Mais où sont mes ifs taillés, mes labyrinthes, mes jets d'eau au fond des berceaux de roses?... A Minorque où nous n'irons pas! Ou dans l'imagination de Rusinol le Catalan? Personne ne peut nous renseigner, personne ne comprend ce que nous voulons dire : je suis furieuse.

La descente est aussi longue que la montée, au pas.

Nous sommes dépassés par toutes les carrioles, les ânes et les piétons. Parfois, le poussah nonchalamment murmure à ses haridelles : *Aoûhoûh! Nino!..* — et retombe dans son abrutissement. Abrutis, nous aussi, nous dînons au Grand Hôtel — fort mal. Nous rentrons. Pas un souffle d'air. En maillot, nous attendons l'heure du bain.

— Tu as l'air d'un fauve qui va bondir... Tu es vraiment puissante, souple... et belle...

Jamais Lézard ne m'en avait dit autant! Il faut, en effet, qu'il soit malade!

Nous nous jetons à l'eau. Sensation nouvelle pour moi, que de piquer une tête par 2.000 mètres de fond... la nuit. Pour rien au monde je ne l'avouerais, mais j'ai un peu peur, peur du noir, d'une telle immensité d'eau et surtout des poissons qui pourraient me mordre les doigts de pieds! Il ne m'arrive cependant rien. Pas la moindre méduse en vue, pas le plus petit poisson-scie, pas le bout du du nez d'un espadon. L'eau a 35°. C'est exquis. Remontée sur l'échelle, je m'amuse à regarder Lézard nager dans les vagues transparentes. Il n'a pas l'air d'un Lézard, mais bien du méchant roi des grenouilles de mer, qui vient jeter un sort au bateau assez imprudent pour s'aventurer dans son domaine.



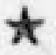
En mer.
12-13 août.

Ciel et mer qui bouillent, infernale réverbération, pas un soupçon de brise, plancher du yacht brûlant la plante des pieds, aliments écœurants, dégoût du moindre geste, d'un mouvement quelconque, de toute pensée un peu suivie... Mois d'août aux pays chauds — folie! — il est vrai que les naturels disent que depuis 25 ans ils n'ont pas éprouvé de température pareille. J'ai la spécialité de ces exceptions désastreuses la première fois que j'ai vu Monte-Carlo, il a neigé sur les orangers en fruits, phénoméne! etc...

Je passe mon temps à me refaire une approximative beauté, vêtue de ma seule gandourah de gaze marocaine; mes cheveux, jadis flous, collent à ma tête comme une peinture. Le jeune homme affirme qu'il fait « bon » et prend un malin plaisir à augmenter ma chaleur par de savantes séances de boxe, d'escrime et autres sports frais.

Il est beaucoup question, en ce moment, d'une croisière en Extrême-Orient. Qu'en dites-vous, Toffee? Venez-vous? Ceylan et les jardins de Paradénia, Java et des chasses au tigre, les cerisiers en fleurs au Japon, Pékin, la Grande Muraille et retour par San-Francisco... Cela ne vous tente pas? Je vous emmène, si vous me promettez de ne pas siffler de trop doux airs à mon Lézard!

Je voudrais m'en aller là-bas — n'en jamais revenir. J'ai besoin de bouger, de ne pas m'arrêter une seconde, de n'avoir pas le temps de m'y reconnaître. L'idée de revoir les endroits où j'ai promené mon bonheur d'autrefois m'est odieuse. Il me semble impossible d'habiter désormais cette maisonnette d'Auteuil, choisie si joyeusement près de la sienne. Alors, désespérément, je m'accroche à ces projets de voyage lointain avec cet espèce de dieu fou... Comment! j'ai pu écrire cette page sans qu'il soit venu me tirer les cheveux, me dire que je ne suis pas à mon avantage aujourd'hui, me prier de lui refaire son nœud de cravate ou me supplier « d'être plus gentille avec lui »?... Il doit alors dormir sur son lit, nu, la tête sur un bras replié, ses cils battant, un peu, très peu...



En rade d'Ajaccio.
14 août.

Ce matin, nous stoppons devant Ajaccio, banale, au pied de montagnes vaporeuses.

En attendant le moment de descendre, je prends ma leçon d'amaigrissement, je veux dire de boxe. Ces séances, sont, paraît-il, d'un comique irrésistible. Après quel-

ques minutes employées par Lézard à me taper doucement sur la tête, sans que je puisse parer une seule fois, enragée je me rue sur lui en le couvrant d'injures et de ridicules coups de poings, de pieds, de tête. Généralement, je finis par le mordre. Un « direct » moelleux m'envoie alors bouler dans un coin, tandis que Lézard déclare gravement que je suis bien femme et qu'il ne joue plus.

La terre solide est agréable, après deux jours de mer. Bras dessus, bras dessous, nous arpentons une grande allée panachée platanes et palmiers, en parlant de Napoléon. Il est naturellement partout. Le voici au sommet d'une fontaine, gardé par des lions couchés, en toge, appuyé sur un glaive, l'air fatigué. Le voilà gardé par ses frères, sur une grande place devant la mer, et elle a l'air de l'ennuyer. Devant sa maison, je m'émeus. Il n'y a pourtant pas beaucoup de quoi : l'atmosphère est froide, hostile même... Un guide indifférent nous fait visiter au galop l'intérieur. De pauvres meubles Louis XV et Louis XVI, sans cuivres, tout simplets, ne contribuent pas à donner un air intime aux pièces quasi-nues où vivait M. Napoléon père, où accouchait Madame mère, où lui-même travaillait, jeune artilleur. Ceux qui habitaient ici avaient peu d'argent, usaient leurs fauteuils jusqu'aux crins. Des gens simples... C'est émouvant, je trouve. Le guide me dit gravement, espérant doucher mon enthousiasme :

— C'était un grand *toueur* d'hommes!

Nous lui donnons un pourboire aussi petit que possible. Il ne saura jamais pourquoi.

Une longue promenade en voiture, au bord de la mer, du côté des îles Sanguinaires, nous ravit. En soie de tous les bleus, la mer. A droite, une muraille de figuiers de Barbarie hérissée de fruits sanguinolents, de fleurs jaunes et pourpres — puis, voici la broussaille pelucheuse du maquis et, plus loin, entourés de bosquets de myrtes ou de cyprès en haies, s'alignent les caveaux de morts cossus

qui se payent le luxe de dormir face à la mer, loin des cimetières clôturés. Baignant tout cela, cette odeur que Napoléon disait n'avoir jamais pu oublier, d'aromates et de miel, de résine et d'herbes brûlées... de je ne sais quelle fleur ou quel feuillage — odeur sauvage, âpre, suave.

Dormir ici, pour toujours, oui. Et vivre sur cette petite plage qui se creuse à l'abri d'une presqu'île au profil polynésien! — Le sable y est gris-souris, mauve et rose pâle, irisé, poussière d'opale, l'eau tendre ourlée de nacre. Impossible de résister à la tentation de souiller par nos barbotages, bas et souliers arrachés, cet endroit idyllique. De la chaumière tapie dans le bois, des enfants nous guettent, une vieille sorcière file sa quenouille sur le seuil. Le bateau échoué sur la grève, gros ventre en l'air, me fait penser à une pirogue des archipels lointains... Pour être dans la note, je croque, toutes crues, des crevettes roses, — si chaudes, si parfumées, qu'on les croirait cuites dans le plus savant court-bouillon.

Qu'on est loin! qu'on est bien! — Pourquoi revenir?

Le retour est doux, épaule contre épaule, dans la nuit.



En rade d'Ajaccio.
15 août.

Un bruit affreux m'a réveillée à 5 heures du matin : c'est Mme Clothilde Clairville qui arrive. Avant de partir, Lézard l'avait invitée à nous rejoindre ici. Il avait oublié de me le dire! Je ne la connais que de réputation et ce réveil en fanfare me dispose mal. Toute la matinée, je l'entends trotter, rire, chanter et demander à tous les échos : — Où donc est ma charmante hôtesse?...

Assez grinchue, la charmante hôtesse ne descend qu'à une heure. Clothilde a l'air d'une grande fourmi noire et aveugle : même pour manger, elle se sert de son face-à-main. Quarante-deux dents, au moins — et il lui faut bien ça, pour mordre comme elle le fait, très drôlement d'ailleurs, la terre entière.

Jusqu'à trois heures, elle et Lézard causent de leurs communes relations. Bientôt je n'écoute plus; avec la petite chienne Pouic, — roquet rare, paraît-il, heureusement! — nous regardons la mer qui crépite au soleil.

Mais Pouic, trop bien élevée, prend le *Saphir* pour un salon; il faut la descendre. « Elle préférerait mourir! » déclare Clairville. Ne meurs pas, roquet! et volons vers la terre où tu t'accroupis tout de suite, touffe de poils gris qu'on écraserait sans la voir, si ta bonne maîtresse ne prenait soin de t'attifer d'un ridicule nœud rose.

Une somptueuse victoria nous conduit au château Pozzo di Borgo, là-haut, à travers un pays splendide et odorant. Le château est prétentieux, entouré d'un piteux jardin à la française. J'aime infiniment mieux la maison du garde, au milieu d'un bois de sorbiers-des-oiseaux — feuillage déchiqueté et cascades de grappes écarlates. Nous y buvons de l'excellent vin blanc, Pouic renifle beaucoup d'excellentes mauvaises odeurs; les deux Parisiens — le sont-ils assez! — parlent de... Paris.

Je m'ennuie.. Et, dans mon fromage blanc, je pleure d'énervement, de solitude. J'en ai assez, Toffee. Ce garçon m'agace, me choque. Je m'en veux de tant le goûter à certaines heures. Il m'ennuie — et je compare...



En rade d'Ajaccio.
16 août.

La matinée se passe à essayer de faire oublier à Pouic ses principes de civilité puérile, en ce qui concerne un bateau. Mais nous avons beau lui planter une allée de pots de fleurs sur le pont et tour à tour lever la patte sur chacun d'eux, pour lui donner l'exemple; assise sur son tremblotant petit derrière, elle nous suit d'un œil plein de reproches et... c'est tout! Aussitôt le café avalé, il nous faut descendre. Lézard va déclarer, un peu tard, à la Santé que nous n'avons ni le choléra ni la peste. Le harem court les magasins. Tous les trois, nous retournons en-

suite aux îles Sanguinaires. Il faut bien gâter ses souvenirs, n'est-ce pas? La plage rose et grise est aussi jolie qu'hier. Lézard s'y baigne dans un ruissellement nacré; de méchants gamins cachés derrière les buissons de lentisques m'empêchent de l'imiter. Nous nous contentons de patauger dans l'eau jusqu'à mi-jambes, Clairville coiffée d'un Gainsborough à plumes, un lorgnon sur le nez pour surveiller ce qui se passe autour de ses pieds, retroussant sa robe « de visite » en foulard ramagé et poussant d'aigus glapissements.

J'ai mal aux nerfs, ce soir, mal à l'âme. J'ai l'impression d'avoir au cœur des points de suture qui tirent...



En mer.
17 août.

Départ à l'aube, ce matin. Et qu'est-ce que, tout à coup? — Du roulis? Quelle mauvaise plaisanterie! — Je suis inquiète. Clairville gémit. Pouic a mal au cœur. Les femmes de chambre ont disparu au premier ballottement. (Personne n'a mal au cœur comme une femme de chambre. Pourquoi?..)

Mais le courroux des flots s'étant apaisé vers le détroit de Bonifacio, le déjeuner est fort gai, l'après-midi gentille. Nous bavardons sur le deck en peignoirs légers. Pudiquement, Clairville a caché son faux toupet sous un turban violet, mais elle montre abondamment ses jambes qui sont belles. Elle fait de la musique sur le piano faux, Lézard de l'épée avec moi, de la boxe. Clairville nous regarde attentivement à travers son face-à-main, puis déclare, péremptoire : — Cette femme est folle! — et s'en va.

Le soir, sur le pont, Lézard est si charmant, il me dit des choses si douces, que je me méfie. Depuis deux jours, il a paru s'éloigner de moi à si grands pas que je ne crois plus à sa sincérité absolue. Sans doute me prépare-t-il quelque rosserie soigneusement distillée! En attendant, il

me roucoule des choses comme ceci : — Notre aventure s'est arrangée par hasard; simple promenade entre camarades qui ne se déplaisent pas. Mais à présent, je sais que tu es ma Tant Cherchée... Je sais que toi seule peux me rendre heureux...

Et moi, dans tout cela? Il ne me demande pas si lui est bien celui dont je ne puis me passer? Et il a raison. Ce n'est pas d'être aimé qui importe : c'est d'aimer.

Il est beau, ce soir. Je ne puis me lasser de le regarder. Mais quand je détourne les yeux, c'est le visage de l'Autre qui m'apparaît, — triste, tourmenté, ardent... Et, tandis que celui-ci embrasse mes cheveux au clair de lune, je me dis que tout cela est inutile, puisque je ne guéris pas.



En rade de Naples.
18 août.

Le *Saphir*, de bonne heure, ce matin, entre dans la baie. Elle est superbe, mais si pareille à ce que je pensais que mon plaisir en est diminué.

Eclairées par le soleil levant, voici Procida, — Ischia, voilée de brume bleue. La mer — à quoi la comparer, Toffee?... émeraude, saphir, lapis, scintillante, miroitante, éblouissante, tout a été dit, rabâché. Qu'inventer d'autre?

Naples ne me ravit point. J'en ai vu trop de cartes postales coloriées, très « ressemblantes ». Et ce vieux Vésuve qui fumote est vraiment un peu ridicule. Le port, laid, sent extrêmement mauvais.

Ces Messieurs de la Santé accourent demander quelle maladie contagieuse nous leur apportons. Clairville s'indigne : — Contagieuse! c'est vous qui allez nous donner le typhus, la morve et le choléra morbus... pour le moins... Mais nulle ville au monde n'est aussi saine que Naples, nous déclare-t-on avec aplomb.

Descendus à trois heures, une « carozella » nous mène faire un tour en ville. Ville populeuse et laide. Heureusement que nous tombons sur l'Aquarium. J'en rêverai

toute ma vie. Imaginez, Toffee, des poissons rouges dans une forêt d'algues blondes, des poissons roses, gris, aux longs nez pointus, dans un boudoir de mousses oranges, des bouquets de chrysanthèmes et d'anémones qui sont des bêtes, dont les pétales vermiculaires ondulent lentement, et, dans un décor de rochers chaotiques en miniature, un pot-au-feu animé qu'on jurerait inventé par Delaw : on y voit des carottes à pattes, des tomates qui font du steeple-chase, le navet tombant les quatre fers en l'air, la pomme de terre qui administre une raclée au céleri-rave. Une langouste, en fourreau de brocart, juchée sur de hautes jambes maigres, marche sur ces légumes cauchemardesques, d'un air distingué, très Comédie-Française. La merveille des merveilles, c'est le bocal de poissons bleus. Ils sont exactement de la couleur des pots persans : bleu d'outremer, émeraude, striés de violet, tachetés de fines zébrures orangées, de légères ocellures turquoise... Certains émaux sont aussi beaux, — les oiseaux-mouches sont moins précieux.

Le Pausilippe me laisse froide. C'est le Point du Jour en plus poussiéreux. Pour rien au monde je n'habiterais une de ces villas entourées cependant de beaux jardins. Lézard en raffole (en tête de lettre : *Villa Aristogiton, Pausilippe*... ça fait bien!).

Après le dîner à bord, en avant pour l'orgie napolitaine. Je craignais de m'ennuyer : j'avais tort. Jamais, je crois, nous n'avons tant ri.

Un sinistre individu nous conduit dans une maison « très chic », en réalité lamentable, au fond d'une ruelle noire et puante. Là, un hercule de foire en bras de chemise et savates nous promet *oune vision d'arte di primo cartello* et disparaît. L'attente est si longue, dans le Salon des Glaces, sur le divan circulaire de peluche grenat ombragé par un faux palmier — qu'insensiblement nous nous laissons aller à causer de choses sérieuses — mu-

sique, poésie... — sujets bien éloignés des saturnales attendues.

Un cri perçant de Clairville me fait sursauter. Il y a de quoi! Un troupeau d'indigènes mâles et femelles, entièrement nus, nous entourent. Clairville, un instant interloquée, retrouve plus vite que moi ses esprits et, avisant un chétif adolescent qui se dandine devant elle d'un air idiot, mal à l'aise dans sa piteuse nudité :

— Monsieur! s'écrie-t-elle d'une voix aiguë, son face-à-main chevauchant son grand nez fouineur, Monsieur!... quand on est aussi mal f...u que vous, on ne se montre pas à des femmes respectables!.. Sortez!

Le jeune homme ainsi interpellé ne se vexe pas, n'ayant rien compris à ce discours; il sourit même avec fatuité et rejoint ses petits camarades prêts à nous initier aux voluptés des danses orgiaques antiques. Quatre pauvres filles flasques, vêtues de leurs seuls bas de coton noir reprisés, et quatre petits voyous mal nourris et crasseux, miment les gestes de l'amour, s'enlacent, prennent des poses plastiques — avec une si candide simplicité, une indifférence si totale, que c'en est attendrissant. Nous sommes malades du fou rire, ce qui choque beaucoup notre guide, déjà grognon, parce que Lézard l'a appelé *maquéro*.

— *Zé né souis pas oun maquéro,* rectifie-t-il dignement, *zé souis guidé dé plaisir.*



Naples.
19 août.

A 11 heures, nous partons en auto tous trois, par une chaleur et une poussière épouvantables. Enfin, voici ces fameux quartiers de la vieille ville. C'est amusant, pouilleux, pittoresque, sordide, ravissant, fatigant. J'ai tout à coup envie d'un calme paysage de Bretagne : le « crachin » tombe... on a la figure mouillée... il y a des violettes

au bord des talus et des pervenches au limpide regard... Une mouette crie...

— Eh bien! Beauté blonde? où donc êtes-vous?

Loin! au plus profond de tout ce qui n'est pas vous autres!...

Torre del Greco. Torre Annunziata — pouillerie fastueuse et cocasse. Sous des voûtes sombres, les grappes de tomates en guirlandes dessinent des arabesques écarlates. Tout au fond des jardins plantés de cyprès taillés et de roses folles, la mer fait une ronde tache d'un bleu cru... Et, tout le long de la route, sur les trottoirs sales, traînent des haies de macaronis qui sèchent, couleur de beurre frais, ô dérision!

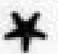
A Pompéi, un hôtel, suisse naturellement. Puis, aussitôt le veau mal cuit avalé, par un soleil effrayant et un pavé du meilleur romain, visite des ruines.

Il y en a un peu trop et il me semble les avoir déjà vues. Lézard se pâme devant les tronçons de colonnes, s'enthousiasme devant la solidité des murs. Clairville exige que je la photographie sur fond de mosaïque, de fontaine et d'arc de triomphe, — toujours avec son chapeau Gainsborough à plumes pleureuses. Moi, j'erre à l'aventure et, seuls, les lézards, les vrais, m'intéressent. De toutes les fentes, de partout, ils sortent : je leur siffle du Debussy, doucement, doucement... Ils tournent la tête, leurs yeux d'or clignotent, ils écoutent... puis, je perds le souffle... le charme est rompu, ils disparaissent.

Quant à ce fameux style pompéien, je le trouve très Directoire, avec un léger rappel munichois.

Au bout de quatre heures de footing, j'ai les pieds en mosaïque et sens sourdre en moi la haine des cités défuntes. Au retour, nous manquons d'écraser un cycliste contre la muraille. Clairville l'achève sous les injures et nous laissons le bonhomme collé à son mur, tout pantois. Cet incident me remet de belle humeur. Notre amie a un don d'invective dont l'effet est irrésistible.

Quel vieux gâteux que ce Vésuve éternellement crachipotant! Avec ça, la folie des grandeurs. On le voit de partout.



Naples.
20 août.

Le matin, départ en auto pour Baïes et Pouzzoles.

Lézard et Clairville potinent. Je m'absorbe dans ce paysage trop joli qui m'écœure. Et quelle désillusion!... Fuorigrotta, Pouzzoles, Arco Felice, — sordides, sans autres grâces que celles d'un soleil radieux, qui fait de la moindre loque une oriflamme triomphale.

Nous déjeunons au lac Lucrin, petite mare triste où trempe un laurier-rose. Plus d'huîtres, beaucoup de mouches. Peu d'endroits aussi lugubres. Cependant, le lac Averne ne manque pas d'une certaine allure morose. Et je déteste cette excursion dans la grotte de la Sibylle de Cumes, cachée au plus profond d'un petit bois assez poétique. Cette grotte est un trou noir, au plafond trop bas, au sol boueux, éclairé par des torches fumeuses qui vous saupoudrent de suie. Il faut passer des mares à dos de guide, ce qui donne à Clairville l'occasion de pousser quelques glapissements, — et voir des choses totalement dépourvues d'intérêt, car elles ont été rajoutées par la Cook's Co... : bain de la Sibylle, chambre des oracles, porte des enfers — *Lasciate ogni speranza* — et autres fichaises pour touristes en mal de réminiscences classiques.

Je pense aux caves de Beaune avec tendresse : on y boit des bons vins, au moins, les pieds au sec!

— Vous n'avez aucune poésie, ma chère! dit Clairville.

A la Solfatare, autre plaisanterie. Imaginez, Toffee, que vous marchez sur une croûte de tarte, qui serait faite avec des œufs excessivement pourris. Parfois, d'un petit trou sort un jet de fumée nauséabonde; d'un plus gros, un bouillonnement jaunâtre et fétide. Tout autour, un cercle

de collines en pierre ponce. Ce n'est pas gai et il y fait une chaleur asphyxiante. Non, non, je n'aime rien de cela, en dehors du bois touffu qui mène au cratère, de ce bois de myrtes en fleurs. De myrtes!... Pour la première fois aujourd'hui, je pense à des choses aimées autrefois. — « Elles allaient, couronnées de myrtes et de roses et les prés fleuris d'asphodèles gardaient l'empreinte de leurs pas. » (Citation d'un aimable à-peu-près.)

A Baies, il n'y a rien qu'un port gentil. Misène, promontoire désolé (style Baedeker), dessine sur la mer une forteresse démantelée et ne manque pas d'un certain charme. Je voudrais y revenir — avec qui?... Pour le moment, j'ai soif de solitude.



Naples.
22 et 23 août.

Le musée m'absorbe entièrement. Je suis furieuse de n'y avoir pas passé tout mon temps.

Mais que pourrais-je vous en dire. Toffee ? Ne savez-vous pas, comme moi, l'intraduisible beauté du Narcisse, du Satyre endormi, de l'Ephèbe au yeux d'or, du Pugiliste ?... Je ne puis vous les décrire et n'en ai pas envie. Je suis abrutie, incapable même de me rappeler spécialement telle ou telle statue. Ou c'est la Vénus Callipyge qui me hante, qui précisément ne me plaît pas, ou l'Hercule Farnèse dont je rêve, et je l'ai en horreur. Mes bien-aimés s'évanouissent, dès que j'essaye de les appeler. Une seule tête me reste, et je sais que toujours le souvenir en sera vivant : celle de l'Ephèbe aux yeux d'or. Tête ambiguë dont l'étroit front renflé dit obstination, brutalité, dont la bouche en arc s'apprête à sourire méchamment, tandis que ses longs yeux vous fixent d'un regard gênant et « vous suivent », dit le Baedeker, et c'est vrai! Devant lui je retrouve un peu l'impression que j'eus à Anvers, le jour où je me trouvai en face de Lord Philipp Wharton, de Van Dyck, pourtant bien différent de ce

jeune homme-ci. Ces deux, je les ai connus, autrefois, dans une vie antérieure, — mais Lord Philip était un ami. Celui-ci est un ennemi plaisant et redoutable. Je veux avoir chez moi cet éphèbe — on en vend des reproductions assez réussies — et je lui offrirai des fleurs, afin que son œil doré s'humanise... Mais sans doute préfère-t-il des sacrifices vivants!



Castellamare.
23 août.

A quatre heures, nous quittons Naples — moi sans regret — et bientôt, nous mouillons devant Castellamare. La mer est moirée de violet, transparente... Penchée, j'y cherche des silhouettes de villes souterraines, demeures des nixes et des ondines. Il y en a, j'en suis sûre ! Ce ne sont pas des algues, qui flottent entre deux eaux : ce sont des chevelures vertes, bleues ou argent et ce miroitement vif qui trouble les fonds calmes, c'est l'éclat d'un bras lisse comme une anguille, ou le preste coup de fouet d'une queue écaillée de nacre... — Toujours plus je me penche... Encore un peu... ce serait si facile!

Oui, mais on me repêcherait et je serais si ridicule en noyée ratée!



Sorrente.
24 août.

Au débarqué, un fâcheux landau nous promène par « le Pic de la chaleur », grogne Clairville, à travers un pays que vous connaissez de réputation. Vico Equense, Meta, — rochers flamboyants sur la mer, dégringolades d'orangers jusqu'au flot, haies de grenadiers en fleurs devant les maisons peintes, vignes en tonnelle aux grappes tombantes, montagnes bleues où des villages sont nichés. C'est beau — très beau... J'en ai un peu assez. Je ne sais quelle inquiétude me ronge.

A l'entrée de Sorrente, Lézard s'étant fait arrêter à la

villa Crawford, nous l'attendons au jardin de l'hôtel Victoria. Une terrasse à l'italienne longe le mur à pic, du côté du ravin qui s'ouvre aux pieds du village. Dans les bosquets, un dieu T rme surveille un banc de marbre, une Diane moisit au détour d'un bosquet de mimosas... C'est joli, très joli, — mais cette sourde inquiétude me poursuit.

Lézard nous rejoint avec de tout petits bouquets, un pour chacune. Garderai-je le mien ? Dans le reliquaire des fleurs bleues pâlies, déteintes, séchées, vais-je le mettre, avec une date ? Clairville dépose le sien dans son sac, ostensiblement. Cela me décide : à la mer, le petit bouquet !

Toute la journée, je m'agace des apartés de ces deux êtres, qui savent parfaitement ce qu'ils font. Par-dessus le marché, je dois les photographier sur fond d'orangers, assis sur le banc pompéien, devant la Diane et se regardant dans les yeux. Clairville, qui jubile, montrera ces épreuves à tous ses amis. Me voilà bien. Vite mon orgueil à la rescousse ! Que j'extirpe de moi ce funeste poison de la jalousie et que Lézard ne se doute de rien.

★

Capri.
25 août.

En une heure, nous sommes devant Capri, — Capri verte, grise et bleue, découpée, déchiquetée, à pic au-dessus de l'eau qui la reflète. A la pointe extrême, là-haut, une touche d'or qui brille, la statue du propriétaire, en Eros. Si vous le connaissez, Toffee, vous trouvez, comme moi, que ce n'est pas ridicule.

Tout ce bleu me grise. Vraiment, l'air de ce pays enivre comme son Asti quand on en boit au soleil, ne fût-ce qu'un verre. J'ai peine à m'habiller et déjà j'ai un tantinet mal au cœur, dans la barque où il est recommandé de s'aplatir comme une crêpe, pour entrer dans la fameuse grotte d'Azur. Clairville et Kirchner jouent égale-

ment les harengs-saurs, dans *una altra barchetta.* Notre marinier rame à l'ombre verte de l'île. Je suis impressionnée... Que va-t-il se passer?

Nous longeons les bains de Tibère, dont il ne reste qu'un bout de colonne à demi noyée. Et nous voilà en face d'un trou de souris à même le rocher, dans lequel les vagues s'engouffrent à grand fracas. Quoi ?... entrer là-dedans ? — Cela ne me dit rien et Clairville, toujours courageuse, pousse des cris sauvages. Cependant, comme la multitude de touristes venus avant nous et qui nous suivront, nous nous laissons happer par le trou de souris, en même temps qu'une vague et, sans le moindre encombre, nous voici dans la grotte Bleue.

Que voulez-vous que je vous dise ?... Evidemment, elle est bleue! il n'y a pas plus bleu. Et la voûte est bleue et l'eau est bleue et l'air est bleu — d'un magnifique bleu de sulfate de cuivre, — et le jeune homme qui plonge pour 20 sous, en faisant jaillir des étincelles de saphir, a l'air d'un noyé extrêmement pourri...

C'est bleu, voilà, mais je m'attendais à mieux, comme toujours. Il paraît que d'étranges noces furent célébrées là. Des jeunes gens nus sur cette estrade de rochers, de splendides tapis, des roses, des trépieds où brûlaient des parfums, des chants bizarres...

Est-ce cette évocation qui me donne le vertige ? ou tout ce bleu qui me tourne sur le cœur ? — Je reviens très languissante et définitivement dégoûtée des grottes : elles ne me valent rien.

Dans l'après-midi, nous faisons un tour en ville, au petit galop de deux poneys gros comme des chiens Saint-Bernard, aigrettés fièrement d'une plume de faisan. Une seule chose me frappe : les vignes hautes ainsi que des arbres et qui se rejoignent en charmilles. Et les lourdes grappes violettes ou dorées de ces vignes magnifiques me rappellent cette image du livre de M[me] de Ségur, qui faisait mon admiration d'enfant, autrefois : deux bon-

nes gens, portant sur leurs épaules, suspendu à un bâton, le raisin géant, miraculeux, du pays béni.



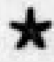
En rade de Palerme.
26 août.

L'arrivée ici est jolie — très grecque, ai-je déclaré sans connaître la Grèce : des montagnes ondulées au profil pur, un peu sévères, nues et roses. Mais je ne vous parlerai point de Palerme, qui, jusqu'à présent, me semble dénuée de pittoresque — ni du Lézard ému en me passant au doigt son anneau d'émeraudes.

J'ai chaud, Toffee, je rêve d'un pays pâle et mouillé, d'un lit frais où je dormirais seule... Et j'ai peur. Etre l'esclave — fût-ce d'Apollon — ne me dit rien et je sens qu'Apollon, avec un sourire doux et féroce, forge en catimini la chaîne, dont un anneau d'émeraudes est le premier chaînon...

Non, Palerme, décidément, ne me plaît pas. Nous y avons erré à pied, en voiture, en auto, par la chaleur, la poussière et la mauvaise humeur ambiante à travers des rues banales, le long de maisons moroses, dans un jardin botanique hérissé de papyrus en fleurs, au château de la Favorite, joujou chinois peinturluré, garni de pagodillons, de clochettes, de pendeloques d'un Louis-Philippard si monstrueux que c'en est drôle.

Mais je ne m'amuse plus. Assez de Mme Clairville, assez de Lézard, assez de bleu ... Je veux m'en aller, Toffee.



En rade de Taormine.
29 août.

Cet endroit lui-même — un des plus beaux du monde — n'est pas arrivé à me dérider. Et Lézard a tout fait pour accentuer mon spleen, rendons-lui cette justice. Dès le débarqué, ne s'est-il pas imaginé de me faire une épouvantable scène, parce que, dans un hôtel vide, j'ai mani-

festé l'intention d'occuper une chambre à moi seule, quand il prétendait m'intercaler dans la sienne — entre un nécessaire monstre, aux cent ustensiles, et ses trois valises aussi grandes que des malles ? Pour faire ma beauté, — si je ne parle que d'elle, — il ne me serait resté qu'un coin du lavabo ou la descente de lit ?... Non, ma bonne! je n'en suis pas encore là, et je le lui ai montré. Là-dessus, cet ange de douceur a failli me dévorer vivante, ce qui prouve sa détestable éducation, chose infiniment plus dangereuse : un sauvage bien nourri laisse en paix son prisonnier jusqu'au moment où il le mange, — un mufle déchaîné l'ennuie jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Et, puisque je ne veux plus mourir, Toffee, j'ai décidé de m'en aller. D'ici, c'est incommode, chaud et long. Mais nous allons remonter — et alors...

La crise de cannibalisme passée, — Clairville s'attendait déjà à un ou deux meurtres, — nous partons visiter la ville muette de fatigue et déserte. Comme des chats, nous rasons les murs, cherchant l'étroit liseré d'ombre qui borde les maisons. Sans nous être donné le mot, dès le premier magasin, nous nous engouffrons sous le store rayé, ignorant si l'on y vend du fil ou des pilules... O surprise ! ce sont des photographies d'adolescents nus, très beaux, dans des jardins, sur des terrasses, sur fond de mer ou d'Etna.

— Voilà ! s'écrie Lézard, le photographe qu'il me faut !

— C'est bien facile, répond le marchand avec un sourire que j'ai compris plus tard ; le Baron de G... ne demeure pas loin d'ici, dans le plus beau site des environs. Et il sera sûrement, — oh! oui! sûrement — très heureux de photographier le signor!

A âne, nous grimpons donc, à travers des bois d'oliviers et des champs de fleurs d'abord, puis par des escaliers taillés dans le roc à pic le long d'affreux précipices. Clair-

ville, terrorisée, tape sur son ânier à grands coups de pied et l'écrase d'injures qu'il reçoit en souriant : ces étrangères sont quelquefois bizarres... celle-ci lui fait peut-être des avances à sa manière ! — Kirchner, à pied, remorque son âne en s'épongeant.

— Je suis bon marcheur, dit-il d'un ton morne, mais, pour monter, une canne est plus commode qu'un âne...

Au bout de deux heures, apparaît la maisonnette du Baron. Elle est petite, rustique, au milieu d'un jardin embroussaillé de fleurs folles, rempli de colonnes anciennes, de bassins moussus, de vases de marbre et de détritus variés. Le Baron ressemble au jardin — distingué, désordonné, sale, racé. Son parler est précieux et la vue du Lézard l'enthousiasme. A Clairville et à moi, il n'accorde qu'un minimum d'attention polie. Serions-nous de trop, femmes que nous sommes?... — Deux jeunes Siciliens magnifiques, dévêtus de façon seyante, mais imprévue à notre époque farcie de préjugés, confirment notre impression. Ils servent de la limonade avec une grande noblesse ; leur moindre geste est si beau qu'on le voudrait éternel.

— Oui, dit complaisamment le Baron, Vanno et Beppino sont mes serviteurs. Mais ils sont si beaux que je les ai surtout *per il piacere!...*

Que faisons-nous là, ma pauvre Clairville ?

Séance de pose d'une inénarrable drôlerie — en commençant par le déshabillage du Lézard, dans une pièce tenant de la remise de jardinier, du bric-à-brac et du poulailler : les murs sont tapissés d'innombrables cages d'oiseaux piaillant à gorge déployée et froufroutant des ailes. Lézard sort de là abruti, mais superbe, pudiquement drapé d'une microscopique peau d'agnelet. Une bandelette enserre son front divin. L'Etna et les ruines du théâtre grec seront-ils assez classiques pour lui ?...

Le baron ne s'arrête qu'éreinté par l'admiration et à bout de plaques. Voici l'heure de la vengeance : moi aussi

je veux poser, moi aussi je sors du poulailler, drapée de lin, le front ceint d'une ficelle, et je me campe fièrement devant l'objectif hostile du Baron !

— Prenez au moins une amphore... se borne à dire cet aimable maniaque, d'un air résigné.

Espère-t-il que cet accessoire me donnera le nez grec et l'œil inspiré des pythonisses?

Plus tard, nous montons avec notre hôte à la ravissante villa grecque d'un ami absent, par un bois de pistachiers aux baies de corail et de jade, et nous causons sur une terrasse de marbre, devant un paysage qu'il faudrait admirer à genoux. Vanno et Beppino nous offrent du chianti dans des coupes d'albâtre — oui, ma chère ! — Puis, ils dansent, nus, bruns et bouclés, ils miment des luttes, un combat au couteau. Tout cela, — la danse capricante des faunes et leurs jeux, — je l'ai vu sur les vases antiques : le vieux satyre lui-même est très ressemblant.

Retour très gai, au crépuscule dont l'haleine tiède nous souffle au visage mille parfums. Nos âniers, un peu gris, chantent à pleine voix des airs montagnards et nous interpellent de la façon la plus joviale.

— Courage, la Sainte Famille ! Courage, Madonna della Rocca, à la mamelle tarie et qui berce son bambino qui pleure! (Clairville et Pouic.) — En avant, saint François de Garofonte ! suis ton chemin et ne te retourne pas aux cris des femmes : tu es beau et il y en a d'autres !... Courage, Madonna de Pompéi, vêtue de rouge et qui protège Naples avec ton sourire !... Courage, bon saint Joseph d'Arimathie — un peu vieux pour toutes ces bêtises !... *Patienza et sangue freddo !* La maison attend, bien ventilée et, tôt ou tard, le macaroni sera mangé!...

— Encore des socialistes ! gémit Clairville. Dieu sait de quelles injures nous abreuvent ces brigands, dans leur ridicule patois ! S'ils ne nous assassinent pas au coin d'un bois, nous aurons de la chance.

C'est gai. Je ris — mon Dieu oui — je ris même beaucoup. Mais mon état d'esprit est bizarre, — détaché, flottant. Lézard et Clairville me semblent irréels : des êtres que je connais à peine et qui me sont indifférents, — l'un autant que l'autre. Les paysages eux-mêmes défilent dans un lointain flou, s'évaporent de mon souvenir, comme un rêve que je ne fais rien pour retenir. Déjà, je suis un peu partie d'ici...

*

En rade de Messine.
2 septembre.

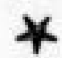
Nuit dramatisée par un orage terrible, suivi de cataracte de pluie. Commandé d'avance pour préluder à notre passage cataclysmique, il n'eût pas été plus réussi. Le tonnerre de Dieu a même été jusqu'à nous tomber dessus, avec un fracas tellement épouvantable que j'ai cru à la fin du *Saphir* et de ses sympathiques passagers. Seuls ont été endommagés un de nos mâts — et la jovialité de Clairville, qui trouve idiot « de la part d'un bateau sérieux de se promener tout seul sur la vaste mer, par un temps menaçant : à quoi servent donc les ports et pourquoi les mâts ne sont-ils pas armés de paratonnerre? »

Messine, ce matin, sous le ciel gris, était sinistre — façades de maisons aux fenêtres béant sur le vide, monceaux de pierres croulant sur d'autres ruines dégringolantes, silence de cimetière... pas une âme en vue, pas un chien. Nous y faisons un tour rapide. A chaque tas de décombres, je crois deviner des membres calcinés, tordus — et dans l'air lourd, une odeur de cadavre... De pauvres boutiques en planches essayent de rendre de la vie à cette désolation. Peut-être leurs habitants sont-ils heureux ?

Ce soir nous repartons pour Gênes — et ce sera fini. Clairville rejoint quelqu'un à Marseille. Lézard compte m'amener à Toulon, où des amis l'attendent. *Il y compte*, Toffee, vous entendez? Il trouve tout natu-

rel que désormais j'aille où il va, sans demander mon avis, cela doit m'amuser, puisque cela lui plaît — et que je l'aime, n'est-ce pas ?... — Oui, mais voilà : je ne l'aime pas. Je ne l'ai jamais aimé. Peut-être à travers sa beauté, ai-je aimé la beauté des choses, la mer de Sorrente et le ciel de Capri, le petit bouquet rond du café à Tanger... Taormine... l'Ephèbe aux yeux d'or... l'eau verte à Cintra... les chants alternés, le soir sur les terrasses..., le parfum d'Ajaccio... les tubéreuses sous la lune... la lumière, la nuit, l'oubli — c'est tout cela que j'ai aimé en lui. Mais quand, en face de moi-même, je me regarde jusqu'au fond — là où la vérité se cache, toute petite, pour ne pas être gênante — elle me tend un miroir où se reflète un visage qui n'est pas celui d'Apollon Apoxyomène... et que je vais retrouver.

Dites que je suis folle, Toffee, : c'est entendu. Je n'ai pas d'amour-propre, aucune fierté, je me prépare de nouveaux désespoirs et des larmes plus amères encore que les dernières. Je le sais. Cela m'est égal. Je vais retrouver celui dont je ne puis me passer — voilà tout.



Dans le train, entre Gênes et Vintimille.
6 septembre.

Comme c'est simple! me voilà en sleeping, roulant sur Paris. Dans le filet, mon nécessaire et une valise : emporter d'autres bagages eût éveillé la méfiance. Lézard me les enverra, j'espère, une fois le gros de sa fureur passée. Je dis « fureur » — parce que de chagrin véritable, il n'en aura pas : il est incapable d'en avoir. Il sera vexé, ça oui ! Et Kirchner regrettera, pour la première fois, ma présence et jusqu'à l'orage sicilien, car en cette occurence, c'est sur lui que tombera la foudre.

Toffee, je suis pleine de fièvre et d'attente. Une seule pensée : demain, je reverrai mon unique amour. Non, pas demain ! n'ai-je pas le cheveu plat de la voyageuse ?... — Le coiffeur d'abord. Il faut que je sois belle.

Mais après-demain, je sonnerai à la grille d'une petite maison provinciale, à Auteuil. Armande ouvrira, et j'arrêterai d'un signe son cri stupéfait. J'entrerai. J'écarterai la tapisserie. Il travaillera devant le bureau Louis XIV que nous avons trouvé ensemble à Meaux... Le grincement de la porte, qui n'a certainement pas été huilée « depuis moi », lui fera lever la tête d'un air impatient. — Toffee, mourrai-je de joie, en rencontrant son regard ?...



Paris, 10 septembre.

— Madame est partie depuis deux jours dans sa propriété, m'a dit votre concierge, Toffee.

Désillusion ! Blottie contre votre cœur clairvoyant, peut-être me serais-je retrouvée ?... Car je me suis perdue, Toffee. J'erre à tâtons dans un bois noir, me cognant à des quantités de choses mystérieuses. Où donc est le chemin ? Ne passera-t-il personne qui me prendra la main ? qui me dira : « Tu es ceci et cela... Fais ceci et cela... Ne sois pas le brin d'herbe qui s'abandonne au courant. Là est la rive... »

Je ne suis plus rien — qu'un chien perdu.

D'abord, les choses se sont passées telles que je l'avais pensé. La rue silencieuse où des arbres guettent le passant par-dessus les murs, la maison derrière la grille verte et le jardin avec sa ceinture de géraniums... mon cœur battant jusque dans ma gorge, mes jambes flageolantes. Armande a retenu son cri surpris. La porte n'avait pas été huilée : elle a poussé un long gémissement modulé en majeur.

Je suis entrée. Il travaillait. La lampe éclairait son grand front baissé, sa main forte. Il a levé les yeux — et je ne l'ai pas reconnu. Comprenez-vous, Toffee? *Je ne l'ai pas reconnu !...* Cet homme dont le regard criait de joie, dont les bras se tendaient vers moi, affamés d'étreinte — ne m'était plus rien.

N'est-ce pas fou ?

Alors il s'est passé quelque chose d'inouï. Quelqu'un qui devait être moi — une personne très calme et parfaitement à l'aise — a dit bonjour, s'est excusée de déranger un travail sûrement pressé, s'est assise, a dit en souriant que, passant par Paris, elle voulait revoir cet excellent ami, avant de repartir pour un long voyage...

— Ce n'est pas une raison parce que vous êtes parti avec une autre pour que nous nous en voulions éternellement. Bien entendu, le premier choc a été assez violent. Mais l'absence atténue les pires désillusions, n'est-ce pas?... Je vous ai rendu la pareille, comme on dit — nous sommes quittes. Alors, pourquoi ne serions-nous pas amis?...

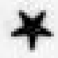
Il faisait : « oui, oui », de la tête, sans me quitter du regard. Un regard... Quand je me suis tue, il a caché son visage dans ses mains. J'ai vu alors qu'il avait une nouvelle bague et je le lui ai dit. Il a arraché la bague de son doigt, l'a jetée sur la table, elle a roulé jusqu'au bord, a hésité un millième de seconde... puis a roulé à nouveau vers lui et s'est arrêtée contre son coude.

— Un signe des Dieux, vraiment ! a dit l'Etrangère.

Lorsqu'il a entendu tourner le bouton de la porte, il a bondi, il a parlé...

Il y a quelques semaines, j'aurais pleuré de joie d'entendre ce qu'il m'a dit. Je me serais agenouillée, j'aurais collé mon oreille contre sa bouche, pour ne rien perdre d'une seule inflexion de sa voix... Je suis partie.

Depuis, j'erre au hasard dans Paris désert. Va-t-on me mettre en fourrière ? — Je ne comprends plus rien à rien. Que vais-je devenir ? que s'est-il passé ?...



A bord du *Northumberland*.
15 septembre.

A nouveau, le ciel bleu, la mer bleue, du bleu tout au-

tour de moi et des cris de mouettes. Lézard est allongé auprès de moi — à nouveau.

Le jour où je vous écrivais de Paris, désespérée, il est venu me chercher, comme ça, tout simplement. Il ne m'a rien demandé, je n'ai rien expliqué. Mais il était si pressé de m'emmener très loin, que nos places étaient retenues sur le premier bateau en partance, sans savoir sa destination. Il va aux Indes. Tant mieux! Irait-il en Polynésie que je dirais la même chose. Qu'importe ?... Là ou ailleurs, la terre est belle et le chiffon que je suis — comme vous, comme les autres — saura l'apprécier.

Car *je sais,* à présent. J'ai mesuré la vie, l'amour, moi-même — et ces choses qui nous semblent si grandes ne sont que des boules de verre où nous voyons notre image démesurément grandie. On se croit le centre du monde. Je me croyais très intéressante, avec mon « cœur brisé! » Pour un peu, j'aurais pris un brevet... — Une croisière avec du bleu autour, des yeux verts — et voilà guéri cet inconsolable amour, me voilà debout, bondissante et renouvelée, les mains tendues vers tous les présents fragiles apportés par chaque jour nouveau, emportés par le vent du soir. Il s'agit d'apprendre à les goûter par leur fragilité même — et de savoir partir. Partir !... Le grand remède. Qui donc a prétendu que c'est « mourir un peu »? Jamais je n'ai regardé un train s'en aller, un bateau appareiller, sans que mon élan désespéré ne l'accompagnât.

Partir ! plier sa tente ! Partir s'il fait trop froid, trop chaud, trop triste ou trop gai, si le baiser d'hier a donné un peu de lassitude ou trop de douceur — partir vers d'autres paysages, à la rencontre d'autres baisers — les seuls beaux, puisqu'on les attend — oublier... se faire un cœur pareil à la mer changeante, au vent qui tourne... Partir... croire que devant soi on a encore sa jeunesse et toute la vie...

— Si tu veux, ma Dorée, dit Lézard à moitié endormi,

j'achèterai cette villa de Capri, qui te plaisait — et, à Tanger, la maison bleue où tant de pigeons roucoulaient sur le toit. Et aux Indes...

— Si tu veux......

Mais je sais à présent, nomade qui bâtit sa maison d'un jour sur le sable, que, de là comme d'ailleurs, je m'en irai.

CLAUDE CENDRÉE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Les Chefs-d'œuvre de l'Esprit. Scarron : *Le Roman comique*. Compositions d'Edouard Zier, Jules Tallandier, 2 vol. in-8. — Adolphe Boschot : *Chez nos Poètes. Hugo. Guerres d'écoles. La Beauté*, Plon-Nourrit. — Pierre Dufay : *Celui dont on ne parle pas. Eugène Hugo. Sa vie. Sa Folie. Ses Œuvres*. Lettres et documents inédits ou peu connus, Jean Fort. — Mémento.

C'est pour nous, qui avons étudié sous toutes leurs faces la personnalité et le génie particulier de Paul Scarron et qui, dernièrement encore, nous sommes efforcé d'établir la bibliographie complète, si variée et si curieuse, de son œuvre, c'est pour nous une grande satisfaction que de voir une librairie parisienne publier une nouvelle édition du **Roman comique**. Si cette librairie consent à faire les frais de cette édition, c'est qu'elle est assurée de rencontrer encore une nombreuse clientèle susceptible de s'intéresser au texte qu'elle lui offre. Par suite, nous pouvons affirmer que le prestige de Scarron n'est pas encore éteint.

Il n'est pas encore éteint, ce prestige. Il ne s'éteindra jamais. Vainement, les galants posthumes de Mme de Maintenon ont, à travers le temps, essayé de le tuer, reprochant — avec quelle injustice ! — au misérable cul-de-jatte d'avoir, en l'attachant par mariage à son destin, profané leur déesse et lui imputant ainsi à crime un acte de pure générosité. Vainement, les faiseurs de manuels rejettent-ils, avec un dégoût de plus en plus marqué, de leurs ouvrages si dépourvus de sens critique, le pauvre écrivain dont ils ne comprennent pas qu'il aida puissamment, par l'action de son réalisme, à détruire la préciosité et à préparer l'avènement de la littérature dite classique.

Par delà la tombe, Scarron se rit des uns et des autres, la conscience tranquille, sûr d'avoir été un grand poète, quoique burlesque, certain d'avoir attaché son nom à des événements historiques d'une très haute conséquence, fier surtout d'avoir écrit le *Roman comique*.

Car le *Roman comique*, avec sa vive, riche, limpide langue, ses gais et charmants épisodes, son allure désinvolte, ses images de vie provinciale si admirablement calquées sur la réalité, c'est, qu'on le veuille ou non, l'une des œuvres les plus importantes du XVIIe siècle. Il manquerait, ce semble, beaucoup à cette époque si, tout d'un coup, on en supprimait, avec le *Roman comique*, *Francion*, de Sorel, le *Page disgracié*, de Tristan Lhermite, les *Etats et Empire de la Lune*, de Cyrano, le *Roman bourgeois*, de Furetière et quelques autres travaux de cette sorte, les *Historiettes* de Tallemant des Réaux par exemple, c'est-à-dire si l'on en retranchait la veine réaliste, le reflet de la vie quotidienne. Les interminables récits des Scudéry, des Gomberville, des La Calprenède, et même ceux, plus restreints, de Mmes de Villedieu et de La Fayette n'y suppléeraient point.

Par malheur, les réalistes, qu'ils appartiennent au passé ou au présent, ne jouissent pas de l'admiration des éducateurs et de beaucoup de lettrés. Ceux-ci n'estiment point qu'il soit plaisant de retrouver dans une œuvre d'imagination les physionomies trotte-menues de l'existence. C'est une opinion.

La grande masse du public pense autrement. C'est elle qui brûle encore quelque parfum sur l'autel des dédaignés. Et voici pourquoi la gloire de ceux-ci subsiste, en dépit de tous les efforts de leurs adversaires.

Il a donc fallu, pour satisfaire cette foule, lui fournir pâture. Nous avons compté les éditions du *Roman comique* à travers trois siècles. Elles sont au nombre de *quatre-vingt-dix* depuis la première, qui date de 1651. Aucun classique, sans les publications scolaires, aucun « romaniste » du XVIIe siècle surtout, n'a connu une pareille sympathie.

La nouvelle édition est la quatre-vingt-dixième. La librairie Jules Tallandier s'est efforcée de lui donner du faste, beauté du papier, excellence de la typographie, intérêt de l'illustration. Elle y a réussi pleinement. Il était malaisé de choisir, parmi les dessinateurs d'aujourd'hui, dont les gravures sur bois rendent si défavorablement les visages du passé, un burin expert à traduire la joie de Ragotin, la sensualité de Mme Bouvillon, la friponnerie de La Rapinière, le sentimentalisme de Destin. La librairie Tallandier aurait pu reproduire les belles estampes de Pater et Dumont, ou encore celles de J.-B. Oudry. Elle a préféré emprun-

ter à Edouard Zier ses compositions plus récentes (elles datent de (1888) où règne un pittoresque sens de la vie. Cet artiste a su, avec mesure, rendre l'atmosphère burlesque du texte. Ses images forment un plaisant accompagnement de ce dernier et en doublent l'agrément.

§

Le hasard des publications nous contraint à faire, entre le XVIIe et le XIXe siècles, un bond qui ne facilite pas les transitions. M. Adolphe Boschot, en effet, nous convie, avec son dernier ouvrage, **Chez les Poètes**, à le suivre dans une promenade fort intéressante à travers les écoles qui se succédèrent du romantisme à nos jours. Nous aimons son esprit sérieux, son goût excellent, la pondération de son jugement, et le soin qu'il met dans ses recherches comme dans ses analyses, et son souci d'exactitude. Le critique littéraire vaut en lui le musicographe : l'amour de l'art dirige d'ailleurs l'un et l'autre. M. Adolphe Boschot traduit des idées originales et saines dans un style d'une grande fermeté, qu'embellissent des dons de pittoresque et de poésie.

Au début de son livre, M. Adolphe Boschot s'efforce de démêler, à travers le XVIIIe siècle, comment se forma la sensibilité nouvelle qui devait nourrir le romantisme, quelles furent la part de certains hommes dans cette formation, de Rousseau à Chateaubriand, et celle d'une société lasse de vivre « dans l'ordre de la pensée » classique.

En Hugo surtout devait s'épanouir cette sensibilité nouvelle, ce lyrisme dont il semble qu'il ait exprimé la formule dans un vers fameux, disant que son âme

Est au centre de tout comme un écho sonore.

M. Adolphe Boschot montre qu'avec le grand poète entrent, dans notre littérature, non pour la première fois, mais d'une façon plus complète et plus définitive, l'émotion, la passion, la rêve ; l'ordre des corps succède, selon le mot de Pascal, à l'ordre de la pensée. Hugo aussi apporte une autre règle importante de son école lorsqu'il écrit : « Le mot est un être vivant ». La langue, ou plutôt l'expression des idées et des faits, prend, sous son influence de prodigieux verbaliste, un accent, une couleur, une harmonie qu'elle n'avait point auparavant.

M. Adolphe Boschot admire profondément l'écrivain, au con-

traire de certains qui le vilipendent systématiquement. Il examine diverses parties de son œuvre qui lui semblent présenter un intérêt plus particulier et notamment ce *Post-scriptum de ma vie*, publié par Paul Meurice, qui contient de si curieux aspects de son âme. Il donne des détails peu connus sur les relations de Lamartine vieilli avec Hugo, sur les *Entretiens* consacrés aux *Misérables*, ces *Entretiens* qui firent écrire au dernier : « Cela pourrait s'appeler : *Essai de Morsure par un cygne.* »

Après la mort du grand romantique, son influence subsista. M. Adolphe Boschot prouve que les Parnassiens vivaient de sa technique, tout en la stérilisant par d'étroites formules. Il étudie ensuite la réaction symboliste et plus spécialement ce qu'il appelle le « cas Mallarmé ». Le « cas Mallarmé » est l'un des chapitres les meilleurs du volume. Le critique y indique comment le poète subit l'empire de Wagner et du wagnérisme et fut, dans la suite, incliné à considérer le livre comme « un instrument de musique et un instrument spirituel » et à écrire un « poème orchestral » dont il publie le curieux fac-similé.

Passant ensuite à l'examen du vers libre tel que le conçurent les poètes symbolistes, M. Adolphe Boschot est amené, par une gradation naturelle, à faire une longue et fort attachante considération sur divers points de prosodie, où toute la poésie française lui fournit des exemples et des modèles. Son livre se termine par un très bon morceau sur Théophile Gautier où, défendant l'auteur de *Mlle de Maupin* d'être un simple descripteur et plasticien sans âme, il démontre, par des faits nombreux, qu'on peut aisément découvrir en lui un idéaliste à la manière de Platon, en même temps qu'un naturaliste à la façon de Gœthe.

En insérant, à la fin de son volume, ce chapitre sur Gautier, M. Adolphe Boschot nous a ramené à son point de départ. Puisque nous voici revenus au romantisme, profitons-en pour jeter un coup d'œil sur **Eugène Hugo**, frère aîné du poète et poète lui-même. M. Pierre Dufay, qui est un excellent historien et un habile écrivain, s'est complu à retracer, avec fidélité et pitié, sa carrière. Elle fut très courte, cette carrière, mais combien émouvante !

Eugène portait-il en lui l'hérédité de quelques Hugo qui finirent dans la démence ? Au temps où, avec ses frères Abel et Victor, il vivait, à Paris, du produit de quelques écrits et de la

mince pension que leur servait en bougonnant le général, leur père, fixé en province, il semblait destiné à quelque renommée.

Les jeux floraux de Toulouse, non encore discrédités, reconnaissaient son talent (?) en couronnant l'une de ses odes. Il rêvait de bâtir une tragédie. De-ci de-là, et surtout dans le *Conservateur littéraire*, il disséminait des critiques honorables.

Il était timide et doux, un peu effacé, dominé par ses frères. Des lettres en partie inédites, dont M. Pierre Dufay a pu avoir communication, nous le montrent cependant d'esprit assez pratique, dissimulant peut-être, surtout aux yeux de son père, une sensibilité très vive. Il fut tout d'abord incliné à la mélancolie par une gêne persistante, des dettes criardes, une existence en somme difficile. Bientôt, dans l'entourage de Mme Hugo mère, Adèle Foucher passe. Eugène s'en éprend en même temps que Victor. Le premier se tait, l'autre parle. Adèle écoute le bavard. Le silencieux se renfrogne, le cœur gros. Il assiste avec chagrin, puis avec désespoir, au triomphe de son cadet.

Tant que Mme Hugo vit, elle soigne et apaise l'âme malade du misérable. Mais brusquement, elle disparaît de ce monde. C'est le dernier coup du destin pour Eugène. Le mariage de Victor et d'Adèle provoque la crise où sombre sa raison. Il n'est désormais plus qu'une ombre falote vaguant de la maison de santé à l'asile. Victor manifeste peu de pitié pour ce frère dont il a fait involontairement une victime.

M. Pierre Dufay nous conte, avec beaucoup d'émotion, la triste fin d'Eugène et cette admirable conversation qu'il tint, un jour de lucidité, avec le comédien Laferrière. Dans un copieux *Appendice*, il publie les œuvres en vers et en prose de son héros dont quelques-unes ont figuré dans *Littérature et philosophie mêlées* de Victor Hugo, qui n'avait assurément pas besoin, pour sa gloire, de cette collaboration, d'ailleurs assez médiocre.

Mémento. — Signalons deux brochures de M. Jean Cordey, fort intéressantes pour les historiens des mœurs et contenant des documents extraits des minutes notariales. Dans l'une, *Le surintendant Foucquet et la Bibliothèque du Collège de Clermont*, l'auteur étudie les rapports du financier avec les Jésuites et montre comment le premier fut amené à faire aux seconds un don de 22.000 livres, dont la rente fut affectée à l'achat et à l'entretien de livres. Dans l'autre : *La bibliothèque du surintendant Foucquet*, nous trouvons, d'après un inventaire dressé le 31 juillet 1661, la composition de ce dépôt particulier, contenant plus

de 30.000 volumes où figurent, admirablement représentées, la littérature et toutes les sciences. Ouvrages d'étude plutôt que de parade, évalués par les experts à 40.000 livres. — REVUES. — *Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1925. De M. Louis Guignot : *L'esprit juridique dans les Fables de La Fontaine* ; de M. Georges-R. Havens : *La théorie de la bonté naturelle de l'homme chez J.-J. Rousseau*. Parmi les mélanges : De M. G. L. van Roosbrœck : *Un document inconnu sur la querelle du Cid, l'Anatomie du Cid*. — *La Cité*, avril 1925. De M. G. Hartman : *L'hôtel de Fieubet et l'Hôtel de Nicolaï* ; de M. A. Callet : *M. et Mme de Carnavalet* ; de M. Maurice Dumoulin, d'intéressantes *Notes de topographie parisienne*, qui nous apportent de précieux documents sur les maisons de La Folie-Rambouillet, de la Brinvilliers, de Dezallier d'Argenville, des Saint-Géran, etc...

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Marie-Louise Dromart : *Le Bel Eté*, Perrin. — Gilberte Gustine : *La Guirlande des Heures*, lettre préface d'Auguste Dorchain, Messein. — Alice-George Vallières : *La Douloureuse Chanson*, Lemerre. — Théogyne : *L'Eternelle Etreinte*, Messein. — Moréal : *Visions et Voix*, Jouve. — Anne-Armandy : *L'oratorio*, Chiberre.

Mains jointes, devant toi, je m'agenouille, Amour !
Vois, je suis jeune encore et j'ai mis, pour te plaire,
Sur mon épaule un voile où se rit la lumière
Et, sur ma gorge à nu, mon collier le plus lourd.

Sur cette déclaration commence le beau livre de Mme Marie-Louise Dromart, par l'Académie Française honorée du prix Archon-Despérouses, **le Bel Été**. Voilà, en quatre vers, résumé le thème de presque tous les livres de vers écrits par des femmes. Elles s'agenouillent, prient devant l'Amour ; elles l'invoquent et l'évoquent, et, se vantant de leur jeunesse ou de leur beauté, elles revêtent, pour plaire à l'Amour, les parures qui feront valoir la lumière à leur gorge nue, le voile qui approfondit le mystère, le collier lourd, emblème du servage ensemble sollicité et offert.

Il serait injurieux et injuste de ne pas signaler au livre de Mme Marie-Louise Dromart des qualités plus personnelles, plus désintéressées et plus graves ou originales. Mme Dromart ne s'en tient pas, par bonheur, à lamenter les mécomptes de sa tendresse ou l'effondrement de ses affections. Si sur l'amour, la recherche,

l'ardente occupation de l'amour, elle a dressé l'édifice de sa vie, — ce qui est bien naturel, — elle cesse aussitôt d'entretenir le lecteur des petits déboires et des désirs plus ou moins satisfaits dont elle souffre ou dont elle s'enorgueillit; il nous faut renoncer à pénétrer le secret de ses joies et de ses tristesses intimes ; ses sentiments ou ses sensations se dérobent sous un voile de discrétion et de pudeur. Il convient de signaler cette rare et sympathique attitude, puisque des poètes femmes les plus nobles parfois, les plus grandes, les plus aimées des amateurs de poésie, y contreviennent sous l'empire plus ou moins prolongé d'une ivresse sensuelle, qu'elle soit saine ou morbide.

Malaisément, sans doute, la femme, habituée autant par sa vanité propre que par la flatterie légitime et glorieuse de l'homme, à se considérer comme le centre de l'univers, se peut rendre compte que ce qu'elle subit, implore, ressent ou appelle de toute la ferveur et de tout l'élan de ses espoirs et de ses rêves, c'est aussi ce que des millions de créatures semblables à elle, ou ses égales, ont enduré, endurent et endureront d'une façon exactement identique. Des modalités secondaires, on peut l'accorder, apportent, d'ici de là, une différence, mais, en résumé, sensible à peine et, en somme, négligeable aux yeux de la plupart. Or, c'est cette aventure commune à toutes les femmes que les femmes racontent sans cesse, et en des termes à peu près toujours les mêmes. Qu'on n'objecte pas à ceci l'éternelle objection : que d'hommes sont femmes sur ce point! Il n'est, hélas ! que trop vrai; mais la faute imputable aux hommes n'amoindrit en rien l'erreur féminine. Les hommes qui se racontent avec platitude et vulgarité, nous nous abstenons aisément de les lire ; nous ne pouvons, quand une femme prétend se révéler à nous, nous empêcher d'attendre quelque chose que nous ne pouvions soupçonner ni prévoir ; nous ne pouvons nous empêcher d'imaginer, malgré tant d'expériences déconcertantes, que toute femme est unique et différente. Qu'elles se montrent, non seulement par rapport à nous banales, mais contre elles-mêmes, nous nous insurgeons, et ne descendrons jamais à y consentir.

Quelle joie aussi lorsque la femme, prodigieusement sensible et que le sens de l'art magnifie, nous exalte, peu importe que ce soit sous l'inspiration de douleurs vulgaires et d'élans familiers, au moyen d'une puissance délicieuse et fervente qui fait l'âme

transportée par ses rythmes et la beauté musicale des images, par l'audace neuve et profonde d'harmonies qui enlacent et pénètrent. Mais alors, cette femme, ou c'est la grande Mytilénienne, ou la Belle Cordière lyonnaise, ou cette Anglaise, Elisabeth Barrett-Browning, en qui Edgar Poe saluait « la plus parfaite de son sexe », ou l'éplorée et formidable Marceline Desbordes-Valmore, ou, de nos jours enfin, quelquefois, sinon toujours, Mme Anna de Noailles, Mme Lucie Delarue-Mardrus, plusieurs autres.

Mme Dromart n'est possédée par autant de fougue ni de passion. Mais son métier de poète, réservé, modeste, n'en demeure ni moins solide ni moins éprouvé. Par une remarquable discrétion d'accent, et singulière chez une femme, elle sait choisir, voir, composer, et, qualité plus exceptionnelle peut-être, s'arrêter à temps.

La lumière, le paysage avec son atmosphère et le parfum des brises qui l'animent, occupent sa pensée et exercent son talent non moins que les agitations, plus même que les agitations de son âme ou de son cœur. Ou, plutôt, elle sait l'art délicieux de les fondre dans la description nuancée et vivante de la nature qui l'entoure, dans le souvenir des sites aimés ou qu'elle rêve. Mme Marie-Louise Dromart n'est pas une femme bondissante, impérieuse, meurtrie, sanglotante ou effrénée avant toute chose, elle est un poète, un poète de ferveur et de vérité, qui chante la vie universelle, qui l'aime et la comprend.

N'est-ce le plus sûr refuge, ou convient-il, avec Mme Gilberte Gustine, de s'écrier, au seuil de son volume, **la Guirlande des Heures** :

> ... Si rien ne doit durer de mon désir charnel,
> Qu'importe ! Il reste encor, pour le Cœur d'une Femme,
> Le culte du Foyer et l'Amour Maternel !

Avant d'en venir à ce pis-aller, l'imagination de Mme Gilberte Gustine bien doucement s'est ouverte aux rêves d'amour ; elle a eu l'occasion de s'attrister, elle s'est alentie et désolée sur la pierre d'un tombeau. Ainsi l'auteur a-t-il eu raison de le constater : « je vis intensément. » Ensuite, elle a discipliné sa songerie, qui s'est attachée à décrire en des croquis précis les heures en effet et les lieux, et enfin elle a rencontré la chaleureuse et attentive tendresse qui l'a prise tout entière. « Il y a peut-être autant de façons de sentir parmi les hommes que de façons de voir », s'est-

elle dit avec Stendhal, et ne croira sans doute plus, comme Anatole France, que « tout ce qu'on imagine est réel : il n'y a même que cela qui soit réel ». « Ses vers, affirme M. Dorchain, son préfacier, sont charmants ; elle a raison de les vouloir publier. » Peut-être. Evidemment, comme il l'assure encore, elle porte une âme sensible à toutes les formes de la beauté. Au surplus, Mme Gustine manie, paraît-il, avec délicatesse le pinceau, et, musicienne, elle éveille avec un égal bonheur les cordes d'un piano et d'une harpe. Dans ses vers, on s'en aperçoit; ils gardent quelque trace qu'elle a pratiqué les autres arts : tel de ses poèmes est, avant tout, une mélodie, tel autre un tableau.

Néanmoins, M. Dorchain ne se risque pas à prédire au livre de Mme Gilberte Gustine « une diffusion considérable et rapide. Quel recueil (ajoute-t-il) peut être assuré d'une telle fortune parmi les quatre ou cinq cents ouvrages de poésie qui paraissent chaque année, ouvrages qu'aucun libraire ne met en montre, dont aucun critique ne parle et dont l'éditeur lui-même est fort surpris lorsqu'il est parvenu à en vendre dix ou quinze exemplaires ? »

Cette appréciation de M. Auguste Dorchain est, à coup sûr, emplie de la plus amère et de la plus incontestable sagesse. Mais si les éditeurs ne vendent pas mieux les livres de vers qu'ils publient (ou plutôt qu'ils éditent à frais d'auteur, mais que, en aucune façon, ils ne se préoccupent de publier, c'est-à dire de leur procurer un public), quand donc reconnaîtront-ils qu'ils en sont les premiers responsables ? Ils ont tué, au moins en France, le goût de la poésie en éditant indifféremment n'importe quelle rhapsodie sans nom, sans forme, sans respect ni recherche de la beauté, d'abord parce qu'eux-mêmes y sont insensibles, et ensuite parce qu'ils préfèrent à un auteur de talent, inconnu, dont la vente peut être lente ou tardive, les sommes fortes et inconsidérées qu'ils tirent immédiatement de la poche de dames vaniteuses ou de petits jeunes gens riches : ils ne risquent pas une affaire douteuse, et, se souciant fort peu désormais du renom ou de la gloire que l'avenir peut réserver à la maison qu'ils dirigent au cas où ils auraient soutenu les débuts d'un poète vrai ou d'un grand poète, ils ne voient qu'une chose, l'argent, et ils l'empochent ou le répartissent entre les mains de leurs commanditaires. Ils abusent de l'ignorance des pauvres gens qu'ils impriment, leur laissent croire qu'ils s'occuperont

de les lancer, de placer leurs ouvrages dans leur clientèle, et, dès qu'ils ont le dos tourné, enfouissent, sans plus s'en soucier, les exemplaires dont l'auteur n'a pas pris possession, au fond d'une cave, les soldent aux vieux papiers ou les livrent aux flammes. Si cette attitude des éditeurs ne constitue pas l'unique cause de la méconnaissance et du dédain de la poésie lyrique parmi les lettrés, elle y a contribué et la renforce pour une part considérable.

Quand M. Dorchain écrit que quatre ou cinq cents ouvrages de poésie paraissent chaque année, il exagère ; le plus grand nombre, et de beaucoup, usurpent ce titre auquel ils n'ont aucun droit, et, de plus, s'il est véritable que ces volumes sont imprimés, il est abusif de prétendre qu'ils paraissent, c'est-à-dire qu'on les montre, qu'on cherche à les faire lire, connaître, acheter, apprécier. C'est, de toute manière, du papier gâché, et pas autre chose. Que les vrais, les purs, de grands poètes soient étouffés dans cet amoncellement, qu'est-ce que cela peut bien faire à des éditeurs, et, d'une façon générale, à qui que ce soit? Et qu'est-ce, en vérité, au siècle où nous vivons, qu'un poète, en comparaison avec un homme d'affaires ?

La Douloureuse Chanson, de Mme Alice-George Vallières, succède à l'*Amoureuse Chanson* qu'elle publia naguère. Elle s'était donnée sans arrière-pensée ; les heures de la vie ont brisé son élan. Elle n'avait pas prévu les mécomptes, les déceptions, les erreurs, les défaillances. La gravité de l'existence, le heurt continuel des réalités lui révèlent enfin qu'il n'y a rien d'absolu dans les sentiments humains et qu'il s'agit de s'assurer le bonheur à force d'indulgence et de sérénité.

Les poèmes de Mme Alice-George Vallières sont établis selon les meilleures méthodes parnassiennes; ils sont fermes et précis, se méfient des envolées éperdues et, même la passion, expriment tout avec autant de clarté que de mesure. Plutôt que, à parler franc, admirables, ils visent à se montrer irréprochables, et ils le sont.

Le poète qui signe Théogyne les courts et nombreux poèmes de **l'Eternelle Etreinte** ne connaît qu'une chose et qu'un tourment, l'amour. En vain elle a cherché dans les directions les plus opposées ; elle n'a reconnu nulle part aucun autre dieu : son vrai nom, c'est l'Amant : frissons, désir, mâles caresses, pos-

session et plaisir. Prêtresse amoureuse, esclave, qu'importe ? Que le dieu revête toutes les formes ; elle le voit dompteur de bêtes sauvages dans la pampa, prêtre luxurieux, timide adolescent, pèlerin ou nomade, elle de son amour répondra aux multiples formes de son ardeur. Et ainsi va tout le livre, haletant, frénétique, ou qui le voudrait être, car on le sent froidement cousu ou, du moins, inégal aux aspirations charnelles, farouches, dominatrices, dont il se voudrait tout imprégner et saisir.

Par contre, ce sont des bondissements de piété, des élans de mysticisme apuré que cherche à exprimer, dans **Visions et Voix**, l'auteur dont le pseudonyme est Moréal. Mais le vers est incertain et le rythme à chaque instant bute et s'accroche Moréal n'est maître ni de son instrument ni de sa pensée.

Mme Anne Armandy, dans la longue suite de **l'Oratorio**, emmêle confusément le sacré et le profane. Il apparaît à travers ces poèmes en prose, moins nets de beaucoup que les vers qu'elle publia antérieurement, que sa passion l'apparie et l'égale au Christ lui-même, et les grandes paroles évangéliques prononcées dans la douleur, la pitié, la désespérance ou l'amour du prochain résument les situations où elle même se contemple et se peint. Je pense que ce n'est pas en souhaitant à la femme d'en venir à ce degré d'orgueil, sans doute abusif et inepte, que le grand Anglais George Meredith, regrettant, parmi ses nerveux et magiques poèmes de l'*Amour Moderne*, que le sens de la femme fût de ses sens encore tout mêlé, lui souhaitait de s'exalter et de s'épurer : *More brain, Lord! more brain*, — s'écriait-il, car il aimait la femme et ne doutait pas de toute la grandeur à quoi elle s'élèvera quand elle daignera se connaître et enfin se révéler. Et je suis de ceux qui pensent avec lui.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Romans féminins. — Jeanne Galzy : *La grand'rue*, F. Rieder et Cie. — Marie Jade : *Le masque du génie*, Renaissance du Livre. — Nicole Stiebel : *Jacqueline ou le Paradis deux fois perdu*, Bernard Grasset. — Paul Yram : *L'Ombre maîtresse*, Librairie Baudinière. — Simone Bersou : *La nouvelle Camille*, Renaissance du Livre. — Christiane Fournier : *La parabole du mariage*, aux Editeurs associés. — Kikou Yamata : *Masako*, Stock. — Tita Legrand : *Confessions d'une opiomane*, Albin Michel. — Blanche Vogt : *La jeunesse de Claire*

Chamarande, J. Férenczi et fils. — Gérard d'Houville : *Le Chou,* Le Divan. — Mémento.

La grand'rue, par Jeanne Galzy. C'est au bas mot une quarantaine de romans, signés de noms féminins, qu'il m'a fallu lire ou feuilleter, avant d'écrire cette chronique où je n'en ai pu faire entrer qu'un nombre moindre, même en m'y prenant à deux fois... La prophétie de Mme Lucie Delarue-Mardrus, que la littérature d'imagination tombera en quenouille ou, si l'on préfère, du domaine de l'homme passera un jour dans celui de la femme, semble en voie de se réaliser. Mais Mme Delarue-Mardrus ne confondait-elle pas le lyrisme, qui est tout subjectif, avec l'imagination, qui est objective ? Un Balzac femelle — pardon ! — un Balzac femme, quand nous sera-t-il donné, en effet, l'émerveillement de voir ce phénomène ? Je ne trouve guère d'exemple de romancières qui soient capables de sortir d'elles-mêmes, et qui puissent faire plus que de narrer leurs aventures, en les transposant à peine, ou que de nous entretenir plus ou moins directement de leurs impressions personnelles. Mais Gœthe ne disait-il pas que le meilleur du génie se compose de souvenirs ?... Ceux-ci de Mme Galzy, qui se rattachent à l'enfance d'une fillette intelligente et rêveuse, en même temps qu'ils résonnent avec l'accent de la vérité, ont d'ailleurs le mérite d'avoir été recueillis par une nature sensible, et de nous révéler de très délicates nuances d'âme. Mme Galzy a composé son petit livre à la manière d'un poème, en en groupant les histoires sous chacun des jours de la semaine. Il y en a de toutes les couleurs, que la grand'rue traverse, comme le fil les pierres diverses du collier. Mme Galzy a l'audace tranquille de l'innocence de son héroïne, et elle fait allusion aux drames les plus passionnés et les plus violents, ou les laisse entrevoir ou deviner sans que la sérénité de son récit en soit altérée. Aussi bien, l'art de Mme Galzy réside-t-il là, j'entends dans cette sorte d'indifférence qui est celle de la grand'rue dont le calme survit à l'agitation des êtres, et qui continue de cheminer entre leurs demeures dont la mort renouvelle, sans cesse, les habitants.

Le masque du génie, par Marie Jade. L'impression est un peu confuse que laisse la lecture du roman de Mme Marie Jade, où l'on reconnaîtra sans peine une des figures les plus marquantes du Symbolisme. C'est que ce roman a un caractère

par trop subjectif, et que la passion qui paraît l'avoir inspiré lui prête des mouvements contraires ou contradictoires, et qu'il ressemble plus à une accusation véhémente qu'à cette « déposition de témoin sous serment » que, pour George Eliot, un roman devait être. Philippe Renac a-t-il ou n'a-t-il pas de génie, en effet, c'est ce dont j'avoue ne pouvoir trancher après ce que Mme Jade nous révèle de sa personnalité, et malgré les charges qu'elle pousse à fond contre lui. Car, enfin, des hommes de valeur l'entourent qui lui marquent de l'estime et même de l'admiration. Il écrit, et ce qu'il écrit ne les déçoit pas. C'est un réalisateur, non un de ces êtres gros d'une œuvre dont ils n'accouchent jamais, et auxquels on fait confiance jusqu'à leur mort, comme on en rencontre dans certains romans russes et dans le *Jack* d'Alphonse Daudet. Je ne mets pas en doute que Monie n'ait été victime de l'inconduite de son beau-père, et je conviens qu'un homme qui a des vices — qui est paillard et ivrogne — fait mauvaise figure de chef de famille, même avec du génie. Mais, du génie, Renac, encore une fois, en avait-il, ou n'était-il qu'un faux apôtre de la beauté, un hypocrite et un imposteur ? Monie, à travers qui Mme Jade a vu son triste héros, *penche* violemment pour cette hypothèse. Je dis *penche*, parce que Mme Jade nous laisse soupçonner, malgré tout, qu'il y a combat entre le bien et le mal dans l'âme de Renac, et que pas un instant elle ne le démasque, en pleine infamie, délibérément concertée, si même elle éveille en nous des doutes quant à sa sincérité. Ah ! que j'aurais donc aimé qu'on me plaçât au centre du vrai drame, en me montrant ce qui se passait dans cette âme de Renac, par certains côtés sublime ! Mais Mme Jade objectera qu'elle a voulu montrer son personnage tel qu'il pouvait apparaître aux yeux d'une fillette et d'une toute jeune fille. C'est d'autre manière, alors, qu'il eût fallu qu'elle conçût et présentât son récit : sous la forme personnelle, par exemple, et en ne considérant les actes de Renac que par rapport à ce que Monie en eût éprouvé. Tel quel, ce roman est ému, éloquent, souvent pittoresque, riche en jolis détails (quelques-uns risqués...) où le caractère de Monie se compose comme celui d'une héroïne de Dickens. L'historien de lettres y saura trouver, en outre, plus d'un document relatif à la dernière époque héroïque d'un monde littéraire où évoluaient de grands poètes, mais qui prend, ici, l'allure de bohême.

Jacqueline ou le Paradis deux fois perdu, par Nicole Stiébel. M. Paul Morand fait des ravages, ou plutôt son style, à preuve ce roman de Mme Nicole Stiébel, d'une réelle originalité, cependant, mais dont la phrase elliptique atteste, avec une très moderne horreur du lyrisme, un curieux souci de traduire sans fioriture l'impression la plus fugace, comme une femme peut révéler de sa nudité dans le geste vif de changer de chemise. Mme Stiébel n'analyse pas, n'explique ou ne commente pas. Elle évoque. Elle fait vivre sous nos yeux sa Jacqueline avec tant de sincérité et de vérité que nous n'avons pas besoin de savoir ce qu'elle pense ou ce qu'elle sent, pour sentir et penser comme elle. Pauvre Jacqueline que son ardeur à aimer rend inapte au bonheur et qui, dès l'enfance tourmentée d'absolu, se blesse à toutes les limitations du relatif jusqu'à en mourir ! C'est un brave garçon qu'elle épouse, d'abord, mais assez terne ou médiocre, et qu'elle finit par excéder de sa tendre exaltation. Divorcée, c'est avec un beau garçon qu'elle se remarie, mais qui a plus de goût pour les sports que pour l'amour, et qui lui préfère sa pouliche ou son auto... Le joli caractère, ou mieux, la délicieuse nature de femme, et comme elle est touchante, cette intellectuelle, dans sa passion tout animale pour Philippe ! Laurent Evrard, dans sa *Leçon de vie*, qui est un des meilleurs romans qui soient sortis d'une plume féminine, durant ces vingt-cinq dernières années, nous avait déjà montré comme une femme d'esprit peu s'enticher d'un sot, pour sa seule beauté. Mme Stiébel nous fait voir, à son tour, avec quelle humilité cette même femme d'esprit se résigne aux joies charnelles, et comme elle s'y complairait, pour peu que le cœur y trouvât son compte. Lisez ce petit livre. Il n'est pas parfait. Mais il révèle une observatrice bien subtile et contient un dernier chapitre admirable, sobrement pathétique, et qui fait présager, de la part de son auteur, une très brillante carrière d'écrivain.

L'ombre maîtresse, par Paul Yram. La spirituelle petite préface que Mme Rachilde — qui nous proposait ici même, avec tant de verve, une nouvelle façon de « refaire l'amour » — a écrite pour le roman de Mme Yram ! Mais allez donc, après cela, fixer les lois de la mystérieuse âme féminine ! Ellen, l'héroïne de Mme Yram, voudrait et ne voudrait pas, comme la Zerline du don Juan de Mozart. Le journal qu'elle tient de l'étrange histoire

de son amour est pareil à une tapisserie de Pénélope, et chaque jour elle dénoue la trame que son rêve a tissé la veille. Près de l'amant qu'elle a désiré en songe, elle ne peut se résoudre à l'abandon suprême. Pudeur, dit Mme Rachilde.

N'est-ce pas, aussi, que cet amant n'assume point assez irrésistiblement la responsabilité de l'acte qu'on prend tout entier sur soi d'idéaliser en pensée, et qu'on voudrait qu'il pût aussi absolument sur lui de faire une réalité.

Ellen ne se séduit-elle pas plus que ne la séduit Christian ? Ne crée-t-elle pas autour du don de sa personne — quand elle l'imagine — une atmosphère trop exaltée qu'aucun cadre ne saurait suppléer ? Mais le mérite des confidences d'Ellen est qu'elles ne résolvent rien, en nous rendant tout plausible, et qu'elles entretiennent l'ombre autour de la lumière nuancée qu'elles projettent. C'est très féminin. Et c'est aussi très fémininement écrit, avec grâce et nonchalance, minutie et imprécision.

La Nouvelle Camille, par Simone Bersou. Je ne sais pourquoi Mme Bersou a donné à son héroïne le nom de la jeune fille du chef-d'œuvre d'Alfred de Musset, car celle-ci n'est pas comme elle une coquette, mais une fière et craintive amoureuse, que la peur de se voir incomprise ou méprisée retient seulement de céder à son cœur. N'importe. Mme Bersou a réussi un joli portrait de la Célimène actuelle, si pressée de plaire aux hommes ou d'exciter leurs appétits qu'elle use pour cela de procédés qui eussent fait hausser de dédain les épaules à leurs arrière grand' mères — sauf à je ne sais plus laquelle qui disait : « Quel dommage ! les hommes portent à présent des redingotes. Il est devenu impossible de savoir ce qu'ils pensent.... » Oui, la Camille de Mme Bersou a des façons de fleureter qu'on n'imagine de mise que dans un milieu de « gigolos ». Elle ne sait jouer que des attraits de son corps, et elle n'en joue pas en grande dame. Elle a des mines et des audaces entre demi-mondaine et midinette qui ne font guère honneur à son esprit, ni à l'esprit de notre époque. Je veux croire, je crois de bonne foi que Mme Bersou n'a pas pris au sérieux le romantisme de son héroïne, et qu'il n'y a rien de subjectif dans les sentiments qu'elle prête à cette vaniteuse sèche, d'imagination courte. Elle a du goût, de la finesse dans l'observation, et — si on la sent inexpérimentée encore — du talent, déjà.

La parabole du mariage, par Christiane Fournier. Sans doute, est-ce non seulement pour en souligner le rythme, mais pour en indiquer la relation ou le rapport avec les forces cosmiques qui en régissent les événements assez menus, que Mlle Fournier a demandé au peintre Gallien d'illustrer son roman d'une glose astrologique. Telle, du moins, cette fantaisie mi-réaliste, mi-lyrique, prend tout son sens, et s'enveloppe d'une ironie qui ne laisse pas d'être altière. Mlle Fournier ne s'est point flattée d'écrire un roman véritable ; mais il fallait qu'elle connût bien le monde des étudiants américains pour en découper cette série de silhouettes d'un ciseau net et pour les animer avec cette verve qui imite la vitesse accélérée du cinéma. Point de nation où l'amour fasse aussi pauvre figure qu'aux Etats-Unis, parce que point de nation où le type humain soit aussi peu différencié. Mlle Fournier, en observatrice française, très intelligemment individualiste, n'a pas manqué de constater cette anomalie, et c'est le principal mérite de son livre élégant, précis, un peu précieux, de nous l'avoir rendue sensible.

Masako, par Kikou Yamata. Après les peintures de Foujita, ce petit roman permet de constater combien l'impressionnisme japonais s'accommode de la pureté du style classique. J'ai trouvé presque racinienne, en effet, et d'une élégance qui m'a rappelé celle de Bérénice, cette histoire d'une jeune fiancée japonaise, sourdement en révolte contre la tradition de son pays et qui réussit à épouser celui qu'elle aime, en dépit de l'opposition de ses tantes et de la faiblesse de son oncle.

Tout est en nuances, ici, et d'une délicatesse légère, mais infiniment séduisant. Raffinement précieux ? Peut-être. Mlle Yamata sait encore, cependant, avec des moyens simples, nous procurer mieux que de délicates émotions, et la scène est très dramatique, dans sa sobriété, où elle montre Masako recevant, en silence dans la nuit, la communication téléphonique de Naoyoski.

Confessions d'une opiomane, par Tita Legrand. Ce n'est pas une étude psycho-pathologique, à la manière de Quincey, que Mme Tita Legrand a entreprise dans ce roman qui n'analyse guère les sensations que fait éprouver l'opium, mais le récit dramatique des circonstances qui induisent une femme malheureuse à fumer et bientôt la poussent au suicide, faute pour elle de pouvoir se procurer l'indispensable poison. Si

Mme Legrand n'a point écrit une œuvre d'imagination, puisque, nous assure-t-on, elle a vécu, en partie, les événements qu'elle relate, elle témoigne, en même temps que d'une grande sincérité, d'un sens de l'observation assez aigu, et ses portraits des personnages épisodiques de son livre sont à la fois précis et pittoresques.

La jeunesse de Claire Chamarande, par Blanche Vogt. Il y a de la santé, de la fraîcheur et de la bonne humeur, un juvénile et généreux entrain, mais un juste souci de ne pas être dupe, dans ce récit qui fait allusion aux mœurs des milieux socialistes d'avant guerre et n'a que le tort — car c'en est un, quand il s'agit de roman, — d'être moins de la vie racontée que de la vie tout court. Mme Vogt a cru, sans doute, suffisant de recourir à ses souvenirs.

Ceux ci offrent, d'ailleurs, de l'intérêt, et le type de Léo, notamment, la compagne de Claire, est d'une émouvante vérité.

Le Chou, par Gérard d'Houville. Une histoire d'enfant, comme seules en savent écrire les femmes, un joli conte pour enfants et diverses proses, tantôt ironiques ou désabusées, tantôt composées comme des poèmes, dans une atmosphère de rêve, voilà ce que contient le nouveau volume de Mme Gérard d'Houville, où l'on retrouvera toutes les qualités charmantes de l'auteur des *Eaux douces du songe*. Mme Gérard d'Houville témoigne une fois de plus, ici, de quelles grâces nuancées s'enveloppe sa sensibilité, subtile sans afféterie.

Mémento. — Dans un coquet petit volume que publie l'éditeur Chiberre (*Vers les Cimes*), Mme la vicomtesse de Vanssay a réuni plus de pensées émues, spirituelles et parfois même profondes, qu'il n'est possible d'en glaner dans la majorité des romans féminins. Grâces lui soient rendues d'avoir ainsi rassemblé pour nous, en bouquet, les fleurs de son expérience, au lieu de les avoir éparpillées dans les feuillets de plusieurs volumes où elles se seraient fanées sans qu'on les y allât chercher. — J'ai trouvé un peu long et diffus le roman de Mme Adrienne Lauterie, *Le Corrupteur* (Fasquelle), où l'on voit un romancier pervers (que de romanciers dans les romans de femmes !) exercer sa funeste influence sur son entourage et faire de son épouse la première victime de ses expériences scandaleuses. Introduite dans l'intimité du couple, une jeune fille comprend le martyre que cette femme démoralisée endure. Comme elle est saine, elle résiste aux tentatives dont elle est, elle-même, l'objet et finit par abattre le corrupteur d'un coup

de revolver. — *L'Ecole du plaisir*, par Mme Marguerite Comert (Férenczi), c'est l'histoire d'une femme amoureuse de son mari qui, apprenant qu'elle est trompée, se donne pour se venger à un peintre, délicat jusqu'au scrupule et tant soit peu névrosé. Déçue par cette expérience, elle se livre, cependant, dans un coup de tête à un fat athlétique qui lui fait connaître des ivresses dont elle ne peut bientôt plus se passer. Tiraillée par des aspirations contraires, elle finit dans le désordre de sa raison, de son cœur et de sa chair, par s'abandonner à la mort. Il y a de bonnes parties dans ce roman qui débute bien, et ne laisse pas de contenir de fines remarques psychologiques, mais qui est assez inégal et entaché d'exagérations.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Conférences-Rapports de documentation sur la Physique (première série), les Presses universitaires de France.

L'idée initiale de ces **Conférences-Rapports** est due à André Debierne, professeur à l'Ecole de Physique et de Chimie de Paris ; elles ont pour but de créer une documentation sur la physique et les sciences connexes (chimie-physique, radioactivité, astrophysique, électrotechnique,... et leurs applications). Le comité de direction, présidé par Marcel Brillouin, professeur au Collège de France, et comprenant Mme Curie, MM. Abraham, Cotton, Fabry, Maurain, Perrin, Langevin, Becquerel, Darzens, Rateau, de Gramont (1), de Broglie, Copaux, Debierne, Dunoyer, Marie et Maurice Leblanc fils, choisit, parmi les nombreuses questions qui font l'objet des travaux scientifiques ou techniques dans le monde entier, celles qui sont les plus importantes et demandent à être étudiées d'une manière approfondie. En limitant leur nombre, on peut les traiter avec toute l'ampleur désirable, en particulier fournir un exposé critique détaillé des résultats parus dans les mémoires originaux, englobant tout ce qui est utile pour une entière compréhension (et, en même temps, tout ce qui est nécessaire pour entreprendre des recherches sur le sujet).

Chaque question est exposée en un très petit nombre de conférences, ayant un peu le caractère d'un cours libre d'un degré élevé ; ces conférences sont ensuite imprimées en un rapport, qui contient, en plus de l'exposé de la conférence, une documen-

(1) Aujourd'hui décédé.

tation expérimentale et théorique étendue, et une bibliographie complète.

La physique est actuellement dans une période de rapide évolution et d'activité exceptionnelle. Les mémoires publiés sont extrêmement nombreux, ils ont un caractère complexe, à la fois mathématique, théorique, expérimental et technique ; il est par suite très difficile de se mettre au courant des questions importantes ou intéressantes. Le Recueil des Conférences-Rapports est un instrument de travail très précieux, qui, déjà, contribue au progrès de la culture et des recherches scientifiques en France et dans les pays de langue française.

La première série de ces conférences est aujourd'hui complètement publiée.

Dans trois conférences (21 décembre 1921, 10 et 17 janvier 1922), Maurice de Broglie a résumé nos connaissances sur l'importante question des *rayons X* (considérations théoriques, diffusion, absorption, spectrographie).

Léon Brillouin (24 et 31 janvier, 7 février 1922) s'est occupé de la *théorie des quanta*, au point de vue du rayonnement tant des corps incandescents que des gaz : théorie paradoxale, mais inévitable, pleine d'enseignements sur la structure intime des atomes.

Le troisième volume développe les considérations exposées les 14 et 21 février 1922 par Maurice Leblanc fils, sur *l'arc électrique*.

Les quatrième et cinquième, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler (1), traitent l'un des *phénomènes thermioniques* par Eugène Bloch (7 et 14 mars 1922), c'est-à-dire des particules électrisées qui s'échappent des solides chauffés ; l'autre de *la lampe à trois électrodes* (21 et 28 mars, 4 avril 1922), appareil fondamental de la radiophonie, par Camille Gutton.

Il a aussi été question (2) de l'ouvrage fondamental de Charles Mauguin, relatif à *la structure des cristaux, déterminée au moyen des rayons X*, qui a exposé (2, 9 et 16 mai 1922) la même question que de Broglie, mais par l'autre bout, pour ainsi dire.

Les 23 et 30 mai de la même année, Louis Dunoyer nous

(1) *Mercure de France*, 15 avril 1924, p. 471.
(2) *Id.*, 15 septembre 1924, p. 768.

entretint de *la technique du vide* (pompes, manomètres,...); on sait que le vide (gaz raréfiés et ultra-raréfiés) joue, dans la physique théorique et appliquée, un rôle de tout premier plan.

Enfin Jean Bosler (28 novembre et 5 décembre 1922) étudia *l'évolution des étoiles* : classification et température des étoiles, interprétation de la lumière émise, apparition des diverses radiations, équilibres dynamique et thermique des étoiles.

La deuxième série des conférences-rapports est en cours de publication, mais, malheureusement, elle subit un retard qu'expliquent, sans le justifier complètement, les difficultés de composer dans un temps donné des ouvrages de plusieurs centaines de pages, bourrés de formules, de figures et de références bibliographiques : ainsi près de la moitié de ces conférences, dont certaines faites en janvier 1923, n'ont pas encore vu le jour. C'est là vraisemblablement la raison pour laquelle ces conférences se sont progressivement espacées : dix-huit en 1921-1922, dix-huit en 1922-1923, dix en 1923-1924, et deux seulement en 1924-1925.

Il est de toute importance de hâter, dans la mesure du possible, la rédaction et la composition de ces documents de premier ordre, afin de poursuivre sans interruption une œuvre dont notre pays peut être fier à juste titre.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Henri Leclerc : *Les Fruits de France*, Masson et Cie. — Dr Ernest Dupré : *Pathologie de l'Imagination et de l'Emotivité*, Payot. — Dr Cabanès : *Les curiosités de la médecine*, Le François. — Drs Lucien, Parisot et Richard : *Traité d'endocrinologie : la Thyroïde*, Doin. — Dr Henri Bouquet : *La Médecine du temps présent*, Hachette. — Dr Georges Baillat : *L'ulcère simple du grêle* (duodénum excepté), Fournier, Toulouse. — Pr Emile Forgue : *L'Euthanasie*, Firmin et Montane, Montpellier.

Ah! l'agréable livre que le nouveau-né : **Les Fruits de France**, de l'excellent docteur Henri Leclerc, dont j'ai présenté à mes lecteurs les deux aînés : *Le Précis de Phytothérapie* et *En marge du Codex*. Cerises, fraises, framboises, prunes, pêches, abricots, melons, amandes, raisins, pommes, nèfles, arbouses, olives, figues, grenades, oranges, caroubes, etc..., défilent présentés par un délicat lettré qui est en même temps le plus poète des thérapeutes. La promenade est parfumée. Je gage que plus d'un, en dehors des médecins, voudra posséder ce livre. Le

praticien qui s'amuse à réfléchir sur son métier, y trouvera matière à philosopher. Depuis Galien, tandis que le commun des hommes entourait de tant de soins la culture des fruits, fait remarquer Leclerc, la plupart des savants, médecins et naturalistes, affichaient quelque peu de dédain, voire même d'hostilité, à leur égard. Galien fut leur adversaire déclaré. Dè s'enfermer de plus en plus dans les laboratoires, la science officielle dédaignait les bonnes plantes. Henri Leclerc, dans son *Précis de Phytothérapie*, nous a révélé les innombrables richesses que nous pouvons cueillir dans nos champs et dans nos jardins. Et je n'aurai garde, à ce sujet, d'oublier les jolis feuilletons que notre regretté confrère, le docteur Fr. Helme, consacra dans *le Temps* aux vertus thérapeutiques des plantes. Je vous laisse le soin de vous instruire dans le livre savant et charmant de Leclerc. Sachez seulement, que contrairement à ce que beaucoup parmi vous peuvent penser, les fruits crus sont excellents dans le régime des diabétiques. (Oui! des diabétiques!) MM. Jardet et Nivière prescrivirent à leurs malades des rations de 300 à 700 gr. de cerises, de fraises, de prunes, de pêches, de raisins, de melons, d'oranges; ils ne virent jamais leur usage empêcher la diminution ou la disparition de la glycosurie, et se croient autorisés à considérer, dans le diabète, le jus de fruits frais comme « un véritable sérum alcalin, nutritif, vivant et parfaitement apte à l'assimilation ». C'est mon avis. Je ne sais si, comme elle le prétendait, Ninon de Lenclos dut son inaltérable jeunesse à l'habitude qu'elle avait prise de manger une douzaine d'oranges par jour, mais je vois assez souvent mon vieil ami, le docteur Campagnou, médecin de chef-lieu de canton, grand observateur, liseur intrépide et sceptique indulgent. Il n'a pas attendu que les jeunes savants s'emballent sur les *vitamines* et les réhabilitent, dès l'instant qu'ils ont un néologisme à allure orthodoxe, pour savourer les fruits au gré des saisons. Solide, l'épiderme souple et frais, il en emporte toujours dans sa petite auto. Le soir, oranges, grenades, raisins, cerises, poires, pommes; un verre d'eau, une cigarette. Pas de termes techniques. Il se porte bien. Il goûte sans excès au bon vin de sa vigne, et je le vis bien amusé le soir où, dans un livre du maître Ch. Fiessinger, il lut que les buveurs d'eau mouraient plus fréquemment d'apoplexie que les buveurs de vin. « Je l'avais pensé », me dit il.

§

Avant de signaler à votre attention *la Pathologie de l'Imagination et de l'Emotivité*, du Dr Ernest Dupré, je suis obligé de prendre une précaution. Tenu, dans une rubrique, de rendre compte d'un mouvement d'idées ou de livres, je ne puis m'étendre comme je le désirerais sur les livres, qui me plaisent le plus. La rubrique n'est pas l'occasion d'étaler ma personnalité ; c'est du moins ainsi que je la comprends. Pour avoir résumé aussi objectivement que possible la psychanalyse, et être fidèlement demeuré dans mon rôle modeste de journaliste, je me suis vu cinglé, ici même, par un confrère que je ne me sens ni l'envie, ni surtout le talent, d'imiter. Quand, d'autre part, a paru la remarquable *Angoisse Humaine* de Maurice de Fleury, j'ai reçu, d'un jeune étudiant en philosophie, une lettre terrible, me traitant à peu près d'idiot pour n'avoir pas parlé plus longuement d'un livre que je connais pourtant presque par cœur. J'avais tenu à féliciter le jeune emballé pour sa jeunesse et son enthousiasme, mais... ma lettre est revenue ; don Quichotte était parti sans laisser sa nouvelle adresse. Les lecteurs du *Mercure* connaissent l'importance des travaux de Dupré sur la *Pathologie de l'Emotion* et de l'*Emotivité*. S'il ne fut pas, aussi indiscutablement que quelques brillants élèves l'écrivent, le premier Psychiâtre français, à une époque où vivait le professeur Régis, il a laissé une œuvre subtile et étincelante qui fait honneur à notre science. Son élève préféré, Logre, a réuni dans le présent volume sous les deux titres : I, *Pathologie de l'Imagination* ; II, *Pathologie de l'Emotivité*, ses travaux sur la Mythomanie, les délires d'imagination, les psychoses imaginatives aiguës ; le témoignage, la constitution émotive ; la psychonévrose émotive, les perversions instinctives, la doctrine des constitutions, etc... Le mérite de Dupré est surtout d'avoir, grâce à une observation très poussée, transformé la « prédisposition » vague des anciens auteurs en une réalité clinique aux limites précises. La doctrine des *Constitutions morbides* est des plus fertiles. Delmas et Boll l'ont parfaitement développée dans leurs remarquables travaux. Paul Bourget a préfacé l'important et précieux ouvrage, un des meilleurs de la « bibliothèque scientifique » de l'éditeur Payot. L'écrivain s'étend sur un sujet qui lui est familier. J'ai vu, dans les

rayons de sa bibliothèque, toutes les monographies écrites par Ernest Dupré. Paul Bourget a dû pousser à la publication de l'actuel volume. Grâces lui en soient rendues !

§

Le Dr Cabanès a renouvelé complètement la matière du livre publié sur les *Curiosités de la Médecine* en 1900, et qu'il est fort difficile de trouver en librairie.

Après des généralités sur le type humain, d'après les données les plus récentes, l'auteur décrit le revêtement cutané, et c'est un prétexte à maintes anecdotes sur le tatouage, les cheveux, la barbe, la moustache ; puis il traite de l'éducation musculaire et de la faculté que possèdent certains sujets de contracter leurs muscles à volonté, avec des détails fort pittoresques.

A signaler, tout particulièrement, l'important chapitre consacré aux dents, et où nos confrères dentistes pourront puiser, pour l'histoire de leur art, des renseignements qu'ils chercheraient vainement ailleurs.

Le tronc et les membres nous sont présentés sous une forme neuve et originale, tout autrement que dans les traités d'anatomie. Nous appelons l'attention du lecteur sur l'historique du corset, ses avantages et inconvénients, le corset dans l'art, etc...

Les exemples fourmillent. Ils rendent la lecture de l'ouvrage très amusante. Il me suffira de vous citer, dans le chapitre sur le tatouage, que Mme de Chantal, l'épouse spirituelle de saint François de Sales, se tatoua le sein du nom de Jésus ; que Bernadotte portait sur bras le droit un bonnet phrygien, avec la devise « mort aux tyrans ! » ; que le grave M. Ribot portait une étoile sur la peau du poignet droit, et que Pierre Loti s'était, au Japon, fait tatouer « une chimère bleue et rose, fort singulière, qui était d'un joli effet sur la poitrine, du côté opposé au cœur ».

§

L'Ecole de Nancy, dont l'importance a toujours été très grande dans l'Histoire de la Médecine, possède dans les trois savants : M. Lucien, J. Parisot et G. Richard, les maîtres incontestés de l'Endocrinologie. On appelle ainsi l'étude des glandes à sécrétion interne. Les trois auteurs viennent de publier chez Doin le

tome Ier de leur *Traité d'Endocrinologie* consacré à la *Thyroïde.*

Vers 1855, Cl. Bernard, établissant que le sucre du foie passait directement dans le sang des veines sus-hépatiques *sans l'intermédiaire d'un conduit excréteur,* créait la notion de glandes à *sécrétion interne* (dites plus tard *glandes vasculaires sanguines*) « dépourvues de conduit excréteur et déversant le produit de leurs sécrétions dans le sang lui-même ». Il reconnaissait cette propriété si spéciale et si nouvelle aux capsules surrénales, à la rate, au corps thyroïde, aux ganglions lymphatiques, mais il la limitait, en fonction, au maintien de l'équilibre physico-chimique du milieu intérieur. C'est à Brown-Séquard que revenait, bien des années après, le mérite de justifier et de préciser la conception de Cl. Bernard. Montrant la justesse de vues du génial physiologiste, il nous apprenait que ces glandes déversent dans le sang des produits capables d'agir d'une façon élective sur d'autres organes, et qu'elles sont les grands agents des corrélations humorales.

Dès lors, un nouveau domaine était ouvert à la physio pathologie. On sait son importance, et quelles utilisations thérapeutiques en sont sorties sous la dénomination d'*opothérapie.* Les expérimentateurs et les cliniciens ont simultanément étudié l'*appareil thyro-parathyroïdien*, l'*hypophyse*, les *capsules surrénales et les organes chromaffines*, l'*épiphyse*, les *glandes génitales*, le *thymus* et, dans ces derniers temps, la *rate*. Les physiologistes ont isolé avec la plus grande netteté la sécrétion interne du foie et du pancréas, si importante à côté de leur sécrétion externe.

Il semble de plus en plus évident qu'à côté des glandes vasculaires sanguines, de celles que les auteurs appellent, avec P. Masson, *hémocrines*, il y a d'autres tissus glandulaires capables de déverser leurs produits de sécrétion, non plus dans le sang ou la lymphe, mais directement dans les tissus nerveux, dans les nerfs où ces produits peuvent circuler. On a décrit, dans différents plexus nerveux, des cellules *glandulaires* (cellules de Kultschitzky, cellules de Leydig) dont les connexions avec les fibres nerveuses sont extrêmement remarquables. La *neurocrinie* est entrée déjà dans le domaine expérimental. La névroglie, tissu de soutien des centres nerveux, va accéder demain au rang de tissu

endocrinien. De même Pittaluga revendique la fonction endocrinienne pour le tissu adipeux, et pour le tissu conjonctif auquel il attribue un rôle beaucoup plus important que celui de simple soutien.

Les produits d'élaborations de ces *glandes* ou *cellules* glandulaires peuvent être *excitants* des fonctions organiques (on les appelle alors *hormones*, de ορμαω, j'excite) ou *déprimants* (on les appelle alors *chalones*, de χαλαω, je ralentis). On leur reconnaît comme fonctions majeures : la régulation de la croissance, la régulation des échanges nutritifs, la régulation du système nerveux, la participation à la défense de l'organisme. Leur spécialisation est indiscutable. On étudia au début leurs syndromes d'hypofonction et d'hyperfonction. Mais, aujourd'hui, à ces notions d'hypofonction et d'hyperfonction, s'est substituée la notion de *dysfonction*, la connaissance des viciations glandulaires se résumant de plus en plus, non en des troubles de quantité, mais en des troubles *qualitatifs* de la sécrétion.

Je m'excuse d'être si technique.

MM. Lucien, Parisot et Richard ont consacré le premier volume de leur *Traité d'endocrinologie* à la *glande thyroïde*, non seulement parce qu'elle est la mieux connue, mais aussi parce qu'elle constitue l'élément le plus important de ce qu'ils appellent le « complexe endocrinien » ; elle peut être touchée seule, mais il est peu de troubles d'autres glandes auxquels elle ne participe ; son étude leur a paru la préface nécessaire à celle des autres glandes endocrines. Elle est magistrale.

§

La Médecine du temps présent, du Dr Henri Bouquet, est un livre de journaliste vulgarisateur. La plupart des chapitres ne sont que la reproduction ou le développement d'articles parus dans divers journaux ou revues, notamment *le Temps*, *Je sais tout*, *Les Lectures pour tous*, *la France* (de Bordeaux). On connaît donc la manière agréable et claire du Dr Bouquet. L'auteur a groupé l'ensemble des notions médicales « à la mode » offertes par lui au grand public en quatre rubriques : les maladies dont on parle (l'arthritisme, l'obésité, la migraine, la grippe, la maladie du sommeil, etc...) : les nouvelles méthodes de diagnostic (le radio-diagnostic, la culture du sang, l'exploration du rein) :

les nouvelles thérapeutiques (les vaccins et les sérums, cancer et radiations, la transfusion du sang, les cures de jeûne, la résurrection du cœur, etc...), quelques questions d'hygiène (cocaïne, la mouche, le rat, l'école des centenaires) ; si la plupart des gens cultivés ont entendu parler de toutes ces questions, il est possible que l'*apisithérapie* leur soit totalement inconnue. C'est le traitement par les piqûres d'abeilles. De vieilles observations avaient montré qu'elles pouvaient guérir le rhumatisme. Ces observations ont été confirmées. On a publié un cas de guérison de lupus de la face (4.000 piqûres d'abeilles échelonnées sur neuf mois) (Boinet, de Marseille) et un cas de très grande amélioration d'un œdème éléphantiasique de la jambe gauche avec gros ulcère variqueux. La malade refusa l'amputation qui paraissait nécessaire; on essaya alors de la traiter par des piqûres d'abeilles. Elle en subit 30 à 40 par séance, jusqu'à un total de 4450. Arrivée à l'hôpital sur un brancard, elle en sortit marchant aisément.

§

Excellente thèse de M. Georges Baillat sur l'**Ulcère simple de l'intestin grêle**, duodénum excepté. Question mal connue, diagnostic difficile. La mise au point est fort bien faite par le nouveau docteur.

Quelques cas récents, qui ont ému l'opinion publique et dont le plus célèbre est celui de Mme Uminska, ont mis à l'ordre du jour la question de l'**Euthanasie**, à laquelle l'éminent professeur Emile Forgue a consacré le discours prononcé il y a quelques mois à la séance solennelle de rentrée des Facultés de Montpellier. J'ai déjà signalé ici *l'Art de Mourir*, « défense et technique du suicide secondé » de Binet-Sanglé. La conférence du professeur Forgue est très émouvante et d'une magnifique inspiration.

MÉMENTO. — Dans son livre sur les *Spirochétoses respiratoires stomatogènes*, le professeur G. Delamare, de la Faculté de Médecine de Constantinople, étudie une affection broncho-pulmonaire qui, d'abord signalée en Asie, en Océanie, en Amérique, en Afrique, a été observée en Europe en 1918-19, au cours de la grande épidémie de grippe, au moment où les nécessités de l'heure imposaient des examens bactériologiques en séries. — Dr L. Georges : *L'arme bactériologique* (son utilisation par les Allemands, en particulier en 1917 en France et 1916 en

Roumanie, par la dissémination de la morve et du charbon, Berger-Levrault, éd., Nancy. — A. Ley : *Normaux et Anormaux* (« Bull. de l'Académie Roy. de méd. de Belgique », 28 février 1925). — G. Delamare : *Etudes et notes* (sur les lépreux, le sodoku, la filariose, etc...), imp. Ahmed Ihsan, Constantinople. — Edouard de Rougemont : *La graphologie et l'observation médicale* : in l'*Homéopathie française*, janvier et mars 1925. — Dr H. Chatinière : *Le médecin de famille, le dispensaire et le malade*, réunion d'une série d'articles spirituels mettant en valeur le rôle du médecin de famille, trop oublié aujourd'hui.

Il faudrait enseigner à tous l'art de se servir du médecin-directeur de conscience sanitaire, opportunément et par suite économiquement pour le budget financier comme pour le budget physiologique. O malade, mon frère, ô client, mon ami : en te criant : « Défends ta peau contre ton médecin », on t'a stupidement trompé ! Et ne va pas te croire sauvé parce que d'emblée tu t'adresses à un « spécialiste notoire », à un « grand docteur ». Avec cette méthode, tu cours chez le rhinologiste quand tu as besoin de l'oculiste, chez le cardiopathe quand il faudrait un neurologue, chez les peaussiers quand un urinaire te suffirait, etc... En erreurs successives, tu perds ainsi un temps précieux, et tu gaspilles ton argent avec tes forces.

Dr PAUL VOIVENEL.

HYGIÈNE

L'hygiène et les petits comédiens. — L'hygiène des cafés, des salles de vente et des bureaux de poste.

Les **petits comédiens**, les petits figurants, les petites danseuses mènent une vie de surmenage anormal. Le Dr F. Bordas affirme, dans les *Annales d'Hygiène* (1), que le travail des enfants, dans les théâtres, dépasse trop souvent leurs possibilités physiologiques. Le public veut qu'on l'amuse à n'importe quel prix. Se doute-t-il de ce que le labeur nocturne, si pernicieux aux jeunes organismes, comporte de fatigue et de dépense nerveuse parmi le petit monde de plus en plus nombreux qui peuple les coulisses de quelques-uns de nos théâtres ? Les matinées jointes aux représentations doublent le surmenage.

Aucun décret ministériel ne réglemente les périodes de repos obligatoire qui devraient leur être accordées. Où est le médecin qui surveille leurs petites poitrines maltraitées par l'air poussiéreux des couloirs et l'atmosphère glacée des coulisses ? Où est le syndicat des comédiens mineurs ? Sans doute, nos petits comédiens devraient trouver des protecteurs naturels dans la personne

(1) *Annales d'Hygiène*, mai 1925, Baillière, édit.

de leurs parents et de leurs directeurs. Hélas ! Il n'en est pas toujours ainsi. Sans doute, les petites ballerines de l'Opéra sont l'objet de la sollicitude de M. Rouché, qui les a dotées de l'institution précieuse de « La Madeleine ». Celles-là sont médicalement surveillées et assistées. Tout symptôme de surmenage et de fatigue entraîne l'application des mesures nécessaires. Sans doute Mme Cora Laparcerie veille avec une attention maternelle sur les enfants qui l'accompagnent dans ses tournées et qu'elle emploie à Paris. Enfin, M. Rognoni, guidé par un sens très sûr des nécessités de l'enfance, a fondé et subventionné une école où l'enseignement est dispensé à plus de cent petits artistes auxquels les études régulières sont forcément interdites et qui ne peuvent bénéficier de la loi commune sur l'instruction obligatoire.

Voilà des exemples d'initiatives individuelles infiniment heureuses. Mais les pouvoirs publics et certains directeurs ne paraissent point beaucoup s'occuper — hygiéniquement parlant — de nos très jeunes comédiens.

Il s'agit cependant d'une question d'hygiène sociale qui mérite qu'on la résolve avec intelligence et bonté.

Nous ne voyons, dit le Dr F. Bordas, qu'une solution à ce grave problème : les artistes doivent se charger de faire disparaître eux-mêmes cette triste exploitation de l'enfance par certains directeurs de théâtre et par certains parents. L'homme de cœur et d'énergie, le grand artiste qui préside l'*Union des Artistes* est de taille à mener à bien cette lourde tâche. M. Harry Baur trouvera des appuis parmi tous les honnêtes gens qui l'entourent et, si le concours des hygiénistes lui est nécessaire, ceux-ci se feront un devoir de l'aider de toute leur énergie, pour opérer ce sauvetage de l'enfance, si prématurément exploitée.

§

Je vais quelquefois au café. Je m'abstiendrais désormais d'y mettre les pieds si je ne savais qu'un grain d'exagération se glisse souvent dans les avis des hygiénistes. Dans un des innombrables cénacles où officient les pontifes de la médecine, on a traité, avec la gravité qui sied à un sujet aussi important, le problème du lavage de la verrerie dans les **cafés, brasseries et débits de boissons.**

Alors qu'on trouve encore dans maints restaurants des assiettes propres et non contaminées, parce qu'elles ont pu être net-

toyées dans une eau très chaude qui détruit les microbes, au café, au contraire, les verres ne connaissent pas le lavage à l'eau bouillante dont l'usage les mettrait en pièces. De là à dire que les germes de certaines maladies, oubliés par un premier buveur au fond ou au bord de son verre, peuvent être recueillis par un second, puis par une série d'autres, il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi par certains membres du cénacle en question.

Le malade est naturellement le premier véhicule de la maladie, mais il est non moins certain que les meubles, la literie, les vêtement peuvent en recéler le germe. Cette maladie devrait donc entraîner, quand elle s'est manifestée chez quelqu'un, des précautions d'antisepsie. La désinfection aussi complète que possible des locaux, des vêtements, des objets mobiliers s'impose absolument en pareil cas.

Les mêmes remarques s'appliquent aux pneumoniques et aux tuberculeux. La rougeole et la scarlatine peuvent aussi être contractées par contact avec un objet ayant été contaminé par un malade, si, toutefois, l'on est réceptif à ces affections. Pour ces deux dernières maladies, la transmission par des objets à l'usage des malades n'est capable de se réaliser que pendant un temps assez court.

Quoi qu'il en soit, il suffit que cette possibilité soit évidente et confirmée par des faits contrôlés pour que les objets mobiliers et surtout les hardes vendues aux enchères dans les hôtels des ventes soient désinfectés avant d'être livrés au public. C'est là une mesure qui s'impose absolument au nom de l'hygiène la plus élémentaire et l'on peut s'étonner qu'elle n'ait point encore été prise partout.

§

Avec les théâtres et les rames du métro, les **bureaux de poste** sont certainement les endroits où il passe le plus de monde. Il importe que le public et les employés soient prémunis, autant que possible, contre toutes les causes de contamination. Il serait souhaitable que, dans les bureaux de poste, des dispositifs humides, analogues à ceux qu'utilisent les employés, soient mis à la disposition du public pour l'affranchissement de la correspondance. Jadis M. Pierre Even, député des Côtes-du-Nord, l'avait demandé. Il reçut de l'administration la réponse suivante

qui est bien l'élucubration-type de sa majesté Ubureau, figé dans la contemplation béate de son tout-puissant nombril :

La fourniture aux bureaux de poste de dispositifs humides pour l'affranchissement des correspondances occasionnerait une dépense relativement élevée pour laquelle l'Administration ne dispose actuellement d'aucun crédit.

Et voilà ! Le fait d'une administration prévoyante serait, précisément, de réserver dans son budget un certain crédit pour couvrir des dépenses imprévues et cependant nécessaires. En établissant le projet du budget des P.T.T., on n'a pas pensé à la petite éponge humide pour coller les timbres. Evidemment, on ne pense pas à tout. Nous continuerons donc, dans les bureaux de poste, à nous passer sur la langue les timbres précédemment manipulés par deux ou par dix mains, au risque de contracter des angines, des stomatites diverses et même des maladies mieux cotées, telles que la tuberculose et la syphilis.

Mais il ne s'agit pas seulement de timbres-poste. Il y a aussi le balayage qui, chaque matin, soulève dans les halls et dans les cabines diverses des torrents de poussière. Et quelle poussière ! L'analyse bactériologique y a décélé à peu près tous les germes connus. On éternue, on parle, on crache même dans les bureaux de poste, en dépit des défenses affichées aux murs. Des centaines de personnes emploient, pendant la même journée, le même porte-plume, le même buvard, sur lequel chacun frotte bien ses doigts, le même appareil téléphonique dans lequel chacun projette copieusement des particules de sa propre salive, véhicule des germes qui vivent en commensaux habituels dans la bouche.

Le nettoyage des bureaux de poste devrait comporter des procédés modernes de collectionnement des poussières. Au lieu de les disséminer dans l'espace, il faudrait les rassembler dans des appareils à aspiration par le vide, dont l'usage est si répandu à l'étranger et si limité encore chez nous.

La transmission des maladies contagieuses dans les lieux où se groupent les hommes n'est pas une utopie. C'est l'un des faits les mieux établis de la médecine. Il importe donc que l'assainissement des bureaux de poste devienne un article du programme général de l'hygiène officielle.

Ce programme est bien chargé, sans doute, mais la réalisation

de cet article-ci est vraiment aisée, pour peu que les autorités compétentes veuillent bien s'en occuper.

Dr MAURICE BOIGEY.

SCIENCE SOCIALE

Hubert Bourgin : *Cinquante ans d'expérience démocratique*, Nouvelle Librairie nationale. — A.-L. Bittard et R. Mortier : *Ce que peut la France vivante*, Dunod. — Emile Borel : *Organiser*, Alcan. — Geo Minvielle : *La crise de la conscience professionnelle*, Dassarp, 64, rue du Rocher, Paris. — Mémento.

Le livre de M. Hubert Bourgin, **Cinquante ans d'expérience démocratique**, appartient à la catégorie des réquisitoires, ce qui le met un peu en dehors de la Science sociale, et, circonstance aggravante, à la catégorie des réquisitoires tendancieux. Quand l'auteur montre que la démocratie dont il parle « étale au dernier tableau un million cinq cent mille morts, avec la crainte qui plane sur cette horreur d'un recommencement pire encore », il oublie que ce n'est pas notre démocratie à nous, mais bien l'auto-aristo théo-cratie des Allemands qui est seule cause de la guerre passée avec ses montagnes de cadavres, comme elle sera cause de la prochaine, si celle-ci a jamais lieu.

Certes, M. Hubert Bourgin a raison de marquer d'un fer rouge l'ignominie de tant de nos gouvernants au cours des cinquante ans dont il parle, et ses livres, celui-ci comme le précédent, le *Parti contre la Patrie*, dont il a été parlé ici même (15 septembre 1924), resteront des documents précieux sur la mentalité de nos socialistes antipatriotes. Mais il a tort d'attribuer tout ce grouillis de passions odieuses à la démocratie. La démocratie ne conduit pas forcément à la démagogie, et si notre pays a trop souvent glissé de la première à la seconde, cela tient à des forces mauvaises que M. Hubert Bourgin ne peut pas ignorer, puisqu'il s'en est si louablement séparé (et l'histoire de sa propre évolution d'idées constitue dans son livre un chapitre de tout premier ordre).

Ce glissement lamentable de la République libérale à la République socialiste, et du régime parlementaire loyal au système de l'assiette au beurre, nous le devons, en effet, pour une bonne part, à ce bataillon d'universitaires socialistes qui entouraient Jaurès, tant instituteurs que professeurs en Sorbonne, également

haineux et envieux, également sots et pouacres, également infatués de leurs mémentos livresques et ignorants de toute réalité sociale, économique et financière. Oui, c'est à eux tous que, pour une bonne part, nous devons le marécage dans lequel nous croupissons. Mais alors ceux qui n'ont jamais fait partie de ce triste bataillon, qui ont toujours été républicains libéraux et démocrates, qui ont toujours prôné la vertu civique, la synergie sociale et le loyalisme patriotique, ceux-là ont le droit d'être un peu impatientés quand ils voient les hérauts du marxisme universitaire, subitement convertis, se mettre à brûler vrais dieux avec fausses idoles et, par haine de la liberté et de la démocratie, se rallier à une conception d'autocratie à trique qui est vraiment à faire fuir ! Si le parlementarisme a des torts, du moins n'a-t-il pas à son passif les méfaits du kaisérisme et du tsarisme.

Que l'on fasse amende honorable quand on s'est trompé, rien de mieux ! Mais que, pour compenser ses anciennes erreurs, on en commette d'égales en sens contraire, rien de pis ! Un jacobin blanc a l'esprit aussi faux qu'un jacobin rouge, et une dictature de fascistes, quelques excuses qu'elle puisse avoir à son origine, est aussi inacceptable, comme régime normal, pour des civilisés intelligents, qu'une dictature de bolchevistes. Que les universitaires qui veulent, désir très louable, réparer le mal qu'ils ont fait ne fassent donc pas exactement tout ce qu'il faut pour entretenir et aggraver ce mal. Prôner le coup de force contre ses ennemis, c'est légitimer le coup de force contre ses amis; et renouveler les rodomontades des émigrés de Coblentz, c'est repréparer les folies sanguinaires de 1793. Les défenseurs des anciens partis ne se doutent pas de l'horreur que la masse de la nation a pour ces anciens partis, sceptre, sabre, goupillon, etc. Or, il est criminel de compromettre ou de paralyser les forces de conservation sociale et de liberté patriotique qui subsistent encore. Le choix ne s'impose pas, heureusement, entre une tyrannie bien intentionnée et une tyrannie méchante, mais entre un régime de liberté et de responsabilité, seul digne d'un pays civilisé, et des régimes de contrainte et de violence qui, quel que soit le fétiche au nom duquel ils s'imposent, ne sont bons que pour des nègres ou des moujiks.

M. Hubert Bourgin, qui a tué sous lui la *Ligue civique*, affectera sans doute le plus profond mépris pour tous ceux qui

affirment que notre régime peut être purifié de ses tares ; en cela il aura tort. Que certains des remèdes proposés, ceux de Probus notamment, soient discutables, je le reconnais ; mais il y en a d'autres; et même ceux qui n'ont qu'une efficience relative sont de même d'une autre valeur que l'huile de ricin, le pronunciamiento et l'enfantine proposition de convoquer des Etats généraux.

§

En vérité, au lieu de grogner contre la démocratie (quelle « cratie » propose-t-on à la place ?) les bons Français feraient mieux d'étudier avec MM. A.-L. Bittard et R. Mortier **Ce que peut la France vivante** et de réaliser ce qui doit être fait. Les divers chapitres de ce très substantiel et documenté volume constituent tout un programme d'action nationale, qui n'a heureusement rien de commun avec les orviétans de nos politiciens de droite ou de gauche : Nourrissons-nous. Logeons-nous. Exploitons nos richesses. Mettons en valeur nos colonies. Travaillons. Exportons. Organisons notre prospérité. Finançons notre activité. Améliorons notre sort. Voilà qui est autrement important que les discussions sur le fondement monocratique ou pantocratique de la souveraineté !

Un livre comme celui-ci ne peut être que signalé. Il faudrait, pour en montrer la valeur, le reproduire presque en entier. Que de choses à faire ! et comme nous sommes coupables de ne pas les faire ! Les auteurs ont raison de dire d'abord que notre crise générale paraît à première vue non seulement insoluble, mais mortelle, et d'ajouter ensuite qu'il n'y a rien de mortel ni d'insoluble pour un peuple. Le salut est en nos mains, et la seule chose que nous devons demander à la politique et aux politiciens, c'est qu'ils nous laissent nous sauver nous-mêmes. Il y a un mauvais socialisme à rejeter, celui qui gêne la production, ralentit le travail, diminue l'épargne, raréfie le capital, cultive la discorde, et il y a un bon socialisme à approuver, celui qui ferait le contraire, et qui notamment s'appliquerait à relever la natalité qui, MM. Bitard et Mortier ont raison, est la clé même de notre salut. Tout le programme si louable qu'ils dressent ne peut être réalisé que si nous avons une main-d'œuvre suffisante pour le faire. S'il faut, comme ils l'assurent, que l'Etat prenne à sa charge les en-

fants des familles nombreuses, allons jusque-là, mais, en attendant, ne négligeons pas les petites mesures qu'ils croient vaines ; il n'y a rien de vain ici bas ; si les familles nombreuses étaient honorées, félicitées et favorisées, même au moyen de dispositions pouvant être qualifiées de mesquines, le résultat ne serait peut-être pas mesquin !

Du livre précédent on peut rapprocher celui de M. Emile Borel, qui a pour titre le mot **Organiser.** M. Emile Borel, grand savant, n'est pas seulement membre de l'Institut, il est aussi membre du Gouvernement, et cette qualité donne un prix particulier aux articles qu'il a réunis en volume et qui se rapportent à maintes organisations, internationale, parlementaire, économique, intellectuelle, etc. Organiser, c'est aussi un mot-programme, et il est certain que presque tout dans le domaine humain (génie d'invention à part) revient à une question d'organisation. Le malheur est que le mot est de ceux dont on abuse trop facilement, et que toutes les règlementations qui ne savent que gêner et paralyser se targuent de la nécessité d'organiser ; il y a des gens chez qui la manie organisante tourne à la folie dangereuse. M. Emile Borel, ai-je besoin de le dire, n'est pas de ceux-ci, et ce qu'il dit en matière d'organisation intellectuelle et éducative me paraît du plus haut prix. Je n'en dirai peut-être pas autant de ses vues en matière d'organisation monétaire ; un autre grand savant et membre de l'Institut lui aussi, M. Charles Lallemand, a exposé sur ce sujet des idées beaucoup plus judicieuses, parce que plus conformes à la science financière, car il y a une science financière, qui n'est pas purement mathématique, puisqu'elle est aussi psychologique, et qui par conséquent ne relève pas seulement de l'algèbre. Ce que M. Emile Borel appelle la stabilisation du franc, c'est tout simplement sa dévaluation. Or, en ces matières il n'y a jamais de stabilité ; l'or lui-même fluctue suivant le rendement variable des mines qui le produisent, et le franc-papier dévalué pourra continuer à baisser si l'inflation fiduciaire continue. Ce sont choses si simples que l'on ne comprend pas... qu'on ne les comprenne pas. Il n'y a que deux solutions : la banqueroute ou le retour à l'or. M. Borel pense, sur ce dernier point, que si M. Millerand n'avait pas retiré le pouvoir à M. Briand en 1922, le franc, qui était à 0,55, serait peut-être à 0,75 ou 0,80 ; cela ne me semble pas probable, mais c'est possible ; d'autre part, ce qui est

certain, c'est que le franc, qui valait encore 0,40 à l'arrivée du Cartel des Gauches, ne vaut plus que 0,25, même pas.

§

Ce qui prouverait, au besoin, qu'organiser n'est pas tout, c'est que, pour travailler efficacement, il faut le vouloir en conscience, d'où l'importance de la question que traite M. Geo Minvielle, **La Crise de la Conscience professionnelle.** Cette crise est malheureusement générale, et l'auteur a raison de spécifier dans son sous-titre qu'elle existe *dans le commerce, l'industrie, l'agriculture, les professions libérales, l'art et la littérature, l'administration, etc.* Heureusement d'ailleurs, elle n'est pas universelle et absolue. Les remèdes qu'énumère M. Minvielle sont très intéressants : établissement d'un contrôle des professions, création de codes professionnels, détermination d'un criterium du bénéfice légitime, etc. Mais je crains que tout ceci soit bien théorique, bien discutable, et ne fasse que donner de nouveaux aliments à la crise. Celui qui ne travaille pas consciencieusement trouvera toujours des raisons à sa façon de faire, c'est-à-dire de mal faire. Le seul remède est le remède moral, mais comment rallumer la flamme de la conscience, même simplement professionnelle, quand elle est éteinte ?

Mémento. — R. Mazerat : *La Doctrine administrative ; l'administration expérimentale ; le fayolisme.* Challamel. Cette plaquette reproduit la communication que M. le Commissaire général de la Marine Rouchon-Mazerat a faite à l'Académie de Marine. Il est certain que nos Administrations tant publiques que privées seraient à rajeunir complètement. On sait très bien ici ce qu'il faut faire, et diverses Commissions (Commission des réformes du décret du 3 août 1922 en son rapport du 3 nov. 1923, Commission d'étude de la production et des économies de l'Union des Grandes Associations) ont préparé le travail, mais tout ici dépend du Gouvernement. Peut-être M. Caillaux fera-t-il quelque chose. — L.-M. du Crouzet : *Un entretien avec M. Fayol. Les Développements actuels de la Doctrine administrative.* Chronique sociale, Lyon. L'auteur souhaite que la Société des Nations prenne l'initiative d'une « Etude générale de l'Organisation du travail ». C'est ce que fait le B. I. T., mais dans un esprit qui n'est pas celui de M. Fayol. Bien des choses seraient changées et en mieux, si M. Fayol avait été mis à la tête du « Bureau International du Travail » à la place de M. Albert Thomas, qui n'a donné l'exemple pendant la guerre que du socialisme le plus politicien et de l'industrialisme le plus ignorant. Qui donc écrira l'épopée

de l'arsenal de Roanne ? — *L'Economiste européen*, dans un article intéressant : *Le Cap du 1er juillet est doublé*, précise les causes qui ont obligé, pour dénouer la crise financière, à émettre quelques milliards de plus de papier-monnaie (maximum fixé par la loi du 28 juin, 51 milliards). Les crises analogues de 1922, 1923, 1924 avaient été facilement dénouées par l'émission de titres à terme, mais en 1925 ce procédé n'était plus possible devant le manque de confiance du public tenant lui-même aux causes suivantes : 1° mauvaise politique intérieure, 2° menaces contre l'épargne, 3° impôts mal conçus, 4° ajournement d'économies urgentes. Tout ceci est la condamnation du Cabinet Herriot. Espérons que le Cabinet Painlevé réparera en partie ces fautes. Toujours est-il que notre budget s'élève à 33 milliards, quand celui de M. Poincaré n'était que de 24. — *La Ligue française*, qui vient de perdre son président, M. Hébrard de Villeneuve, et de le remplacer par M. Alapetite, donne dans le dernier numéro de son *Bulletin* d'intéressants détails (Rapport général annuel du 13 juin) sur son activité : près de 43.000 membres, budget d'environ 210.000 fr., nombreuses œuvres sociales, comme celle très louable du Taudis, nombreuses conférences et nombreux tracts. Le dernier, *Le Bolchevisme et les ouvriers russes*, devrait bien être lu par ceux de nos ouvriers qui acclament le communisme et qui verront le beau paradis qui les attend. — Dans *la Revue de France* du 1er juillet, M. Raymond Recouly cite un mot caractéristique de M. Herriot, discours à Lons-le-Saunier, louant la France « d'être assoiffée d'égalité, serait-ce dans la misère ». Louange à part, le mot est juste, sinon pour la France du moins pour le socialisme communiste qui, en effet, préfère l'égalité dans la misère à l'inégalité dans l'abondance. La sottise humaine est sans bornes.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Presse. — Dépôt légal. — Droit de réponse : Epilogue du procès Silvain-Doumic. — Propriété littéraire : Droits d'auteur, œuvre en collaboration. — Durée des droits des héritiers. — Mémento.

Le **Dépôt légal** était jusqu'ici organisé par l'art. 6 de la loi des 16-24 juillet 1793 et par les art. 3 et 4 de la loi du 29 juillet 1881.

En vertu du premier texte, « tout citoyen qui mettra au jour un ouvrage, soit de littérature ou de gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la Bibliothèque Nationale ou au cabinet des estampes de la République ».

En vertu du second, l'imprimeur « de tout imprimé » devait

faire un dépôt de deux exemplaires « destinés aux collections nationales » et « trois exemplaires pour les estampes, la musique et en général les reproductions autres que les imprimés ».

L'obligation imposée par la loi de 1793 n'avait pas de sanction pénale. Mais sans son accomplissement, l'auteur ne pouvait poursuivre les contrefacteurs de son œuvre. Quant au dépôt exigé par la loi de 1881, il était sous peine d'une amende de 16 à 300 fr.

Ces textes sont abrogés et remplacés par la loi du 19 mai 1925 sur le dépôt légal (*J. off.*, 27 mai).

Désormais, obligation du dépôt pour les *imprimés de toute nature* : livres, brochures, estampes, gravures, cartes postales illustrées, etc., et pour les *œuvres musicales*, les *œuvres photographiques* mises en vente ou cédées pour la reproduction, les *œuvres cinématographiques*, *phonographiques* et généralement *toutes les productions des arts graphiques* (art. 1). Mais pas de dépôt (art. 3) pour les *travaux d'impression*, tels que lettres et cartes d'invitation, d'adresse, de visite, etc. ; les tarifs et factures ; les bulletins de vote, les titres de valeurs financières.

Deux sortes de dépôts : l'un par l'imprimeur ou le producteur, (art. 4 à 8) ; l'autre par l'éditeur (art 9 et 10). Le premier sera fait, pour le département de la Seine, directement à Paris à la régie du dépôt légal au ministère de l'Intérieur et, pour les autres départements, dans les bureaux de cette régie dépendant des préfectures et sous-préfectures. Le second sera fait directement à la Bibliothèque Nationale pour le département de la Seine, et pour les autres départements il peut être fait par voie postale en franchise.

Chacun de ces dépôts porte sur un exemplaire. Mais pour les ouvrages dits de luxe, tirés à petit nombre et numérotés, et les estampes artistiques tirées à moins de cent exemplaires et numérotées, il pourra n'être effectué qu'un dépôt unique et à la Bibliothèque Nationale.

Le premier dépôt doit avoir lieu dès l'achèvement du tirage, le second dans le mois de la mise en vente ou en distribution. Ils seront accompagnés d'une déclaration en double exemplaire, datée et signée, mentionnant notamment le nombre des exemplaires tirés. De ces déclarations, les auteurs ou leurs ayants cause ont droit d'obtenir des copies certifiées conformes (art. 19)

— et voici élégamment institué ce contrôle tant réclamé par les écrivains sur leur tirage.

En cas de nouveau tirage, une nouvelle déclaration est obligatoire. Mais, si ce tirage ne comporte pas d'autre modification que les corrections courantes, il ne sera pas joint de nouvel exemplaire à la déclaration (art. 12).

Les art. 16 et 17 prévoient une amende de 16 à 300 fr. pour infraction à la loi, le délinquant devant être traduit directement devant le tribunal correctionnel à la requête de la régie du dépôt légal.

Il résulte enfin de l'art. 18 que le dépôt n'a rien à voir avec la propriété littéraire et artistique. Contrairement à ce qui se passait sous le régime de la loi de 1793, quant à la contrefaçon, le fait qu'il aura été omis ne prive l'auteur d'aucun des droits qui lui appartiennent touchant son œuvre.

§

Chacune des trois phases du procès intenté par MM. Silvain et Jaubert à M. Doumic ayant motivé de ma part un compte rendu (*Mercure* des 15-III-21, 15-III-23, 1-VII 24), je dirai un mot de la quatrième et dernière. Elle aboutit au succès des demandeurs. Par arrêt du 27 mai 1925, la Cour d'Orléans, saisie comme cour de renvoi par l'arrêt de Cassation du 21 mai 1924, statue comme avait fait le jugement initial : Trib. Seine, 12 février 1921, et contrairement à l'arrêt de la Cour de Paris du 24 novembre 1922. Elle ordonne à la *Revue des Deux Mondes* d'insérer la lettre que les co-auteurs des *Perses* lui avaient adressée en invoquant le **Droit de réponse** que confère l'art. 13 de la loi de 1881 à « toute personne nommée ou désignée dans un journal ou écrit périodique ».

Solution juridique et solution morale. Non seulement l'art. 13 est d'une netteté qui repousse le secours de l'interprétation, mais encore il est rempli de sagesse, et sur le terrain de la critique littéraire comme sur les autres (encore que, sur ce terrain là, il soit loin d'être sans inconvénients). Nous avions fini, depuis quatre ans que durait l'affaire Silvain-Doumic, par nous en apercevoir ; et tandis que le jugement du tribunal de la Seine avait reçu

des reproches et l'arrêt de Paris, qui le réformait, des compliments, les milieux littéraires ont accueilli l'arrêt d'Orléans par un silence approbateur.

Le procès de MM. Silvain et Jaubert, pris en soi, ne méritait pas l'approbation ; l'espèce qu'ils choisissaient pour invoquer dans toute sa rigueur le droit de réponse était bien, en tout cas, l'une des moins favorables à l'art. 13... On pouvait les traiter de mauvais coucheurs. Mais sitôt qu'on regardait du point de vue général, leur adversaire devenait moins sympathique. Ce droit de réponse dont un périodique puissant a déjà tant de moyens pour gêner l'exercice, les périodiques vont-ils être juges de la question de savoir si j'ai raison ou si j'ai tort de l'invoquer ? — Si oui, l'art. 13 pratiquement n'existe plus. Ce que la *Revue des Deux Mondes* demandait, à la faveur d'une excellente occasion, ce n'est rien de moins que la suppression *pratiquement*, sinon du droit de réponse, du moins de l'exercice du droit de réponse. Les auteurs des *Perses* avaient été bien imprudents ; et, s'ils eussent succombé, ces clients difficultueux se changeaient en gaffeurs irrémédiables. Tout est bien qui finit bien ! Finalement, ils auront lutté pour la cause de tous. Il convient de les en féliciter et de rendre hommage à la façon galante dont ils prirent congé de l'adversaire vaincu. On sait en effet que MM. Silvain et Jaubert ont dispensé la *Revue des Deux Mondes* d'insérer leur prose.

§

Autre affaire qui ne date pas d'hier, puisque nous l'avons étudiée aux *Mercure* des 1er avril 1920 et 15 septembre 1921, mais qui ne se termine pas, cette fois, comme nous aurions désiré, nous qui n'éprouvons pas pour la propriété littéraire un respect sacro-saint, surtout quand elle ne profite pas à l'auteur lui-même.

Il s'agit de **droits d'auteur** et d'une œuvre produite en collaboration.

La musique et le livret d'un opéra constituent une œuvre unique et indivisible, sur l'ensemble de laquelle s'exerce le droit de l'auteur de la musique et celui de l'auteur du livret.

La loi du 14 juillet 1866 fixe à 50 ans, à partir du décès d'un auteur, la période pendant laquelle ses héritiers percevront les droits.

Supposons que le musicien soit mort dix ans avant le librettiste, en 1875 par exemple. Ses héritiers verront-ils leurs droits expirer en 1925, ou bien en 1935 ?

Réponse de la jurisprudence : 1935. L'indivision d'une œuvre de collaboration a un caractère absolu. Tant que les héritiers de l'un des collaborateurs sont en état juridique de percevoir des droits d'auteur, les héritiers de l'autre ou des autres collaborateurs possèdent le même état.

Donizetti est mort en 1848. Mais Alphonse Royer, librettiste de *Lucie de Lamermoor*, a vécu jusqu'en 1875. Par jugement du 27 mai 1919, le Tribunal de la Seine avait déclaré que les héritiers de Donizetti percevraient tant que percevraient ceux de Royer.

Un arrêt de Paris du 8 juin 1921 a réformé le jugement pour des raisons qui m'avaient paru excellentes. Le voici cassé par un arrêt de la Cour suprême en date du 7 avril 1925 (*Gaz. Trib.*, 6 et 7 mai).

Mémento. — Eugène Quinche : *Haarmann, le Boucher de Hanovre* (Ed. Henri Panille, 35, rue des Acacias). — C'est le compte rendu du procès d'un monstre près duquel notre Landru ferait discrète figure. Entre septembre 1918 et juin 1924, Haarmann a assassiné vingt-sept jeunes gens : encore nombre de disparitions, dont il a chance d'être responsable, n'ont-elles pas été retenues. Sadisme de sodomite et frénésie, mercantilisme. Haarmann négociait les vêtements de ses victimes, trop pauvres en général pour qu'il pût compter y trouver quelques deniers ; il semble même avoir tiré parti de leur chair. Après quatorze jours de débats, l'affaire s'est terminée par la condamnation à mort de ce personnage d'épouvante et par celle d'un nommé Grans, l'Alexis de ce Corydon, complice de deux de ses crimes. M. Quinche, envoyé spécial du *Petit Parisien*, a assisté aux débats et les expose ici avec, il me semble, le maximum de talent que nous puissions souhaiter à un reporter judiciaire. — Henri Roubaud : *Les Enfants de Caïn* (Bernard Grasset, Coll. *Les Cahiers verts*). C'est une enquête sur les colonies pénitentiaires et les écoles de préservation, parue dans les colonnes du *Quotidien*. Lorsque M. Roubaud s'en fut trouver « l'aimable directeur de l'Administration pénitentiaire, M. Eugène Leroux », celui-ci lui « parut fort satisfait » — « Vous allez, (me dit-il), détruire enfin cette légende des bagnes d'enfants qui a trop alimenté la littérature feuilletonnesque. » Le lecteur raisonnalbe trouvera, je pense, que M. Leroux n'a pas mal prédit. Le vers de Boileau : *La critique est aisée, mais l'art...* a hanté l'esprit de M. Roubaud à mesure de ses visites, et il a conclu

avec moins de sévérité qu'il croyait sans doute avoir à faire lorsqu'il partit en campagne. Son livre rentre dans la catégorie des livres de bonne foi dont parle Montaigne, et je le tiens pour grandement recommandable. Mais il faut l'ouvrir et le fermer en partant de cette idée que le problème de l'enfance criminelle est un problème insoluble et que, s'il convient de se montrer difficile envers ceux que la Société charge de le résoudre, il le faut pas se montrer *trop* difficile.

MARCEL COULON.

QUESTIONS FISCALES

Au sujet des droits de succession. — Décisions de jurisprudence favorables aux contribuables.— Deux décisions de jurisprudence, particulièrement intéressantes, en ce qu'elles tranchent des questions de principes, ont été rendues, dans le courant de l'année 1924, en matière d'impôts sur les successions.

L'une de ces décisions, relative à l'application de la taxe successorale, en cas d'existence d'enfants adoptifs du défunt, a fait l'objet d'un arrêt de la Chambre civile de la Cour de cassation, en date du 26 juin 1924.

L'autre, qui concerne les déductions en faveur des familles nombreuses, est contenue dans un jugement du tribunal civil d'Orléans, du 29 juillet dernier.

Voici en quoi consistaient les difficultés soumises à l'examen des juges et quelles sont les conséquences de leurs décisions.

I. — TAXE SUCCESSORALE, ENFANTS ADOPTIFS. Aux termes de la loi du 31 décembre 1917, complétée par celle du 25 juin 1920, dans toute succession où le défunt ne laisse pas au moins quatre enfants vivants ou représentés, l'Etat perçoit, indépendamment des droits de mutation par décès proprement dits, que doit verser chaque héritier sur l'importance de la part qu'il recueille, une taxe particulière, dite taxe successorale. C'est une sorte de prélèvement exercé par le Fisc sur la masse héréditaire, avant tout partage entre les ayants droit.

Le tarif auquel est calculée cette taxe est doublement progressif, en ce qu'il croît à mesure que la succession est plus importante, et qu'il est, d'autre part, plus élevé lorsque le défunt a laissé un enfant que quand il en a laissé deux, lorsqu'il en a laissé deux que quand il en a laissé trois. La succession de celui

qui n'a pas élevé d'enfants jusqu'à l'âge de seize ans est le plus lourdement taxée.

Supposons que le patrimoine laissé par le défunt soit de 500.000 francs.

La taxe successorale à verser au Trésor sera de 7.764 francs, si le *de cujus* a élevé trois enfants jusqu'à seize ans, de 17.028 francs, s'il en a élevé deux, — de 32.556 francs, s'il n'en a élevé qu'un, — de 93.168 francs, s'il n'en a pas élevé du tout.

Les chiffres, comme on le voit, sont de quelque importance. Et la question présentait un réel intérêt de savoir si le législateur, en considérant le nombre des enfants du défunt, pour assujettir sa succession à la taxe dont il s'agit ou pour l'en exonérer, avait simplement visé les héritiers du sang (enfants légitimes ou enfants naturels) ou entendu comprendre, parmi les enfants, les enfants adoptifs, lesquels entrent, par l'effet de la loi civile, dans la famille de l'adoptant et ont qualité, à ce titre, pour recueillir la succession de ce dernier.

Un célibataire a adopté deux neveux. Il laisse un actif de 500.000 francs. Si les deux enfants adoptifs entrent en ligne de compte, ils auront à payer une taxe successorale de 17.028 francs, d'après les indications ci-dessus. Si, au contraire, ils ne doivent pas être considérés comme des enfants du défunt, c'est une somme de 93.168 francs qu'ils devront débourser.

L'Administration de l'Enregistrement se prononçait pour cette deuxième opinion, et tirait sa conviction, en présence du texte imprécis ou qui, du moins, lui paraissait tel, de l'esprit de la loi et des explications fournies lors des débats parlementaires.

A son point de vue, il ne faisait pas de doute :

1°) Que la taxe successorale a été édictée dans le but de rétablir l'égalité fiscale entre ceux qui ont supporté les charges d'une nombreuse famille et payé, de ce fait, des impôts de consommation fort lourds, et ceux qui n'ont pas eu d'enfants ou en ont élevé seulement un, deux ou trois ;

2° Que la taxe successorale a encore été créée dans le but d'inciter les citoyens à avoir des enfants.

Le tribunal d'Avallon, devant lequel fut, pour la première fois, portée la difficulté, consacra, par un jugement du 8 juin 1921, la thèse de l'Administration.

Mais cette thèse fut, par contre, rejetée par les tribunaux de

Villefranche, le 14 juin 1922, et de Rennes, le 19 décembre de la même année.

La décision des juges de Villefranche ayant été soumise à la Cour de cassation, la Chambre civile, par son arrêt du 26 juin 1924, l'a reconnue exacte et conforme à l'interprétation littérale de la loi.

La Cour suprême a admis que, dès l'instant qu'en droit le mot « enfant » s'applique à l'enfant adoptif comme à l'enfant légitime, il n'y avait pas lieu d'établir, pour ce qui est spécialement de la taxe successorale, une distinction que le législateur n'avait pas expressément faite dans la loi fiscale.

La question est donc actuellement tranchée en faveur des enfants adoptifs et le sera tant qu'un texte législatif ne les aura pas différenciés des enfants légitimes ou naturels, au point de vue de l'impôt sur les successions.

II. — Déductions en faveur des familles nombreuses. Comme contre-partie de la taxe successorale, qui est exigible quand le défunt n'a pas élevé d'enfants jusqu'à l'âge de seize ans révolus, l'article 3 de la loi du 25 juin 1920 dispose que :

Dans toute succession où le défunt laisse plus de quatre enfants vivants ou représentés, il est déduit de l'actif global net, pour la liquidation des droits de mutation par décès, 10 p. 100 par enfant en sus du quatrième, sans que cette déduction puisse excéder 15.000 francs par enfant.

En pareille hypothèse, non seulement la taxe spéciale n'est plus à percevoir, mais une partie de l'héritage, d'autant plus importante que le nombre des enfants est plus grand, échappe aux droits de succession proprement dits.

Voici, par exemple, un père de famille qui laisse, à son décès, six enfants, et dont l'héritage a une valeur de 200.000 francs.

Comme il existe deux enfants en sus du quatrième, une fraction de l'héritage va se trouver soustraite à l'impôt de mutation.

Mais quelle fraction ? Si l'on compte à raison de 10 p. 100 pour chacun de ces deux enfants au delà du quatrième, cela fait 20 p. 100, c'est-à-dire, au cas particulier, 40.000 francs. Il ne restera plus à assujettir aux droits de succession que la différence ou 160.000 francs.

Sans doute en eût-il été ainsi, si l'article 30 cité plus haut n'avait pas contenu, *in fine*, cette restriction qui va faire naître

la difficulté : « Sans que cette déduction puisse excéder 15.000 francs par enfant. »

Qu'est-ce à dire ? Ces 15.000 francs doivent-ils être comptés par enfant à partir seulement du quatrième, ou par enfant venant à la succession ?

Si l'on opte pour cette seconde opinion, dans l'exemple qui précède, la déduction portera sur 40.000 francs. Elle ne portera que sur 30.000 francs, dans le cas contraire.

Voici une succession de 500.000 francs recueillie par 10 enfants. Selon que l'Administration des Finances aura telle ou telle manière de comprendre la loi, l'exonération s'appliquera à 150.000 francs (10 fois le maximum de 15.000 francs par enfant) ou seulement à 90.000 francs (six fois 15.000 francs).

L'Administration n'a pas hésité à choisir le second système.

Et devant le tribunal d'Orléans, elle a fait valoir, à l'appui de sa thèse, que les derniers termes de l'article 30 de la loi du 25 juin 1920 sont en corrélation étroite avec ceux qui précèdent et que, grammaticalement, les derniers mots : « 15.000 francs par enfant », se réfèrent incontestablement aux enfants justifiant la déduction, c'est-à dire aux enfants en sus du quatrième.

Elle a invoqué, en outre, l'économie de la loi, qui est d'indemniser les familles nombreuses des charges créées par la naissance des enfants en sus du quatrième, les quatre premiers faisant déjà bénéficier la succession d'une exonération totale de la taxe successorale.

Le tribunal d'Orléans n'a pas jugé ainsi. Aux termes de sa décision du 29 juillet 1924, il a considéré que le législateur, s'il avait voulu limiter dans de telles conditions la déduction qu'il autorisait, n'eût pas manqué de le dire, en s'exprimant, par exemple, sous cette forme : « Sans que le montant de chaque dixième à déduire puisse excéder 15.000 francs. »

Evidemment, cela aurait coupé court à toute difficulté. Mais le texte proposé par le tribunal n'est malheureusement pas celui de la loi.

Quoi qu'il en soit, les intéressés peuvent invoquer aujourd'hui la décision du tribunal d'Orléans.

Reste à savoir si elle sera confirmée par la Cour suprême.

ALBERT LANOE.

ENSEIGNEMENT

G. Hardy et L. Brunot : *L'Enfant marocain*, Laroze, éditeur. — H.-G. Wells : *Esquisse de l'histoire universelle*, Payot, éditeur. — L. Barbedette : *La Fraternité universitaire*, Revue d'éducation, Pattegay, Luxeuil.

Mettant à profit l'expérience acquise, en Algérie d'abord, puis en Tunisie, l'Administration de l'Enseignement a créé au Maroc, depuis notre occupation du pays, des écoles de tout ordre dont le réseau s'étend de plus en plus. Le succès couronne partout les efforts, en dépit des difficultés auxquelles se heurtent les maîtres et qui tiennent les unes aux traditions familiales et à l'éducation religieuse, les autres à la mentalité et à la moralité toutes particulières de la jeunesse indigène. Dans un ouvrage très documenté et fort intéressant, deux personnalités des plus qualifiées, MM. Hardy, directeur général de l'Instruction publique, et Brunot, inspecteur de l'Enseignement, nous exposent ce qu'est **l'Enfant marocain** et ce qu'il faut espérer des tentatives faites pour l'initier à notre civilisation.

Chez l'écolier marocain, nous dit-on, l'affectivité est peu intense, tous les sentiments, bons ou mauvais, sont médiocres ; il est aussi peu capable de beaux enthousiasmes que de profonds découragements : son cœur ne bat qu'à petits coups. L'attachement aux parents relève surtout des coutumes morales et religieuses ; l'affection fraternelle, qui semble vive, dérive presque exclusivement des traditions sociales ; la vraie camaraderie reste toujours superficielle et se concilie fort bien avec la délation courante, spontanée, même entre les meilleurs amis. L'attachement aux maîtres est tout passager ; il est fréquent que des élèves particulièrement choyés par leur instituteur cessent de le saluer dès qu'ils sont sortis de l'école ; la reconnaissance pour les services rendus n'est qu'un mythe ou à peu près. En revanche, les manifestations de pure méchanceté sont rares et peu violentes. La cruauté est inconnue de l'enfant marocain. Ses colères sont brusques et ne durent pas. Il est d'humeur égale, la gaieté lui est naturelle. Il est sensible aux blessures d'amour-propre ; sa vanité, un peu maladive, le rend étrangement susceptible, froissé par la plus légère remontrance.

On ne peut guère compter sur la franchise naturelle du petit Marocain. Le goût du mensonge, la tendance au larcin, la tricherie, la mauvaise foi dans les échanges, la tromperie dans les

examens sont des habitudes sociales auxquelles ne peuvent se résigner les professeurs et les instituteurs de la métropole transférés au Maroc.

Ce qui domine la vie mentale des élèves indigènes au Maroc, c'est le rôle de la mémoire et surtout de la mémoire auditive, que tendent depuis des siècles à développer les études traditionnelles et l'apprentissage du Coran ; il s'agit d'ailleurs d'une mémoire toute verbale, purement mécanique, exposant l'enfant au plus désastreux psittacisme : il est capable de retenir des chapitres entiers dont il ignore le sens. A l'école coranique, il apprend par cœur les sourates du livre sacré sans en rien comprendre : c'est là une règle absolue.

En général, l'enfant marocain est dépourvu d'imagination. Cela tient sans doute aux raisons suivantes : le pays est dessiné à grands traits simples, le climat ignore tout excès, les formes de végétation sont peu variées, la nature physique tout entière impose une impression de monotonie et de simplicité, les institutions humaines sont uniformes parce qu'elles sont intimement liées à la religion ; rien dans les mœurs ou les coutumes ne prête à la fantaisie.

Bien souvent, la mémoire tient lieu de jugement et de raisonnement et l'hérédité mnémonique, ici encore, rejoint l'emprise islamique : la règle musulmane a fixé une fois pour toutes ce qu'on doit croire ou penser, ce qu'on doit juger bon ou mauvais ; l'esprit est tout à fait privé de liberté. Pour comble, l'enfant, généralement éveillé et prompt d'esprit, est tout à fait incapable d'attention vraiment soutenue. Il n'est pas non plus réellement curieux. Volontiers badaud, il aime à voir du nouveau ; mais la découverte sans application utilitaire, sans bénéfice immédiat, le laisse fort indifférent. Autrement dit, sa curiosité n'est nullement intellectuelle.

Dans l'expression des idées, ces tares d'esprit se retrouvent avec le sens pratique qui leur sert de correctif. Tant qu'il s'agit d'intérêt personnel, l'expression est servie à souhait et le plus maladroit dit clairement ce qu'il veut dire. Mais dès qu'on aborde les idées générales, les mots ronflants et les phrases creuses triomphent, l'idée est sacrifiée sans remords à la parole. Cette grandiloquence, il faut le dire, est un accident inévitable, autant qu'un défaut de caractère. Quand il s'exprime en français, le

jeune Marocain emploie des mots qu'il n'a pu acquérir qu'à l'école et ce sont des mots à arêtes vives qu'il utilise sans posséder l'art des nuances ; il se sert automatiquement de phrases stéréotypées, parlant trop bien, trop littérairement, sans exprimer jamais spontanément sa pensée en français. C'est en arabe ou en berbère que les idées ont été acquises par le petit indigène et, quoi qu'on puisse faire, il procède par traduction.

§

Le besoin universel de connaître les grands traits de l'histoire humaine a toujours été très évident ; mais jamais ce besoin ne s'est manifesté de façon aussi intense que depuis les tragiques événements de ces dernières années. Cette constatation est faite pour réjouir les âmes éprises de paix, s'il est vrai que pour établir une véritable paix à l'intérieur de chaque Etat et aussi entre les nations, il faut vivre sur un fonds commun d'idées historiques et concevoir l'histoire « comme une aventure commune à toute l'humanité ».

C'est ce qu'affirme H.-G. Wells dans son **Esquisse de l'histoire universelle**, qui présente au public de bonne foi « un récit clair et fidèle de l'histoire de la vie et de celle de l'humanité, dans la mesure où l'une et l'autre nous sont aujourd'hui connues ». Cette nouvelle œuvre du grand écrivain anglais a un énorme retentissement, surtout en Europe et dans le Nouveau-Monde. Wells voudrait qu'on lût son livre « tout d'une haleine, à la façon d'un roman ». Il a raison : la lecture en est plus attachante que celle de maint roman, et on suit passionnément l'auteur lorsqu'il montre l'essai que la vie fait d'elle-même au fond des mers de l'ère paléozoïque, ou l'éveil graduel de l'intelligence et de la conscience humaines, la lutte qui met aux prises peuples sédentaires et peuples nomades, ou encore les premières tentatives de l'expansion impérialiste, la création graduelle de l'Etat moderne, et enfin la catastrophe de 1914-1918 où a failli sombrer notre civilisation.

Le chapitre consacré aux débuts de la race humaine peut être considéré comme un chef-d'œuvre. Wells n'a rien écrit de plus émouvant. Son évocation du pré-homme avant la découverte du vêtement et du langage offre un intérêt autrement dramatique que les meilleures études préhistoriques connues : elle ne cesse

d'ailleurs pas un instant d'être strictement scientifique ; toutes les hypothèses émises sont étayées de références indiscutables.

L'*Esquisse de l'histoire universelle* n'est pas toutefois une œuvre de vulgarisation, et son succès n'est pas dû à ce qu'elle met à la portée des profanes des faits restés jusqu'alors du domaine de l'érudit ou du spécialiste. Elle n'est point à considérer comme une simplification de l'histoire, et ceux qui y chercheraient l'équivalent de ce que trouvent aux veilles des examens, dans les « résumés aide-mémoire », les candidats au baccalauréat seraient vivement déçus.

On sait que l'ouvrage, traduit dans toutes les langues, a rencontré un succès prodigieux, que plus de deux millions d'exemplaires, notamment, ont été vendus en Angleterre et en Amérique.

La traduction française, due à M. Edouard Guyot, professeur à la Sorbonne, secondé par des collaborateurs compétents, est présentée de façon irréprochable.

§

Fondée par le professeur L. Barbedette, **la Fraternité universitaire** a obtenu un succès mérité dans le monde des éducateurs ; placée au-dessus des écoles et des partis, elle demeure ouverte aux volontés droites et aux cœurs généreux, sans souci des croyances ou des hiérarchies.

Son dernier numéro contient une étude piquante sur la formation d'une élite résultant de la sélection morale. On admet sans peine, remarque l'auteur, qu'il serait bon de ne confier qu'aux meilleurs certaines fonctions éminemment sociales ; mais l'embarras commence lorsqu'il s'agit de sélectionner cette élite : ni l'hérédité ni la situation de fortune ne le permettent et nul n'ignore que le vice ou la sottise semble le moins contestable apanage de plusieurs familles princières.

Quand elle ne repose pas exclusivement sur la richesse, la sélection est devenue purement intellectuelle ; elle se pratique par les concours et par les examens. Elle est indispensable sans aucun doute ; mais si elle dégage, en gros, l'élite intellectuelle d'une nation, elle a le grave tort de négliger complètement le côté moral. Or, pour surveiller les intérêts généraux d'un peuple et pour guider les hommes vers le bien, la force morale est aussi

indispensable que l'acuité de l'intelligence ou l'amplitude de la mémoire. « Un mandarin qui connaît tous les caractères chinois et toutes les sentences de Confucius peut être un gredin, tout comme un Européen bourré de mathématiques et lauréat des plus difficiles concours. » Un légiste pourra connaître tous les textes légaux et manquer pourtant de la plus élémentaire honnêteté ; tel savant même étouffera prudemment les découvertes d'un jeune qui menace de devenir gênant.

Il devra être tenu compte de la valeur sociale et humaine dans les systèmes eugéniques de l'avenir.

Mémento. — Nous n'avons en français que quelques essais le plus souvent superficiels de tableaux d'ensemble de la littérature européenne, alors qu'il existe en anglais, en italien et surtout en allemand d'amples ouvrages où sont étudiées séparément les diverses littératures. Pour combler cette lacune, M. Paul Van Tieghem, professeur de littérature, docteur ès lettres, publie chez Alcan un *Précis d'histoire littéraire de l'Europe depuis la Renaissance* et ce livre sera bien accueilli non seulement des gens d'étude, mais de tous ceux qu'intéressent les lettres. L'auteur, pourvu d'une vaste érudition, a mis en pleine lumière les grands maîtres, non dans le détail de leurs œuvres, mais dans les aspects essentiels de leur génie et en marquant avec force et précision les motifs de l'admiration qui leur est due.

F. RONDOT.

CHRONIQUE DES MŒURS

Emile Guillaumin : *Notes paysannes et villageoises*, Bibl. d'éducation. — M. T. Laurin : *L'Ecole rurale et la Profession agricole*, Bibl. d'éducation.

Jamais comparaison ne sera raison, malgré ce qu'en pourrait prétendre tel doctrinal esprit faux. Evidemment, pour crier « Au feu! », on attend que les flammes aient jailli, et ce n'est pas alors qu'on renonce à appeler les pompiers. Mais un incendie est, par définition, circonscrit, même s'il doit dévorer une forêt ou une ville entière; et puis, il est chose brutale et visible. Le dépeuplement des campagnes, au contraire, tout à la fois cause et conséquence d'une relative dépopulation générale, en France, n'est pas circonscrit, et, s'il est visible, il n'est nullement brutal.

Les rhéteurs à ambitions décentralisatrices auront beau braquer leurs lances, d'où se précipitent tonnes d'encre et flots de

salive : ce mouvement est la résultante irrépressible d'une forme nouvelle de la civilisation, que n'a point connue le moyen âge ni l'Ancien Régime, du moins avec autant d'ampleur ; car, dès le moyen âge, on se plaignait de l'attraction exercée par les villes, qu'il était réservé à Verhaeren de qualifier « tentaculaires », et, en 1784, l'Académie de Chalon demandait quelles étaient les causes les plus ordinaires de l'émigration des gens des campagnes vers les villes, et quels seraient les moyens d'y remédier.

Quoi qu'on y ait pu répondre, près d'un siècle et demi a passé. Les pompes des économistes et des rhéteurs fonctionnent à grand rendement. Les causes multiples de l'exode rural sont classées. Des milliers de remèdes ont été proposés dans des centaines de milliers d'articles de journaux et de revues, de tracts, de brochures, de livres et de conférences. Le cinéma s'en mêle ; et le mouvement n'a pas été enrayé, parce qu'il n'est pas susceptible de l'être. La guerre, qui, suivant d'autres rhéteurs, devait régénérer l'humanité, n'a fait que la précipiter en dépeuplant un peu plus les campagnes d'abord, ensuite en désaxant la vie des jeunes que la mobilisation n'atteignit pas, et même de ceux qui « en sont revenus ».

Pour qui a suivi d'un regard attentif la lente évolution des classes rurales, il est d'une criante évidence qu'elles ont pris peu à peu conscience d'elles-mêmes pour marcher à la remorque — oh ! de très loin encore, — des classes ouvrières des villes et des centres miniers et industriels. Quand la guerre éclata, à peine en avait-on soupçon. Deux ans à peine passèrent, qu'elles étaient presque quotidiennement citées à l'ordre du jour civil : des éloges excessifs, comme de la calomnie, il reste toujours quelque chose. Deux autres années, et ce fut la montée des prix que nous savons tous. Ce fut le scandaleux enrichissement d'un certain nombre de paysans matois qui s'improvisèrent maquignons, courtiers en bétail, etc., et qu'encore aujourd'hui le fisc se garde bien d'atteindre. Ce fut l'enrichissement, non plus scandaleux, mais indéniable et, après tout, légitime, des classes rurales *dans leur ensemble*. Elles ne se sont enrichies, proportionnellement, ni plus, mais ni moins, que les industriels, que les commerçants, que les ouvriers spécialistes : on s'en est étonné davantage, parce que le mot « paysan » avait toujours été synonyme de « misérable ».

De tout temps, même chez les Gallo-Romains, à plus forte raison au moyen âge et sous l'Ancien Régime, il y avait eu, dans les campagnes, un nombre de plus en plus élevé de familles aisées et même relativement riches, familles de laboureurs, s'entend. Il n'en est pas moins certain que, compte tenu de ces exceptions, si nombreuses qu'elles aient été, la majorité des paysans connurent, sinon la misère, la gêne et la pauvreté jusque vers 1918. Aujourd'hui, la situation est renversée, avec quelques exceptions en sens contraire.

Est-ce à dire que l'exode rural soit enrayé? Nullement, puisqu'il fut déterminé par des causes préexistant depuis des siècles à la guerre, mais que le développement industriel du XIXe fit jouer avec plus de force que jamais, force que la guerre accentua encore. Familles démembrées, femmes de tout âge sollicitées par les usines qui s'installaient partout, attrait de plus en plus fort des villes... Il est à remarquer que, à l'encontre de ce qui s'est passé jusqu'aujourd'hui dans les milieux ouvriers, l'émancipation des classes rurales ne s'est pas produite sur place. Ceux qui refusent de rester paysans n'ont pas le choix : ils partent pour la ville; mais nous assistons aux premières manifestations d'un autre état de choses, l'état des esprits se modifiant lui-même. L'exode rural est loin d'être enrayé : il se pourrait cependant qu'il le fût à partir du jour où, salaires et gains étant de plus en plus élevés et la culture s'étant industrialisée, les ruraux n'auraient plus aucun avantage à se transformer en citadins. Or, je me demande, sans tomber dans le paradoxe, si la production en bénéficierait. C'est cependant, réservé le cas d'un cataclysme brutal, ce qui nous attend, nos arrière-neveux plutôt que nous. Les classes rurales ont atteint à leur sommet, où elles voisinent de plain-pied, où elles traitent d'égal à égal avec le commerce, l'industrie, la bourgeoisie, où même, parfois, elles prennent une attitude de supériorité. Ce sommet, il ne leur reste qu'à l'aménager. Sous quelle forme? « L'avenir le dira », eût répondu un romantique.

Ces questions, M. Guillaumin n'y répond pas avec ses **Notes paysannes et villageoises**, ni M. Laurin avec l'**Ecole rurale et la profession agricole**. Au surplus n'ont-ils pas à y répondre, puisqu'il ne semble pas qu'ils se les soient posées. On dirait qu'ils croient à un torrent susceptible d'être

endigué, et qui d'ailleurs s'épuiserait de lui-même, alors qu'il s'agit d'un océan de quinze à vingt millions de vagues pour qui l'heure du reflux n'est pas à la veille de sonner. Sur la plage, à la suite et à l'instar de tant d'autres, ils édifient leurs châteaux de sable. M. Laurin pense que l'école rurale, réorganisée selon la doctrine régionaliste en accord avec l'enseignement technique agricole, peut transformer les paysans, M. Guillaumin est persuadé que, de ce même enseignement dispensé aux adolescents et de l'aménagement mieux compris des bourgs ruraux et des villages, ne peut que résulter une renaissance rurale. M. Laurin, qui fait des éloges excessifs de l'école primaire « où l'on prêche la fraternité, le désintéressement, la tolérance,... où fleurissent les grandes vertus », ne s'en inflige pas moins un démenti à lui-même lorsqu'il constate qu'ont disparu ces instituteurs et ces paysans d'autrefois qui ne sabotaient pas leur travail, à une époque où l'école laïque n'existait pas. M. Guillaumin constate que les jeunes gens sont frondeurs et grossiers. Evidemment! Ce sont les vagues les plus hautes de la marée; ce ne sont donc pas les moins bruyantes.

Et tous les deux, sur certains points, se paient un peu trop de mots. M. Laurin nous parle du village « avec son intimité charmante, ses mœurs tranquilles, ses joies naïves ». A quoi M. Guillaumin répond que le village est loin d'être un Eden : « Pas un geste n'y échappe aux regards inquisiteurs, aux commentaires soupçonneux de ceux d'à côté ou d'en face ». Ce ne sont que cancans, « papotages puérils, jalousie, mauvaiseté ». Ce serait à s'y croire — et ce n'est pas M. Guillaumin qui le dit, — dans un milieu très littéraire. Et ce serait très bien, si le même M. Guillaumin ne reprenait à son compte une billevesée des temps de *l'Art pour tous* et du *Théâtre du peuple*. L'art pour tous, c'est l'art de personne. « La beauté doit pénétrer dans les logis ouvriers et dans toute la vie sociale des travailleurs; elle doit se manifester dans tous les détails de l'existence. »

Vraiment, lorsqu'il écrivit cela, M. Frantz Jourdain pensait-il à la noce de Gervaise traversant le Louvre? Et M. Guillaumin y a-t-il pensé lorsqu'il a transcrit ces lignes? Oh! Je sais bien! Il faut « éduquer » Gervaise et Jacques Bonhomme. Je me demande seulement ce que nous aurions à y gagner, quand on voit ce que sont les caractères et les mœurs des artistes et des intellectuels. Je

me demande encore quel avantage il y aurait que, de quatorze à dix-huit ans, comme le voudrait M. Laurin, le jeune paysan prît contact avec nos grands écrivains. Les cancans imbéciles sévissent dans tous les milieux. On s'entretue, du moins par la parole, à tous les étages sociaux, de la cave au grenier, et la culture soi-disant intense du xxe siècle n'a pas empêché la guerre de durer 51 mois et 11 jours, sans une minute de répit. A quoi MM. Laurin et Guillaumin, sinon d'autres, ne manqueront pas de me répondre : « Précisément, dès que les classes rurales auront fait toutes leurs... classes, cela ne pourra plus se reproduire. Elles ne marcheront plus. » Alors, qu'on se hâte de les instruire, et non plus militairement. Mais j'ai grand peur que ce ne soit là qu'une autre utopie, et que, dans la rage imbécile qu'ils ont de s'entre-dévorer, les hommes d'un même pays ne s'embrassent à coups de mitrailleuses. Il est vrai qu'au tome V de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, pp. 369-371, Chateaubriand a fait l'éloge des guerres civiles. A quoi un humoriste ne manquerait pas d'ajouter, à la suite de Joseph de Maistre et d'Ernest Psichari, que les guerres, quelles qu'elles soient, ne sont pas civiles .. que ça.

Nos deux auteurs ne sont rien moins qu'humoristes. A M. Laurin, du moins, dira-t-on que je prête — sans espoir de retour, — des idées qui ne seraient point siennes? Il évite généralement de se découvrir, et ce n'est qu'en passant qu'il écrit que, « à la place d'une patrie guerrière et conquérante, il faut placer l'image d'une paisible campagne où travaillent, peinent et méditent des paysans réfléchis ». C'est très bien, et la raison pure y applaudit; mais la raison pratique s'insurge et proteste. Je n'ai que mépris — et je ne parle pas, ici, de M. Laurin, que je ne connais pas, — pour ces amoureux — que je connais trop, — d'une idéale humanité qu'ils ignorent, et qui n'ont eux-mêmes qu'indifférence, mépris ou haine pour les hommes en chair et en os qu'ils coudoient quotidiennement.

Faute d'aperçus généraux — à défaut d'idées générales, — ces deux livres de MM. Guillaumin et Laurin nous emmènent fréquemment en pays d'utopie. Ce n'est pas qu'ils soient veufs de précisions, ni même de chiffres. Ce n'est pas que, sur la situation et sur les sentiments actuels des classes rurales, on n'y trouve des documents intéressants; mais M. Laurin s'en tient à l'influence de l'école primaire, et M. Guillaumin à la légende du paysan,

d'après Bonnemère, uniformément, et comme par définition, misérable et martyr des hautes classes qui font de lui, par surcroît, un bouffon.

Pour moi, je demeure persuadé que la guerre n'a fait que précipiter l'ascension des classes rurales, avec tout ce que ce mot implique d'orgueil parfois légitime, injustifié souvent. Déjà les paysans qui avaient vingt ans en 1914 ressemblaient peu à ceux qui en avaient eu vingt en 1884. L'école laïque avait passé par là. L'explication de l'univers par le mystère de l'éternité de la matière avait remplacé l'explication par le mystère de l'éternité de Dieu, à l'échelle de cerveaux d'un instituteur rural et d'enfants; et il ne s'agissait pas, pour eux, d'un mystère, mais d'une vérité tenue pour démontrée. Je ne dis pas que les paysans qui avaient reçu le premier enseignement fussent meilleurs ni plus intelligents que leurs descendants : j'affirme seulement qu'ils avaient moins d'arrogance et travaillaient beaucoup mieux pour des salaires infiniment moindres. D'autre part, les fausses vérités de la Proclamation des Droits de l'Homme mirent plus d'un siècle à s'incruster dans la plupart des âmes de ces hommes habitués à se considérer comme des inférieurs : il fallut la guerre pour y donner le coup de pouce décisif. Est-ce un mal ? Est-ce un bien ? C'est un fait.

Contre cela ne prévaudront ni mille ligues, ni cent mille conférences, ni un million de tracts ou d'images projetées par le cinéma. Le paysan a des Bons de la Défense et des billets dans son portefeuille, lui dont la bourse fut si longtemps le domicile attitré du diable en personne : cela lui permet de parler haut. Il est en passe de devenir rentier. C'est déjà chose faite pour plus d'un. Plus longtemps parmi eux que dans les milieux ouvriers, le sentiment de la propriété s'opposera à ce qu'ils adoptent la doctrine socialiste ou communiste prônée par des millionnaires, mais il faut faire état des journaliers et des domestiques qui ne sont pas propriétaires. Ils ont des salaires et des gages quintuplés, parfois même décuplés, pour un rendement moindre. Le propriétaire lui-même, petit ou moyen, ayant sa vie assurée, travaille moins, ou fait de l'élevage plutôt que de la culture.

La mer est étale. A supposer même qu'un jour l'exode rural soit enrayé — et je ne le crois pas, car un simple terrassier gagne, à Paris, 40 francs pour 8 heures de travail, — la production agricole ne peut aller que diminuant.

« Quel sceptique, quel pessimiste vous faites! » me dira-t on. Bonnes gens, je connais l'antienne.

Vous qui faites partie de ligues pour la repopulation, ayez donc d'abord des enfants! Vous qui prêchez contre l'exode rural, allez donc d'abord labourer, semer et moissonner! Pour moi, qui ne m'en sens pas le courage ni la vocation, je me contente d'enregistrer, sans larmoyer, et sans proposer de remèdes, l'arrivée, à leur sommet, des classes rurales.

HENRI BACHELIN.

LES REVUES

Les Feuilles libres : Quelques mots sur le bon sens, à propos d'un poème de M. Jean Cocteau. — *Le Correspondant* : Clément Duvernois vu par le duc de Broglie. — *Revue des Deux Mondes* : Du journal intime d'Emile Ollivier : un refus de dîner aux Tuileries ; demande en mariage de la fille de Liszt. — Mémento.

Nous sommes loin de l'ellipse mallarméenne ; aussi loin de la poésie et du bon sens. Il y a bien longtemps, nous avons quelque part tenté cette démonstration que le bon sens n'est pas le sens commun, que le vrai bon sens appartient à la minorité des gens. On n'est un véritable artiste si l'on n'a du bon sens. Il en faut à un poète comme à un peintre, à un ferronnier ou au laboureur. Quand Hugo se perd dans les nues, sa pensée y peut disparaître, du moins l'a-t-on suivie très haut un temps, et on la retrouve. Chez Rimbaud, de même, parfois.

Pourquoi ce préambule ? Parce que voici des vers d'un poète qui n'est plus un tout jeune homme, qui jouit d'une très rare intelligence, l'a fort souvent appliquée avec bonheur dans ses œuvres, et qui exerce une influence, que certains disent européenne, sur les musiciens et les peintres :

I

L'ange Heurtebise, sur les gradins
En moire de son aile,
Me bat, me rafraîchit la mémoire,
Le gredin, seul, immobile
Avec moi dans l'agate,
Que brise, âne, ton bât
Surnaturel.

II

L'ange Heurtebise, d'une brutalité

Incroyable, saute sur moi. De grâce
Ne saute pas si fort,
Garçon bestial, fleur de haute
Stature.
Je m'en suis alité. En voilà
Des façons. J'ai l'as ; constate.
L'as-tu ?

Il y a, dans cet « Ange Heurtebise » de M. Jean Cocteau (Les **Feuilles libres**, n° 40) qui doit paraître « en édition de luxe », des trouvailles très amusantes et qui, dans l'esprit de l'auteur, doivent amuser :

Les murs
Ont des oreilles
Et les miroirs
Des yeux d'amant.

Mais que signifient : « vaches géographiques », « le malheur ganté du sept » et tant, tant de métaphores sans lien entre elles, ou cette pièce-ci :

XIII

Heurtebise, ô mon cygne, ouvre
Ta cachette peu sûre. Une feuille
De vigne mise sur l'âme
Impudique, je t'achète
Au nom du Louvre, que l'Amérique
Le veuille ou non.

Si M. Jean Cocteau n'était vraiment un poète et un esprit fort cultivé, l'auteur d'un roman remarquable : *Le grand écart*, l'animateur d'un groupe de musiciens de grand talent, nous n'aurions pas cité cet « Ange Heurtebise », daté de mars 1925, qui pourrait avoir été recueilli il y cinquante ou quatre-vingts ans, par le docteur Blanche ou Charcot.

§

Des mémoires du duc de Broglie — **Le Correspondant** (10 juillet) — traitant de cette période : 1851-1860, et de la *thèse :* « gouvernement idéal » accordant ensemble le pouvoir civil et le pouvoir religieux ; de l'*hypothèse*, « cas des gouvernements imparfaits » :

Je ne puis quitter ce sujet de la *thèse* et de l'*hypothèse*, qui devint alors un sujet de conversation assez général, sans me rappeler (j'ai

peut-être tort) une assez mauvaise plaisanterie qu'il me suggéra et qui fut alors assez répétée. Ma vieille amie Mme de Boigne m'ayant demandé ce que ces deux mots, qu'elle n'avait jamais entendus, pouvaient signifier, il se trouva justement que j'avais dîné deux jours auparavant chez M. Rothschild, le grand juif, avec le nonce du Pape. « Je vais vous le dire, répondis je : la thèse serait de brûler M. Rothschild ; l'hypothèse, c'est de dîner chez lui. »

«... Un pauvre homme d'Etat », c'est Mac-Mahon jugé par le duc qui le tient aussi pour « un homme de bien, un excellent capitaine ». Feu M. de Broglie trace ce portrait vivant de Clément Duvernois, rencontré par lui en Algérie :

Ainsi un des noms qu'on prononçait assez fréquemment était celui d'un journaliste qui faisait le métier d'attaquer violemment l'autorité militaire et d'être en relations avec la compagnie la moins honorable, l'écume de la colonie. Ce folliculaire avait nom Clément Duvernois, et, comme on avait lieu de s'étonner que, la liberté de la presse existant encore moins à Alger qu'en France, un écrivain crût pouvoir prendre à partie avec tant d'audace et de liberté tous les chefs de l'armée, on supposait naturellement qu'il était en relations avec le prince Napoléon, chargé de le débarrasser de l'opposition sourde qu'il rencontrait dans l'ancienne administration militaire. Sa polémique tournant aisément à la personnalité, il fut souvent appelé à en répondre par des officiers peu endurants, et il fit sur le terrain assez pauvre figure : c'était la conversation courante des cafés et des cercles militaires. Quelques années après, l'administration militaire ayant repris le dessus quand le prince Napoléon fut appelé à jouer un plus grand rôle, Duvernois quitta l'Algérie et revint en France faire argent de sa plume. Je ne sais comment il parvint à se faire agréer par le gouvernement qui le prit à son service et lui fit même don d'un bourg pourri électoral dans les Basses-Alpes, pour entrer au Corps Législatif. Il y figura tout de suite à l'extrême droite, et fit au ministère Ollivier une opposition qui, au moment où ce cabinet fut renversé par la nouvelle de nos premières défaites, le désigna pour faire partie du dernier ministère, celui du général Palikao. Il y occupa le ministère de l'Agriculture et du Commerce, et, en cette qualité, fut chargé de l'approvisionnement de Paris avant le siège. Mais n'est-ce pas une singularité que cet humble écrivain, qui harcelait de sa plume vénimeuse l'armée commandée en Algérie par Mac-Mahon, se soit trouvé, dix ans après, faire partie du ministère qui envoya le malheureux maréchal achever, bien malgré lui, la fortune de la France à Sedan. « Tout arrive en France », a dit La Rochefoucauld.

§

Les extraits du « journal intime » d'Emile Ollivier, que publie la **Revue des Deux Mondes** sont d'environ la même époque. On y trouve des confidences assez curieuses et des détails de faits bien typiques, à croire que c'est là un mémento personnel que l'auteur devait vouloir garder toujours secret. Ceci est de 1858 :

Quand on voit tout cela de près, il faut être bien bête pour devenir ambitieux. Ce pays a besoin de quelques exemples de désintéressement : j'espère les lui donner, et comme d'autres rêvent le pouvoir, je rêve d'avoir l'occasion de n'en pas vouloir. Je ne demanderai jamais d'autre distinction que de siéger dans les assemblées délibérantes de mon pays. Et, si on me la refuse, je me résignerai bien volontiers.

11 avril. — Je reçois une invitation à dîner pour les Tuileries ; je suis allé moi-même, le soir, en sortant du concert Rubinstein, porter la réponse suivante : « A M. le duc de Tarente, chambellan. Je vous prie de remercier l'Empereur de l'invitation à dîner qu'il vous a donné l'ordre de me transmettre et de lui faire savoir qu'il m'est impossible de l'accepter. J'ai l'honneur de vous saluer. »

Et voici la fin de la très belle lettre du 2 octobre 1857, à Franz Liszt, pour lui demander sa fille en mariage :

J'aurais pu déjà gagner de l'argent au barreau ; je ne l'ai pas voulu. Je crois que, jusqu'à un certain âge, il importe moins de gagner beaucoup que d'agrandir et fortifier son talent. Il ne faut pas tenter de récolter dans le temps où l'on doit semer. D'ailleurs, je ne veux pas devenir un brocanteur de paroles ; je veux réaliser, dans ma profession, un idéal de probité et de justice qui me contraigne à refuser plus d'affaires que je n'en accepte. Pour toutes ces raisons, dans les quelques années de mon exercice, je n'ai jamais fait des bénéfices qui s'élevassent au-dessus de 7 à 10 000 francs. Seulement, je les ai réalisés dans peu d'affaires importantes et non dans une multitude de médiocres. Mes amis pensent que ma situation peut s'améliorer, et qu'un jour peut-être prochain, après la disparition des maîtres du barreau, elle deviendra considérable. Provisoirement, je puis ajouter à mes revenus d'avocat les 7 à 8.000 francs d'indemnité que je recevrai comme député.

Par ces renseignements, vous pouvez juger de ce que sera la situation de votre fille au point de vue matériel. Je voudrais aussi bien vous dire ce que je m'efforcerai de la faire au point de vue du cœur et du bonheur intérieur. Je ne puis, à cet égard, que vous répéter ce que je lui ai dit à elle-même : que je l'aime profondément, non seulement parce qu'elle est charmante, pleine d'intelligence, de grâce et de bonté,

mais surtout parce qu'elle a une âme haute, noble, tournée vers ce qui est généreux, parce que, dans ce monde de vulgarités, elle est du petit nombre des femmes qui ont un grand idéal, et pour lesquelles la vie n'est pas une préparation à un bal, ou une coquetterie perpétuelle. Elle a compris toutes les difficultés de ma situation, elle les a acceptées intrépidement et du premier jour ; je sens qu'en l'unissant à moi, je me complète, je ne m'affaiblis point. Je ne puis pas vous promettre d'écarter d'elle les malheurs que les événements extérieurs amènent, mais je vous affirme qu'elle ne ressentira pas les douleurs que les discordes intérieures produisent, et que, devant les hommes, mon nom ne lui sera jamais un fardeau trop lourd à porter.

MÉMENTO. — *Les Humbles* (juin). Cette revue est « heureuse » d'offrir à ses lecteurs un poème de M. Charles Rochat : *D'Occident*, « refusé par plusieurs revues, même d'avant-garde ». L'auteur affirme sa haine de la guerre. Pourtant, il appelle, d'un vœu farouche, l'extermination de l'Occident par les « Barbares d'Orient », la « fin de Rome, fin de Paris » et termine sur ce vers éloquent :

Je sonne l'hallali de l'Occident qui crève.

C'est une opinion. M. Maurice Wullens, directeur de cette « revue des primaires », n'est pas sans sympathiser avec cette opinion. Pourquoi, si l'on crie « tue, et tue ! » aux Barbares d'Orient, si on les encourage à un formidable massacre, consacrer trois pages larmoyantes à protester contre *une* injustice ? En quoi le sort d'un M. Lazarevitch, prisonnier des Soviets et menacé de mort parce que tuberculeux, doit il ou peut-il intéresser des gens qui verraient allègrement tout l'Occident à feu et à sang, — c'est à-dire des millions et des millions d'injustices commises par la mise à mort de multitudes entières ? M. Henri Guilleaux, à qui est dédié le poème de M. Rochat, est dans le vrai en ne se préoccupant pas de savoir si M. Lazarevitch est au secret d'une cellule à Boutirsky ou en route pour la déportation à Sotovietzki.

La Grande Revue (juin) : De M. Pierre Hamp : « Messieurs les Administrateurs ». — M. Gonzague Truc : « Enquête sur les conditions et aspirations des jeunes filles d'aujourd'hui ». — Mme G. André Hesse : « Une aïeule de Mme de Montespan », très bonne notice sur Jeanne de Saux, grand'mère de la favorite. — « Alexandre Blok », par M. Léon Bernstein.

Les Lettres (juillet) : « E. Baumann, écrivain catholique », par M. J. Calvet. — Fin de l'étude de M. Jean Maxe sur « l'organisation communiste des cellules d'entreprises ». — « Le jardin des Lys », poème de M. Maurice Brillant.

Nos Poètes (15 juillet) : Poèmes de M. A. Dupouy et de Mme M.-L. Vert. — « Maurice Rollinat », par M. T. Martel. — Un excellent

« Ernest Raynaud », par M. Noël Nouet qui rend justice au beau poète des *Cornes du Faune*, de *la Couronne des jours*, de *la Tour d'Ivoire* et de *l'Apothéose de Jean Moréas*.

Revue hebdomadaire (11 juillet) : « Sept petits poèmes de Mme de Noailles. — « Les belles aventures des routiers catalans au XIVe siècle », par M. A. Dumaine. — La suite du « Liszt », de M. G. de Pourtalès. — La première partie d'un « Essai critique sur l'Exposition des arts décoratifs », par M. Louis-Charles Watelin, d'une rare valeur.

La Revue de Paris (15 juillet) : « Balzac à Milan », par M. H. Prior. — De M. A. Bonnard : « Au Maroc ». — De M. J. Channey : « Maurice Barrès, Gœthe et l'Austrasie ».

Europe (15 juillet) : M. Nguyen An Ninh : « La France et l'Indochine ». — « Le nageur », par M. P. Guéguen. — Mme Marie Le Franc : « Montréal sous une tourmente de neige ». — M. Claude Laforêt : « Réflexions sur le roman ».

La Revue nouvelle (15 juillet-15 août) : « Le danseur noir », par M. A. Embiricos. — « Jules Romains », par M. Maurice Courtois-Suffit.

La Muse française (10 juillet) : De beaux « Sonnets pour Edmée », de M. Charles Derennes; les « Poèmes des Antilles », de M. Daniel Thaly; des « Stances » bien remarquables, signées de M. Georges Hain (un nom que nous croyons tout nouveau dans les Lettres) et dont voici la quatrième :

Le jeune homme inconnu de Boltraffio aux Offices.

Le fleuve fuit là-bas vers des monts d'émeraude,
Mais ici tout est sombre, au pied du noir rocher
Où tu viens chaque soir, quand déjà la Nuit rôde,
Au silence des bois longuement te chercher,

Mystique adolescent dont la tête s'incline,
Belle de refléter le songe intérieur
Où ton cœur se nourrit d'une douleur divine,
Loin de la Nymphe aimable et du Faune rieur.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Baudelaire et le « Salut Public » (*L'Eclair*, 13 juillet).

Dans une curieuse étude que publie **L'Eclair**, M. Fernand Vandérem nous donne quelques précisions sur l'histoire du *Salut Public*, la petite gazette dont Baudelaire et Champfleury rédigèrent les deux premiers numéros. Cette étude servira de préface à

une édition en fac-similé que prépare M. Edouard Champion, pour quelques bibliophiles privilégiés.

Pendant les trois premiers jours de la Révolution de 1848, Baudelaire ne cessa de faire le coup de feu aux barricades. Il montrait fièrement ses mains noires de poudre et répétait à tout venant : « Il faut aller fusiller le général Aupick ! »

Mais le peuple ne connaissait guère le second mari de Mme Baudelaire mère et restait sourd à ces appels, se demandant sans doute à quelles piques le jeune insurgé faisait allusion. Alors, Baudelaire se répandait dans les cafés, réitérant inlassablement ses cris de meurtre contre le général, flétrissant l'infâme bourgeoisie, acclamant la banqueroute sociale. Et ses amis ont assuré, depuis, qu'il se serait volontiers fait tuer pour la cause.

Le quatrième jour, cette frénésie trouva un exutoire dans la fondation du *Salut Public*, qui parut le 27 février, et arrivait bon sixième parmi les quinze cents ou deux mille gazettes auxquelles la Révolution de 48 donna le jour.

Selon Jean Wallon, l'auteur de *La Presse* de 1848, les cinq gazettes précédentes s'appelaient ; *La République*, *L'Harmonie Universelle*, *La Voix du Peuple*, *Le Moniteur Républicain*, enfin un homonyme, un autre *Salut Public*, dirigé par un certain M. Loudun, et qui, par son excès de modération, « ne put satisfaire la fièvre démocratique dont toutes les têtes avaient été saisies si subitement ».

Le nom des trois fondateurs du *Salut Public* — Baudelaire, Champfleury, Toubin — et la vignette qu'avait dessinée Courbet pour le journal, ne parurent que dans le deuxième numéro.

Courbet, dont on sait le démocratisme impénitent, avait antérieurement peint le portrait de Baudelaire : opinions communes et relations amicales avec le poète, double raison à sa contribution. En outre, Courbet était probablement lié avec son « pays », Toubin, un Franc-Comtois, qui devait donner plus tard à la *Revue des Deux Mondes* quelques récits romanesques sur les paysans du Jura.

Pour Champfleury, si l'on connaît encore son nom et le titre de ses œuvres, on ne le lit plus beaucoup. Ses *Souvenirs de jeunesse*, publiés en 1872, observent, d'ailleurs, le plus discret silence sur la période de 48 et sur le *Salut Public*.

De sorte qu'en somme le seul document que nous possédions sur la naissance et la carrière de cette trop éphémère gazette se réduit à une note de Toubin, recueillie par M. Jacques Crépet, le distingué biographe et commentateur de Baudelaire. On lit dans cette note: « Nous avons commencé le journal avec cent francs. Baudelaire voulut à toute force porter le premier numéro à Mgr Affre et il alla, en effet, à l'archevêché, mais le prélat était absent. Il alla souvent aussi, dans ce mo-

ment, chez Raspail, pour qui il avait une grande estime. Nous faisions nos articles sur les coins de table du *Café de la Rotonde*, de l'Ecole de Médecine, chacun de son côté, et, en moins d'une heure, le journal était bâclé. Les deux numéros se vendirent bien, mais les vendeurs oublièrent de nous apporter le produit de la vente. » Et la mise de fonds épuisée, le *Salut Public*, malgré les belles destinées que lui promettait son titre si 93, cessa de paraître.

Bien peu de gens avaient conservé la mince collection du journal, s'il faut en croire Jean Wallon qui, dès 1849, écrit dans son livre : « Quoique ou parce que rédigé avec beaucoup de talent, ce journal de fantaisie démocratique n'eut que deux numéros. Il est extrêmement rare, puisque la *Physionomie de la Presse* n'en fait même pas mention. »

Quant à la part respective des trois fondateurs dans la rédaction de la feuille, elle reste mal déterminée. Toutefois, une tradition attribue à Baudelaire l'article de tête du dernier numéro : *Les Châtiments de Dieu*, que Wallon a reproduit dans son ouvrage. Cette tradition a été reprise par Asselineau dans sa biographie du poète, et je possède une lettre de lui à Wallon, demandant communication du « numéro qui contient les *Châtiments* de Baudelaire ». L'année précédente, au surplus, La Fizelière et Decaux, dans leur bibliographie du poète des *Fleurs du Mal* prêtaient à Baudelaire non seulement la paternité des *Châtiments de Dieu*, mais celle de l'article intitulé : *Aux chefs du gouvernement provisoire*, et publié dans le premier numéro.

Dans cet article, sauf au soulignement du mot *décoration* (dernier paragraphe) on ne reconnaît guère la manière du poète. *Les Châtiments de Dieu*, par contre, accusent un accent plus personnel, plus lyrique : « La République circule dans l'air et enivre les personnes comme un parfum... L'ex-roi court de toutes ses forces pour arriver à temps quelque part avant la République... Mais à peine touche-t-il aux barrières que les cloches se mettent gaiement en branle et sonnent la République à ses oreilles éperdues. » Voilà des phrases qui, par le ton et les images, rappellent assez le Baudelaire prosateur de cette époque et cette emphase ardente que nous trouvons en quelques endroits de sa première étude sur Pierre Dupont. On discernerait peut-être aussi des indices de son style et de sa pensée dans l'âpreté de certains filets comme : *Trois mots aux trois gouvernements, la Beauté du peuple, les Artistes républicains, la Première et la Dernière* : et la considération qu'il marquait pour Raspail permet de lui attribuer presque sûrement : *l'Ami du peuple en 1848*.

Mais que tel ou tel article, tel ou tel écho soient ou non l'œuvre de Baudelaire, ce qui semble indubitable, c'est qu'il fut l'inspirateur, le meneur, l'animateur du journal, tant par la violence de ses convictions

que par toute la supériorité personnelle dont il dominait ses deux associés.

Bien plus qu'une curiosité historique bibliographique, le *Salut Public* constitue donc un précieux document psychologique, puisqu'il projette, en toutes ses pages, comme des reflets de l'âme de Baudelaire, en cette époque suragitée, et nous offre comme des échantillons de son état d'esprit d'alors.

On eût difficilement présagé, deux ans auparavant, cette phase révolutionnaire du poète, quand Baudelaire, dans son *Salon de 1846*, exprimait le vœu de voir « crosser les républicains ».

Vingt ans plus tard, lui-même restait surpris de cette crise républicaine, et la diagnostiquait dans son *Journal intime* : « Mon ivresse de 1848. De quelle nature était cette ivresse ? Goût de la vengeance. Plaisir naturel de la démolition. Ivresse littéraire. Souvenirs de lectures. »

Goût de la vengeance. Vengeance contre qui ? demande M. Vandérem :

Mais contre celui que Baudelaire voulait faire, avant tout, fusiller par le peuple, contre le général Aupick, le second mari de sa mère. Et quant aux griefs qui poussaient le poète à ces appels meurtriers, la liste en serait longue.

N'est-ce pas le général Aupick qui, depuis l'enfance, n'a cessé de traiter Baudelaire en enfant de troupe et de vouloir le courber à la plus stricte discipline, qui a contrarié ses instincts de poète et bafoué sa vocation, qui l'a expédié aux Indes comme mousse, puis, rapatrié, l'a asservi à un conseil judiciaire, qui lui refuse tout subside, qui le laisse impitoyablement en proie à la gêne et aux créanciers, qui le sépare de sa mère et le ravale auprès d'elle, qui le tient à l'écart, le désavoue, le renie comme un réprouvé ou un déclassé ?

Douteriez-vous des rancunes qu'ont accumulées dans le cœur de Baudelaire tant d'absurdes ou barbares procédés ? Lisez donc la lettre qu'il écrivait à sa mère en décembre 1847, cette longue et tragique plainte où se devine la détresse d'un homme presque au bord du suicide. Ou mieux encore, lisez cette phrase accusatrice, révélatrice de la *Notice sur Pierre Dupont* où, évoquant les querelles de famille et les haines qu'elles engendrent, le poète écrit : « Il est bon que chacun de nous, une fois dans sa vie, ait éprouvé la pression d'une tyrannie odieuse. Il apprend à la haïr. Combien de philosophes a engendrés le séminaire ! *Combien de natures révoltées ont pris vie auprès d'un cruel et ponctuel militaire de l'Empire ! Fécondante discipline, combien nous te devons de chants de liberté !* »

Réunissez, ensuite, tous ces traits : lectures, fréquentations, ressen-

timents. Vous avez peu à peu, qui se dresse devant vous, le Baudelaire des barricades, le Baudelaire délirant de « l'ivresse de 1848 », le républicain fanatique et militant du *Salut Public*.

Griserie qui dura peu, observe M. Vandérem et que les politiciens allaient se charger de vite dissiper.

Il écrira plus tard : « 1848 ne fut charmant que par l'excès du ridicule », et, ironisant les proscrits de décembre réfugiés à Bruxelles, il dira :

Quand on leur parle révolution pour de bon, on les épouvante ! Vieilles rosières ! Moi, quand je consens à être républicain, je fais le mal le sachant. Oui ! Vive la Révolution ! Toujours, quand même ! Je n'ai jamais été dupe ! je dis : *Vive la Révolution !* comme je dirais : *Vive la destruction ! Vive l'Expiation ! Vive le châtiment ! Vive le mal !*

C'est un peu puéril, tout de même, et je préfère relire ces lignes de l'essai de préface aux *Fleurs du Mal* :

Le poète n'est d'aucun parti. Autrement il serait un simple mortel.

R. DE BURY.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Tristan et Isolde* de Richard Wagner.

L'administration expirante de notre Opéra-Comique voulut évidemment nous faire regretter son départ. On pouvait, dans la même semaine, lire annoncés sur ses affiches *Cosi fan tutte* de Mozart, *Orphée* de Gluck, *les Indes galantes* de Rameau et **Tristan et Isolde**. M. Rouché en fit-il jamais autant pour la musique ? MM. Carré et Isola auront été peut-être assez surpris d'encaisser le supermaximum avec *Tristan*. Que ne s'en sont-ils avisés plus tôt, au lieu de gaver leurs auditoires de l'écœurante mélasse massenétique et pucciniste ! Ils ont manifestement consacré tous leurs soins à cet effort suprême et le résultat mérite les compliments les plus sincères. La direction nerveuse, souple, vivante de M. Inghelbrecht fut des plus remarquables et, en maint endroit, admirable, encore qu'on fût tenté de discuter la lenteur de certains mouvements au premier acte. Mais Wagner n'ayant jamais marqué d'indications métronomiques, nul ne peut se targuer sur ce point de posséder la vérité. L'orchestre de l'Opéra-Comique a secondé son chef avec un entier dévouement. Son seul défaut, et il n'en était pas responsable, était de manquer de violons. *Tristan*

en exige trente-deux ; l'insuffisance d'espace lui en retirait dix. Les cordes étant la base fondamentale de l'instrumentation du chef-d'œuvre, un déficit semblable ne fut point sans inconvénients quelquefois assez graves, spécialement dans les *forte* et dans les *divisi* du second acte. Il est regrettable que, pour la circonstance, on n'ait point remplacé deux ou trois contrebasses, qui sontici en nombre exagéré, par au moins six violons. A part M. Albers, qui ne prit même pas la peine de jouer et devient vocalement le Delmas de la maison, l'interprétation fut brillante. Mlle Balguerie est une parfaite artiste qu'on a souvent l'occasion d'admirer, mais elle se surpassa cette fois en chantant superbement le rôle écrasant d'Isolde, sans la moindre défaillance, d'une voix aussi puissante et fraîche à la fin qu'aux premières mesures. Sa jeunesse et son galbe ne la servaient pas moins que son talent, et peu communes furent les Isoldes aussi séduisantes à regarder qu'à entendre. Dans l'ingrat emploi de Brangaine, Mme Sybille prodigua l'ardeur d'un magnifique organe avec une générosité çà et là peut-être un tantinet surérogatoire. M. Vieuille fut, selon sa coutume, excellent et, s'il ne sauva point tout à fait le pauvre roi Marke du ridicule, comme il y réussit jadis pour Barbe Bleue, c'est que c'est absolument impossible. Notre Opéra-Comique eut bien du mal à trouver un Tristan. Tous les ténors français se récusèrent l'un après l'autre et il fallut s'adresser à l'étranger. M. Ralph, qui est Danois, n'a visiblement pas l'habitude de notre langue, encore qu'il la prononce fort correctement, et on sentait sa gêne autant que sa bonne volonté. On avait un peu l'impression qu'il traduisait en chantant. Il n'en chanta pas moins dans un style un peu dur peut être, mais impeccable, avec une rare sûreté d'intonation et une sonorité la plus pure. Quoiqu'on déplorât l'importance de coupures qu'on pratique, au surplus, un peu partout, ces représentations de *Tristan et Isolde* ont fait, en somme, grand honneur à notre seconde scène lyrique.

C'est une merveilleuse aventure que celle de *Tristan*. Celui qui la vécut a vécu là des heures divines. Il savoura jusqu'à l'extase l'ivresse d'un démiurge penché sur son monde en genèse, ébloui de sa création inconsciente, qui se déroule et s'accomplit en dévoilant comme à la piste les splendeurs d'un univers insoupçonné. Insoupçonné du créateur lui-même, et combien ! Ses lettres à

Mathilde Wesendonck en témoignent : « Depuis hier, je me suis remis à *Tristan*. J'en suis toujours au deuxième acte. Mais... quelle musique cela devient !... Oh ! cela devient profond et beau... Jamais je n'ai rien fait de pareil. Je vis totalement dans cette musique. Je ne veux pas savoir quand elle sera terminée ; je vis éternellement en elle. » Et, plus tard : « Mon enfant, ce *Tristan* devient quelque chose de terrible !.. » Il s'est mêlé de l'amour à cette aventure, mais l'amour, au fond, n'y fut qu'un accessoire. La passion de Wagner pour Mathilde n'a pas été la cause de *Tristan*. La première idée lui en vint à la lecture de Schopenhauer, et cette métaphysique de pessimisme et de nirvana n'était rien, elle aussi, que prétexte illusoire. L'origine de *Tristan* fut une crise purement musicale et ne fut que cela. Jusqu'à *Lohengrin*, l'évolution du *musicien* Wagner avait été normale. L'organisme de l'opéra romantique s'y épanouissait radieusement en conquérant peu à peu l'unité symphonique, grâce à l'emploi du leitmotif. Les airs, ensembles ou cortèges s'y amalgamaient harmonieusement en un tout cohérent et solidaire. Et on peut supposer que cette évolution se fût développée logiquement, pour aboutir à *Tristan* par des œuvres intermédiaires, sans l'équipée de Wagner dans la révolution de 1849. Chassé de Dresde et exilé de sa patrie, isolé à Zurich, il se sentit soudain affranchi des conventions du théâtre dont l'accès désormais lui était interdit, et libre de créer à sa guise en toute indépendance. Or, avant que la révélation de Beethoven l'eût entraîné dans sa voie véritable, Wagner avait envisagé la carrière de dramaturge. Dans ses folles années d'étudiant, il avait même composé une tragédie shakespearienne comportant tant de meurtres que, pour atteindre au dénouement, il était obligé de ressusciter quelques-uns des occis. Ses livrets d'opéra non moins que ses drames lyriques ont suffisamment démontré depuis ses dons exceptionnels dans ce domaine. C'est à ce moment que, brusquement libéré malgré lui de toutes attaches avec l'ambiance théâtrale, la conception de « l'œuvre d'art de l'avenir » s'imposa à sa pensée. Il rêva d'une union intime du son, de la parole et du geste, mais où ses préjugés de dramaturge fixaient à la musique un office ancillaire. Le drame s'affirmait « le *but* » de cette œuvre d'art nouvelle, la musique n'y était qu'un « *moyen* » à son service. Il se lança alors fiévreusement dans une entreprise qu'on taxerait volontiers de

mégalomane si son formidable génie, non peut-être sans un effort de volonté, ne l'avait réalisée jusqu'au bout. *L'Anneau du Niebelung* fut un écart, un trou dans l'évolution du musicien. Principe d'unité musicale autant que truchement du drame dans *Lohengrin*, le leitmotif prenait dans *l'Anneau* un caractère dramatique prédominant. Il personnifiait musicalement les multiples héros ou éléments de l'action. Il matérialisait stérilement le son dans la représentation d'individus, de choses ou de faits dont il accompagnait imperturbablement et, à la longue, assez fastidieusement chaque apparition sur la scène ou chaque évocation dans le discours. En dépit de l'abondance de ces thèmes et de leur diversité symbolique, nul doute que Wagner n'ait bientôt ressenti lui même cette fastidiosité infuse, la fatigue de leur retour commandé et prévu dans une action touffue, essentiellement constituée d'événements et d'incidents qui, en bridant ses combinaisons spécifiques, n'accordaient à l'art musical qu'un rôle figuratif, pittoresque ou décoratif. C'est cet aspect tout extérieurement descriptif qui, tout à coup et si profondément, distingue *l'Or du Rhin* de *Lohengrin*. Durant près de cinq ans, de 1852 à l'été de 1857, il s'adonne à cette œuvre colossale, « la plus grandiose qui ait jamais été », avec un enthousiasme qui paraît d'abord grandissant, puis, insensiblement, s'amortit jusqu'à la lassitude. Il achève péniblement le second acte de *Siegfried*, puis il s'arrête. Il n'en peut plus. « Le cœur serré, les yeux pleins de larmes », il se détourne et abandonne la tâche gigantesque, peut-être avec plus de soulagement secret que de déchirement réel.

C'était la revanche du musicien sur le dramaturge. Wagner, à son insu, était tourmenté par l'afflux d'une sève nouvelle qui sourdait impatiente et envahissait son génie. Une harmonie inconnue le hantait, incompatible avec l'inspiration mélodique de *l'Anneau*. Entre le second acte de *Siegfried* et *Tristan*, il y a un abîme. Ceci n'est pas la suite de cela ; c'est autre chose. Dans *Tristan*, pour la première fois dans la musique, apparaît presque à chaque page, et dès la quatrième mesure, l'accord de « onzième naturelle », sous la forme *Do* (4) — *mi* (5) — **Si** ♭ (7) — FA ♯ (11). Certes il arrivait à son heure, annoncé par la « quinte augmentée » **Si** ♭ (7) — *Ré* (9) — FA ♯ (11) de Schubert et de Liszt, et effectué même incidemment par Schumann, sans fondamentale, à la cent vingt-cinquième mesure de l'allégro

du chœur final de *Faust*. Mais, comme celui de « neuvième » pour le *Freischutz*, cet accord de « onzième naturelle », à peine pressenti jusque-là, est la moelle harmonique de *Tristan*. Il confère à son mélos, comme aux principaux thèmes des *Maîtres-Chanteurs* plus tard, la saveur spéciale qui les caractérise et enrichit la polyphonie d'une puissance expressive et de raffinements imprévus. Les motifs du « Désir », du « Breuvage d'Amour », du « Coffret magique », de « la Délivrance par la Mort », de « la Détresse de Tristan », le thème en *Sol* ♭ du duo d'amour et ses développements ondulants et languides (« *Stuerb'ich nun ihr...* »), tout le déchaînement frénétique depuis les mots « *Fur dièse Hitze...* », au troisième acte, ont cet accord et ses renversements pour matière. Mais il faudrait plus de cent pages de citations et d'analyse pour montrer à quel point, à bien peu près partout, cet harmonique 11 apporte sa couleur et ses conséquences. « Enfin redevenu musicien », comme Wagner le proclamait lui-même, on éprouve qu'il s'en donne à cœur joie, sans se douter de ses trouvailles. On découvre dans *Tristan* des « treizièmes naturelles », — entre autres, au premier temps de la trente-neuvième mesure du Prélude du troisième acte, et, plus loin, sous « *mit hell erschloss'nen Augen...* » ; — aussi des « dix-septièmes » et des « dix-neuvièmes ». On peut dire que, dans ce chef-d'œuvre, Wagner a épuisé toutes les ressources de l'accord de « septième de sensible », *mi* (5) — *Sol*(6) — **Si** ♭ (7) — *Ré*(9), qui remplit à soi seul de longs passages. Mais parfois, —(par exemple, une mesure avant « *Fur Weh'und Wunden...* », au premier acte), — il exprime ainsi, *Do*(8) — FA ♯ (11) — Si ♭ (14) — Mi ♭ (19), un accord synonyme basé sur le fondamentale avec résolution à la sous-dominante. Car, sans doute, tous ses accords se résolvent, alors qu'on en use aujourd'hui librement. C'est une loi constante de l'évolution harmonique : l'accord nouveau se présente d'abord sous figure d'*intervalle*, comme appogiature ou « dissonance » résolue, avant de prendre rang d'accord autonome. Il en fut tout de même pour les « septième » et « neuvième naturelles ». Et le chromatisme de *Tristan* semblerait quasiment dicté par la résolution de ces intervalles novateurs. Il y concourt et les engendre à la fois. La polyphonie en devient fréquemment une sorte de dentelle irisée, chatoyante, alternant avec, en contraste, l'éclat des mouvements ou le robuste élan des

progressions de « tierces » majeure et mineure. L'harmonie du passé tout entière se résume exploitée dans *Tristan*, et l'harmonie la plus actuelle y gît déjà, non pas rien qu'en puissance, mais en fait.

Et la nature des leitmotifs est ici toute différente de celle inaugurée dans *l'Anneau*. Il n'en est aucun, dans *Tristan*, que les commentateurs aient pu nominativement baptiser d'après les personnages, tels que ceux de Freia, de Loge, de Hunding, du dragon Fafner, de Gutrune. Aucun, non plus, ne se rapporte aux événements extérieurs d'une action qui, d'ailleurs, en comporte à peine. En réalité, ce n'est que dans *l'Anneau*, où le ligottait un système, que Wagner assigna au leitmotif un rôle dramatique ou, mieux, dramaturgique prépondérant. Et peut-être le fit-il sans en avoir tout à fait conscience, car le terme « leitmotif » ne provient pas de lui. C'est un de ses enthousiastes adeptes, Hans de Wolzogen, qui l'inventa, et Wagner le railla même agréablement « d'avoir pris lesdits leitmotifs en sérieuse considération plutôt pour leur effet dramatique qu'au point de vue de la composition musicale, la musique en tant que telle demeurant assez peu familière à son jeune ami ». Wagner, au surplus, n'approuvait qu'à moitié la manie que cultivaient ses exégètes de dresser des listes de « motifs conducteurs » en les étiquetant de dénominations plus ou moins arbitraires. Tout en admettant, à la rigueur, qu'on pût ainsi « faciliter aux amateurs l'étude de ses ouvrages arrangés pour le piano », il déclarait nettement que « ce genre d'élucidation ne pouvait satisfaire un musicien ». Il est évident que le rappel de certains thèmes ou motifs peut collaborer très logiquement à l'effet purement dramatique, et il est surprenant que le procédé n'ait pas été plus souvent usité avant Wagner. Le plus ancien exemple formel que j'en connaisse se rencontre dans *Idoménée*, où le récitatif qui prépare l'aria nº 12 est traversé par deux incises délicieuses empruntées au morceau précédent. Mozart y fut tout naturellement amené par la situation dramatique. En l'employant spontanément dès *le Vaisseau-Fantôme* et de plus en plus depuis, Wagner n'a pas été sans devoir remarquer, surtout avec *Lohengrin*, quel précieux élément d'unité purement musicale et de développement thématique on en pouvait tirer. Longtemps après *Tristan*, dans une étude intitulée *Application de la Musique au Drame*, il s'en est expliqué clairement :

Pour devenir œuvre d'art, la forme nouvelle de la musique dramatique doit présenter l'unité du mouvement symphonique, et elle ne peut y parvenir qu'en se développant dans une cohésion la plus intime avec le drame tout entier, et non pas seulement avec quelques petites parties de l'action qu'on fait valoir arbitrairement. Cette unité se manifeste alors dans un tissu de thèmes fondamentaux parcourant tout l'ouvrage et qui s'opposent, se complètent, se transforment, se séparent et se réunissent comme dans le mouvement de symphonie, sauf que l'ordre et les péripéties de ce développement sont régis par l'action dramatique.

Ce fut sans doute l'instinct réveillé du pur musicien qui induisit ici Wagner à l'élaboration d'une action presque dénuée d'intrigue, dépourvue d'incidents et de complications. Les leitmotifs, dépouillés de signification étroitement représentative, ne sont plus dans *Tristan* que des idées purement musicales, des « thèmes » à quoi les dimensions du drame permettent une envergure de développement et une luxuriance de combinaisons spécifiques inaccessibles aux mouvements limités de la symphonie. A cet égard, *Tristan* est un chef-d'œuvre unique dans la musique tout entière. L'unité alliée à la diversité féconde est le monopole des plus grands, du seul génie qui, selon le mot de Mozart, « embrasse son œuvre à la fois dans l'ensemble et dans tous ses détails », et la domine. Josquin dans son *Miserere*, Bach dans ses fugues et le *Prélude* en *Mi♭* de la *Klavieruebung*, Mozart dans tous les allégros du dernier tiers de sa vie brève et dans son ouverture de *la Flûte enchantée*, en ont laissé des spécimens impérissables. Nul, dans tout l'art sonore, n'offrit jamais la vastitude, la débordante profusion, la verve inépuisable de *Tristan*. Dans ce flot quasi-torrentiel de combinaisons purement musicales où, comme expliquait Wagner lui-même, « les thèmes et motifs émergent, s'épanouissent, se fondent, se dissocient pour se confondre de nouveau, grandir, s'effacer, s'enlacer » tour à tour, gît la suprême intellectualité spécifique. L'œuvre d'art en devient un univers constitué d'éléments identiques. Plus encore qu'après la symphonie, depuis *Tristan* le développement thématique est une condition essentielle du chef-d'œuvre. Le morcellement, l'haleine courte, trahissent à des degrés divers, la modicité, la faiblesse ou la débilité intellectuelles. Par contre, l'absence d'une spontanéité absolue dans cette floraison de la pensée, le moindre indice de recherche voulue, de fabrication artificielle,

décèlent une ambition présomptueuse, encore qu'honorable, qui ne saurait masquer longtemps l'impuissance éventuelle, et même la décèle, la souligne plutôt. Cet alliage inouï d'une harmonie et d'une polyphonie novatrices, créant et enrobant le complexe réseau de combinaisons purement musicales, une telle fusion et un si prodigieux équilibre de la sensibilité spécifique et de l'intelligence spéculative, c'est en cela et en rien autre chose que consiste l'intégrale beauté de *Tristan et Isolde*. L'amour ni la métaphysique n'ont rien à voir ici. Ce sont à peine des prétextes. A ceux qui les brandissent pour exalter ou dénigrer, en même temps qu'à Wagner en personne qui se grisa de leur simulacre, il faut répondre avec Vinci :

Mais toi, qui vis de songes, tu te plais davantage aux raisons sophistiques et barbares, et à parler de choses grandes et incertaines, que des matières de moindre envergure, mais de certitude naturelle.

Encore doit-on corriger là l'expression « de moindre envergure », car la « matière » est capitale en l'espèce. C'est, et *exclusivement*, par des causes *spécifiques* que s'accomplit, où et quand que ce soit, l'évolution d'un art. Le toit des temples grecs précède la voûte romaine, à quoi succède l'ogive des cathédrales. Théogonies ou cultes n'y ont aucune part. Ils passent, agonisent et disparaissent. Leurs symboles ou adorations importent peu à l'œuvre d'art. Tandis qu'ils meurent, la beauté des chefs-d'œuvre subsiste et durera toujours. Car, quoi qu'en puissent dire les songe-creux ou gobe-mots, seul reste et éternellement restera l'art pour l'art.

MÉMENTO. — J'ai une petite histoire à raconter à propos de l'Opéra, mais je la réserve pour la rentrée. Ce sera très amusant.

JEAN MARNOLD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le legs de Mme Zola au Musée du Louvre. — Don d'un tableau de Renoir aux Musées nationaux. — L'exposition du Musée Galliéra et l'exposition Chéret au Musée des Gobelins. — Mémento bibliographique.

La mort de Mme Zola vient de faire entrer au **Musée du Louvre** (où elles seront sans doute exposées quand paraîtront ces lignes) les œuvres de Manet qu'elle lui avait léguées de son vivant. Ce sont le portrait à l'huile de son mari, sa propre effigie au pastel et l'esquisse à l'aquarelle des *Anges au tombeau*

du Christ. Le premier de ces tableaux fut peint par Manet en 1867, au lendemain de la publication de la brochure (aujourd'hui très rare) intitulée *Ed. Manet*, où Emile Zola, alors âgé de vingt-sept ans, avait pris courageusement et intelligemment la défense de l'artiste contre l'incompréhension et les huées qui avaient accueilli l'*Olympia* et le *Déjeuner sur l'herbe*. L'écrivain est représenté assis, de profil, en veston de velours noir et pantalon gris-clair, un livre ouvert à la main, devant sa table de travail chargée de brochures, au premier rang desquelles on reconnaît la couverture bleue de celle dont nous venons de parler ; au mur au dessus de la table, une reproduction de l'*Olympia*, cachant à demi une photographie des *Buveurs* de Velazquez, et une estampe japonaise. Exposée au Salon de 1868, cette toile eut plus de succès que les précédentes ; on s'accorda à louer l'expression d'énergie de la tête du modèle ; Castagnary vanta à juste titre l'exécution magistrale, en particulier, de toute la partie nature morte ; en effet, les brochures sur la table, la tapisserie du fauteuil sont des morceaux de peinture merveilleux. On se réjouira de voir cette belle œuvre venir rejoindre au Louvre les deux tableaux dont Zola avait, avec tant de perspicacité, loué les mérites et prophétisé l'entrée dans nos collections nationales (1).

Le portrait au pastel de Mme Zola, non daté, mais exécuté probablement aux environs de 1880, la représente en buste, tête nue, s'enlevant sur un fond gris, vêtue d'une robe bleue échancrée au cou et bordée de dentelle. C'est un morceau brillant, exécuté avec infiniment de verve et de sûreté. Mais l'esquisse à l'aquarelle du tableau exposé au Salon de 1864, aujourd'hui au Musée métropolitain de New York, représentant le Christ mort, vu de face, dans le tombeau entre deux anges éplorés, est un régal encore plus exquis par la beauté et la richesse du coloris, comparable aux plus vibrantes symphonies de Delacroix, et aussi par l'originalité de la composition où, quoique peu doué pour la peinture religieuse (il ne donna en ce genre que ce tableau et un *Christ au prétoire* exposé au même Salon), Manet a cependant rencontré la grandeur et l'émotion.

Le Musée du Louvre — ou, en attendant, celui du Luxembourg —

(1) « Je leur ai répondu [aux critiques] que le destin avait sans doute déjà marqué au musée du Louvre la place future de l'*Olympia* et du *Déjeuner sur l'herbe*. » (E. Zola, *Ed. Manet*, p. 48.)

va également s'enrichir d'une autre peinture moderne : un tableau de Renoir représentant le modèle habituel de l'artiste, Gabrielle, piquant une rose dans ses cheveux. Cette œuvre a été offerte à l'Etat, à la veille de la vente Gangnat, par le fils de ce collectionneur. Exécutée en 1911, elle appartient malheureusement à la série des tableaux aux tons cuivreux de la dernière période de Renoir et — quoiqu'il soit de bon ton de s'extasier devant ces ultimes productions, dont la spéculation s'est emparée (on l'a bien vu par les prix insensés atteints à cette vente) — on nous permettra de ne pas considérer cette toile comme un chef-d'œuvre » pas plus que les *Baigneuses* de cette même période, offertes en 1923 par le fils de Renoir. Mais le temps fera dans nos collections les revisions nécessaires.

§

Il faut louer le comité du **Musée Galliéra** — représenté en l'espèce par M. René Chapoullié, inspecteur général des arts appliqués — et le conservateur du musée, M. Henri Clouzot, de la pieuse pensée qui les a poussés, tandis que l'Exposition des Arts décoratifs suscitait la curiosité générale, à rappeler le souvenir des artistes qui, il y a trente-cinq ans, furent les initiateurs du mouvement de rénovation dont nous voyons aujourd'hui les effets. L'excellente préface dont M. Chapoullié a fait précéder le catalogue — à cause de cela très précieux — de la manifestation qu'il vient d'organiser résume bien toute l'histoire de ce mouvement, en mettant en relief les hommes qui en furent les pionniers principaux : du côté des artistes, avant tout Grasset, créateur si original dans tous les domaines (cette exposition ne le montre pas suffisamment), et Gallé ; du côté des écrivains, le marquis de Chennevières, qui dès 1874 luttait pour établir le principe de l'unité de l'art et supprimer l'absurde distinction entre « arts majeurs » et « arts mineurs » ; puis Victor Champier, Frantz-Jourdain et, entre tous, Roger Marx, un des apôtres les plus zélés de la modernisation des arts appliqués, de la beauté conférée aux objets usuels, et — combien s'en sont souvenu dans la presse et dans le monde officiel ? — un des plus ardents promoteurs de cette Exposition des Arts décoratifs qui se déroule aujourd'hui sous nos yeux, mais que sans doute il eût souhaitée plus conforme à son programme d'art social. Si on l'a trop oublié ces derniers temps, il est bien, du

moins, qu'on lui ait rendu hommage au Musée Galliéra en faisant figurer son portrait par Carrière au milieu des créations qu'il contribua si efficacement à susciter.

Si l'on se rappelle quel était, au lendemain de l'Exposition universelle de 1889, l'état d'engourdissement de nos arts appliqués, confinés presque uniquement dans l'imitation des styles du passé, et qu'on le compare à la fièvre de nouveauté à tout prix dont nous sommes aujourd'hui témoins, on n'est pas peu stupéfait du chemin parcouru en si peu de temps. C'est aux artistes dont les œuvres sont en ce moment réunies à Galliéra qu'on doit faire honneur de ce changement. Il commença lors de la création, en 1891, au deuxième Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts issue de la scission opérée deux ans auparavant au sein de la Société des Artistes français, d'une section consacrée aux arts appliqués. Quoiqu'elle se limitât d'abord aux œuvres uniques, non susceptibles d'être reproduites à plusieurs exemplaires, l'élan était donné et le succès eut vite raison des dernières résistances. Quelle curiosité passionnée et admirative suscitaient alors les tentatives des Gallé, des Carriès, des Chaplet, des Delaherche, des Bigot, des Dalpayrat, des Dammouse, des Grasset, des Chéret, des Dampt, des Brateau, des Théodore Rivière, des Pierre Roche, et d'autres ! Chaque Salon nous apportait des inventions nouvelles de forme et de décor et des sujets d'émerveillement; en 1892, notamment, ce fut l'ensemble des poteries de Carriès, rendant célèbre du jour au lendemain l'artisan jusque-là ignoré. Puis, en 1895 — autre événement important — s'ouvrait rue de Provence la maison de « l'Art nouveau », créée avec un généreux enthousiasme par le collectionneur S. Bing et qui groupa dans ses ateliers de nouveaux artistes de talent : Eugène Gaillard, Georges de Feure, Colonna, etc. Le salon Hosntschel, au Musée des Arts décoratifs, conserve la fleur de ces créations, caractérisées en général par l'emploi des lignes courbes harmonieuses — aujourd'hui délaissées pour les lignes droites — et de l'ornement floral (1).

C'est avec un intérêt qui ne va pas sans émotion que nous retrouvons aujourd'hui toutes ces productions, depuis celles des débuts, de 1890 à 1900, jusqu'à celles des années 1910 qui forment trait

(1) Lire, dans la *Gazette des Beaux-Arts* du mois de mai dernier, un excellent article de M. Raymond Kœchlin sur ces premiers efforts de rénovation de nos arts appliqués.

d'union avec celles d'à présent. Si quelques-unes parmi les premières — tels les bijoux de Grasset, les meubles de Gallé, et surtout les architectures désordonnées de Guimard, presque aussi laides que le décor actuel du pont Alexandre III — nous semblent maintenant trop entachées de complication et ont nettement vieilli ; si d'autres — telles les tapisseries de Bracquemond, par ailleurs si grand artiste — sont des erreurs manifestes, on ne saurait néanmoins considérer sans une reconnaissante sympathie cet ensemble d'œuvres, témoignage d'une si belle ardeur, d'une recherche si passionnée de nouvelles formes de beauté. Les admirables céramiques d'un Carriès, d'un Chaplet (voyez surtout son grand gobelet gris-bleu), d'un Delaherche, d'un Lenoble, plus tard d'un Metthey, les pâtes de verre d'un Cros, d'un Dammouse et d'un Decorchemont, les ferronneries d'un Dampt et d'un Emile Robert, les étains d'un Baffier, d'un Brateau, d'un Desbois et d'un Alexandre Charpentier, les cuivres d'un Bonvallet, les verreries d'un Gallé, les bijoux d'un Lalique (qui devait ensuite, dans ses créations en verre, résoudre si admirablement le problème, trop méconnu de la généralité des artistes d'aujourd'hui, de l'objet d'art mis à la portée de tous), d'un Nocq et d'un Rivaud, les meubles d'un Gaillard, d'un G. de Feure et d'un Follot, les dentelles d'un Lefébure, les reliures d'un Marius Michel, les affiches d'un Grasset, d'un Chéret, d'un Toulouse-Lautrec et d'un Steinlen — nous en passons, et des meilleurs, que le visiteur de Galliéra saura bien découvrir lui-même et admirer — justifient l'hommage rendu à cette phalange de novateurs et suffisent à lui assurer une belle place dans l'histoire de l'art français.

Cet hommage à des devanciers dont le mérite valait d'être remis en lumière se complète, au **Musée des Gobelins**, par une autre exposition spécialement consacrée à Chéret, ce charmant héritier de Watteau et de Lancret, dont jadis les pimpantes affiches, lors de leur apparition, étaient saluées à l'égal de tableaux de maîtres par des critiques comme Huysmans et faisaient de nos rues, aujourd'hui américanisées et enlaidies partant de vulgarités et de monstruosités, un si joli Salon en plein air. Avec le concours de deux amateurs délicats, M. le baron Vitta et M. Maurice Fenaille, admirateurs de vieille date de l'art de Chéret, auquel ils firent appel pour décorer leurs demeures, M. Gustave Geffroy, administrateur de la Manufacture des Gobelins, a réuni dans la

grandes galerie du premier étage une abondante suite de dessins, pastels, peintures, sculptures, maquettes de panneaux décoratifs et tapisseries appartenant soit à la manufacture (comme le charmant Salon exécuté pour le compte de l'Etat et qui surpasse de beaucoup les récentes tentures tissées aux Gobelins), soit aux deux amateurs que nous venons de citer et à d'autres collectionneurs. Il ne faut pas manquer d'aller admirer (1) cet ensemble délicieux qui vous transporte soudain dans un monde de féerie où la grâce spirituelle des évocations n'a d'égale que la séduction des couleurs ; il sacre Chéret, suivant la juste remarque de M. Gustave Geffroy, comme « l'un des grands artistes décorateurs de tous les temps » et il ravira tous les amoureux du bel art français.

Mémento. — Notre confrère M. Marcel Nicolle, dont nous avons déjà loué ici la grande érudition et la sûreté de diagnostic en matière d'histoire de l'art, vient de faire paraître sur *La Peinture française au Musée du Prado*, dont le Conseil de ce musée l'avait chargé de classer les œuvres, un livre (Paris, Lib. acad. Perrin, in-16) qui sera des plus utiles non seulement aux visiteurs du Musée de Madrid, mais encore aux historiens d'art. Riche de tableaux religieux, d'histoire ou de genre, parmi lesquels des œuvres importantes — dont on vient d'admirer quelques-unes au Petit Palais — de Claude, de Poussin, de Watteau et autres grands maîtres de notre école, la galerie madrilène possède de plus, en raison des alliances contractées au XVIIe et au XVIIIe siècle entre les cours d'Espagne et de France, une série nombreuse et variée de portraits qui font de cette section du Prado comme une annexe espagnole du Musée de Versailles. Ce sont toutes ces peintures françaises, trop négligées et trop peu connues jusqu'ici, que M. Marcel Nicolle a étudiées à fond. Il est ainsi arrivé, en particulier, à déterminer de la façon la plus précise les modèles et les auteurs de ces portraits intéressant l'art français ou l'histoire de notre pays. A ce titre, son livre, en même temps qu'il est le complément obligé du catalogue du Musée du Prado, constitue un répertoire indispensable pour les recherches en matière d'iconographie française.

Et voici, sur deux autres grands musées étrangers, deux volumes qui viennent de prendre place dans la collection éditée par la maison Hanfstaengel, de Munich, où avaient déjà été étudiés les musées de Berlin, Munich, Dresde, Cassel, Londres, Amsterdam, La Haye et Haarlem. Ils sont consacrés au Musée de Bâle (*Meisterwerke der öffentlichen Kunstsammlung in Basel*; in-8, 257 p., av. 226 fig., 15 marks-or) et à l'Ermitage

(1) L'exposition est ouverte jusqu'à octobre, comme celle du Musée Galliéra

de Petrograd (*Les Chefs-d'œuvre de la galerie de tableaux de l'Ermitage à Petrograd*; in-8, 327 p. av. 285 fig., 15 marks-or). On sait quelle est la richesse de ces deux galeries ; ces volumes ne prétendent pas en donner le tableau intégral ; ils se bornent, comme ceux qui ont déjà paru dans cette série, à reproduire les principaux chefs-d'œuvre ou œuvres intéressantes ; mais ces 220 images d'une part, ces 285 de l'autre, suffisent amplement à donner une excellente idée des trésors renfermés dans ces musées. Pour le premier, c'est avant tout, comme le remarque son conservateur, M. Paul Ganz, dans la savante notice historique et critique qui ouvre le volume, la nombreuse et incomparable série des peintures et des dessins de Holbein, puis plusieurs panneaux de ce curieux maître du début du xve siècle, Conrad Witz, dont on admira plusieurs œuvres l'an dernier à Paris au Jeu de Paume, des toiles de ce Hans Fries que nous fit connaître la même exposition, une *Crucifixion* de Grünewald, des panneaux de Hans Baldung, de Cranach, deux esquisses de Dürer, une importante et belle série d'œuvres hollandaises ; dans notre école française, de beaux Primitifs, notamment un *Couronnement de la Vierge*, des portraits par Philippe de Champaigne, Desportes, Rigaud, une *Diane au bain* de J.-F. de Troy, une *Vénus avec les armes de Mars* de Carle Vanloo, une *Tempête* de Joseph Vernet, etc. ; parmi les Italiens, un joli Guardi ; enfin, une belle et instructive réunion de peintures suisses et allemandes du xixe siècle, où l'on remarque surtout des œuvres de J.-A. Koch, de Ludwig Richter, de Feuerbach, de Calame, de Léopold Robert, de Gleyre, de Böcklin, de Buchser, d'Auguste Baud-Bovy, de Stückelberg, de Sandreuter, de Welti et de Hodler. — A la galerie de l'Ermitage, dont M. P.-P. von Weiner a retracé l'historique et décrit les principales richesses, c'est Rembrandt qui apparaît d'abord dominateur, avec 38 toiles appartenant à toutes les époques de sa carrière et où les grands chefs-d'œuvre (la *Descente de croix*, le *Sacrifice d'Abraham*, *Abraham et les anges*, la *Réconciliation de David et d'Absalon*, le *Retour de l'Enfant prodigue*, la soi-disant *Danaé*, les portraits du frère et du fils de l'artiste, etc.) sont en majorité. Ferdinand Bol, A. de Gelder, Frans Hals, Pieter de Hooch, Gérard Dou, Terboch, Metsu, Jan Steen, Wouwerman, Paul Potter et tous les grands paysagistes hollandais l'accompagnent. Une *Crucifixion*, un *Jugement dernier* et une *Annonciation* de Jan van Eyck, un *Saint Luc* de Roger van der Weyden, un *Portrait d'homme* d'Antonis Mor, de nombreuses toiles de Téniers le jeune, de Rubens et de Van Dyck (parmi ces dernières le délicieux portrait de Philippe Wharton) représentent, entre autres œuvres, l'école flamande. L'école italienne est moins riche ; la section allemande montre des œuvres d'Ambrosius Holbein, de Cranach, d'Amberger ; l'école espagnole revit dans des œuvres du Greco, de Zurbaran, de Velazquez (représenté notamment

par les admirables portraits du *Pape Innocent X* et du *Comte d'Olivarès*), de nombreuses toiles de Murillo, etc. ; l'école anglaise, dans des portraits de Gottfried Kellner, de Gainsborough, de Reynolds, de Hoppner, de Raeburn, de Lawrence. Mais c'est notre école française qui, après l'école hollandaise, compte ici le plus de chefs-d'œuvre : *Portrait du duc d'Alençon* par François Clouet, *Triomphe d'Amphitrite* et paysages historiques par Poussin ; de Claude Lorrain, les *Disciples d'Emmaüs* et les quatre toiles merveilleuses figurant le *Matin*, le *Milieu de la journée*, le *Soir* et la *Nuit* ; de J.-F. de Troy, *Loth et ses filles* ; de Watteau, le *Camp*, les *Fatigues de la guerre* et les *Délassements de la guerre*, le *Petit Savoyard*, le *Mezzetin*, la *Polonaise*, l'*Offre embarrassante* ; de Michel Vanloo, le *Concert* ; de Lancret, plusieurs toiles charmantes, parmi lesquelles *La Camargo dansant*, de Fragonard, le non moins célèbre *Baiser à la dérobée* et la *Famille du fermier* ; de Chardin, la *Blanchisseuse* et le *Château de cartes* ; de Greuze, un *Paralytique* et des portraits d'enfants ; de Joseph Vernet, une *Vue de Sorrente*, etc.

Un volume excellent vient de s'ajouter dans la jolie petite « Bibliothèque du tourisme » créée par la librairie Hachette aux livres non moins excellents de M. J. Brutails, *Pour comprendre les monuments de la France*, et de MM. Henri Verne et René Chavance, *Pour comprendre l'art décoratif moderne*, dont l'Exposition actuelle nous montre les multiples productions, et il se recommande, comme eux, à tous nos visiteurs : *Pour comprendre les monuments de Paris* (in-16, x-592 p. av. 581 plans et photographies dans le texte ou hors texte ; 20 fr). Historien et artiste, l'auteur, M. Georges Huisman, s'est proposé de donner au public non pas un guide banal dans Paris, mais un tableau de l'évolution architecturale de la capitale à travers les âges, depuis les arènes de Lutèce jusqu'au théâtre actuel des Champs-Elysées, en mettant en relief le caractère des édifices que l'idéal de chaque époque nous a laissés et les liens qui unissent ces monuments au milieu qui les a produits. Procédant donc par ordre chronologique, il nous fait admirer, en les commentant avec une intelligente érudition et une clarté qui en font saisir les beautés essentielles (mises en outre en évidence par de nombreuses photographies) les chefs-d'œuvre créés successivement au cours des âges dans ce Paris où se résume toute l'architecture de la France et le meilleur de l'art décoratif de notre pays durant vingt siècles. Aucun guide, mieux que ce petit livre, ne se recommande à ceux qui désirent les comprendre pleinement.

Dans un autre ordre d'idées, nous tenons à signaler aussi aux lecteurs du *Mercure* l'important ouvrage intitulé *Les Scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire* (publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule 24;

Strasbourg et Paris, lib. Istra, in-8, xviii 429 p., 100 fr.) qui vient de valoir à M. Pierre Montet, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Strasbourg, le grade de docteur ès-lettres. Bien connu déjà par ses travaux égyptologiques antérieurs comme aussi par les fouilles qu'il a conduites en Syrie avec un rare bonheur, au cours de ces dernières années, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Byblos, l'auteur a naturellement fait une très large place, dans son livre, à l'interprétation et à la discussion des textes accompagnant les scènes qui faisaient l'objet de son travail; mais, en décrivant et en commentant ces scènes elles-mêmes, il a su tracer du même coup un tableau apparemment très fidèle et, en tout cas, singulièrement suggestif de la vie égyptienne à l'époque de l'Ancien Empire, c'est-à-dire pendant le troisième millénaire avant J.-C. Scènes de chasse et de pêche, scènes de boucherie, de vendange et de moisson, élevage et recensement des troupeaux, fabrication du pain et de la bière, cultures maraîchères, arts et métiers, navigation, sports même et jeux, les multiples occupations et les divertissements de l'Egyptien d'autrefois — si peu différents, en somme, de ceux de l'Egyptien d'aujourd'hui — défilent ainsi successivement devant nous, ressuscités par un sûr érudit doublé du plus séduisant des évocateurs. L'illusion est d'autant plus forte et plus complète que le livre a été enrichi, par surcroît, de 24 planches hors texte et de 48 figures reproduisant les scènes les plus caractéristiques des « mastabas » memphites.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHITECTURE

L'Art monumental au Salon. — La *session extraordinaire*, si l'on peut dire, du Salon de 1925, s'est ouverte le 9 juillet. L'aménagement en est parfait, répétons-le. Ce qui ne nous empêche pas de protester encore une fois contre ce choix de la terrasse du bord de l'eau qui est un défi au bon sens et à l'esthétique. La section d'architecture est intéressante, très intéressante. C'est en grande partie une rétrospective, par opposition peut-être avec les Arts Décoratifs, à deux pas de là, qui représentent, pour la plupart de nos contemporains, l'*Art qui vient*.

Prenons un peu au hasard.

M. *Henri Laffilée* (1.461) nous donne des relevés (prêtés par le musée du Trocadéro) de *Peintures murales à Amiens*, *Bayeux*, *Rocamadour*, etc. (aquarelles) qui nous ont retenu

longtemps. Voici de M. *Jules Formigé* (1454) une reconstitution (aquarelle) d'un haut intérêt : *Arles, vue générale de la ville romaine.* M. *Henri Mayeux* (1469) avec ses *Fantaisies architecturales* : Le monument des Gracques, les Colonnes d'Hercule, un Phare, etc., nous offre un divertissement rare et délicieux. C'est un mélange peu banal de poésie, d'ironie et de science archéologique. Régal de haute saveur et dont nous le remercions vivement.

M. *Emmanuel Pontremoli* a reproduit (1471) le *Palais Bevilacqua, à Verone*, et (1473) le *Tombeau de la fille du Colleone, à Bergame*, devant lequel eût certainement rêvé un instant Taine.

M. *Léon Prost* (1476), aquarelle, présente une *Esquisse de l'ensemble des Palais des Empereurs, à Constantinople, au VIe siècle*, pleine d'intérêt pour l'artiste et l'historien. M. *Jacques Boutterin* (1440) a reconstitué hardiment la *Vue intérieure du Palais de Tibère*, à Capri. C'est le Tablinium, le Centre du Palais donnant accès, au fond, au Triclinium, à la Salle des Festins ; à droite, aux appartements privés de l'empereur; à gauche, à la basilique, la bibliothèque, la pinacothèque, l'hospitium. C'est une grandiose évocation de la demeure des Césars. On se dit qu'en rentrant chez soi on relira quelque vieil historien classique, surtout cette vieille commère de Suétone, qui jette sa note familière sur cette splendeur romaine pleine de gloire, de sang, de monstrueuse débauche — et aussi de grandeur politique.

Il y a une aquarelle de M. *L. Chifflot* (sans numéro, ne figure pas au catalogue) qui est aussi, sous une forme, plus animée, une restitution de la vie romaine antique pleine d'intérêt, avec ses rues, ses chars, ses esclaves, ses boutiques pittoresques, et aussi ses vues d'intérieurs, délicieuses.

M. *Victor Blavette* (1438) dans : *Dèux Cadres d'aquarelles*: Florence, San Miniato, Tombeau près du Caire, Constantinople, tribune de Sainte-Sophie, Venise, fait défiler sous nos yeux, un peu éblouis par tant d'aspects divers de paysages et d'histoire, une très intéressante série d'études. M. *Alexandre Marcel* (1468), aquarelle, avec son *Petit palais Hindou* (avec ses pittoresques et somptueux personnages) et *Basilique à Héliopolis (Egypte)*, nous invite aux spéculations métaphysiques sur cette terre antique et sacrée des religions et des synthèses.

M. *Félix Boutron* (1439), aquarelles, nous convie, dans ses

Etudes antiques et modernes, à la vision successive des Thermes, au IVe siècle, d'Augusta Trevirorum (Trèves), très ingénieuse reconstitution ; et de délicates et parfois subtiles notations et études de la campagne parisienne : Luzarches, La Chataigneraie, l'été à Triel, Août au Château de la Chasse, Orage à la Roche-Guyon, etc. M. *Louis Hulot* (1460), aquarelle, nous donne la *Chapelle Palatine*, à Palerme. Relevés, XIIe siècle, chœur et abside, tribunes royales ; et M. *Alphonse Defrassa* (1445) *La Cà d'Oro*, à Venise, palais dont tous les touristes ont admiré la façade en passant sur le Grand Canal.

Quant à M. *Charles Girault* (1455), aquarelle, son *Tombeau de Mastino II della Scala* fait surgir du passé tout ce vieux parti gibelin de Vérone, si féroce, mais aussi si accueillant aux poètes et aux artistes. Voici encore *M. Victor Laloux* (1465) avec *Un plafond du Palais Farnèse à Rome* (très beau) que nos diplomates ont pu admirer longtemps, mais qu'ils ne verront plus qu'en passant ; et (1466) *Un tombeau dans l'église de la Badia, Florence* (monument du comte Ugo). *La Cour du Palais Pitti, Florence* (1470), a fait battre notre cœur de vieux voyageur. M. *François Chaussemiche* nous ramène en France (1442) avec *Le Jardin de Jussieu, domaine de Versailles*, fort intéressant dessin, et nous retransporte en Italie avec *Deux vues* du Monte San Angelo, à Terracina (belles aquarelles). M. *Albert Tournaire* (1480), aquarelle, nous montre La Maison de Rostand, à Cambo (B. P.), élégante construction basque, modernisée, mais qui doit être une bien agréable demeure pour un écrivain, avec ses beaux horizons de montagnes. Par contraste, voici, de M. *Jules Godefroy* (1456), *Un Campanile de la Bourse de Commerce, à Tourcoing*, d'une architecture un peu composite. Au-dessous de l'horloge, en latin, l'ancien programme des *trois huit* si chère à notre Bourse du Travail, devenu aujourd'hui presque une réalité sociale, — et nul ne s'en plaindra sans doute. Enfin pour terminer, nous citerons de M. *Armand Guerittе* (1457) *Le Pavillon de Julienne*, ruelle des Gobelins, à Paris, et (1458) *Son Relevé et essai de restauration*. Ce travail, comme beaucoup d'autres cités ici, est ancien (1910, nous croyons), et cette restauration ne se fera plus, parce qu'il est trop tard : ce pavillon tombe en ruines. Les curieux pourront aller voir sa toiture et ses plafonds effondrés dans cette curieuse

ruelle des Gobelins, derrière le Musée, à deux pas de la *Maison de la Reine Blanche.* Il y a encore, sous les fenêtres, de très beaux bas-reliefs, mais on ne peut même plus en prendre les moulages, car tout cela s'effrite, se désagrège sous l'action du soleil et de la pluie. M. de Julienne, l'ami de M. Watteau, fit jadis, croit-on, contruire cette charmante demeure : pavillon de chasse ou galant vide-bouteille. Son ombre irritée doit errer là le soir, chassée bientôt d'ailleurs par l'odeur des usines des environs. *Sic transit...*

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les fiançailles et le mariage du comte Léon Tolstoï. — La critique littéraire russe s'était toujours vivement intéressée à la question des prototypes des personnages peints par le comte Tolstoï dans ses romans *La Guerre et la Paix*, *Anna Karénine*, etc. Les études du savant russe N. Ovsianiko-Koulikovski, surtout, ont établi, par exemple, que le comte Rostoff, dans *La Guerre et la Paix*, était le grand-père de l'auteur du roman, que la comtesse Rostova était peinte d'après les souvenirs de l'écrivain sur sa grand'mère, que Nicolas Rostoff reproduisait les traits caractéristiques du père du comte Léon Tolstoï, que l'original de la princesse Marie Bolkonski avait été la mère de l'auteur, etc., etc. Un livre qui vient de paraître à Moscou apporte une nouvelle documentation sur le même sujet. On nous y apprend quels ont été les prototypes de Pierre Besoukhoff, de Natacha et de Véra Rostoff, etc. Mais ce qui est plus important encore, c'est que nous y sommes initiés au roman vécu par le comte Léon Tolstoï, lui-même, à l'histoire de son mariage avec Mlle Sophie Bers.

Le livre dont il est question, *Ma Vie chez mes parents et à Iasnaia Paliana*, est écrit par Mme Tatiana Kouzminskaia (Moscou, éd. Sabachnikoff, 1925), née Bers, sœur cadette de la comtesse Tolstoï et celle qui servit à l'écrivain de prototype pour Natacha Rostoff.

Son père, Andrei Evstafiévitch Bers, était médecin de la cour. La famille Bers habitait au Kremlin, à Moscou, dans l'« Ordonanz-Hauz » qui communiquait avec le palais. Elle n'était pas riche, mais elle avait ce dont elle avait besoin. On menait un

train de vie « modeste », et on n'avait que dix à douze serviteurs. M. et Mme Bers sortaient rarement en ville, mais recevaient beaucoup. Tous les jours et presque toute la journée, on y voyait des jeunes gens et des jeunes filles, amis et amies de la maison.

Mme Bers (Lubov Alexandrovna), née Islénièva, avait une amie d'enfance, la comtesse Marie Nikolaévna Tolstoï. Son frère Lev Nikolaévitch connaissait Mme Bers depuis longtemps et était toujours amicalement reçu par elle et par son mari. A l'époque de la campagne de Crimée, étant un tout jeune lieutenant en permission, il venait chez les Bers.

Lubov Alexandrovna n'aimait pas laisser sortir ses filles en ville. Elle ne faisait exception que pour la maison de son amie, la comtesse de Tolstoï. Les demoiselles Bers y fréquentaient dès leur enfance. Elles y rencontraient souvent Lev Nikolaévitch. Il était beaucoup plus âgé qu'elles (il avait quatorze ans de plus que Lisa Bers, l'aînée des demoiselles), et aimait à passer le temps en leur société. Les enfants le payaient en échange d'un attachement sincère, car il se conduisait en bon camarade.

D'habitude, Lev Nikolaévitch apparaissait dans le salon où se trouvaient les demoiselles Bers, tiré à quatre épingles et soigneusement peigné. Il apportait avec lui du mouvement, de l'animation. Il faisait chanter les jeunes filles en chœur, faire de la gymnastique, résoudre des problèmes mathématiques, après quoi, au comble de la gaîté générale, il regardait sa montre et s'esquivait.

— Liovotchka a mis de nouveau son habit, sa cravate blanche et est parti dans le monde. Il n'en a pas assez ! soupirait en souriant la comtesse Tolstoï,

Retour de Crimée, le comte Tolstoï s'établit à Iasnaia Poliana. Il s'adonna à ses devoirs de propriétaire foncier, se préoccupant surtout du sort de ses paysans ; il fonda une école pour les enfants de ces derniers et éditait une revue pédagogique : *Iasnaia Poliana*. Cependant, dès qu'il avait un moment de répit, il se rendait à Moscou, où il fréquentait assidûment la famille Bers. Il y était reçu comme s'il était un parent. Il y venait à n'importe quelle heure, causait belles-lettres avec Lisa, jouait au piano, à quatre mains, ou aux échecs avec Sonia, inventait des jeux d'enfants pour Tania. Cette dernière avait une belle voix. Le comte

Tolstoï la faisait souvent chanter ; il l'avait surnommée « Mme Viardot » et « Mlle la Fête » Il aimait également causer avec les serviteurs de la famille Bers. Il passait des heures entières dans la chambrette de la « niania » (nounou) Véra Ivanovna ou avec la vieille Trifonovna en faisant un bout de causette. L'ordonnance de M. Bers, le flegmatique Prokofy, répétait toujours :

— Le comte vient et anime tout le monde.

Les visites du comte se multipliaient, ce qui mécontentait Mme Bers. On commençait à jaser dans la ville. Le bruit courait que Lev Nikolaévitch faisait la cour à Lisa. Les commérages de salons n'échappèrent pas à l'attention du comte. « Machenka, avoua-t-il à sa sœur, je te dirai franchement : la famille Bers m'est très sympathique. Si je me marie jamais, je choisirai ma femme dans cette maison. » En réponse, la comtesse Marie disait en désignant du doigt Mlle Lisa : « Elle fera une épouse excellente, posée, sérieuse, très bien élevée. »

Lisa avait aussi eu vent de ces bavardages. Elle changea d'allures, se mit soigner ses toilettes, à manifester un intérêt marqué pour sa coiffure ; elle devint plus accessible à ses petits frères et sœurs, voire gentille avec eux. Sonia se rendit compte tout de suite de la métamorphose.

— Regarde donc Lisa, insinuait-elle à Tania ; elle est devenue méconnaissable, mielleuse. Ce n'est pourtant pas son genre...

A cette époque, Sonia était « amoureuse » d'un ami de son frère Sacha, un nommé Polivanoff. Il venait d'achever ses études au Corps des Cadets et était parti pour Pétersbourg. On défendait à Sonia de correspondre avec lui ; elle se sentait malheureuse, pleurait souvent la nuit et, bien que tout le monde fût au courant de son « roman », elle s'efforçait d'en faire un secret impénétrable.

A mesure que les visites de Lev Nikolaévitch devenaient plus fréquentes, il commença à passer la plupart du temps avec Sonia. Cette dernière devint mélancolique, taciturne. Tania remarqua le changement.

Un beau soir, en se couchant, elle demanda à sa sœur :

— Sonia, tu aimes le comte ?

— Je ne sais pas, fut la réponse sincère.

C'était à ce moment que la future épouse du grand écrivain se mit à composer son unique nouvelle, qui, d'ailleurs, ne fut

jamais publiée. Le sujet s'inspirait des vicissitudes sentimentales de la vie de l'auteur. Hélène, une beauté aux grands yeux noirs, a deux sœurs ; l'aînée, Zénaïde, peu accueillante et morose, et la cadette, Natacha, gentille et toujours gaie. Smirnoff, un jeune homme idéaliste mais commun, est amoureux d'Hélène ; il lui fait une proposition de mariage, mais elle hésite, les parents étant hostiles à cette union. Smirnoff, plein de tristesse, s'en va. Zénaïdeaime un nommé Doublitski. De beaucoup plus âgé que les demoiselles, il n'est point beau, mais par contre il est énergique, spirituel, « extraordinaire ». Il n'aime pas Zénaïde. Hélène le remarque et il lui semble que c'est elle qui plaît à Doublitski. Pas de doute, il est amoureux d'elle, mais elle ne peut pas oublier Smirnoff qui l'aime, ni sa sœur Zénaïde, amoureuse de Doublitski. Elle décide de prendre le voile.

Le récit se termine par le mariage de Zénaïde et de Doublitski, dû aux efforts d'Hélène, laquelle, beaucoup plus tard, épouse Smirnoff.

Vint l'été 1869. M. et Mme Bers et leur famille le passèrent, comme toujours, dans leur domaine de Pokrovskoé, où le comte Tolstoï venait souvent.

Au mois d'août, la famille Bers partit pour le gouvernement de Toula, chez le grand-père Isléniev. Comme c'était tout près de Iasnaia Poliana, chemin faisant, on y passa trois jours. Lev Nicolaévitch fut un hôte charmant. Deux jours après l'arrivée des Bers chez le grand-père, le comte s'y présenta à son tour.

Ce fut là, à Ivitsi, qu'il devint évident pour tous que le comte faisait la cour à Sonia. Sonia le comprenait aussi et laissait faire en rougissant. Lisa se lamentait auprès de la petite Tania :

— Sonia me vole le comte. Tu le vois. Si elle ne s'efforçait pas de lui plaire, il ne l'aurait même pas remarquée.

Tania alla voir sa mère pour lui annoncer le mariage prochain du comte et de Sonia. Lubov Alexandrovna fut très étonnée par cet entretien, mais elle répondit à Tania :

— Tu racontes des bêtises.

Pourtant Tania avait raison. Quelques jours avant son rendez-vous avec sa mère, elle fut témoin d'une scène peu banale.

Il y avait du monde chez Isléniev. Le comte Tolstoï y était aussi. Après le souper, Tania, sur la demande des assistants, chanta plusieurs airs. Fatiguée, elle s'esquiva du salon et alla

se cacher dans une pièce à côté, sous le piano à queue. La chambre était à peine éclairée. Une demi-heure plus tard, Sonia et Lev Nikolaévitch apparurent dans l'embrasure de la porte. Ils causaient. Sonia esquissa un mouvement comme si elle voulait se retirer. Le comte la retint. Assis à une table, il y écrivit avec de la craie. Ce soir-là eut lieu dans la réalité la célèbre scène de la déclaration d'amour de Levine à Kitty, dans *Anna Karénine*, et les héros en furent l'auteur du roman lui-même et sa future épouse.

Rentrée à Moscou, Sonia donna à lire sa nouvelle à Lev Nikolaévitch. Le 26 août 1862, il notait dans son journal intime :

Je suis allé à pied chez les Bers. Tranquillité. Intimité... Que d'énergie, de vérité et de simplicité !.., L'incertitude la torture. J'ai lu la nouvelle sans trop d'émotion, sans une ombre de jalousie et d'envie. Les définitions « d'un extérieur extraordinairement laid » et « d'opinions changeantes » m'ont blessé agréablement. Je suis tranquille, il ne s'y agit pas de moi.

Le 17 septembre était le jour de fête de Mme Bers et de Sonia. La veille, le comte Tolstoï s'était présenté dans la soirée. Il était nerveux et ne pouvait pas rester longtemps en place. Il se mit à jouer au piano, se levait sans achever le morceau, invitait Sonia à jouer à quatre mains et, dès qu'elle prenait place à côté de lui, suppliait :

— Ne jouez pas ! Restons silencieux !

Sonia n'y comprenait rien. La nervosité du comte se communiqua à elle. Ne sachant quoi entreprendre, elle demanda à Tania de chanter. Celle-ci s'exécuta. Elle chanta ce soir admirablement. Ceci décida de sort de Lev Nikolaévitch, car il s'était dit, au début de la chanson : « Si elle finit bien cet air, je remets la lettre ce soir; dans le cas contraire, je la garde. »

Dix minutes passées, Sonia courait dans sa chambre avec la lettre. Le comte écrivait :

Sophia Andréevna ! Cela m'est insupportable ! Voilà trois semaines déjà que je me répète tous les jours : « Je lui dirai aujourd'hui tout », et je m'en vais, le cœur gros de tristesse, de repentir, de peur et de bonheur. Toutes les nuits, je me rappelle le passé, je me tourmente, je me demande : Pourquoi n'ai-je pas dit ? que lui aurai-je dit ? En allant chez vous j'emporte cette lettre pour vous la remettre dans le cas où je ne pourrais pas ou n'aurais pas assez de courage pour vous raconter tout.

Autant que je le comprends, ma fausse position dans votre famille consiste en ce qu'on me considère comme amoureux de votre sœur Lisa. Cela n'est pas vrai. Je ne puis oublier la nouvelle que vous avez écrite, parce que, après l'avoir lue, je me suis persuadé que ce n'est pas à moi, un Doublitski, de faire des rêves de bonheur. Vos idées poétiques de l'amour !... Je n'ai pas et je n'aurai jamais envie de celui dont vous allez vous éprendre. J'ai supposé même que je pourrais me réjouir à vous observer, comme on se réjouit en regardant les enfants.

J'ai écrit à Ivitsy : « Votre présence me fait ressentir trop vivement ma vieillesse et l'impossibilité pour moi d'être heureux. Oui, précisément votre présence. » Mais à ce moment et plus tard je mentais à moi-même.

Alors je pouvais encore rompre tout et me retirer vers le travail isolé et m'enfermer dans l'amour du travail. Maintenant je ne peux plus rien. Je comprends que j'ai tout embrouillé dans votre chère maison, que nos relations amicales sont gâchées. Je ne puis en partir et je n'ose pas y rester.

Eh bien, vous, femme honnête, dites-moi, le cœur ouvert, et sans vous presser, — je vous supplie, sans vous presser, — que faire ? Toute joie se paye en larme. Si, il y a un mois encore, on m'avait raconté qu'il fût possible de se tourmenter comme je me tourmente actuellement, j'en serais mort de rire. Et pourtant ce tourment, c'est mon bonheur.

Dites-moi honnêtement : Voulez-vous m'épouser ? Mais ne le dites que si vous êtes en mesure de le déclarer tout franchement, courageusement. Sinon, répondez plutôt : « non », ceci si même vous avez l'ombre d'un doute. Je vous supplie, scrutez-vous bien. Votre réponse négative me sera affreuse, mais je m'y attends et je trouverai les forces nécessaires pour la supporter. Mais si, après le mariage, je ne suis pas aimé comme j'aime moi-même, cela sera terrible.

A peine Sonia avait-elle fini de lire qu'on frappait à la porte. Au seuil se dressait la figure pâle de Lisa.

— Ouvre vite ! ouvre de suite ! cria-t-elle. Je dois te parler.

Quand la porte se fut entr'ouverte :

— Dis, dis ce qu'il t'écrit ? Je te l'ordonne !

— Il m'a fait la proposition, dit Sonia à basse voix.

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Refuse-lui ! cria Lisa hors d'elle.

Une longue crise de nerfs s'ensuivit. Tania appela en toute hâte la mère.

Sonia, d'un pas ferme, se dirigea vers la chambre de Mme Bers

où se trouvait Lev Nikolaévitch dans une attente fiévreuse. Elle s'approcha de lui et lui tendant la main dit :

— Naturellement, oui !

Huit jours plus tard, le 23 septembre 1862, Mlle Sonia Bers épousait le comte Lev Nikolaévitch Tolstoï.

S. POSENER.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

La question J.-H. Fabre. — Sous forme de *lettre ouverte*, un nouvel article du *Mercure* s'en prend directement à moi à propos de J.-H. Fabre. Il m'est difficile, cette fois-ci, de continuer à faire l'hypothèse bienveillante que l'auteur dissimule sous une forme discourtoise le désir de discuter une question scientifique. Aucun doute ne subsiste : il admet un dogme, le « Génie de J.-H. Fabre », et le défend par tous les moyens qu'exige une mauvaise cause.

Je ne m'attarderai pas à reprendre une à une les imputations mensongères et injurieuses que renferme la « lettre ouverte ». Un seul fait suffira pour faire apprécier la valeur de l'ensemble. Fabre, on le sait, néglige volontiers ceux qui ont travaillé avant lui ; du moins, il oublie de les citer. Il prétend les ignorer et donne comme excuse sa pauvreté, qui lui défend d'acheter livres et revues. « Prétexte mensonger », ai-je dit. Et, en effet, Fabre savait fort bien que les revues se prêtent, il savait fort bien se les faire prêter. La preuve ? elle s'étale dans une lettre de Fabre, où il est précisément question d'un prêt de revues scientifiques. Cette lettre a paru, en *fac similé*, comme frontispice d'un livre sur Fabre, par M. Coulon. Fabre utilisait donc un procédé courant et à la portée de toutes les bourses.

Dès lors, comment qualifier le prétexte d' « impécuniosité » ? comment qualifier cet oubli si fréquent des travaux antérieurs aux *Souvenirs* ? Le collaborateur du *Mercure* n'ignore certainement pas cette lettre, puisqu'il l'a publiée. Et s'il ose, néanmoins, défendre Fabre sur ce chef, où est sa bonne foi ?

La même question se pose à propos de tout le reste : textes tronqués ou délibérément déformés ou simplement négligés ; affirmations sans fondement, insinuations voisines de la fourberie. On s'en convaincra sans peine en se reportant à mon livre, *J.-H. Fabre et la Science*, qui renferme des faits précis avec des

références exactes. En outre, on s'apercevra qu'à la mauvaise foi, l'auteur de la « lettre ouverte » ajoute une parfaite ignorance et une belle incompréhension des phénomènes biologiques.

Cela, d'ailleurs, ne saurait surprendre. Visiblement, le collaborateur du *Mercure* n'a jamais fait une observation, ni une expérience personnelles; il ne sait donc de quoi il parle, il est uniquement l'homme d'un dogme.

A ce dogme, il ne souffre pas que l'on touche ; pour le défendre, tous les arguments lui sont bons, sauf l'argument scientifique. De celui-là il ne s'occupe pas, sinon pour le déformer ou le bafouer. Mentalité de fanatique, que rien n'arrête et ne peut convaincre. Incapable de réfléchir, incapable de regarder et d'entendre, incapable de comprendre, sinon que son dogme est en péril, il trouve la raison suprême dans la violence tortueuse et grossière.

Cécité mentale, surdité mentale, doublées d'inconscience, ces infirmités incurables du fanatique appellent avant tout la pitié. Pitié donc pour l'auteur de la lettre ouverte, et qu'il lui soit beaucoup pardonné ! Mais, à l'avenir, quoi qu'il dise et si fort qu'il vocifère, je ne l'entendrai plus.

ÉTIENNE RABAUD
Professeur à la Faculté des Sciences
de l'Université de Paris.

LETTRES ALLEMANDES

L'Allemagne politique contemporaine. — Edmond Vermeil : *La constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande*, publication de la Faculté de l'Université de Strasbourg, fascicule 14, Strasbourg, Istra, 1923. — *L'Allemagne contemporaine (1919-1924)*. Sa structure et son évolution politiques, économiques et sociales, Paris, Alcan, 1925.

Il paraît bien difficile de parler de l'Allemagne d'après-guerre sans une initiation préalable aux réalités politiques de l'heure présente. Car si une capitulation militaire opportune a épargné à l'agresseur de 1914 les horreurs et les ravages matériels d'une guerre qui allait être portée sur son propre territoire, cependant cette capitulation, aussitôt suivie d'une catastrophe politique et morale sans précédent, a jeté là-bas un désarroi profond dans les relations humaines. Du moins en apparence, l'Allemagne s'est donné pour tâche de liquider son passé, et c'est sur le terrain de

l'action politique que nous pouvons observer d'abord, comme dans sa manifestation la plus directe et la plus matérielle, cette entreprise de liquidation.

Dans cette exploration, nous ne saurions prendre de guide mieux renseigné que M. Vermeil, directeur du *Bulletin d'informations allemandes* de Strasbourg : il a enregistré au jour le jour « le devenir tumultueux et trouble » de cette nouvelle démocratie allemande. Et puis en une série de leçons professées à l'Université de Strasbourg et au Centre d'études germaniques de Mayence — leçons dont il nous présente aujourd'hui la substance comme décantée — il a dégagé la logique interne des institutions et des événements, il a décrit la gestation pénible de cette Allemagne nouvelle dont l'avenir pèsera si gravement sur les destinées de l'Europe et du monde. Et nous accueillons avec reconnaissance ces synthèses qui, si elles ne nous apportent pas *toute* la vérité allemande — l'auteur, dans son avant-propos, s'en défend modestement — au moins nous permettent de nous orienter parmi « le défilé cinématographique des nouvelles quotidiennes » et de mieux saisir la complexité des problèmes qui se posent outre-Rhin.

Ce qui fait la séduisante originalité du livre de M. Vermeil sur **la Constitution de Weimar**, c'est que l'auteur a traité le sujet non en juriste, soucieux uniquement d'analyser et d'expliquer un texte, mais en historien, en psychologue surtout qui, derrière le texte, perçoit les réalités vivantes, éclairant les formules juridiques, parfois ambiguës, à la lumière des traditions historiques dont elles sont le prolongement, les replaçant dans la mentalité politique qui les a conçues et aussi dans les conflits d'idées au sein desquels elles ont été élaborées. « La Charte de Weimar, dit il, demeure inintelligible à qui ignore l'histoire et la psychologie politique du peuple allemand. Que peut être le texte de la pauvre mélodie constitutionnelle, sans l'élément orchestral qui l'engendre, l'accompagne, la soutient et l'explique, sans ces débats d'où se dégage presque spontanément, et par le simple jeu de l'analyse objective, une leçon singulièrement démonstrative de politique allemande ? »

Livre d'une majestueuse ordonnance, proportionnée à un si vaste dessein. Il appartient aux seuls spécialistes de déclarer avec quelle maîtrise l'auteur nous conduit à travers le dédale de cet

édifice weimarien, si allemand par l'inextricable complication des liaisons, contre poids et freins savamment ajustés et agencés, par la structure enchevêtrée des compétences parallèles, interférentes ou superposées. Mais « la leçon démonstrative de politique allemande » qui s'en dégage, celle-là nous intéresse tous indistinctement, et c'est elle qui, pour nous autres profanes, fait aussi le principal attrait de ce tableau en raccourci, **l'Allemagne contemporaine (1919-1924)**, où revit l'histoire du nouveau régime pendant les cinq premières années qui ont suivi sont établissement.

Deux idées ou, si l'on préfère, deux faits me paraissent dominer cet exposé : la conception spécifiquement allemande d'une démocratie *d'organisation*, très différente de notre démocratie *parlementaire* française, et puis la constatation d'une *décomposition* latente de ce régime, décomposition qui s'attaque à lui presque dès son berceau. Ces deux faits, loin de se contredire, semblent solidaires, en sorte que le premier commande le second. Telle me semble être la thèse implicite que défend M. Vermeil.

Que faut il entendre par « démocratie d'organisation » ? Par suite de nécessités historiques autant que psychologiques, l'Allemand s'est toujours fait une tout autre idée de l'Etat et de l'unité nationale que le Français. Le particularisme ethnique, régional et dynastique, les diversités religieuses et culturelles l'ont de tout temps incliné vers une solution fédérale et corporative du problème national et l'ont obligé de concevoir la vie nationale et politique moins dans la catégorie de l'*unité*, simple et logique, que dans la catégorie plus ou moins mystique de la *totalité* complexe, à la fois une et multiple. De là cette particulière logique allemande, parfois si déconcertante, qui procède non par exclusion des contraires, c'est-à dire par solution radicale et tranchée, mais par conciliation et par « intégration » des termes opposés Transposée en politique, cette logique aboutit à la pensée fédéraliste et organiciste du romantisme allemand. En langage de démocratie moderne, elle donne naissance à l'idée weimarienne de l'*Etat-peuple*, à la fois un et divers, c'est-à-dire diversifié en Pays, en régions et en groupements multiples, et dont la souveraineté polymorphe ne peut être représentée que par une multiplicité d'organes distincts. Déjà dans l'ancien empire bismarckien on parlait des « organes » de l'Etat. Ils s'appelaient en ce temps-là

la Couronne, le Conseil fédéral, le Parlement. Entre eux, le chancelier d'Empire remplissait l'office d'agent de liaison, en même temps qu'il leur imprimait une direction politique commune : c'est là tout le secret de la constitution bismarckienne. Mais cet édifice a été balayé par la Révolution et il a bien fallu lui donner un succédané plus démocratique. Placé devant un néant momentané, l'Assemblée de Weimar semblait d'abord n'avoir le choix qu'entre le régime parlementaire des démocraties d'Occident et la catastrophe bolcheviste. Grâce à la connivence des socialistes, elle s'est servie du premier pour écarter la seconde. Et puis, une fois le danger écarté par le moyen d'opportunes concessions, elle a renoué la tradition bismarckienne, n'empruntant au système parlementaire que ce qui pouvait s'accorder avec cette solution spécifiquement allemande.

Ce serait donc une grande illusion que de s'imaginer qu'une Allemagne « nouvelle » soit sortie des délibérations de Weimar. « L'Allemagne, lisons-nous, a simplement repeint sa façade avec une extraordinaire rapidité. » De même que les anciens partis se sont reconstitués en prenant une étiquette nouvelle, de même l'Assemblée de Weimar n'a fait que réorganiser ce que lui laissaient les dynastes en fuite. « Si la monarchie avait agi à temps, une simple réforme aurait suffi... Ce que la défaite a tué, ce n'est pas le Reich lui-même, mais simplement la forme que la dynastie lui avait imposée... Que le nouveau Reich s'appelle république ou monarchie, peu importe... C'est l'Etat bismarckien sans l'Empereur et les dynastes... L'idée du Reich unitaire est au-dessus de la république et de la monarchie... Si la monarchie revient, elle ne sera certainement qu'une forme plus concentrée de cet Etat-Peuple. »

Tel est, d'après M. Vermeil, « l'esprit » de la constitution de Weimar. Mais une grave question se pose alors : « Où est l'organe central qui entraînera les autres ? Où est la force motrice ? » Dans les démocraties d'Occident, la réponse à cette question est donnée : c'est le Parlement. Il représente *seul* cette volonté nationale qui s'exprime en lui par l'organe d'une majorité compacte, capable d'imprimer une forte direction à la politique. Cette majorité elle-même est d'ailleurs contrôlée par une opposition, toujours prête à assumer à sa place les responsabilités du pouvoir. Une sorte de jeu de bascule automatique apporte ainsi alternati-

vement au pouvoir les partis opposés de gauche ou de droite. Le régime parlementaire repose donc sur cette dualité et cette opposition nettement tranchée d'une gauche et d'une droite. Mais l'Allemagne répugne à pareil régime. D'abord le Parlement ne représente à ses yeux qu'un des multiples « organes » de la représentation populaire et son initiative est jalousement limitée par un système de contrôles, de freins et de contrepoids. De plus, le fractionnement indéfini des partis, encore renforcé par le système de la représentation proportionnelle, rend à l'avance impossible toute majorité stable et compacte et ne permet qu'une politique louvoyante de compromis et de coalitions toujours changeantes. Les partis politiques eux-mêmes n'ont point de contours précis ni même de nuances nettement tranchées. Ils ne sont ouvertement ni révolutionnaires, ni conservateurs, ni socialistes, ni bourgeois. Certains se défendent même de porter l'étiquette républicaine ou monarchiste. Enfin ils vivent sous la menace de perpétuelles dissidences : ils sont toujours prêts à se scinder en une aile gauche et une aile droite, au risque d'être absorbés un jour par le parti voisin, soit de droite, soit de gauche. Une seule conclusion ferme se dégage de l'histoire de leur évolution : le fait d'un glissement lent et continu des coalitions, qui va de plus en plus de la gauche vers la droite. Les Indépendants ont évincé les spartakistes en 1918 ; ils ont été supplantés par les socialdémocrates en 1919 ; puis est venue l'ère des coalitions moyennes et bourgeoises. Enfin la bourgeoisie à son tour se tourne de plus en plus vers la droite nationaliste, dans l'espoir d'un avenir meilleur.

A ces causes de décomposition politique et parlementaire s'ajoutent les menaces d'une décomposition particulariste toujours latente. Au reste M. Vermeil nous met en garde contre l'illusion qui consisterait à spéculer sur la possibilité d'un démembrement territorial de l'Allemagne ou sur l'existence d'un séparatisme sérieux. Car au fond de ces revendications particularistes il n'y a le plus souvent qu'une simple manœuvre de chantage, ou un projet de décentralisation administrative qui ne met nullement en cause l'unité nationale. Et d'ailleurs ces tendances sont neutralisées par le contrepoison d'un nationalisme et d'une haine commune de la France, qui s'affirment de jour en jour plus agressifs.

La plus grave menace se dessine sur le terrain économique. Ici la faillite du Reich, à la fois dans la politique d'exécution

qu'il a suivie vis à-vis des Alliés et dans les vains efforts tentés par lui pour empêcher la débâcle financière, a fait éclater au grand jour l'impuissance du régime. Si l'Allemagne a retrouvé une certaine stabilité monétaire, c'est grâce à la Rentenbank, c'est-à-dire à un institut privé des grandes associations industrielles, agrariennes, commerciales et bancaires. Il apparaît de plus en plus que les grandes forces vitales et reconstructives du pays — celles qui reprennent la tâche interrompue par la guerre — s'organisent en dehors du régime weimarien, ou contre lui : ce sont ces puissantes organisations patronales qui, sur les débris de la classe moyenne ruinée, édifient une nouvelle féodalité industrielle et organisent en Allemagne un nouvel impérialisme économique ; ce sont aussi ces groupements de la jeunesse, ces innombrables associations « racistes », tous ces corps francs, foyers secrets de propagande monarchiste et belliqueuse où ont été complotés les meurtres d'Erzberger et de Rathenau, fomentés le coup d'Etat Kapp Lüttwitz et le putsch Hitler Ludendorff. Et la conclusion semble s'imposer que l'Etat weimarien n'est guère plus qu'une façade derrière laquelle se prépare, s'arme et se lève une autre Allemagne que nous ne voyons pas.

Peut-être y a-t-il dans cette conclusion quelque pessimisme, une sorte de pessimisme *doctrinal*. Il semble que M. Vermeil considère la Charte du Contrat social et la démocratie parlementaire comme une norme universelle de la démocratie, et il s'afflige de voir l'Allemagne de Weimar accueillir avec tant de résistances ce message du salut. Tout son livre sur la Constitution de Weimar est dominé par ce continuel parallèle établi entre la théorie allemande de l'Etat organique et les principes de la démocratie selon le Contrat social. De là aussi la thèse implicite qui consiste à expliquer les défaillances, les crises, les compromis où se débat le nouveau régime, moins par des contingences personnelles ou par les difficultés d'une situation presque insoluble, que par une sorte de vice initial, de « péché originel » inscrit dans les principes mêmes de la Constitution de Weimar et qui corrompt jusqu'à son germe cette démocratie allemande — *in matris utero corrupta*. Et sans doute l'heure mauvaise où elle a été conçue est pour quelque chose dans cette corruption : « La démocratie parlementaire allemande arrive *trop tard*. Elle se fonde en plein désarroi des institutions parlementaires. » Mais la plus lourde

part de cette « coulpe » doit être imputée à l'homme, à son cœur mauvais qui se refuse à la Vérité. « L'Allemagne n'a voulu ni de la catastrophe bolcheviste, ni de la démocratie occidentale. C'est *son organicisme invétéré* qui répugne à ces deux solutions *logiques*. » — Mais, pourrait-on dire, la solution la plus « logique » pour un peuple, n'est-ce pas celle qui est le plus conforme à son tempérament, à son génie et à ses traditions ? Qu'est-ce à dire, sinon que l'Allemagne a sa conception de la démocratie, et que nous avons la nôtre ? On ne fera jamais qu'un Allemand s'emballe pour les Droits de l'Homme et du Citoyen. Mais de notre coté nous n'éprouverons jamais qu'un médiocre enthousiasme pour la « République allemande du Travail organisé ». Est-ce une raison pour en venir aux coups, parce que nous nous sentons différents ? Et faut-il tous absolument être semblables pour pouvoir vivre en paix les uns avec les autres ? On a beaucoup trop misé en France sur la « démocratie allemande », sans savoir ce qui se cachait derrière ce vocable. Espérons que le livre de M. Vermeil contribuera à dissiper bien des mirages. « En Allemagne, nous dit-il, démocratie ne signifie pas nécessairement pacifisme, et le conservatisme n'y est pas toujours belliqueux ou étroitement nationaliste. » Très justement il définit ailleurs les démocrates allemands « les bons maquignons de la bourgeoisie allemande qui essaient de faire la liaison entre la bourgeoisie plus ou moins réactionnaire et les socialdémocrates ». Et ce sont eux aussi qui actuellement jouent « la carte démocratique », avec l'espoir de réaliser ainsi, avec le moins de risques et de frais, leur rêve pangermanique du rattachement de l'Autriche et de la « Grande Allemagne ».

Mais je m'en voudrais d'affaiblir par d'incidentes remarques la portée de ces fortes études où revivent cinq années de politique allemande à une des époques les plus critiques de l'histoire. Aussi bien par la masse des documents qui se trouve ici maîtrisée que par les échappées profondes qu'à tout instant l'auteur ouvre sur tout le passé de l'Allemagne, ces études dépassent les limites chronologiques d'une période historique restreinte. C'est peut-être la première tentative de fonder sur des données positives et solides une psychologie politique du peuple allemand.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES NÉO-GRECQUES

G. Xénopoulos : *La Mauvaise Voie*, conte traduit du néo-grec par Eugène Clément, préface par Louis Roussel. Chiberre, Paris, et Elefthéroudakis, Athènes. — L'âme grecque et l'âme russe. — Aristos Kambanis : *Istoria tis Neas Hellinikis Loghotekhnias*, Cassigonis, Alexandrie. — R. Golphis : *Sto Ghyrisma tis Rimas*, Sideris, Athènes. — Gr. Spatalas : *Œuvres complètes de Solomos*, Vassilion, Athènes. — Mémento.

Comme André Chénier, M. Grégoire Xénopoulos, qui est bien l'écrivain le plus fécond de la Grèce moderne, naquit à Constantinople d'une mère phanariote ; comme André Chénier, il a le don de la grâce et si, à peu près seul avec le regretté romancier, poète et revuiste Polybe Dimitracopoulos, il a réussi le tour de force de vivre de sa plume en son étroit milieu, c'est que nul mieux que lui, parmi ses compatriotes, n'excelle à s'emparer du public, tant par la vérité des caractères et des figures que par la justesse des détails habilement choisis.

Elevé à Zante, d'où son père était originaire, il a tiré de son milieu natal bien des traits pittoresques, bien des types originaux. Psychologue aigu, parfois même subtil, il a su faire vivre au théâtre, aussi bien que dans ses romans, d'inoubliables figures de femmes passionnées, fières, sensuelles. Stella Violanti meurt séquestrée par son père dans un grenier, mais sans avoir plié. Photini Sandri, déçue dans sa tendresse, se précipite du haut du *Rocher Rouge*. M. Grégoire Xénopoulos sait faire vibrer tour à tour toutes les cordes ; ses drames émeuvent profondément ; mais ses fines comédies provoquent le rire avec la même franchise et, au surplus, il ne vise qu'à être essentiellement humain, avec une pointe de fatalisme. Ses peintures de la vie zantiote ont fait son succès ; mais il a prouvé que la vie athénienne était capable de l'inspirer avec le même bonheur.

Parmi ses contes, qui sont de fins bijoux travaillés avec amour et dont il nous souvient d'avoir présenté naguère au public français un court, mais séduisant spécimen, **la Mauvaise Voie** est à coup sûr l'un des plus caractéristiques, l'un des mieux aptes à suggérer la richesse de moyens dont dispose son auteur. Il vient d'être traduit en français par M. Clément, avec cette souplesse précise et nette, cette élégance de style, qui font la joie de tous les lettrés, et qui ne laissent rien perdre du charme de l'original.

Cette nouvelle de quatre-vingt-dix pages, qui enferme la ma-

tière d'un petit roman et qui, dans ses contrastes, a toute la profondeur (y compris l'aisance), d'un récit de folk-lore — je songe à *La Belle et la Bête*, à *Cendrilton* — nous fait vivement désirer un recueil complet des meilleurs contes de Xénopoulos. Tous ceux qui liront en français *La Mauvaise Voie*, alertement et doctement préfacée par M. Louis Roussel, seront de cet avis. Chrysoula et Christina, les deux petites voisines de Zante, c'est la cigale et la fourmi ; et chacune a sa destinée propre que rien ne saurait changer. Chrysoula est belle, et sa beauté lui est une excuse de suivre la mauvaise voie. Elle y trouve, du reste, de quoi briller. Mais Christina, la laide, travailleuse et jalouse Christina, en vain essaie-t-elle d'imiter son ancienne compagne sa vocation est autre et c'est le mariage honnête qui est fait pour elle.

Nous ne saurions quitter, cette fois, M. Xénopoulos sans insister sur ses qualités de metteur en scène, et sans appeler une attention particulière sur les œuvres du théâtre néo-grec contemporain. Nous fûmes des premiers à signaler en France des pièces de couleur violente comme *Le Fils de l'Ombre*, de Spyros Mélas, de puissante intensité tragique comme *La Chemise Rouge* du même, ou les *Petrocharides* de Pandelis Horn. Dès 1909, M. Andriadès, dans un feuilleton du *Temps*, disait les mérites de ces œuvres et, à côté de *Photini Sandri*, citait *L'Architecte Marthas* et *L'Hirondelle*, de M. Paulos Nirvanas, comme tout à fait dignes d'être offertes à un public européen. La veine ne s'est point tarie, et nous savons tout ce que l'on peut attendre du souple et jeune talent de M. Valsa, par exemple.

Oui, en vérité nous avons tort de négliger trop délibérément une littérature, qui, pour avoir subi parfois assez fortement notre influence, n'en a pas moins son cachet propre, ses caractéristique, son tempérament. Certaines parentés de rêve et d'âpre mélancolie passionnée, de brumeuse nostalgie, de recherche minutieuse d'insignifiants détails se sont même assez fortement manifestées entre **l'âme grecque et l'âme russe**, pour attirer l'attention des critiques.

Lisez Papadiamandis, lisez Vontyras, qui pourtant ne durent guère se plonger dans la littérature moscovite ; lisez Carcavitgas et Constantin Théotokis, et vous pourrez faire de très instructives comparaisons. Dans la courte et concise préface de son anthologie

des *Poètes Russes contemporains*, M. Tiganas, traducteur consciencieux de poèmes émouvants, montre avec perspicacité l'importance de l'influence russe en Grèce. Le monde slave à l'origine ne fut-il pas une colonie religieuse de l'Hellénisme ? Là débute l'Orient. Et pour bien des raisons il est impressionnant de suivre durant mille ans, à travers le substantiel ouvrage de M. Aristos Kambanis (176 pages d'érudition minutieuse et pondérée), le développement de la **Nouvelle Littérature hellénique**, répartie en six périodes distinctes : 1°) des Evangiles à la fondation de l'Empire latin (1204); 2°) de la conquête franque à la prise de Constantinople par les Turcs (1204-1453); 3°) de la prise de Constantinople à la chute de la puissance vénitienne en Crète (1669); 4°) de 1669 à la Révolution de 1821; 5°) de 1821 à 1886; 6°) de 1886 à 1900. Le *Digenis Akritas*, L'*Erotocritos* le *Théâtre crétois* sont attentivement analysés, ainsi que l'œuvre de Coraïs, de Vilaras et de Psichari, celle-ci trop succinctement à notre gré. Bonne et juste place est faite à Solomos : mais Costis Palamas, à cheval sur deux siècles, semble un peu sacrifié. Somme toute, excellent et clairvoyant répertoire, qui sera consulté avec fruit et qui contient réellement l'essentiel.

Joignant la profondeur du sentiment poétique à la virtuosité du style et du vers, la culture affinée de la pensée aux ressources d'une sensibilité frémissante, M. Rigas Golphis est, parmi les disciples du grand Palamas, l'un de ceux qui, malgré les influences subies, ont le mieux réussi à dégager une marquante personnalité.

Le poète des *Chants d'avril* et des *Hymnes* est plutôt un triste, mais sa tristesse n'a rien de proprement élégiaque; une certaine âpreté très moderne s'y mêle, et cette caractéristique est particulièrement sensible dans le nouveau recueil de M. Golphis : *Au retour de la Rime*. La Femme et l'Amour, au moins dans les deux premières parties du livre qui en contient trois, fournissent au poète ses meilleurs sujets d'inspiration. Très inquiet du mystère de l'âme féminine, il est loin pourtant de verser dans la misogynie. Pessimiste avec mesure, M. Rigas Golphis excelle aux tours de force de la rime et du rythme. *Double vie*, *Portrait*, *Je t'aime*, *Quand le soir tombe*, *Le Cyprès* pourront tour à tour donner une idée de la richesse et de la diversité de sa manière. M. Rigas Golphis est dans toute la force d'un beau talent et,

dans le domaine de la poésie en démotique, il occupe une place égale à celle de M. Philindas du côté critique et linguistique. Armé d'une érudition prodigieuse, l'auteur de *Connaissance et écriture du Grec* dissèque littéralement chaque vocable. M. Louis Roussel, qui s'y connaît, le considère comme l'un de ceux parmi ses compatriotes qui connaissent le mieux le grec ancien.

Les questions de prononciation lui sont particulièrement familières, et M. Hatzidakis, son contradicteur, a perdu devant lui un terrain sérieux, dont la cause démotique a profité.

De son côté, M. Ger. Spatalas, avec un sens critique des plus avertis, s'est préoccupé de nous rendre accessible l'œuvre éparse et fragmentaire de **Solomos**, en la réunissant, en la mettant en ordre : il y joint les très instructifs prolégomènes de J. Polylas.

Poèmes de Zante, Poèmes de Corfou, Traductions, Satires, marquent les quatre divisions principales de l'ouvrage, dont l'ensemble nous montre un Solomos assez empêtré dans ses élans, mais acharné à son rôle de précurseur, et c'est là son plus grand mérite. Par là, il s'évade réellement de sa patrie insulaire.

Mémento. — Nous avons reçu le 3e volume de *l'Histoire diplomatique de la Grèce* de 1821 à nos jours... Le volume, signé de M. Michel Lhéritier, étudie avec perspicacité l'époque du règne de *Georges Ier avant le traité de Berlin* (1862-1878) et les rapports de l'*Hellénisme* et du *Slavisme*. Rappelons que le 1er et le 2e volume, signés de M. Edouard Driault, traitent respectivement de l'*Insurrection et Indépendance* (1821-1830) et du *Règne d'Othon — La Grande Idée* (1830-1862). Nous nous proposons de faire, dans une prochaine chronique, l'analyse de ces trois volumes. Une curiosité pleine de charme et de poésie vraie : les *Fioretti per Francesca* par Jean Psichari, dont les pièces courtes tout à fait dignes de l'*Anthologie* embrassent tout le cycle de l'Amour.

Voilà la littérature italienne enrichie d'une œuvre imprévue et particulièrement originale.

Saluons la naissance de *Néa Skepsi*, avec de beaux vers liminaires de R. Golphis et un curieux récit de Vela Phréris. Le numéro de mars des *Kypriaka Khronika* publie le texte d'un poème ancien sur la prise de Chypre survenue en 1570. La jeune et vaillante *Avghi* publie d'intéressantes et artistiques traductions d'auteurs français et anglais. Lire à *Kritiki kai Tekhni* la suite de l'*Odyssée*, transposée en vers par Philindas, à *Pinacothiki* des fragments inédits de Solomos par de Viazis ; à *Libre* d'impayables et précieux commentaires sur livres et revues et une intéressante traduction en grec du *Mariage de Figaro* par M. Stavrou. Reçu les deux volumes du *Théâtre* de M. Ph. N. Synadinos,

dont *Karaghiozis*, etc., Aux *Annales*, de souples traductions françaises de Solomos, Valaoritis Viziynos par M. Jean Michel. Nous y reviendrons.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

B. E. Gueydan : *Les Rois de la République*, 2 vol. Perrin. — Louis Latzarus : *La France veut-elle un roi ?* Editions du Siècle, rue de l'Abbé-de-l'Epée. — N. Iorga : *Histoire des Etats balcaniques jusqu'à 1914*, J. Gramber. — N. Lénine : *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*, Librairie de l'Humanité. — E. Martinot : *Les délires de l'Impérialisme et les Folies maritimes*, E. Figuière.

Sous le titre **Les Rois de la République**, M. B.-E. Gueydan a écrit l'histoire de ces quinze dernières années. Il les fait tourner toutes sur le pivot Caillaux, ce qui est son droit, mais ce qui paraît tout de même excessif. Autant faire tourner sur Fouché seul tout le cycle de la Révolution et de l'Empire ! Caillaux d'ailleurs n'est pas l'atroce Fouché heureusement ! pas davantage n'est-il Malvy ou Marty ; il est Caillaux, ce qui est suffisant pour intéresser l'historien et le psychologue.

Louis Dumur dans ses *Défaitistes* l'a parfaitement jugé. Ce ne fut pas un traître, et peut-être fut-ce à sa façon un patriote. Croyant la France incapable de résister à l'Allemagne, il pensait que le mieux était de lui céder toujours. Chacun a l'héroïsme qu'il peut. Le châtiment de ces faiblesses-là, c'est qu'elles vous rendent incapables de résister, et que d'ailleurs elles ne désarment pas l'adversaire.

La carte Caillaux est certainement une de celles sur lesquelles l'Allemagne comptait le plus, quelques semaines avant la déclaration de guerre. Elle ne pouvait pas prévoir l'assassinat de Calmette par la femme de Caillaux, ni l'obligation pour celui-ci de quitter le ministère avant la Cour d'assises. Que serait-il arrivé sans cela ? Caillaux n'était sans doute pas président du Conseil, mais sous Viviani, phraseur sans autorité, c'est lui qui était le vrai chef du gouvernement ; c'est donc lui qui, pendant l'absence de Poincaré et Viviani, aurait, à la place de Bienvenu-Martin, reçu la visite de M. de Schoen. Aurait-il cédé à la sommation du Kaiser ? Très probablement. Et alors, à la sommation complémentaire de livrer Toul et Verdun, aurait-il encore cédé ? Qui

peut le savoir ? Même si, dans un sursaut de dignité qu'on peut supposer, il se fût repris, dans quelle triste situation le pays ne se serait il pas trouvé, après avoir lâché la Serbie, trahi la Russie, écœuré l'Angleterre ? Celle-ci ne se serait probablement rangée à nos côtés, sachant Caillaux prêt à la trahir elle aussi ; alors qu'aurions-nous pu faire, même vainqueurs à la Marne ? Il est étrange de penser que le monde et la civilisation ont été sauvés à ce moment-là par deux criminelles, la femme Caillaux, qui assassina Calmette, et cette paysanne russe qui logea une balle dans le ventre de Raspoutine quelques jours avant la déclaration de guerre, car si Raspoutine avait été alors en pleine santé, il aurait jeté la Russie sous la botte du Kaiser, comme Caillaux aurait fait de la France. Nous l'avons tous échappé belle !

Ce qui d'ailleurs est plus grave encore dans le cas de cet homme, c'est sa conduite après la bataille de la Marne. Qu'avant celle-ci, il ait douté de la victoire, ce n'est que simple couardise, mais qu'après il ait continué à le faire et à négocier avec l'ennemi pour obtenir des conditions moins dures au moment de notre défaite qu'il continuait à attendre, c'est le dernier degré de l'inconscience. Au temps du Comité de Salut public, il ne s'en serait certainement pas tiré avec une simple dégradation civique que ses bons amis se sont d'ailleurs vite empressés d'effacer. La résurrection politique d'un tel homme sera une des stupéfactions de l'histoire.

Car Caillaux est bel et bien ressuscité, et c'est lui qui mène sournoisement tout sous Painlevé, comme il menait tout sous Viviani. L'homme du Rubicon, du coffre-fort de Florence, des sbires de Ceccaldi, maître de la France, voilà qui donne une fière idée de la magnanimité civique du Cartel des Gauches ! Et je ne suis pas de ceux qui se consolent de ceci en pensant que Caillaux est seul capable de nous sauver du bolchevisme. Etrange époque, tant de gloire, tant d'héroïsme, tant de vertu d'un côté, et de l'autre tant de sottise, de bassesse et de lâcheté !

Ce qui est non moins effarant, c'est la mentalité des gens qui sont allés à Caillaux comme s'il avait une baguette magique pour rétablir les finances. Des midinettes allant consulter une somnambule, ou des sauvages allant trouver le sorcier de la tribu, ne seraient pas plus sots. Il n'y a qu'un moyen de rétablir les finances, qui est le travail joint à l'économie, et si on l'avait appliqué à

fond depuis l'armistice, nous serions en vue de la sortie du tunnel. Le seul mérite de Caillaux, c'est de ne pas le nier, et son très grave démérite est de ne pas l'appliquer. Mais comment faire des économies avec une Chambre socialiste? Quant à l'habileté technique de Caillaux, elle est celle de cent autres financiers, et même dans le Parlement il a des supérieurs, M. François-Marsal entre bien d'autres.

Maintenant, faut-il souhaiter que Caillaux reprenne son passage du Rubicon et ses sbires de Ceccaldi et que, par une nouvelle « opération de police un peu rude », il sauve la France ? C'est peut-être ce que désirent certains, mais à tort; les dictatures font payer trop cher les avantages du premier moment. De même qu'on ne rétablit des finances que par le travail et l'épargne, de même ne rétablit-on les mœurs publiques que par l'effort voulu et continu ; s'en remettre à un sauveur providentiel ou même traditionnel n'est qu'une forme de lâcheté. On ne se sauve bien que quand on se sauve soi même.

Il faut se garder de confondre autorité et autoritarisme. Dans un livre très intéressant, **La France veut-elle un roi?** M. Louis Latzarus fait sien le mot d'un gavroche parisien que la France est poignarde, c'est-à dire partisan d'un gouvernement à poigne. Cela dépend de ce qu'on entend par poigne. Assurément, tout bon Français souhaiterait un gouvernement plus énergique contre les révolutionnaires et plus indépendant de leurs protecteurs parlementaires, mais quant à proposer comme régime normal une dictature, même républicaine, ce serait à voir de près. A plus forte raison une dictature impériale ou royale! A la question que pose le titre de son livre, M. Latzarus répond nettement non. Il a raison, la France ne veut aucune restauration, ni de royauté ni d'empire, et peut-être qu'en un plébiscite sincère, un Bonaparte aurait beaucoup plus de voix qu'un Orléans, mais assurément Marianne en aurait mille fois plus que les deux autres réunis. Les néo-royalistes ne se rendent pas compte qu'en prônant à grands cris un régime dont personne ne veut, ils compromettent les idées de patriotisme et de sagesse sociale qu'ils défendent. Si une bataille rangée, ce qu'à Dieu ne plaise, mettait en face les jeunesses communistes et les jeunesses royalistes, la masse du pays serait, hélas ! capable de laisser triompher les premières par horreur des secondes.

L'institution monarchique, excellente pour des nègres ou même pour des demi-asiatiques comme les Russes, est inutile pour des civilisés occidentaux, quand elle n'est pas dangereuse. C'est elle qui est responsable de la terrible crise de la civilisation actuelle, puisque c'est le kaisérisme qui a provoqué la dernière guerre et le tsarisme qui a engendré le bolchevisme; l'impérialisme monarchique a donc causé l'humiliation de l'Allemagne comme la désolation de la Russie ; il a causé également la ruine de l'Autriche et le désastre de la Grèce. S'il n'y avait eu que des républiques dans les Balkans, la Grèce et la Roumanie se seraient rangées à nos côtés dès le début, la Bulgarie n'aurait pas fini par se ranger contre nous, et Constantinople serait redevenue la capitale de la civilisation hellénique.

Même la dictature d'un Primo de Rivera ou d'un Mussolini a des inconvénients et ceux-ci le sentent si bien qu'ils cherchent tous les deux à rentrer dans la légalité. S'ils n'y réussissaient pas, ils finiraient par provoquer les plus grands malheurs, comme a fini par le faire Bonaparte lui-même. Les Anglais ont raison de dire qu'il y a quelque chose de meilleur encore qu'un bon gouvernement, c'est un self gouvernement.

HENRI MAZEL.

§

M. Iorga, ancien premier ministre roumain, n'est pas seulement un grand patriote, il est aussi le maître incontesté des études sur l'histoire des Balcans. On doit donc être reconnaissant à cet infatigable travailleur, ami de la France, d'avoir voulu doter notre littérature d'une **Histoire des Etats balcaniques.** Il y allie, à la précision d'un manuel écrit d'après les sources, la hauteur de vues naturelle à un homme d'Etat et l'ampleur dans le récit qui rend la lecture agréable.

En 1918, dans sa brochure *La Dictature du Prolétariat*, Kautsky s'était permis de douter que ce fût bien la doctrine de Marx qu' « entre les sociétés capitaliste et communiste se trouve la période de *transformation révolutionnaire* » et avait déclaré « qu'un seul mot » dans Marx justifiait les violences bolchéviques. **Dans la Révolution prolétarienne,** Lénine a houspillé brutalement le « renégat Kautsky ». C'est un document curieux sur les controverses socialistes.

Autant qu'on peut en juger par la bibliographie de ses œuvres,

presque toutes « non publiées » ou « non terminées » ou seulement « ébauchées », M. Martinot, auteur de : **Les Délires de l'Impérialisme et les Folies marocaines,** est un spécialiste en matière d'affaires marocaines. Son point de vue est qu'au Maroc, « pour pousser et imposer comme as » Liautey et ses subordonnés, nous faisons la guerre « à des peuplades démocratiques qui désirent ardemment la paix, la justice et l'ordre ». La fausseté outrageante de la thèse ne doit cependant pas empêcher de reconnaître que le livre renferme beaucoup de textes intéressants ingénieusement rapprochés.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Filson Young : *A bord des croiseurs de bataille*, Payot. — C.-V. Carpenter: *L'Embouteillage de Zeebrugge*, Payot. — *Mémoires de l'Amiral Scheer*, Payot. — C. A. Consett : *Le Triomphe des Forces économiques*, Challamel. — Cl. Farrère et P. Chack : *Combats et batailles sur mer*, Flammarion. — M. Boghitchévitch : *Les Causes de la guerre*, F. Rieder.

M. Filson Young a donné, en Angleterre, deux ans après la fin de la guerre, un livre de souvenirs et d'impressions, qui est d'une belle indépendance d'esprit et d'un rare accent de franchise, **A bord des Croiseurs de bataille**. Une traduction française, due à MM. R. Levaique et M. Alloin, vient de paraître.

Nous en recommandons la lecture. On peut dire que c'est une étude de psychologie du monde maritime d'une saveur stendhalienne. M. Filson Young, qui n'est pas un professionnel, mais un journaliste, n'ayant rien de commun avec nos journalistes, dont la crédulité sans bornes s'avère en présence d'un monde où tout est inconnu pour eux, a vécu, pendant plusieurs mois, à bord du *Lion*, aux côtés de l'Amiral Beatty. Il ne pouvait ambitionner un meilleur poste d'observation. Ses souvenirs sont remarquables en ce qu'ils nous découvrent la vie intime de ces marins dont la tâche fut si obscure pendant les mauvais jours de la guerre. Ils témoignent d'un sens critique, d'une rare pénétration, qui ne craint pas de toucher au vif, tout en gardant une sympathie ardente pour les hommes dont il eut l'occasion de peser à tout instant les qualités et les déformations professionnelles. Ce livre consacre donc la louange de la marine anglaise ; il constitue cependant la critique la plus forte qu'on ait faite de l'Amirauté

anglaise. « J'ai vu l'Amirauté à l'œuvre et la Marine à l'œuvre, écrit M. Filson Young, et je n'hésite pas à déclarer que l'Amirauté se montra, dans une certaine mesure, indigne de sa grande tâche... L'esprit qui l'animait était un esprit étroit et sans vie. » Et plus loin, parlant des hommes, qui avaient à régler leur conduite d'après des directives aussi stupides, il ajoute : De tels hommes « ne pouvaient que s'irriter et s'indigner de voir la stupidité, l'incapacité, la mesquinerie ou simplement l'étroitesse d'esprit, s'interposer constamment entre eux et ce qu'ils savaient être nécessaire. » Nous avions eu cette impression pendant la guerre.

Le 23 avril 1918, c'est-à-dire après quatre ans de guerre, l'Amirauté anglaise se décidait à laisser accomplir la première opération de caractère nettement offensif, si on met à part et hors de pair la conduite de l'Amiral Beatty au Jutland. Cette opération, minutieusement préparée pendant des mois, **l'Embouteillage de Zeebrugge**, nous est exposée par le capitaine de vaisseau Carpenter, qui commandait le croiseur *Vindictive*, chargé de l'attaque du môle de Zeebrugge, manœuvre de diversion dont le but était de retenir l'attention des Allemands dans la partie sud du môle, pour permettre à trois croiseurs de contourner celui-ci par le Nord et de venir se couler à l'entrée de l'écluse. Nos alliés ont déployé en cette occasion un splendide courage. Comme toujours, ils ont joué le *fair play*, à fond, comme il est dans leur tradition de le faire, quand ils ont une fois résolu une entreprise. Seulement, ils sont longs à se déterminer. L'exposé du commandant Carpenter est accompagné de détails techniques de toute sorte et de réflexions qui le rendent diffus et pénible à lire. L'auteur ne semble pas familier avec *l'imperia brevitas*. Il se livre, naturellement, à l'apologie des mesures arrêtées par l'Amirauté, au cours d'une minutieuse préparation. On peut dire cependant que, si cette préparation fut assurée dans ses plus infimes détails d'une manière qui défie toute critique, elle fut moins heureuse dans sa conception, en faisant précéder l'attaque du môle par des bombardements à longue distance. En fait, lorsque le *Vindictive* se présenta devant le môle, le personnel des batteries de la défense était alerté et l'effet de surprise fut nul. Mais la manœuvre de diversion réussit parfaitement, et les trois croiseurs destinés à être coulés devant l'écluse purent,

à peu de chose près, venir se placer aux emplacements qu'ils avaient eux-mêmes choisis. Malgré ces quelques réserves, il n'en reste pas moins que l'embouteillage de Zeebrugge est un des plus beaux faits d'armes qui aient été accomplis sur mer.

Les **Mémoires de l'Amiral Scheer**, ancien commandant en chef de la Flotte allemande, dont une traduction anglaise a paru en 1920, viennent d'être traduits en français, précédés d'une préface très substantielle de M. André Cogniet. C'est un document capital, sur lequel il serait un peu tard de s'étendre aujourd'hui. Disons simplement qu'il complète et peut servir à rectifier nombre de publications anglaises d'un caractère un peu trop subjectif.

L'Amiral Consett, qui fut pendant la guerre attaché naval auprès des Etats scandinaves, Suède, Norvège et Danemark, a sans doute voulu libérer sa conscience, en écrivant un livre qui est le témoignage, sinon le plus émouvant, du moins le plus surprenant par les révélations qu'il apporte sur les errements suivis pendant les trois premières années de la guerre. On s'explique, devant ces révélations, le formidable battage de presse que les gouvernements alliés, en particulier le gouvernement anglais, inspiraient à force pour faire croire au public que le blocus de l'Allemagne allait promptement la réduire *à quia*. L'Amiral Consett, qui est un homme de cœur, a dédié son livre à ceux qui combattirent et tombèrent sous le pavillon britannique pendant la Grande Guerre. Il est probable que, si ces malheureux pouvaient le lire aujourd'hui, ils éprouveraient quelque ressentiment contre les mauvais marchands de leur propre pays, dont une politique boiteuse et sans énergie couvrit trop longtemps, avec une complaisance coupable, les funestes agissements.

Nulle personnalité dominante ne s'imposa en Angleterre, au cours de la Grande Guerre, nous dit l'Amiral Consett au début de son livre **Le triomphe des Forces Economiques**, et il ajoute pour en définir de suite l'objet : « Les sous-marins allemands firent certes du bon travail ; mais ils n'eurent pas des effets aussi désastreux que la Déclaration de Londres. » Il dit encore plus loin : « Nous soutenions nous-mêmes les forces combattantes de l'Allemagne. Ses munitions lui arrivaient par des navires qui circulaient aussi librement que ceux qui portaient nos propres troupes dans la Manche et la mer du Nord et que notre Marine

protégeait, les uns comme les autres. » La situation officielle du contre amiral Consett l'a sans doute retenu de corser ses révélations; mais ce qu'il nous dit suffirait à permettre de retrouver les grands coupables, si les gouvernements actuels en avaient la volonté. Mais que les *Beati possidentes* soient rassurés — ils le sont d'ailleurs depuis longtemps — c'est précisément cette volonté qui fait défaut. Nous regrettons, pour notre part, qu'un tel livre ne soit pas rédigé sous une forme qui le rende plus accessible au grand public, mais nous insistons pour que les historiens et les spécialistes ne négligent pas un document aussi important, qui éclaire les dessous de la Grande Guerre.

Le petit livre de Claude Farrère et de Paul Chack, **Combats et Batailles sur mer**, satisfera la curiosité moutonnière du grand public. Mais l'histoire n'a rien à gagner à être présentée sous une forme romanesque; et nous pensons que c'est un mauvais service à rendre aux marins eux mêmes que de faire lever un doute, ce doute ne fût il pas justifié, parmi ceux dont l'esprit s'arme d'un peu de sens critique.

JEAN NOREL.

§

Avant la guerre de 1914, M. Boghitchévitch était chargé d'affaires de Serbie à Berlin. Il alla alors occuper le poste d'agent diplomatique au Caire, puis en mars 1915, « sans même consulter son gouvernement », vint à Paris, y vit Cambon et lui proposa « d'aller en Suisse s'assurer des dispositions de l'Allemagne [au sujet de la paix] ». Cambon accepta [??]. De Suisse, Boghitchévitch passa en août 1915 à Berlin et y fut accepté comme intermédiaire avec Cambon, mais celui-ci refusa de le recevoir. Boghitchévitch passa prudemment le reste de la guerre en Suisse. Il y rédigea sur les **Causes de la guerre** un livre venimeux où il justifiait les Puissances Centrales et révélait ce qu'il savait des secrets diplomatiques propres à nuire à sa patrie et aux Alliés. L'ouvrage, publié en Hollande en 1919, fut répandu à profusion par la propagande boche. M. G. Demartial a cru bon d'en présenter une nouvelle édition au public français. Elle est accompagnée de notes et de documents intéressants. Mais qui paie, actuellement, de pareilles publications ?

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Dr Annie Besant : *Le secret de la vie* ; Edit. Adyar. 5 25

Charles Lancelin : *Introduction à quelques points de l'occultisme expérimental* ; Edit. Rhéa. 3 »

Géographie

Carlos Pereyra : *La conquête des routes océaniques de Henri le Navigateur à Magellan* ; Belles-Lettres. 10 »

Histoire

Paul M. Bondois : *Le Maréchal de Bassompierre*. Portraits et documents inédits ; Albin Michel. 20 »

Nicholas Murray Butler : *Les Etats-Unis d'Amérique, leur origine, leur développement, leur unité* ; Alcan. 20 »

Edouard Driault et Michel Lhéritier : *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours.* Tome III : *Le règne de Georges 1er avant le traité de Berlin,* 1862-1878. *Hellénisme et Slavisme,* par Michel Lhéritier ; Presses universitaires de France. 30 »

Gustave Glotz : *Histoire ancienne,* 2e partie. *Histoire grecque.* Tome I : *Des origines aux guerres médiques,* par Gustave Glotz avec la collaboration de Robert Cohen. Fascicule I ; Presses universitaires de France. 10 »

Georges Grosjean : *La politique rhénane de Vergennes* ; Belles-Lettres. 7 50

Jacques Hérissay : *Les prêtres pendant la Terreur : les pontons de Rochefort,* 1792-1795. Avec des gravures ; Perrin. 15 »

Littérature

Anthologie des écrivains morts à la guerre, 1914-1918, tome III ; Malfère, Amiens. 25 »

Manlio D. Busnelli : *Diderot et l'Italie,* reflets de vie et de culture italiennes dans la pensée de Diderot, avec des documents inédits et un essai bibliographique sur la fortune du grand encyclopédiste en Italie ; Champion. 30 »

Gilbert Chinard : *Pensées choisies de Montesquieu, tirées du « Common Place Book » de Thomas Jefferson.* Avec une introduction ; Belles-Lettres. » »

A.-F.-B. Clark : *Boileau and the French classical critics in England,* 1660-1830 ; Champion. » »

Démosthène : *Harangues,* II, texte établi et traduit par Maurice Croiset ; Belles-Lettres. 20 »

Théophile Dufour : *Recherches bibliographiques sur les œuvres de J.-J. Rousseau, suivies de l'inventaire des papiers de Rousseau conservés à la Bibliothèque de Neuchatel.* Introduction de Pierre-Paul Plan ; libr. Giraud-Badin, 2 vol. » »

Franc-Nohain : *Le cabinet de lecture,* 2e série ; Renaissance du Livre. 10 »

André Gaucher : *L'Obsédé,* drame de la Libido. Avec lettres de Freud et de Pierre Janet ; Delpeuch. 7 95

Emile Legouis : *Dans les sentiers de la Renaissance anglaise* ; Belles-Lettres. 7 »

Pierre Loti : *Journal intime,* 1878-1881, publié par son fils Samuel Viaud ; Calmann-Lévy. 6 75

Jean de Pange : *Goethe en Alsace* ; Belles-Lettres. 7 50

Jean de Pierrefeu : *L'anti-Plutarque* ; Edit. de France. 8 50

Pierre Roussel : *Délos.* Illust. de

Fréd. Boissonnas ; Belles-Lettres. 5 »

Tacite : *Annales*, tome III, texte établi et traduit par Henri Goelzer ; Belles-Lettres. 16 »

Léon Treich : *Histoires de vacances*, propos, anecdotes et variétés. (Collection d'Arras, n° 3) ; Nouv. Revue franç. 5 »

Virgile : *Bucoliques*, texte établi et traduit par Henri Goelzer ; Belles-Lettres. 9 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Comm. A. Grasset : *Le 22 août 1914 au 4e corps d'armée. II : Virton*. Avec 1 carte et 9 croquis ; Berger-Levrault. 10 »

Henri Le Wita : *La guerre chimique entrevue par les Allemands et nous*. Préface de M. Louis Marin ; Revue des produits chimiques. 5 »

Pédagogie

Eugène Frey : *Quelques remarques sur l'enseignement de la grammaire française dans les classes* ; Belles-Lettres. » »

Philosophie

Edme Tassy : *L'activité psychique* ; Alcan. 9 »

Poésie

André Berry : *Lais de Gasgogne et d'Artois* ; Jouve. 7 »

Armand Dandieu : *Le cercle vicieux* ; Edit. du Monde moderne. » »

Politique

Valéry de Moriès : *Misère et splendeur des finances allemandes* ; Belles-Lettres. 7 50

Vera Narischkine-Witte : *A Petrograd pendant la Révolution*, notes et souvenirs ; Baudinière. 10 »

Questions religieuses

Paul Vulliaud : *Le cantique des cantiques d'après la tradition juive* ; Presses Universitaires de France. 40 »

Roman

Fernand Aubier : *Le galant gynécologue*. Bois originaux de Sima ; Edit. Montaigne. 10 »

Auguste Bailly : *La vestale* ; Fayard. 7 50

Emmanuel Bourcier : *La Beleba* ; Malfère, Amiens. 7 50

Renée Dunan : *Mimi Joconde ou la Belle sans chemise* ; Edit. Henry Parville. » »

Charles-Henry Hirsch : *La passion de Bouteclan* ; Flammarion. 7 95

Pierre Jalabert : *Garrigou, joyeux philosophe* ; Edit. du Monde moderne. 7 »

André Joussain : *La promotion imprévue* ; Picart. 7 50

Gustave Kahn : *L'aube énamourée* ; Edit. Montaigne. 7 50

Albert Lecocq : *Le seul Amour. Le roman d'un enfant*. Renaissance d'Occident, Bruxelles. 6 »

Pierre Legrand : *Le fossé* ; Picart 6 »

A.-R. de Lens : *L'étrange aventure d'Aguida*. Préface de Marcel Prévost ; Edit. de France. 7 50

Péladan : *La torche renversée* ; Edit. Monde moderne. 7 95

Paul Pourot : *La douleur d'aimer* ; Baudinière. 7 50

G. Réval : *La vipère* ; Flammarion. 7 95

Sciences

J. Rouch : *Pour comprendre le ciel et l'atmosphère*. Avec 200 dessins et fig. explicatives, 140 photogr. et 7 planches dont 4 en couleurs ; Hachette. 20 »

Sociologie

L. Barbedette : *Métrique morale, essai de psychologie sociale. La Fraternité universitaire* ; Imp. Pattegay, Luxeuil. » »

Gaëtan Piron : *Les doctrines économiques en France depuis 1870*; Colin. 6 »

Paul de Rousiers : *Les grandes industries modernes. III : Les industries textiles* ; Colin. 9 »

Henri Sée : *La France économique et sociale au XVIIIe siècle* ; Colin. 6 »

Théâtre

Henri Ghéon : *Le comédien et la grâce* ; Plon. 10 »

Oscar Wilde : *Théâtre à lire*, traduction de Cécil Georges Bazile, illust. d'André Utter ; Delpeuch. 15 »

Varia

Alpinus : *La chasse alpestre en Dauphiné*. Préface d'Henry Bordeaux ; illust. d'Emile Greignes ; Dardelet, Grenoble. 20 »

Dr Auguste Lutaud : *Le crime du Capitaine* (Affaire Dreyfus) ; Edit. Rhéa. 7 50

Paris, Arts Décoratifs, 1925, guide de l'Exposition ; Hachette. 6 »

Voyages

Jean Ajalbert : *L'Auvergne* ; Flammarion. 7 95

MERCVRE.

ÉCHOS

Une source d'Anatole France. — Trésors errants. — Maoris de Nouvelle-Zélande et de Tahiti. — Sur une définition de la Paix. — L'impératrice Eugénie et Orsini. — Un paysage de Stendhal. — Le capitaine Cap. — Géographie parisienne, commerciale et littéraire. — La « Lune » et l'« Eclipse ». — Une distraction abolie. — Errata.

Une Source d'Anatole France. — Pour préciser l'indication qui a été donnée par un ouvrier mécanicien (cf. *Mercure* du 15 juillet, page 575) touchant la citation d'Anatole France publiée par M. Barthou, il n'est pas sans intérêt de rapprocher le texte de Volney du texte rédigé par France écolier :

LES RUINES OU MÉDITATIONS SUR LES RÉVOLUTIONS DES EMPIRES, par C.-F. Volney, pages 5 et 6 de l'édition de 1826.

Le soleil venait de se coucher ; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de Syrie : la pleine lune à l'orient s'élevait sur un fond bleuâtre, aux planes rives de l'Euphrate : le ciel était pur, l'air calme et serein ; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres ; la fraicheur nais-

MÉDITATION SUR LES RUINES DE PALMYRE, PAR ANATOLE FRANCE.

Le soleil couchant ne traçait plus qu'un bandeau de feu à l'horizon, et la lune s'était levée sur les ruines de Palmyre. Cet astre de la nature endormie ajoutait encore à la morne solitude de ces lieux où tout repose d'un sommeil éternel.

On entendait au milieu du silence les glapissements des chacals et les

sante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée ; les pâtres avaient retiré leurs chameaux ; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la terre monotone et grisâtre ; un vaste silence régnait sur le désert ; seulement à de longs intervalles on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques *chacals*...

cris des oiseaux de nuit, ces voix lugubres du désert et des ruines...

Ces premières phrases donnent le ton général de cette paraphrase où le style du jeune France apparaît très supérieur à celui de Volney. Tout au plus, peut-on déplorer qu'Anatole France n'ait pas cru devoir reproduire, sous une autre forme, la note que Volney met en bas de page pour donner la définition du mot *chacal* : « espèce de renard qui ne vague que la nuit ».

Et il faut se rappeler qu'Anatole France avait quinze ans lorsqu'il écrivit *les Ruines de Palmyre*. Il était vraiment très doué, dès son plus jeune âge, pour ce genre d'exercice. — L. DX.

§

Trésors errants. — Il y a quelques semaines un manuscrit passait dans une vente aux enchères à la salle Sotheby, à Londres. Il fut adjugé 2.700 livres sterling, — soit, au cours actuel du change, environ 250.000 francs.

C'était un manuscrit presque unique des *Canterbury Tales* de Chaucer, datant de 1450.

Le précieux document a une histoire. Pendant plusieurs générations il fit partie des collections du Deene Park, dans le Northamptonshire, propriété des Brudenell-Bruce. Il disparut pendant la guerre et toutes les recherches entreprises pour découvrir le voleur demeurèrent vaines. Il y a quelques mois un membre de la famille Brudenell-Bruce, qui se trouvait alors en Norvège, lut dans un journal de ce pays un article qui l'amena à supposer que le manuscrit de Chaucer devait se trouver dans une bibliothèque américaine. Sa supposition était fondée. Des négociations s'engagèrent qui aboutirent à la restitution du Chaucer à son légitime propriétaire.

Les aventures de ce manuscrit perdu et retrouvé font songer aux « Evangiles de Lindisfarne » que l'on peut voir exposés au British Muséum.

Ecrit vers 690 ce manuscrit appartenait aux moines de Lindisfarne quand les Danois envahirent l'Angleterre en 880. Fuyant devant eux, ces religieux partirent emportant ce qu'ils avaient de plus précieux : le corps de saint Cuthbert et le manuscrit des Evangiles. Comme ils ten-

taient de passer en Irlande, un violent orage les obligea à regagner les côtes. Dans la tempête les Evangiles furent précipités par-dessus bord et engloutis dans les eaux.

La nuit qui suivit, saint Cuthbert apparut en songe aux moines. Il leur conseilla de chercher leur trésor perdu à marée basse, leur disant que « peut-être, par la Grâce de Dieu et contre tout espoir, ils le pourraient trouver », si on en croit Siméon de Durham qui, dans son *Historia Dunelmensis Ecclesiae*, rapporte ces faits.

Au matin ils suivirent les conseils donnés par le Saint. La mer s'était, ce jour-là, retirée plus loin que les autres jours.

Après une marche de près de trois kilomètres, les moines découvrirent le manuscrit des Evangiles, en parfait état, — bien qu'un examen attentif permette de constater, aujourd'hui encore, qu'il a effectivement séjourné dans l'eau.

§

Maoris de Nouvelle-Zélande et de Tahiti.

Mon cher Directeur,

Passionné pour tout ce qui touche à la civilisation maorie, j'ai lu, avec un vif intérêt, dans le *Mercure* du 15 avril, le bel article de M. Lucien Bec sur le poète néo-zélandais Ou-Tomo.

A le lire, j'ai revécu les émotions éprouvées en 1919, lors d'un premier contact avec ces belles populations, tandis que revenaient d'Europe les contingents maoris qui avaient fait si brillamment leur devoir pendant la grande guerre.

Car, il ne faut pas s'y méprendre, — M. Bec, comme tout écrivain épris d'une civilisation qui disparaît, se laisse aller à un pessimisme exagéré, — cette race, diminuée certes par l'alcool et la guerre, n'est point condamnée.

On trouve encore dans les hautes montagnes volcaniques de Nouvelle-Zélande des hommes vigoureux, ayant conservé de leurs grands ancêtres des traditions de touchante hospitalité et d'exceptionnelle bravoure, des femmes dont le teint rouge brique et les lignes harmonieuses n'ont rien à envier aux beautés bronzées des îles Polynésiennes.

Le croisement même avec les races anglo-saxonnes, croisement si rare dans les colonies anglaises, mais plus fréquent dans ces îles où l'indigène a conservé de vastes domaines et une grande influence dans les affaires du pays, ce croisement a donné de superbes spécimens qui permettent tout espoir dans l'avenir de ces populations.

Ici le climat rude et la vie saine tempèrent incontestablement les fléaux que le blanc a apportés avec lui : l'alcool et l'avarie. Vivant dans des conditions climatériques très différentes — qui ont donné aux unes plus de douceur et moins de résistance, aux autres des mœurs plus

rudes (l'anthropophagie qui sévissait en Nouvelle-Zélande semble n'avoir jamais été pratiquée à Tahiti), mais aussi plus de combativité, les populations maories de Polynésie et de Nouvelle-Zélande sont proches cousines ; leurs dialectes sont voisins, leurs traditions communes.

Chez Ou-Tomo, écrivain maori, nombreux sont les traits de caractère qui pourraient relever de la civilisation tahitienne telle que je l'ai exposée dans ses grandes lignes dans les *Mercure* du 1er novembre 1921 et du 1er février 1922 (*Tahiti et Gauguin* ; *Tahiti et l'Europe*).

M. Lucien Bec nous dit de la race maorie qu'elle était peu littéraire (p. 386), sa production consistant en quelques chants populaires et en quelques élucubrations de sorciers (p. 382). Nous ne devons pas oublier qu'avant l'arrivée des blancs les Maoris ignoraient l'écriture, mais la tradition orale leur avait permis de conserver maints chants de fêtes ou de guerres, preuves d'un génie poétique exceptionnel. Morenhoet nous en a rapporté d'excellents dans ses *Voyages aux îles du Grand Océan* et les auteurs de *Marehurehu*, en les rééditant et les complétant, vont donner à ces petits chefs-d'œuvre un éclat nouveau.

Pour Ou-Tomo, la nature est vivante et les Dieux personnifient ses forces ; ainsi pour les Tahitiens qui en tout phénomène naturel voyaient un Dieu : Taaroa était le génie de toutes choses, le créateur, le Dieu unique autour duquel gravitaient des « Atouas » plus accessibles à l'homme : Oro — le soleil, — Hina — la lune, — Tefatou — le génie de la terre, — O Fanou—le dieu des laboureurs, — E Atona raaou paou mai—les dieux de la médecine, etc. C'était un Dieu qui déchaînait les flots, un Dieu duquel venait l'écho répondant à la voix... un Dieu dans la forêt, un Dieu dans la rivière, un Dieu dans les vallons... Tout Maori, comme Ou-Tomo, était panthéiste et comme lui croyait à l'immortalité.

Le « double » du poète, ce fantôme encore légèrement matériel, est-il autre que le « tupapau » du Tahitien ?... plus poétique sans doute puisque délivré des chaînes, « il danse au matin couleur de roses », tandis qu'en la terre de Tahiti il en était d'autres qui « saisissaient le passant à la gorge jusqu'à l'étouffer ou lui enlevaient tout d'un coup sa chevelure, le laissant chauve pour toute la vie » (de Bovis, *Revue Coloniale*, 1855).

Que le poète soit un condamné, cela, certes, est particulier à la métempsychose-châtiment de Ou-Tomo ; mais qu'il soit un prophète, ayant une mission spéciale, voilà qui nous ramène aux croyances polynésiennes : tout inspiré a un Dieu en lui.

« Le poète aima maintes fois, et parfois, simultanément. »

Ah ! que nous voilà dans la généreuse tradition des Aéroïs !

« L'amour était pour lui une espèce de chasse au plaisir », — et pour tout bon Tahitien pareillement.

En son regret de n'avoir pas de descendance, nous retrouvons encore cet amour des enfants qui caractérisait les Polynésiens ; pourtant Ou-Tomo, lui, déplore d'être privé de ces « prolongements de nos corps, de nos âmes » qui eussent écouté son rire, consolé ses larmes, chanté des chansons et bercé ses rêves ; conception toute européenne celle-là, car le Maori, vénérant l'enfant inspiré des Dieux, se souciait fort peu de le conserver auprès de lui et volontiers le cédait à quelque autre famille. Mais, n'oublions pas que le poète néo-zélandais naquit aux abords de l'an 1820, alors que la civilisation dont nous parlons remonte à des temps immémoriaux.

En résumé, dans le caractère et l'œuvre d'Ou-Tomo — magistralement exposés par M. Lucien Bec — il m'a paru possible de relever maintes tendances venant en droite ligne de l'antique civilisation polynésienne ; en le faisant, j'espère avoir intéressé vos lecteurs.

Veuillez croire, etc. PAUL RUGIÈRE.

§

Sur une définition de la Paix. — L'automne dernier, un journal du soir — c'était l'*Intransigeant*, — ayant remarqué que la traduction des titres d'ouvrages étrangers intéressait « curieusement » le public, ouvrit une des rubriques de son courrier littéraire à la fantaisie d'anglistes — et même d'italianistes, car M. Benjamin Crémieux allégua Pirandello, — qui, tour à tour, proposèrent leur interprétation, par exemple, de *Mr. Brittling sees it through*. Ce petit jeu innocent dura, si j'ai bonne mémoire, jusqu'à ce que M. Camerlynck eut, par son verdict, le 22 novembre 1924, départagé le scrutin.

Lisant, dans son texte original, le retentissant discours prononcé le 4 mai dernier, au *Pilgrim's Club* de Londres, par M. Alanson B. Houghton, nouvel ambassadeur des Etats-Unis à la Cour de Saint-James, j'y ai relevé une de ces phrases — ce n'est pas un titre, mais ce me semble bien être mieux encore : un programme — qui mériteraient, à leur exact traducteur, mieux encore que le « petit cochon en carton rose » de l'*Intransigeant*... C'est la phrase où, avec une concision qui semble défier toutes nos circonlocutions comme, évidemment, elle défie le simple mot à mot, la paix est définie « une aventure dans la Foi » : *Peace is an adventure in Faith*. Le premier, à ma connaissance, qui se soit essayé à rendre en notre langue cette « véritable trouvaille », qu'il entoure de commentaires d'autant plus précieux qu'ils sont de nature autobiographique, c'est Mr. W. Morton Fullerton dans *Le Figaro aux Etats-Unis* du vendredi 15 mai dernier. Désespérant de rendre cette originale définition avec la concision lapidaire de l'anglais,

Mr. W. Morton Fullerton propose l'interprétation suivante : « La paix est une sorte de pari de Pascal, ou, si vous voulez, un pari mutuel international, téméraire, sans doute, mais le *starter*, c'est la Foi. »

Et voilà, sans doute, une manière de traduire qui entraîne bien des commentaires, tant sur le fond que sur la forme. — C. P.

§

L'Impératrice Eugénie et Orsini. — D'après M. Lacour-Gayet, elle aurait voulu le voir gracier. « Cela porterait bonheur à mon fils, aurait-elle dit à l'Empereur. Ce qui a poussé Orsini à l'assassinat, c'est l'exaltation d'un sentiment généreux... C'est un homme hardi, fier, qui a mon estime. » D'un ton tranquille, l'Empereur l'avait interrompue : « Vous allez bien loin, ma chère, prenez garde, voyez à qui vous accordez votre estime. » M. Luigi Rava publie, dans la *Rivista d'Italia*, une lettre du Dr Conneau à L.-C. Farini, qui prouve que Napoléon III avait fini par avoir le même désir que sa femme.

17 mars 1859. L'Empereur a lu avec une vive satisfaction la lettre du sieur Orsini [frère du supplicié] et verra avec plaisir un si brave jeune homme dans les rangs de la vaillante armée sarde. V. E. sait quelles étaient les intentions de l'Empereur à l'égard du malheureux Félix Orsini. Nous n'étions que trois de l'opinion de S. M. Force fut de céder aux exigences du moment, non sans vifs regrets de la part de l'Empereur...

Il est vrai que, quand cette lettre fut écrite, Napoléon III s'efforçait de réaliser le rêve d'Orsini. — ÉMILE LALOY.

§

Un paysage de Stendhal. — Aucun paysage n'a plu davantage à Stendhal que la *Tremezzina*, sur la côte occidentale du lac de Côme. Il a parlé souvent de cet endroit magnifique et charmant : dans ses lettres, dans le journal, et c'est le décor où il a placé certaines des scènes les plus émues de la *Chartreuse de Parme*. A Griante, au-dessus de la Cadenabbia, — Stendhal écrit distraitement Grianta — le père de Fabrice Del Dongo a sa propriété. Stendhal nous dit même qu'elle jouxte l'église du village. Sur le terrain, on ne retrouve pas exactement les détails donnés par Stendhal. Ce n'est pas à saint Giovita, hypothétique patron de Brescia, qu'est dédiée la petite église, mais aux *Divis Martiribus Felici et Nabori Tatelaribus*. De même, la place nous semble bien étroite pour le cortège des *mortaretti*, et ce ne peut être dans ce clocher de style baroque que Fabrice demeura caché deux nuits et un jour en observant tout ce qui se passait aux alentours. D'après la description, il s'agit d'un clocher à la française, celui de Claise sans nul doute, pays auquel il faut toujours penser quand on lit Stendhal parce qu'il y a toujours pensé lui-même.

Mais cette superposition inconsciente de paysages prouve à quel point la *Tremezzina* et le *Mezzo Lago* ont été chers à Stendhal. Hélas ! S'il y revenait, il aurait beaucoup de peine à s'y reconnaître, à cause de modifications toutes récentes. La cohue internationale, depuis trois ans, envahit périodiquement la région ; des Allemands surtout. Un hôtel qui s'est agrandi a pris le coin du chemin qui montait entre deux haies vers le chef-lieu et que la reconnaissance municipale avait dénommé *Via Stendhal*. La plaque a disparu pendant les travaux, et on ne l'a pas remise. Depuis l'esplanade de l'église, on n'embrasse plus le même sublime panorama qu'auparavant. La commune est devenue riche. Elle a fait construire une splendide mairie qui cache une moitié du lac, l'autre moitié étant masquée par une usine, une buanderie, que surmonte la plus orgueilleuse des cheminées. — P. G.

§

Le Captain Cap. — De même que « l'intrépide vide-bouteilles », cher aux échos du *Gil Blas*, a existé et ne buvait, d'ailleurs, que de l'eau, le « Captain Cap », ce grandiloquent personnage qui joua un rôle si important dans les nouvelles d'Alphonse Allais appartenant à sa « Vie drôle », n'était pas inventé de toutes pièces, mais il était tellement « arrangé » que, si les initiés le reconnaissaient, ils admiraient plus encore « la splendeur d'imagination » — mieux vaut citer M. Jacques Ferny que le démarquer — qui dotait ce pochard vaniteux et niais de la faconde épique et de l'américanisme truculent dont le « Captain Cap » d'Alphonse Allais « épatait les lecteurs du *Journal* ».

L'Album du cercle dramatique le *Gardénia*, dont Emile Goudeau fut un des animateurs, fournit sur le prototype de Cap quelques renseignements précieux et non moins oubliés. Il peut être intéressant de les noter, car si le Captain Cap n'appartient pas aux « célébrités de la rue », comme « Peau de lapin » au Chat Noir, il fait partie de la légende de Montmartre.

Il s'appelait Albert Caperon et était né à Paris. Mais il se disait capitaine de la marine marchande américaine et, à l'appui de cette prétention, arborait le pseudonyme de Cap et même, de temps en temps, un costume authentique de captain. Il avait une peur atroce de l'eau et la perspective d'une promenade en bateau sur le lac d'Enghien le rendait malade.

L'un de nous lui avait fait croire qu'il avait été nommé « Chancelier du Gardénia » et que ce titre lui donnait le droit de porter en sautoir un grand cordon rouge et blanc supportant un énorme G. en or. C'était une des joies de nos représentations de le voir se promener fièrement dans les couloirs du théâtre ainsi écharpé. Comme il avait assez grand air, nos invités le prenaient bel et bien pour quelque grand dignitaire d'un Etat de l'Amérique du Sud.

Le Captain Cap fut porté aux élections législatives de 1892, à Paris, comme candidat antieuropéen et antibureaucratique.' Grâce à la notoriété que lui

avait faite Alphonse Allais, il obtint 196 voix et se persuada facilement qu'il était élu. Du moins, en parlant de cet épisode de sa vie aventureuse, il disait toujours : « Mon élection ».

Maintenant, le Captain Cap était-il réellement inconscient des plaisanteries dont il était l'objet ? Ou bien, assoiffé, comme il l'était, de basse réclame, n'avait-il pas la sensation vague qu'elles servaient sa notoriété ?

Le Captain Cap mourut le 1er septembre 1898. Il y avait exactement huit ans que nous nous moquions de lui... et qu'il se moquait peut-être un peu de nous.

Ridicule vanité, désir de voir son nom cité et de tutoyer des Parisiens notoires, Tristan Bernard pourrait citer un de ces demi-conscients, sorte de paysan du Danube dont les colonnes du *Vélo* firent, durant un lustre, un sportsman provincial universellement connu de leurs lecteurs. Un demi-conscient qui a fini, et bien mal, dans l'inconscience. — P. D.

§

Géographie parisienne, commerciale et littéraire. — *Le Bulletin de la Maison du Livre Français* donne, dans son numéro du mois de juin, une liste aussi complète que possible des éditeurs de Paris. Il s'agit, bien entendu, de tous les genres de publications : Littérature, Philosophie, Sciences, Médecine, Histoire, Enseignement, etc., etc., voire même d'Elevage.

Il nous a paru curieux de voir comment se répartissaient les maisons d'édition dans les vingt arrondissements de Paris. — Nous devrions même dire les dix-huit arrondissements, puisqu'il en est deux, les troisième et vingtième, qui ne possèdent pas d'éditeurs, tout au moins de livres.

Voici la **répartition** :

1er arrondissement	......	7	11e arrondissement	....	2
2e —	......	8	12e —	......	1
3e —	......	0	13e —	......	1
4e —	......	1	14e —	......	14
5e —	......	35	15e —	......	2
6e —	......	131	16e —	......	1
7e —	......	23	17e —	......	12
8e —	......	15	18e —	......	1
9e —	......	23	19e —	......	1
10e —	......	7	20e —	......	0

Soit, au total : 276 maisons d'édition à Paris.

On voit que c'est le sixième arrondissement de Paris qui tient la tête, avec presque la moitié de la totalité des éditeurs.

Si dans cet arrondissement l'édition de littérature tient la plus grande place, les Sciences, la Médecine, l'Art et l'édition de livres de Religion y apportent un sérieux appoint.

Dans le cinquième arrondissement, c'est le droit qui domine,

A trois exceptions près, les éditeurs du 14e arrondissement sont des éditeurs de Littérature.

Dans les autres arrondissements, on édite un peu de tout; de la cartographie, des annuaires, des Sciences politiques, du Sport et de l'Elevage, etc., etc. — L. R.

§

La « Lune » et l'« Eclipse ».

Paris, ce 20 juillet 1925.

Monsieur,

M. Léon Roux a publié dans le numéro du 15 juin de votre revue un article sur André Gill qui renferme quelques légères inexactitudes que je lui demande la permission de rectifier.

En premier lieu, *La Lune* n'a pas été l'objet de *nombreuses* suspensions de la part des autorités impériales. D'abord fondée le 1er octobre 1865, par *Le Hanneton*, dont elle fut un instant l'annexe, puis hebdomadaire à partir du 1er mars 1866, cette feuille satirique parut sans interruption jusqu'au 19 janvier 1868. Ayant été interdite pour avoir représenté Napoléon III en Rocambole, puis le pape et Garibaldi en lutteurs masqués noir et rouge, *La Lune* fut immédiatement remplacée par *L'Eclipse*, laquelle dura du 26 janvier 1868 au 18 septembre 1870 et du mois de juin 1871 au 25 juin 1876.

Bien que Gill fût poète à ses heures, ce n'est pas lui, mais le peintre Auguste de Châtillon qui est l'auteur de *La Levrette en pal'tot* ; Gill n'a fait qu'illustrer la couverture de la réimpression de cette plaquette. Du reste son bagage poétique se réduit à deux pièces en un acte : *L'Etoile*, en collaboration avec Richepin (1873) et *La Corde au cou* (1876), jouée à l'Odéon, auxquelles il convient d'ajouter un petit volume de poésies populaires, *La Muse à Bibi* (1872).

Enfin Gill ne s'appelait pas Gosset *de Guines*, mais Gosset tout court, du nom de sa mère, une couturière de la rue des Canettes. Il paraît qu'il était le fils d'un certain comte de Guines, mais ce père ne l'a jamais reconnu.

Veuillez agréer, etc.

GASTON PRINET.

Nîmes, 1er août 1925.

Monsieur le Directeur,

Encore une mise au point. M. Léon Roux, interprétant une phrase d'André Gill, dit que l'*Eclipse* s'est dénommée, par intérim, *la Lune*. En réalité, *l'Eclypse* a succédé à *la Lune* et a pris sa place, voici comment.

Dans *la Lune*, André Gill fit paraître, aux derniers moments du second

Empire, un portrait-charge mi-partie, représentant d'un côté Rocambole, alors célèbre, avec son costume de forçat et sa barbe hirsute, de l'autre côté Napoléon III avec son huit-reflet et sa moustache cirée. Cette interprétation — sans doute un peu audacieuse, — de la personnalité du chef de l'Etat, valut au journal d'être supprimé dès le lendemain de la publication du dessin. Il reparut quelque temps après, sous le nom de *l'Eclipse*.

Veuillez agréer, etc.

LOUIS CONSTANT.

§

Une distraction abolie. — Cette distraction nous paraît aujourd'hui refléter les mœurs d'un autre âge... Elle fut pourtant d'un usage assez répandu pour que *le Temps* lui ait consacré naguère (4 décembre 1906) un article qui ne compte pas moins de 230 lignes !

Il existait, à cette époque, toute une catégorie de citoyens qui, le dimanche, lorsqu'ils ne savaient que faire, visitaient des appartements à louer.

L'article du 4 décembre 1906 en fait foi. Il a pour auteur Mme Marcelle Tinayre et nous évoque, sous le titre : « Une dame qui visite des appartements », un ménage parisien fort casanier, mais que le goût des aventures sans périls transporte de maison en maison afin de visiter des logis étrangers.

Et nous visitons des appartements.

C'est très amusant, je vous assure ; c'est aussi très instructif.

Dans les appartements neufs et vides, l'imagination se donne carrière.... Comme nous n'avons aucune intention sérieuse de louer, nous ne regardons pas au prix... Cinq cents francs de plus ou de moins ne nous gênent pas, et notre superbe indifférence nous assure le respect des concierges.

En ai-je vu, des appartements modernes avec ascenseur, électricité, calorifère et téléphone! Les premiers m'avaient un peu émue... Je les trouvais fort séduisants, d'une blancheur gaie, pure et nette. Plus de cadres dorés aux glaces, plus de papiers à grosses fleurs, plus de boiseries imitant le vieux chêne, le palissandre et l'acajou ! Portes à petits carreaux, que vous me sembliez claires et charmantes ! J'enviais les salles de bain aux cuivres luisants, l'électricité magique, les radiateurs discrets, et même l'indiscret téléphone. Et je pensais : « Je n'ai pas tout cela, chez moi »... Reculant d'un demi-siècle, je visitai les maisons qui étaient neuves sous Napoléon III, les maisons cossues, respectables, de la bonne bourgeoisie tradionaliste. Là, se déployaient, dans leur gloire ternie, les corniches dorées, les plafonds bleus traversés d'un vol d'hirondelles...

Je me rappelle encore, dans une très ancienne maison, un appartement de vieille dame — acajou, bronzes, velours d'Utrecht jaune — où glissait la lumière glauque d'un triste jardin moussu. C'était un chapitre de Balzac... Je pensais à Mme de la Chanterie, à Mme de Mortsacy, à la baronne Hulot, etc.

Après toute une journée passée ainsi, le couple rentrait, la curiosité et l'imagination également satisfaites.

C'était une qualité d'émotion que M. Pierre Mac-Orlan a définie, dans son *Manuel du parfait aventurier*, lorsqu'il parle des voyages que peut se permettre *l'aventurier passif*.

Mais voici que ces voyages mêmes sont devenus quasi-fabuleux : l'article du *Temps* ressemble maintenant à quelque anecdote extraite d'un très ancien « Tableau de Paris »... — L. DX.

§

Errata. — A la signature de la nouvelle de M. Alfons Maseras, *la Conversion de Leukaionia*, publiée dans notre numéro du 15 juillet, un mot important a été omis. Lire : « Traduit du texte catalan *inédit* par Adolphe Falgairolle. »

Numéro du 1er août, rubrique Archéologie, p. 807, l. 12, au lieu de : « M. S. Langdon *oppose* les résultats », lire : « *expose* ».

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Mme Texier